

ADOLPHE MONOD

ADOLPHE MONOD

II

CHOIX DE LETTRES

A SA FAMILLE ET A SES AMIS

AVEC APPENDICE



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(Société anonyme)

33, RUE DE SEINE, 33

1885

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH

AVIS

Ainsi que nous l'avons indiqué dans la préface de notre premier volume, nous suivons dans la publication des *Lettres* l'ordre chronologique. Cet ordre nous paraît préférable à un groupement qui aurait pu se faire d'après les sujets traités : édification, prudence pastorale, controverse, histoire de l'Église Évangélique de Lyon, etc. Disposées dans leur suite historique, les *Lettres* accompagneront mieux les *Souvenirs*, et répondront mieux au but que nous nous sommes proposé, de faire connaître leur auteur dans le développement graduel de son caractère et de sa foi.

Un petit nombre de lettres sur la formation et les premiers temps de l'Église Évangélique de Lyon, bien que ne présentant pas un intérêt d'actualité, nous ont paru avoir leur place marquée dans ce volume, soit comme une page de l'histoire de cette vaillante petite Église, soit parce qu'elles renferment certaines vues sur l'organisation, la discipline et le

gouvernement des Églises, et sur l'évangélisation qui peuvent aujourd'hui encore avoir leur utilité et trouver leur application.

On sera surpris peut-être de ne pas voir figurer parmi les noms des correspondants d'Adolphe Monod ceux de quelques amis avec lesquels il eut des correspondances intéressantes et parfois considérables, tels que MM. Gonthier, Napoléon Roussel, Courtois, de Toulouse, Verny, et même son frère Frédéric Monod, etc. Quelques-unes de ces correspondances ont été détruites; d'autres ont disparu, par suite de circonstances diverses.

Tel qu'il est, nous espérons que ce volume offrira quelque intérêt et sera en édification à ceux qui le liront. Nous serons heureux plus tard de pouvoir le compléter par de nouvelles lettres qui nous seraient envoyées à cet effet.

ADOLPHE MONOD

CHOIX DE LETTRES

1. A Monsieur Th. Erskine.

Naples, 26 Février 1826.

Je me souviens, Monsieur, que la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire à Paris était terminée par cette phrase : *I dare say you will be displeased with this letter ; but let me hear that you are so* (Je pense que vous serez mécontent de cette lettre ; mais si vous l'êtes, dites-le moi). Je vous répondrai avec une entière franchise : sans doute, je n'ai pas pu voir sans peine l'impression que mon écrit sur l'inspiration a produite sur vous ; mais puisqu'il vous a déplu, c'est me rendre un véritable service que de me le dire, afin que j'examine encore plus sérieusement une si grave question, et que j'évite une autre fois, si je le puis, les fautes que j'ai commises cette fois. Aussi, quoique j'aie autant

d'amour-propre qu'un autre, et même beaucoup plus, j'ai assez de bon sens pour être plus reconnaissant d'une telle critique que d'une louange. Et je puis dire que cette lettre et les entretiens que j'ai eus avec vous, ont eu sur moi une influence réelle et très utile. Ce n'est pas qu'ils m'aient conduit à admettre exactement la même théologie et la même interprétation de l'Écriture sainte que vous avez admise, et vous-même vous ne voudriez pas que je moulasse ma foi sur la vôtre ni sur celle d'aucun homme; mais vous m'avez fait sentir vivement la nécessité de chercher ma croyance où vous avez cherché la vôtre, et d'écouter la Bible au lieu de la juger; vous m'avez fait comprendre que je n'avais qu'une croyance très superficielle de l'Écriture sainte, que je n'avais pas encore senti l'Évangile, que la religion ne m'avait pas encore changé, ni même touché véritablement. Dieu m'a fait rencontrer à Genève, à Paris, à Londres et même à Rome quelques autres personnes qui, par leurs discours ou par leurs exemples, ont fortifié en moi cette bonne impression, et développé un peu, je l'espère, ce commencement de conversion en moi. J'aime à les considérer et à vous considérer vous-même, je puis le dire en toute vérité, comme étant entre les mains de la Providence des instruments d'instruction et de salut pour moi; et je voudrais pouvoir les faire lire dans mon cœur, pour qu'elles y vissent le bien qu'elles m'ont fait. Sans doute, les progrès

que j'ai faits sont petits, bien petits, si on considère toutes les ressources que la bonté divine a mises à ma portée; mais je sens cependant que j'en ai fait quelques-uns, et cela me fait espérer que Celui qui me les a fait faire, m'en fera aussi faire d'autres. Je remarque que je lis l'Écriture avec plus de plaisir, que je la comprends un peu mieux; que des parties entières de la Bible, qui n'avaient aucun sens pour moi, me sont devenues intelligibles, comme par exemple l'Épître aux Romains, et qu'en particulier la doctrine de la Rédemption, qui était ma grande pierre d'achoppement, commence à se présenter à moi dans un jour tout nouveau, depuis que j'ai renoncé à vouloir en comprendre la nature, et que je me borne à l'envisager par le côté qui me regarde, et à recevoir littéralement ce que l'Évangile me dit à ce sujet. La première et presque la seule grâce que je demande pour moi dans mes prières, c'est que Dieu achève en moi son œuvre, qu'il ouvre mes yeux et mon esprit, qu'il change mon cœur, et me donne ce qui m'est nécessaire pour que je me consacre entièrement à lui. Depuis ce temps, je me sens l'esprit beaucoup plus tranquille, et je bénis le ciel qui m'a forcé, comme malgré moi, de ne chercher mon bonheur qu'en lui. Je n'ai pas craint, Monsieur, d'entrer dans ces détails auxquels votre bonté m'encourage, et dans lesquels je suis persuadé que vous prenez quelque intérêt.

La personne que j'ai vue à Rome et à laquelle je

faisais allusion un peu plus haut, est Mme Erskine[1]. Nous avions une lettre de la famille Gaussen pour elle et pour sa sœur, Miss Stirling. Elles nous ont accueillis avec une bonté parfaite et, dans les moments que nous avons parlé avec elles, elles savaient toujours *miscere utile dulci*, et la conversation tombait presque toujours sur des sujets religieux, où nous prenions avec plaisir le rôle de disciples, et leur laissions celui de *ministres*, qu'elles remplissaient bien mieux que nous. Je regrette seulement que l'indisposition de Mme Erskine et ensuite celle de Miss Stirling, et enfin notre voyage à Naples, aient si fort abrégé le temps que nous avons pu passer avec elles. Nous espérons les retrouver à Rome, où nous nous proposons de retourner pour la semaine sainte. Je ne m'attendais pas, quand je vous vis à Paris, que je ferais jamais le voyage d'Italie ; mais un jeune homme qui devait faire un voyage en Italie pour cause de santé, et que mon frère devait accompagner, m'ayant proposé d'être aussi de la partie, j'ai accepté avec plaisir cette offre. J'ai quitté Paris au mois d'octobre dernier, et nous sommes partis de Genève au commencement de novembre. Celui de mes frères qui est avec moi, est celui que vous avez vu avec moi à Genève et à Paris. Nous avons fait un court séjour à Turin, à Gênes, à Florence, passé ensuite deux mois à Rome,

[1] Belle-sœur de M. Thomas Erskine.

et nous sommes à Naples depuis quelques jours. Notre projet est de passer encore un mois à Rome, et de voyager ensuite dans le nord de l'Italie, et nous pensons être rendus à Paris vers le mois de juin ; mais tout cela n'est encore que des projets que mille choses peuvent déranger. J'espère que nous retirerons quelque fruit de ce voyage, et je désirerais même qu'il eût pu se prolonger davantage, surtout notre séjour à Rome ; je voudrais surtout y étudier les mœurs et la religion, ce qu'on ne peut guère faire en trois mois. Cependant, même en quelques mois de voyage, on apprend un grand nombre de choses utiles, qui ouvrent l'esprit et étendent l'expérience, ce qui est particulièrement utile à mon frère et à moi, ayant vécu presque toujours dans notre cabinet de travail et avec nos livres, et ne connaissant pas le monde. Au reste, ce ne sont pas là les seuls fruits que j'espère de ce voyage ; il en aura eu, j'espère, d'autres bien plus précieux. Mais je vous ai déjà beaucoup trop parlé de moi ; vous devez me le pardonner, parce que mes rapports avec vous ont été jusqu'à présent trop courts pour me laisser beaucoup de choix dans les sujets dont je puis vous parler.

J'ai vu ce matin une personne qui se souvient avec beaucoup d'intérêt de votre séjour à Paris ; c'est Mme de Saint-Aulaire, dont j'ai eu un grand plaisir à faire la connaissance, et qui s'occupe de la religion et de la Bible avec un intérêt qui doit

faire rougir bien des protestants, et qui m'a fait rougir tout le premier.

Quant à ce qu'il y aurait à dire de l'Italie, je suis persuadé que vous le savez bien mieux que moi; et je n'ai rien à vous apprendre, mais tout à apprendre de vous. Je donnerais beaucoup pour avoir encore quelques conversations avec vous; j'espère que l'occasion s'en présentera, et que le temps resserrera les rapports que j'ai commencé d'avoir avec vous; je regarderai tout ce qui me rapprochera de vous, non seulement comme un plaisir, mais comme un bien pour moi... Mon frère se recommande à votre souvenir et à votre amitié. Il s'est félicité, comme moi, d'avoir connu Mme Erskine à Rome; et nous avons souvent dit entre nous que nous regardions comme une bénédiction de lui avoir été recommandés. Nous avons eu la satisfaction à Rome de pouvoir célébrer un culte protestant; l'envoyé de Prusse, M. de Bunsen, que vous connaissez, nous avait prêté sa chapelle, et pendant six semaines nous y avons fait le service tour à tour, mon frère et moi. Nous avions un troupeau de quarante à cinquante personnes, composé d'une dizaine de protestants français ou suisses, établis à Rome, ou de personnes en voyage, la plupart suisses ou hollandaises. Ici nous aurions voulu établir la même chose, mais nous rencontrons beaucoup plus de difficultés, et nous ne rencontrons pas un M. de Bunsen. Nous espérons pouvoir au moins réunir une

fois la petite colonie et la petite caravane protestante pour leur donner la communion. Peut-être auront-ils dans quelque temps un aumônier protestant qui viendra à Naples avec un régiment suisse qui doit remplacer le régiment autrichien; mais la chose n'est pas encore bien certaine.

Adieu, mon cher Monsieur; je vous remercie de tout mon cœur de ce que vous avez déjà fait pour moi, et vous prie de faire plus encore, en me conservant le secours de votre amitié, de vos conseils et de vos prières.

2. A Monsieur Louis Gaussen.

Naples, 31 Août 1826.

Mon cher Cousin,

Ton amitié pour moi et ta parfaite fidélité à la cause de l'Évangile me font désirer d'avoir ton avis dans une question qui intéresse vivement mon bonheur, et qui peut intéresser l'avancement du règne de Dieu dans une ville chrétienne de nom, mais presque païenne dans ses catholiques et incrédule dans ses protestants. Je fais effort sur moi-même pour t'avouer ma position: je me peindrai sans détour. Je n'ai jamais été un bon chrétien, encore moins un ministre fidèle. Cependant je n'étais pas non plus assez infidèle pour refuser un poste que Dieu semblait m'offrir de sa

main : me voici pasteur de Naples et engagé pour une année, qui expire au 1er avril 1827, et pendant laquelle on se réserve de me chercher un successeur, si besoin était, soit que je dusse partir après ce terme arrivé, soit qu'on se décide à appeler un seul pasteur, de Berlin ou de Strasbourg, prêchant à la fois en allemand et en français, ce que je ne puis.

Mais écoute ce qui m'est arrivé : tu sais peut-être que depuis l'âge de dix-huit à dix-neuf ans j'ai été sous l'empire d'une imagination triste et capricieuse, qui, plus ou moins active, selon mes occupations et l'état de mon esprit, a toujours plus ou moins paralysé mes facultés, troublé mon bonheur, égaré mon esprit et arrêté les progrès de l'Évangile et de la piété dans mon cœur : ceci est une triste mais exacte vérité. J'avais essayé inutilement de beaucoup de remèdes, surtout dans mon dernier séjour à Paris, où une trop grande liberté d'esprit, succédant à plusieurs années de travaux obligés, avait fortifié cette malheureuse et antichrétienne disposition. J'espérais que des devoirs importants, actifs, obligés, satisfaisants pour mon cœur, et où ma conscience fût vivement intéressée, me rendraient au contentement d'esprit et à la piété ; et je venais de rechercher une place de pasteur comme la dernière ressource que Dieu m'avait réservée, quand tout à coup me fut offert ce voyage d'Italie, que je n'acceptai qu'avec peine, et après m'être persuadé,

à tort ou à raison, que mon devoir et la volonté de Dieu étaient que je l'acceptasse. Je crus ne m'être pas trompé, quand je sentis que le mouvement du voyage, la variété des objets, l'intérêt qu'ils m'inspiraient et surtout des résolutions sages et pieuses que j'avais formées et quelque temps observées fidèlement, me rendirent plus heureux dans ce voyage que je n'avais été depuis longtemps. Je crus surtout voir la main de Dieu, l'assurance de son secours et le commencement de ma conversion à la raison et à la piété, quand je trouvai au bout de mon voyage une place de pasteur : où? à Naples.

Mais, hélas! tout le contraire de ce que j'espérais est arrivé. Mon inexpérience, mon ignorance, la faiblesse de ma foi, la conversation des incrédules, que j'ai tenté de combattre, mais qui m'ont attiré dans leurs ténèbres plutôt qu'ils n'ont été attirés par moi à la lumière de l'Évangile, et plus que tout le reste l'inquiétude originelle de mon esprit, tout cela a ébranlé ma croyance. Revenu de la première frayeur que cette découverte m'a causée, et reçu certaines lettres de quelques chrétiens pieux qui cherchaient à dissiper mes doutes, j'ai réfléchi à ce que je devais faire. Et considérant que, d'un côté, je ne pouvais évidemment pas laisser l'Église nouvellement née sans pasteur; que, de l'autre, restant à mon poste, je faisais du mal et non du bien aux âmes que Dieu m'avait confiées, si je leur proposais

mes doutes ou mes opinions, au lieu de leur prêcher l'Évangile, je pris le parti — pénible à ma franchise, mais nécessaire — de prêcher ce que l'Évangile enseigne, sans considérer si je le croyais ou si je ne le croyais pas. Je crus que cette résolution était le terme de mes agitations. Je me trompais. C'était plutôt le commencement d'agitations plus cruelles. J'étais tombé de l'incrédulité de l'esprit dans celle du cœur. Fatigué de travailler sans amour et sans espérance, ne pouvant supporter de prêcher dans la chaire et d'enseigner à mes catéchumènes des vérités d'où j'entrevois que dépend le salut du genre humain, mais dont je ne suis encore ni touché ni persuadé, répugnant à recommander la lecture de l'Évangile, que je ne puis croire et qui me fait tant de peine par l'impossibilité où je suis de l'admettre, que depuis quelques semaines je ne le lis plus; ayant inutilement essayé de me vaincre; ayant vainement tourné vers Dieu mes mains suppliantes et mes yeux en larmes, qui ne m'obtenaient ou ne me semblaient obtenir de lui aucun encouragement, aucune lumière, aucune consolation; et que sert d'énumérer toutes mes faiblesses? les connais-je seulement toutes? en un mot, ma disposition noire et insensée m'a repris, m'a si bien subjugué, que j'ai fini par la croire irrésistible. J'ai cessé de croire à la force de ma volonté; j'ai même cessé de croire que Dieu m'aime, ne pouvant concilier avec sa bonté cet irrésistible ascendant qui étouffe mon bonheur,

mes facultés, ma conscience elle-même et ma piété, sous le fanatisme de mon imagination. Je sais que cette position, à l'horreur de laquelle je ne m'accoutumerai jamais, ne peut durer toujours, et j'entrevois dans l'avenir, loin dans l'avenir, ma conversion à l'Évangile. Je sais que j'ai une volonté, que Dieu ne repousse personne de ceux qui veulent venir à lui ; je le sais, mais je ne le crois pas, je ne le sens pas; et si, dans les connaissances humaines, savoir est plus que croire et que sentir, en religion croire et sentir est plus que savoir.

Dans cette position, que dois-je faire? Dois-je prolonger mon séjour au delà de mon engagement, comme on me le proposera, et comme on me le propose dès à présent? Dois-je partir dès qu'aura expiré mon engagement? Dois-je partir avant ce terme et faire venir, si je puis, mon successeur cet automne? D'un côté il me semble que je dois à moi-même de sortir d'une position qui blesse ma sincérité, ou de me livrer (si mon esprit inquiet me le permet) à la recherche de la vérité avant de prècher, et que je dois à mon troupeau de le délivrer d'un pasteur qui ne peut pas remplir les devoirs de sa place: aveugle qui conduit de plus aveugles que lui-même. D'après cela, je devrais partir le plus tôt que je pourrai; mais, d'un autre côté, je vois des raisons de rester. Déjà le désir prononcé, l'impatience que j'ai de partir, demain si je pouvais, me fait craindre que je ne me fasse illusion, et que mon devoir ne

fût de rester. Si je pars, surtout si je pars dès cet automne, que deviendrai-je? Après m'être par là hautement avoué à moi-même que je ne suis pas propre aux devoirs de mon ministère, ni à aucune entreprise considérable, chercherai-je une place de pasteur? concourrai-je pour une place de professeur de théologie à Genève, comme je me le promettais d'abord? Je ne le puis plus. Mangerai-je le pain de mon père et de ma mère, dans un âge où il serait bien temps de m'en sevrer? Et quand même je devrais me soumettre à cette humiliation, ou que je pourrais me créer des moyens de subsistance, n'ai-je pas l'expérience que cette liberté d'esprit et cette indépendance d'occupations obligatoires ne convient pas à mon repos et empêchera une recherche tranquille de la vérité? Je prévois, à Genève ou à Paris, après la première joie du retour, joie tout humaine et de courte durée, des maux plus grands peut-être que ceux que j'endure à Naples. Mais tout cela est peu de chose; il s'agit de la volonté de Dieu, relativement à moi et relativement à mon Église. Ces tourments d'esprit, cette incrédulité même ne serait-elle pas une épreuve que je rends inutile si, au lieu de la subir, je la fuis? Plusieurs raisons aussi me feraient désirer de me conserver à mon Église: on veut bien s'efforcer de me retenir; on me connaît, quoiqu'on me connaisse, on m'aime; on me préfère à un nouveau venu; de plus, il y aura des discussions, peut-être vives, entre les deux

communautés allemande et française, jusqu'à présent réunies en une, pour décider si on appellera un pasteur prêchant seulement en français, ou un pasteur prêchant dans les deux langues, ou enfin deux pasteurs. Il est probable que si je reste on se rangera au premier avis, ce qui épargnerait des recherches, des dépenses et, peut-être, des disputes; et d'ailleurs tous les Allemands sachant le français, il me paraît plus avantageux pour l'Église, d'avoir un pasteur que deux; et le troupeau des deux communautés réunies, n'ayant que cent à cent cinquante membres, n'a pas de quoi occuper deux pasteurs. Je me souviens qu'un Morave dit à Wesley: « Prêchez la justification par la foi avant d'y croire, et vous la prêcherez bientôt parce que vous y aurez cru. » Il se trouva bien de ce conseil. Ne devrais-je pas aussi prêcher l'Évangile avant de le croire, et n'arrivera-t-il pas que je le prêcherai ensuite parce que j'y aurai cru? Depuis plusieurs jours je suis un peu tranquille, et je profite de ce rare bonheur pour chercher ce que je dois faire. Aide-moi à me décider. Je voudrais pouvoir me décider par moi-même, mais ne puis. Si tu me conseilles de partir, je m'y déciderai d'autant plus facilement que c'est mon goût et l'avis de mon père et de mes amis. Si de rester, je ne sais si j'en aurai le courage. Je crois pouvoir dire cependant, la main sur la conscience, que je souhaite uniquement que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi et sur moi. Prie-le qu'il m'éclaire.

Mes prières ne sont point exaucées; les tiennes lui sont plus agréables, et le seront peut-être. Je t'embrasse fraternellement; je me rappelle au bon souvenir de tous les tiens comme ami, frère et fils de la maison. Rappelle-moi au souvenir de M. Cellérier, bien que je ne sois pas digne qu'un si pieux chrétien, un si fidèle ministre, se souvienne encore de moi.

A son Frère M. Guillaume Monod.

Naples, 29 Juillet 1827.

...Tu ne veux pas, dis-tu, me parler d'autre chose que de l'Évangile, parce que rien autre ne t'intéresse plus : eh bien! ni moi non plus : je traiterai donc le même sujet. Une lettre que j'ai écrite à maman le 26 juillet, t'aurait instruit encore mieux que celle que je t'ai écrite à toi-même, de mon état. Depuis le samedi 21 juillet, qu'étant sorti le matin de chez moi, ayant presque pleuré de chagrin en pleine rue, et rentré chez moi, ayant laissé éclater mon désespoir en un torrent de larmes, l'excès de mon malheur me poussa à la prière, je n'ai pas cessé de prier et de lire l'Évangile avec confiance; et sans être précisément heureux, si ce n'est en espérance, je n'ai pas eu, dans ces neuf jours, un instant de mélancolie. Je lis outre l'Évangile, et je porte toujours sur moi quand je sors, un petit livre anglais que M. Erskine m'a laissé : *Adam's private*

Thoughts on religion, très évangélique, spirituel et profond. La facilité avec laquelle j'ai passé de l'incrédulité à la foi, en quelques jours, ou même en un jour, en même temps qu'elle m'est une preuve claire du travail que Dieu fait en moi, me prouve aussi, à ma grande satisfaction, que je n'ai jamais été incrédule par incrédulité, mais uniquement par mélancolie et tourment d'imagination...

J'ai peine à te quitter. J'ai prié Dieu aujourd'hui avec ferveur, et surtout de me faire sentir mes péchés, qui me conduiront à Jésus-Christ, qui me rapprochera de Dieu. Que je voudrais aller plus vite ! Cependant je ne suis pas assez ingrat pour méconnaître les grâces immenses que Dieu m'a déjà faites, dont peut-être la première est ma mélancolie. Il me vient à plusieurs reprises dans une journée des envies de prier, comme autrefois des envies de pleurer et parfois de battre la muraille de désespoir. Je n'ai garde de résister à ces avertissements de Dieu. Dans ce moment, je le sens près de moi ; il veut me prendre à lui ; mais il ne le peut tant que je n'ai pas une foi entière en Jésus-Christ. Cependant c'est lui seul qui peut me donner cette foi ; et je le supplie d'accomplir tout en moi, jusqu'aux dispositions même qu'il exige de moi pour m'exaucer.

As-tu lu des commentaires, pour te convertir? Je n'en ai pas envie ; j'aime mieux m'en tenir à la Bible, à l'Évangile et aux Psaumes, veux-je dire,

et au petit livre que M. Erskine m'a laissé et qui me fait beaucoup de bien. Serait-ce la paresse qui m'éloignerait des commentaires? Je ne sais. Mais je crains que si je m'y jette avant d'être affermi dans la foi, je ne me lasse et ne me refroidisse. Je suis si faible! Enfin je prie Dieu de me faire connaître sa volonté, à cet égard comme dans tout le reste. Que sa volonté s'accomplisse uniquement, constamment, parfaitement en moi : c'est ma fervente prière. Oh! que ceux qu'il a pris déjà à lui, et à qui il a inspiré la vraie charité, lui présentent leurs prières pour moi; peut-être les miennes ne sont-elles pas pures; peut-être vais-je à lui plutôt comme au médecin de ma maladie qu'à celui de mon péché. Oh! puissé-je ne pas me faire illusion! Qu'il m'apprenne à prier. Qu'il purifie mon désir de conversion, et qu'après cela il l'exauce...

4. De son Père.

Paris, 9 Octobre 1827.

Cher Adolphe,

...J'ai reçu un paquet par courrier de Naples, où il y avait de bien bonnes lettres; de toi quelques lignes seulement; mais dans ces lignes, quatre mots qui valaient mieux à eux seuls que bien des longues lettres précédentes : « Je suis plus calme. » Oh! si tu savais quel baume ces quatre mots ont versé

dans mon cœur! de quel chagrin ils m'ont soulagé! comme je prie Dieu que ce calme soit durable! et s'il ne doit pas encore être à l'abri de quelques moments pénibles, que tu l'emploies du moins à recueillir les forces que tu dois trouver en toi-même beaucoup plus et bien plus aisément que tu ne le crois. L'homme peut faire tout ce qu'il veut, disait Lavater; et sans doute la volonté est bien forte quand elle est sincère, ferme, confiante; le découragement n'est pas la modestie ni l'humilité... Est-il bien certain que tu ne pourrais pas, quand tu le voudrais fortement, profiter des loisirs que te laisse ta facilité, cet heureux don du ciel, pour faire quelqu'une de ces études que tu sais que tu regretteras de n'avoir pas faites, quand il ne sera plus temps; pour écrire un sermon soigné; puis si tu sens que cela te serait nécessaire, pour aller voir de tes paroissiens auxquels ta visite ferait du plaisir ou du bien; enfin pour remplir ta vie de la façon la plus utile possible, et ne pas laisser à ton successeur le soin d'accomplir la belle tâche qui t'est donnée avec tous les moyens de la remplir de manière à mériter l'estime, la reconnaissance générale et l'approbation de toi-même? Comment peux-tu te résoudre à dire: un autre fera ce que j'aurais dû faire, ce que je pouvais faire, ce que je m'affligerai ensuite de n'avoir pas fait! Il semble même que tu aies pensé à hâter ton départ, et presque à fuir ton Église : tu n'aurais pas été à dix lieues de Naples que tu te

serais trouvé plus malheureux qu'auparavant. Je ne parle au reste que d'après tes lettres, où je crois que tu te peins beaucoup moins bon pasteur que tu n'es, et je suis sûr que le témoignage des autres serait fort différent de celui que tu te rends. Souviens-toi de ces visites que tu as faites quelquefois pour moi à des malades; comme tu y allais, tu y retournais avec intérêt, sans doute parce que tu t'apercevais que tes paroles leur faisaient du bien; souviens-toi de ce malheureux dont tu as adouci les derniers instants à Genève, de cette famille où ta présence apportait la consolation : ne te souviens-tu pas que ces fonctions convenaient à tes moyens et aux sentiments de ton âme ? et combien d'occasions le ministère présente à un homme vraiment pieux de se rendre utile à ses semblables, indépendamment de sa croyance sur quelques points de la religion !

Le devoir, mon ami, comme je te le disais, le devoir, voilà le mot auquel tout doit céder. Mais ce maître impérieux est bientôt l'ami, le consolateur, le bienfaiteur de celui qui se soumet à lui sans résistance et sans murmure. Lui obéir est le soulagement de celui qui souffre, et la plus puissante distraction contre les agitations de l'âme, comme Kant faisait taire le mal de dents en se livrant à la méditation. Je voudrais que tu eusses toujours une tâche prête, analogue aux différentes situations de ton esprit; quand tu es fatigué d'avoir scruté des

croyances, aie une lecture amusante pour te remettre; quand tu as médité un sermon et que tu ne te sens plus propre à la composition, occupe-toi de faire des extraits, des traductions; quand la tristesse s'empare de toi, sors, va te promener, voir quelque chose, et surtout vaquer aux fonctions bienfaisantes de ton ministère, s'il s'en présente. J'ai lu avec bien de l'intérêt les analyses de quelques-uns de tes sermons; j'aime bien la manière dont tu as traité les miracles, parce que c'est de la même manière que se fonde ma croyance, et que si je reconnais de la difficulté à les croire, j'en trouve bien plus à ne les croire pas, et ne puis comprendre sans eux l'existence de notre religion. Le discours sur les prophéties est très bien aussi : on voit partout un ordre méthodique, un enchaînement et une gradation d'idées qui ne vont pas toujours avec une imagination vive, et qui annonce que tu ne te contenteras pas de faire des phrases et de viser à l'esprit. Tu t'accuses d'être raisonneur et froid; je n'aurais jamais cru que ce pût être ton défaut, et je doute encore que même dans ces discours de raisonnement on ne sente pas souvent les élans de l'âme et de la sensibilité : tu aurais eu plus d'occasion d'en déployer si tu avais choisi plutôt les preuves morales, celles que M. Cellérier t'indique, et je crois encore que c'étaient les plus favorables, surtout pour commencer, parce qu'elles sont d'un intérêt général, parce qu'elles sont moins contes-

tables, plus analogues à la disposition actuelle des esprits, extrêmement belles et frappantes, surtout pour un auditoire où il y a peu de peuple; qu'on peut faire désirer même aux incrédules d'être chrétiens, et quand on leur fait aimer le christianisme, ils en admettent l'histoire plus aisément. C'est par là que l'ouvrage de Muller me plaît beaucoup; il commence par élever si bien le christianisme, l'excellence morale de Jésus-Christ, l'œuvre qu'il a opérée, qu'on se sent plus disposé à croire ce qu'il dit ensuite de sa personne et de son histoire : joint à cela qu'on reconnaît un homme qui a profondément étudié et senti l'Écriture sainte...

Sa mère reprend :

Talma est mourant. L'archevêque le persécute pour le voir, lui faire faire abjuration et rentrer dans le giron de l'Église, d'où son état l'a exclu. La famille refuse absolument de l'admettre, disant que Talma a déclaré formellement qu'il se regardait comme protestant; tous ses enfants sont baptisés dans notre Église. L'archevêque ne se paie pas de ces raisons; il insiste, et a voulu forcer la porte du moribond. On a eu beaucoup de peine à l'empêcher d'entrer. Mme Talma a fait prier ton père d'y aller, il est revenu sans avoir vu le malade, les médecins l'ayant positivement défendu. Je suis fachée qu'il se trouve mêlé là-dedans. Il est probable qu'il ne sera

d'aucune utilité dans l'exercice de son ministère, et il passera pour s'être introduit chez Talma, et avoir profité de l'état où il se trouve pour le faire se déclarer protestant. S'il meurt sans avoir fait cette déclaration, il sera enterré par l'Église catholique; mais on refusera de recevoir le corps à l'église, et on verra se renouveler toutes les scènes scandaleuses qui eurent lieu à l'enterrement de Mlle Raucourt. La fermentation des esprits peut faire craindre de grands excès.

Adieu, mon Dolphy chéri. Écris-nous et tâche de répéter avec *vérité* ces douces paroles : je suis plus calme. Ajoutes-y : je me porte bien.

5. A son Oncle M. Gérard Monod.

Lyon, 28 Octobre 1827.

Mon cher Oncle,

... Vous me faites dans votre lettre deux reproches que je reçois avec reconnaissance, comme je recevrai tous ceux qui me seront faits par un vrai ami. L'un est celui de l'égoïsme; vous nous l'adressez à tous les deux : je ne le reçois nullement pour B., en qui le renoncement et le désintéressement a été de tout temps un trait très prononcé de son caractère, dès son enfance. J'ai été placé de manière à le savoir très certainement ; et c'est cette bonté de sa part qui m'a gâté. Pour moi, au con-

traire, je le reçois en plein; je le mérite tout à fait, parce que j'ai beaucoup d'amour-propre. — L'autre est celui d'un ton tranchant : cela est vrai aussi; je m'observerai. Tout ce que je vous demande, c'est de ne point faire un tort à mes principes religieux de ces défauts qui me sont un tort personnel, qu'ils n'ont point eu le temps de déraciner, n'y ayant que peu de temps qu'ils ont commencé de prendre sur moi l'empire qu'ils doivent avoir. Mais je suis assuré qu'ils les déracineront, et j'en rendrai grâce à Dieu, dont le secours aura fait en moi ce que mes efforts n'ont pu faire.

Adieu, cher oncle; toute cette seconde partie de votre lettre est vraie, excepté vos doutes de mon affection. Je puis dire en vérité que j'ai toujours été le plus affectionné de vos neveux, sans en excepter C., et que vos revers ont ajouté à mon affection. Vous êtes l'objet fréquent de mes prières et je demande à Dieu de vous donner, après une vie toute de deuil, des sujets de consolation et de joie. Il le peut. Il le veut. Il le fera.

6. A sa Mère.

Lyon, 11 Février 1828.

Quoique je n'aie pas le temps de vous écrire, devant prêcher dimanche mon premier sermon neuf, et n'ayant pas encore commencé à l'écrire tel que je dois le prêcher, et sachant à peine si je pourrai

l'écrire, je veux vous dire en deux mots que je suis bien. Assez bien de corps, ayant fort peu souffert cette semaine...

D'esprit, grâce à Dieu, je ne suis pas mal non plus. Surtout aujourd'hui, parce que P. ayant vu mon embarras ce matin et m'ayant proposé de prêcher pour moi, j'ai refusé, ne voulant pas reculer devant ma tâche, et me confiant au secours de Dieu, qui ne trompera pas ma confiance. Dieu me fait la grâce de compter de moins en moins sur moi, et de plus en plus sur lui; et à proportion que cette disposition s'affermit en moi, mon bonheur croît avec elle. Une joie nouvelle et inconnue se répand dans mon âme, et je pressens une félicité plus grande encore, dont celle-ci n'est que le commencement. Chrétien et pasteur, la reconnaissance que je dois à Dieu ne trouve pas de termes pour s'exprimer...

Pardon de ces détails. J'ai écrit ce qui s'est d'abord présenté à moi; je n'ai pas le temps de chercher. Adieu, chers parents, je vous chéris de tout mon cœur.

7. A Madame S.

Lyon, 3 Juin 1828.

Ma chère Madame,

Avant de prendre la plume pour répondre à votre lettre d'hier, je viens de prier Dieu avec toute la ferveur et toute la foi qui sont en moi de me con-

duire par son Saint-Esprit dans cette réponse, en sorte que ce que je vais écrire soit aussi vrai, aussi consolant pour vous et aussi utile que s'il venait non de moi, mais de lui-même... Je suis profondément touché de votre affection qui m'humilie, parce que je ne m'en sens pas digne, mais que je veux, avec le secours de Dieu, m'appliquer à mieux mériter...

Je veux la mériter dès aujourd'hui, en vous parlant en ami chrétien d'une chose que je vois dans votre lettre et qui me fait bien plus de peine que tout ce que je viens de dire. C'est que je vois que vous n'avez pas la paix chrétienne, ce qui m'est une preuve certaine que vous n'avez pas la foi chrétienne. Vous croyez que la Bible est la Parole de Dieu? et Dieu en soit loué! Mais vous ne comprenez pas encore cette Parole qui, toutes les fois qu'elle entre dans un cœur, lui dit ce que Jésus-Christ dit à ses apôtres en entrant au milieu d'eux : *La paix soit avec vous!* C'est là, mon excellente amie, que Dieu vous a préparé un remède à toutes les agitations de votre esprit et à tous les chagrins dont il sème votre vie. Votre bonheur ne dépend ni de M. S., ni de moi, ni d'aucun homme, il ne dépend que de Dieu seul. Quand son Esprit aura ouvert le vôtre pour comprendre les Écritures comme il est dit de Lydie au chapitre XVI des Actes; quand vous contemplerez à sa lumière l'état de péché dans lequel tout homme naît et vit, dans lequel vous

êtes née et avez vécu vous-même; et en même temps le sacrifice par lequel la miséricorde infinie de Dieu nous a rachetés de nos péchés et réconciliés avec lui par son Fils, alors, mais seulement alors, vous aurez la paix. Vous la communiquerez, s'il plaît à Dieu, à tous vos enfants, et peut-être à votre mari lui-même, selon cette parole : *Paix à celui qui est près et à celui qui est loin.* Priez le Dieu qui est amour avec foi, avec patience, avec persévérance et surtout avec confiance, comme étant assurée d'obtenir, et vous obtiendrez son Esprit, et la connaissance qu'il donne de l'Évangile, et tous les fruits qu'elle porte avec elle.

Adieu. Je vous aime d'une affection vraiment chrétienne, vous et les vôtres, et je vous recommande à Dieu par les plus ferventes prières.

Votre pasteur et votre ami.

8. A Madame Vernet.

Lyon, 18 Juin 1828.

Ma chère Madame,

Cherchant vainement depuis quelque temps le loisir de vous écrire avec quelque détail sur ma situation actuelle, comme vous m'avez fait l'amitié de me le demander, je veux au moins vous donner de mes nouvelles en peu de mots et vous remercier pour les deux excellentes lettres que j'ai reçues de vous.

Dieu m'a placé, Madame, dans un poste dont la difficulté qui est proportionnée à son importance m'effrayerait, si je ne me reposais sur Celui qui ne donne pas la tâche sans s'engager par là à donner les forces à mesure qu'elles seront nécessaires. Heureux si cette confiance était constamment dans mon cœur! mais ma foi est encore bien faible; et cependant Dieu l'a bien développée et affermie depuis qu'il m'a placé à Lyon. Surtout il m'a donné de sympathiser beaucoup mieux avec la Bible, et de me laisser guider par elle, au lieu de la juger comme je faisais autrefois. Grâces à lui, j'ai cru à ma misère et à sa miséricorde; et n'ayant d'espoir qu'au Sauveur qu'il nous a donné, mon premier désir est de lui dévouer une vie que je lui dois deux fois, pour m'avoir fait naître et pour m'avoir sauvé. Priez, priez pour moi, pour que je reçoive de Dieu cette foi, cette charité et cette prudence que je suis loin de trouver en moi. Il m'a encouragé par quelques fruits qu'il me fait voir de mon ministère; j'ai le plaisir de voir mes services d'explication de la Bible suivis avec intérêt; beaucoup de personnes bien disposées, et quelques-unes ayant véritablement cru à la Bible. J'ai possédé mon frère B. ici trois semaines; il m'a fait du bien, et j'ai vu avec une extrême reconnaissance combien la foi, qui nous est commune aujourd'hui dans les vérités de l'Évangile, a ajouté de douceur et d'intimité à notre union. Je me trouve bien seul depuis son départ. Il

va à Saint-Quentin, dont il est nommé pasteur. J'espère que Dieu me fera trouver dans quelques familles de mon troupeau cette intimité dont mon cœur a besoin... L'excellent Barde me manque; nous travaillions ensemble du même cœur et avec une conformité de sentiments qui nous réjouissait tous deux...

Il faut me borner pour aujourd'hui à ce peu de mots. Adieu, Madame et excellente amie. Je prie Dieu pour vous et pour les vôtres. Je me recommande au souvenir de chacun des membres de votre famille en particulier. Je fais de tendres vœux pour le succès de M. et surtout pour le développement de ses sentiments chrétiens. Je sens chaque jour plus que c'est le seul trésor de cette vie et de l'autre. Que Dieu vous donne ses biens les plus précieux! Je me recommande à votre amitié et à vos prières.

9. A sa Mère.

Lyon, 9 Juillet 1828.

On n'apprend à apprécier la vie domestique tout ce qu'elle vaut qu'après qu'on l'a perdue. Dans la maison paternelle, si je n'étais pas à l'abri de cette agitation intérieure que je portais partout avec moi dans ma première jeunesse, du moins je n'avais pas à craindre de la part des hommes de faux jugements, des soupçons injustes et des calomnies.

Mais tout cela a commencé de venir quand j'ai commencé d'être *homme public*. A Naples, j'ai fait un petit apprentissage de ces ennuis dans les reproches de X. A Lyon, plus en vue et président d'un Consistoire, c'est bien pis...

Heureusement que je m'endurcis peu à peu aux jugements injustes, et que j'apprends à passer outre sans perdre en explications un temps qui peut être mieux employé. Je suis du reste bien moins agité de ces petits ennuis, que content de l'estime et de l'affection que l'on me témoigne d'ailleurs; et content surtout de la grâce que Dieu me fait, de servir d'instrument à la propagation de l'Évangile. Deux choses me retiennent : ma santé et mon inhabileté dans les affaires. Pour le premier point, je suis médiocrement content; j'ai bien souffert la semaine dernière, une inquiétude de composition, pour un sermon que j'ai commencé trop tard malgré moi, y a contribué : je suis mieux sans être très bien... Je prends patience et m'en remets entièrement entre les mains de Dieu, prêt à prendre les précautions compatibles avec mon ministère; du reste heureux de souffrir s'il veut que je souffre, et de n'avoir qu'une partie de mes forces disponibles, s'il ne veut pas que j'en aie davantage. Si je désire une meilleure santé, c'est surtout pour pouvoir faire plus dans son service. Quant à mon inhabileté dans les affaires, j'espère que peu à peu les moyens me seront fournis d'en triompher; je m'ap-

plique à mettre beaucoup d'ordre dans mon travail et mes affaires ; j'écoute et regarde autour de moi ; j'ai repris la lecture des journaux, et je prends encore d'autres moyens, quand j'en imagine de me guérir de ma répugnance pour les affaires, et prie Dieu de bénir à cet égard mes intentions et mes efforts.

Vous voyez que sur le tout je suis heureux, autant que je puis l'être loin de vous. Mais hélas ! je n'ai point de famille ! Puisse mon amour pour les devoirs de mon ministère et pour mes paroissiens être tel qu'il remplisse le vide de mon cœur, et me console de mon éloignement de vous, quoique rien ne m'en puisse dédommager. Heureux Frédéric ! en faveur de qui tout a été concilié, et qui trouve son troupeau où il trouve sa famille. Mais laissons les vains regrets. J'ai de nouvelles fonctions qui me sont fort douces. J'ai commencé à m'occuper de l'éducation religieuse des enfants de nos deux écoles. Chaque matin je réunis l'école des filles et celle des garçons un quart d'heure avant leur entrée en classe, et leur fais un petit service religieux qui consiste dans le développement de quelques passages du petit catéchisme intitulé *Exercices bibliques élémentaires ;* et pour le dimanche, j'ai commencé une École du dimanche sur le même plan que celle de Paris. Tous les jeudis nous avons une explication de la Bible dans l'église, que je fais aussi avec beaucoup de plaisir, et le mercredi une explication du

même genre dans une famille à laquelle se joignent quelques amis. Ajoutez à cela des affaires pastorales assez considérables pour un apprenti comme moi ; la composition, l'étude de la Bible, et quelques autres études moins considérables, quand j'en ai le temps, voilà à peu près ma vie actuelle.

Je ne vous écris guère que pour vous donner de mes nouvelles. Je n'ai pas le temps de m'entretenir avec vous comme je voudrais. Maman, père, frères, sœurs, je vous serre tendrement contre mon cœur, et j'ai besoin de toute la patience dont je suis capable pour supporter l'éloignement où je suis de vous.

10. A Monsieur louis Gaussen.

Lyon, 15 Juillet 1828.

Cher frère,

...Depuis que je t'ai vu, Dieu m'a fait faire par la lecture, la réflexion et la prière, mais surtout par les fonctions pastorales, un progrès marqué, que j'exprimerai en disant qu'alors je ne croyais, d'une foi vivante, qu'en Dieu, et que maintenant j'ai commencé à croire en Jésus-Christ. Je comprends la Bible ; je sympathise avec elle, et j'espère, je crois que je n'ai pas de plus grand plaisir que d'être instruit par elle et d'y instruire les autres. Les grâces que Dieu m'a faites sont inexprimables si l'on considère le passé ; mais elles sont faibles

si l'on considère celles que j'en attends encore, et qu'il s'est engagé à m'accorder, en me mettant à la tête d'une Église dont la direction exige une foi, une connaissance de l'Écriture, un courage, une prudence et des lumières dont je suis loin. Bénis Dieu pour moi de ce qu'il m'a fait trouver mon Sauveur, et en lui la source de la paix et de la sainteté. Mais, parce que je suis encore très faible dans la foi, prie-le avec toute la charité et toute la confiance qu'il t'a données, de me rendre tel qu'il me veut. Je désire que tu m'envoies, si tu l'as retrouvée, la lettre que tu as écrite à S. sur la nature divine de Christ ; il me reste sur ce sujet non pas précisément des doutes, mais des obscurités ; et j'ai besoin, non d'être persuadé, mais d'être éclairci. Au reste, grâces à Dieu, je commence à voir mon Dieu dans mon Sauveur ; et je suis heureux de n'avoir pas deux dieux, puisque je n'ai pas deux cœurs à donner et ne puis faire deux volontés.

Il est un autre sujet où j'ai besoin d'être affermi : le souvenir de mes péchés passés et ceux dont ma vie actuelle est encore remplie, me tourmente ; ce qui prouve que je ne cherche pas ma paix uniquement, et ne la trouve pas pleinement, dans le sang de la croix. Je crois cependant qu'il a tout effacé, mais en croyant je vois que je ne crois pas encore...

Quand pourrai-je aller à Genève ? je l'ignore ; pas cette année, je pense, à moins que ma santé

n'exige quelque repos; ce qui pourrait bien être, car je n'ai pas lieu d'être fort satisfait. Je m'en remets à Dieu de cela et de tout le reste. Mais toi qui es souffrant, me dit-on, ne pourrais-tu me faire une visite à Lyon? Qu'elle me ferait de plaisir et de bien! Si tu venais, avertis-moi d'avance.

Je t'embrasse fraternellement. Dis les choses les plus affectueuses pour moi à S., à ta mère, à tous les tiens; je vous aime tous, non plus comme autrefois, mais beaucoup mieux qu'autrefois.

11. A Monsieur Vallette.

Lyon, 3 Septembre 1828.

Mon très cher ami et frère,

Je vous épargne le préambule d'excuses, et vais droit au fait. D'autant plus que je suis occupé de préparatifs d'un voyage à Genève ou à Paris, pour profiter d'un congé d'un mois qui m'a été accordé par le Consistoire pour rétablir mes entrailles et ma poitrine, qui est fatiguée de prêcher et de parler. Dieu veuille me fortifier, et me rendre après un mois à mon Église, capable d'y faire beaucoup de bien. Je commence par relire vos lettres pour y répondre...

Saluez pour moi très affectueusement D.; comme vous je l'estime et l'aime beaucoup; et je prie Dieu de l'amener à la foi chrétienne, dont l'activité de son esprit lui fait un besoin plus grand encore, si je puis m'exprimer ainsi, qu'à d'autres; et vers laquelle son

caractère sérieux sera, je l'espère, un acheminement. Ce que je crains, c'est son goût pour cette philosophie naturelle, si opposée à la philosophie de l'Évangile; et un trop grand attachement à ses opinions. Mais son extrême sincérité sera un moyen dont la grâce de Dieu se servira sans doute pour triompher de tous les obstacles. J'espère tout pour les autres, quand je considère que Dieu m'a appelé à la connaissance de l'Évangile, moi, en qui il y avait plus d'opposition de tout genre, et surtout intellectuelle, qu'en aucun autre. Ne m'oubliez pas auprès de M[me] D. et de ses charmants enfants. A ce propos, obligez-moi, mon cher frère, de vous expliquer, je ne dis pas plus franchement, mais plus explicitement que vous n'avez fait encore, sur votre croyance religieuse. Il semble que vous craigniez d'aborder ce sujet, de peur de tomber de la piété dans la théologie. Mais moi, qui estime beaucoup votre piété, je souhaite de connaître votre théologie, pour savoir, par votre expérience, si la piété chrétienne a besoin absolument de la théologie orthodoxe. J'appelle ici orthodoxe, ce que j'appellerais plus volontiers évangélique, un homme qui croit, comme je le crois moi-même, que, par sa nature, ses affections sont tellement déréglées qu'il n'y a rien en lui qui puisse attirer la faveur de Dieu; que dans cet état il est condamné par la loi sainte de Dieu, et perdu, si Dieu lui-même ne se charge de lui pardonner et de le changer; que Dieu lui offre Jésus-

Christ qui lui obtient un pardon absolu de tous les péchés qu'il a commis et qu'il commettra, s'il croit en lui, c'est-à-dire s'il détache toutes ses espérances de salut de soi-même, pour les mettre uniquement en Jésus-Christ; et que Dieu lui offre aussi, s'il le demande au nom de Jésus-Christ, mort pour ses péchés, le Saint-Esprit, qui renouvellera son cœur et en fera un homme tout différent, et sous des rapports essentiels, le contraire de ce qu'il était auparavant. Je crois qu'il faut croire cela pour être converti, et qu'il faut être converti pour être chrétien. Mais je tremble toujours de tomber dans la théologie et la métaphysique, vers laquelle j'ai un penchant irrésistible, dans ma prédication comme dans mes sentiments particuliers. C'est pourquoi je vous expose mes idées, vous priant de me blâmer, de me redresser, s'il y a lieu, et de m'exposer aussi les vôtres en termes formels et nets. Votre lettre sera uniquement pour moi, si vous le voulez. Je vous demande cela pour me faire du bien; car je suis assuré que vous êtes meilleur chrétien que moi, puisque vous avez plus de simplicité et de douceur. Hélas! j'ai la douleur de voir que j'excite quelquefois une opposition contre l'Évangile que je prêche, qui ne tient pas seulement (quoiqu'elle tienne principalement) à l'Évangile lui-même; mais en partie à quelque chose de sec, de tranchant, d'austère, dans mes discours et dans mes manières. Priez Dieu pour moi, mon bon ami, afin qu'il me fasse

chrétien par le cœur et me remplisse d'amour; et si vous le pouvez, donnez-moi à ce sujet quelques conseils.

Mettez-moi au courant de l'état évangélique de votre troupeau. Je bénis Dieu de ce que vous m'apprenez à ce sujet des familles***. Présentez-leur mes salutations d'ami, de pasteur et de frère en Jésus-Christ. Comment vont mes catéchumènes? Cherchez dans votre esprit et dans votre cœur ce que vous pouvez trouver de plus affectueux, et dites-le-leur de ma part, soit réunis, soit un à un, en les conjurant en mon nom de s'attacher de plus en plus à la prière et à la lecture de l'Évangile. Quand je me rappelle cette Église que j'ai conduite en aveugle, ne sachant pas moi-même ce que j'y devais prêcher, ma seule consolation, dans mes regrets, est en mes catéchumènes en qui j'ai une confiance égale à mon affection pour eux, et au nom de laquelle je leur rappelle ce que je leur ai dit dans mon sermon de réception, que «je compte sur eux pour être à Naples une prédication vivante de l'Évangile, l'exemple de l'Église, et l'espoir de sa régénération.» Leur lettre collective m'a fait un extrême plaisir; dites-le-leur encore, et dites-leur combien je les aime et prie Dieu pour qu'il éclaire toujours plus leurs esprits et touche leurs cœurs. Où en est Mme ***? Je vous la recommande; je l'aime tendrement, ainsi que son mari. Il y a dans l'un et dans l'autre beaucoup de sincérité, et de plus, en elle, le sentiment du besoin

de croire. Tâchez d'obtenir sa confiance; je vous en aimerai davantage si vous gagnez les ***. Saluez-les bien affectueusement pour moi. Je salue fraternellement B. et sa femme, je me réjouis d'apprendre que vos rapports soient aussi agréables que vous me le dites. Quelles sont les personnes dans le troupeau que vous croyez qui commencent à être touchées des vérités de l'Évangile? A. est-il de retour? continue-t-il de réussir dans ses études? Je lui souhaite de grands succès dans sa carrière; mais en réservant toujours ce souhait pour le second: il sait bien quel est le premier. Ne m'oubliez pas auprès de Mme A.: quel est l'état, autant que vous en pouvez juger, de ses sentiments religieux? ni auprès de T. et de sa femme, que je prie Dieu d'attirer de plus en plus à lui; ni auprès de la vieille M., de ses enfants et petits-enfants; de Madeleine, domestique chez Mme B.; de Suzanne, ancienne domestique chez Mme ***. Comment vont les soldats suisses? A. M. se conduit-il bien? Je salue L. fraternellement en Jésus-Christ, ainsi que E. Oserai-je espérer que le comte de ... me permettra, quoique inconnu de lui, de lui présenter, par votre organe, l'expression de ma profonde reconnaissance pour la protection chrétienne qu'il accorde à une Église à laquelle je prends un si vif intérêt?.. Se forme-t-il quelques éléments pieux dans le Consistoire? Je vois que ma lettre s'en va toute en questions, et il ne me reste que bien peu de

place pour vous parler de moi et des miens... Il n'est pas vrai qu'il y ait ici beaucoup de conversions. Il y en aurait beaucoup si je voulais; mais quand on vient me demander de devenir de catholique protestant, je recommande qu'on ne change pas de nom, mais de cœur; je recommande qu'on prenne du temps, qu'on lise la Bible; et je ne puis les recevoir que lorsqu'ils admettent ce que la communion signifie. Je reçois une personne aujourd'hui, pour communier dimanche; c'est la première. J'en recevrai trois ou quatre à Noël, s'il plaît à Dieu. Cette manière de faire de ma part a refroidi le zèle des conversions; mais ce n'est peut-être pas un mal — et comment puis-je consciencieusement faire autrement?

Adieu, mon excellent ami; que Dieu vous console dans votre solitude, et vous tienne lieu de tout ce qui vous manque. Qu'il vous fasse vivre en sa présence, dans le sentiment habituel de son pardon et de son amour en Jésus-Christ; et que son Esprit exerce sur vous une influence toujours plus puissante, plus habituelle, plus répandue sur tous les détails de votre vie. Faites les mêmes prières pour votre frère et ami.

12. A son Frère M. Guillaume Monod.

Paris, 13 Janvier 1829.

...J'ai prêché dimanche mon second sermon. Instruit par l'expérience du dimanche précédent, cette

fois je n'ai pas récrit, ni appris mot à mot mon sermon, et me suis contenté de le posséder, sans le savoir. Surtout j'ai prié plus que je n'avais fait encore en composant, en apprenant, et avant de monter en chaire. Dieu m'a exaucé au delà de ce que je pouvais espérer, et a fait une grande impression sur un assez grand nombre d'âmes par ces discours, et surtout par le second. J'en suis pénétré de reconnaissance, et ceci m'est un avertissement de demander à Dieu le don de l'humilité; ce que j'ai fait bien souvent depuis dimanche. Je rends grâces à Dieu de ce que les personnes, qui m'ont dit que ce sermon leur a fait plaisir, m'ont paru plus occupées de ce que j'ai dit, que de moi, et m'ont plus remercié que loué.....

13. A Monsieur Louis Gaussen.

Lyon, 6 Mars 1829.

Cher et bien-aimé frère..., D. pourra te parler de l'Église de Lyon; cette Église encore si petite, mais que Dieu peut accroître, et que j'ai la confiance qu'il accroîtra. Il me semble entendre de sa bouche les mêmes paroles qu'il adressait à saint Paul : Actes XVIII, 9, 10; et je lis avec délices cette exhortation de ce même Paul : « En faisant ainsi, tu te sauveras toi-même *et ceux qui t'écoutent.* » Mais il ne faut pas entrer dans un sujet qui m'intéresse trop pour ne pas m'entraîner

trop loin, je n'ai qu'un instant ; des devoirs impérieux m'appellent... Ce qu'il faut surtout demander pour moi, c'est la paix, la confiance d'un petit enfant : *the simple heart and the single eye.* Ce n'est pas que Dieu ne m'ait fait faire dans cette paix, depuis dix-huit mois, et que dis-je ? de mois en mois, des pas immenses ; aucun langage humain ne peut exprimer la différence de l'état de mon âme d'avec ce qu'elle était autrefois ; mais tu le sais, c'est là la plus grande misère de mon *homme naturel,* et dont il restera des traces, et peut-être profondes, tout le temps que durera mon pèlerinage sur cette terre de deuil et dans ce corps de péché.

Je vous aime et vous embrasse du meilleur de mon cœur, toi et tous les tiens. Mon cœur est plein de choses pour vous ; mais il faut les contenir, faute de temps. J'ai une détermination importante à prendre : appeler et choisir un suffragant, vu l'état de ma santé. Priez que l'Esprit de mon Dieu me montre le *chemin par où je dois marcher,* en cela et en toute chose...

Adieu, cher frère, que l'Esprit de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ conduise tous tes pas, toutes tes paroles, toutes tes pensées.

14. A Madame Senn.

Lyon, 26 Juin 1829.

Ma chère Madame, J'unis mes prières à celles de la pieuse amie qui vous transmet ce papier pour que

Celui qui vous afflige, dispose votre cœur à chercher ses vues dans cette épreuve, à les trouver, et à y répondre avec une soumission, une confiance, et je ne crains pas d'ajouter avec une reconnaissance chrétienne. Quelque étrange qu'un tel langage paraisse à la nature, le chrétien qui ne vit plus selon la nature, mais selon la grâce, doit apprendre à *rendre grâces à Dieu pour toutes choses en Jésus-Christ,* comme le commande sa sainte et charitable Parole. Et cela est bien juste. Car si nous croyons que quand nous étions les ennemis de Dieu, il a donné son Fils pour nous réconcilier avec lui, comment ne croirions-nous pas que tout ce qu'il nous dispense après cela, non seulement ne vient pas de sa colère, mais vient réellement et à la lettre de son amour? Et si Dieu, en nous affligeant, ne s'arrête pas à l'indifférence, mais va jusqu'à la tendresse, ne devons-nous pas, en recevant nos maux, ne pas nous arrêter non plus à la patience, mais aller jusqu'à la reconnaissance? Pour moi, j'ai souvent trouvé, dans ma courte et faible expérience de la foi, que si la résignation ne va pas jusque-là, elle ne donne pas à nos souffrances cette douceur que l'Écriture nous y promet; et quand le chrétien se trouve dans un état qu'il ne peut pas supporter, il me semble que son secret est d'en rendre grâces. Que ces pensées sont nécessaires à vos amis, et me sont nécessaires à moi-même, pour supporter votre douleur! Quelle coupe notre Père et le vôtre vous a donné à boire,

et que le temps, la manière, tout enfin en accroît l'amertume! Combien faut-il que le Seigneur Jésus-Christ vous aime, pour se résigner à vous faire tant souffrir, lui qui a déclaré (et nous savons que chaque parole de son Livre est l'exacte vérité) *qu'il ne nous afflige pas volontiers* (Lam. III, 33), mais que *dans toutes nos détresses il est en détresse!* Quelle parole, Madame! et que Dieu connaissait bien les besoins de notre âme, quand il s'est non seulement *donné à nous,* mais *donné en Jésus-Christ,* semblable à nous en toutes choses, excepté dans le péché; nous comprenant, sympathisant avec nous dans la douleur, et jusque dans la tentation!

Nous ne comprendrons jamais dans cette vie, combien il y a de sagesse et d'amour en Dieu nous donnant son Fils. Puissions-nous du moins le comprendre autant qu'il est nécessaire pour recevoir *ce cœur nouveau* qui peut aimer Dieu, pour n'être point condamnés avec le monde, mais sauvés avec tous ceux que Jésus-Christ aura faits enfants de Dieu. Je souhaite ardemment — du moins avec toute l'ardeur dont mon cœur encore misérablement froid est capable — que Dieu vous ait déjà donné cette bienheureuse intelligence du salut par Jésus-Christ; ou s'il ne vous l'a pas donnée encore, je le prie de vous la donner maintenant par votre douleur même. Je sais par expérience que sa bonté et notre dureté le portent souvent à déchirer notre cœur, pour y pénétrer. Qu'il vous révèle, par son Esprit, la cor-

ruption et la condamnation de notre nature ; le pardon et le don de la vie éternelle en Jésus-Christ, gratuit, complet, sans condition, et le pouvoir de sa grâce pour nous sanctifier après qu'il nous a justifiés, et nous faire entrer dans une *vie nouvelle* aussi différente, aussi opposée à la première que le jour à la nuit, et la vie à la mort.

Votre humble et affectionné frère en Jésus-Christ.

15. A Monsieur M. a Lyon.

Saint-Quentin, 29 Juillet 1829.

Cher frère,

Je vous remercie devant le Seigneur de toute votre affection pour moi, d'autant plus que je sais qu'elle vient de votre affection pour lui. Les nouvelles que vous m'avez données m'ont engagé à prendre le reste de mon congé. Mon intention est maintenant, s'il plaît à Dieu, de retourner à Paris demain, et de là bientôt à mon poste. Le Seigneur me donne de la joie à la pensée de ce retour. J'espère que je ne reviendrai pas tel que je suis parti, mais que vous et moi, chacun de notre côté, nous aurons été pourvus de quelques grâces nouvelles, que nous pourrons nous communiquer. Je vous aurais écrit une plus longue lettre, si je n'avais pensé que vous m'approuveriez de la rendre commune pour tous les chrétiens de vos réunions. Montrez-la à qui vous croirez utile. J'ai les mêmes

choses à dire à tous les enfants de Dieu dans ma paroisse. Le Seigneur s'est servi de ce voyage pour mettre dans mon cœur plus de foi, de paix et de joie par son Esprit. Que toute la gloire en soit à lui! et que cela me soit non seulement conservé, mais augmenté; car je me sens, de plus en plus, le plus faible des faibles et le plus indigne des indignes. Béni soit celui qui m'humilie!

Je salue tous les chrétiens sans les nommer. Je les nomme souvent dans mes prières.

Saint-Quentin, 29 Juillet 1829.

Bien-aimés frères en notre Seigneur Jésus-Christ,

Il m'est bien doux d'apprendre que vous priez beaucoup pour moi. J'ai besoin des prières des chrétiens en tout temps, et maintenant plus que jamais; car vous savez que j'éprouve la vérité de cette parole, que quiconque veut vivre selon la foi en Jésus-Christ, et surtout quiconque veut prêcher cette foi, rencontrera l'opposition du monde. Grâces à Dieu, on prie pour moi non seulement à Lyon, mais j'apprends de tous les côtés que nos frères des autres Églises de France se souviennent de l'Église de Lyon dans leurs prières. Ne craignons donc rien, croyons seulement. « Quand l'Église de Dieu est en prières, elle remue la main qui remue le monde. » Ce n'est pas pour rien que le Seigneur m'a amené à Lyon, après m'avoir attiré à lui d'une manière admirable et la plus miséricor-

dieuse possible. Il a commencé d'y rendre mon ministère utile à l'avancement de son règne, et il continuera de le bénir par vos prières et par les miennes.

Je vous rends amour pour amour. Je me souviens de vous, tous les jours, devant le trône de grâce. Je me rappelle devant Dieu les noms de tous ceux d'entre vous qui me sont connus, et s'il en est que je ne connaisse point, cela ne m'empêche pas de prier aussi pour eux. Quelle grâce Dieu nous a faite en mettant en nous une puissance par laquelle nous pouvons agir sur le cœur de tous les hommes, de ceux qui sont près et de ceux qui sont loin, de ceux que nous connaissons et de ceux que nous ne connaissons pas! J'ai senti le besoin, depuis quelque temps en particulier, de demander à Dieu pour moi-même, et je lui demande aussi pour vous, cet esprit de prière pour tous les hommes, et surtout pour les enfants de Dieu. Quelle douceur pour nous, dans le royaume de Jésus-Christ, de contempler, non plus par la foi, mais par la vue, les fruits que chaque parole de chacune de nos prières aura portés! et quelle douleur au contraire, devant le tribunal où nous rendrons compte, de contempler tout le bien que nous aurions pu faire par la prière, et que nous aurons négligé! Ce que nous devons demander à Dieu dans ce dessein, c'est de nous accroître la foi et l'amour : la foi, pour que nous ne doutions pas que toutes nos prières seront exau-

cées, et que tous ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ seront éternellement malheureux, puisque ainsi le déclare la vérité; — et l'amour, pour que nous désirions le salut d'un autre homme, même d'un inconnu, autant que le nôtre. Vous savez qu'un homme qui n'a pas reçu l'Esprit de Dieu ne sent pas le danger de son âme. C'est donc à nous, qui le sentons pour lui, de prier pour lui, en attendant qu'il sache prier pour lui-même. Le Seigneur compte sur nous. J'ai aussi éprouvé le besoin de donner plus de temps à la prière que je ne faisais auparavant. Je vous exhorte à y donner aussi tout autant de temps que vous le pourrez, et ce temps, il le faut bien employer, disant et demandant, avec attention, avec force et avec concision, beaucoup de choses en peu de mots.

Le Seigneur m'a fait du bien par ce voyage, et le fera tourner à l'avancement de son règne, pour lequel il a été entrepris. Après avoir passé quelques jours à Paris, je suis venu ici ; et rien n'est plus propre à fortifier la foi que ce que j'y ai vu. Cette église de Saint-Quentin, qui n'est qu'un enfant d'un an, est déjà pleine de vie. Le pasteur, mon frère, est fidèle et fervent, par la grâce de Dieu. Il marche constamment par la foi et par la prière ; et le bon exemple qu'il me donne, me fait faire des progrès qui me font d'autant plus de plaisir que vous en profiterez aussi. Un assez grand nombre de personnes ont déjà été appelées à la connaissance du Sauveur

par son ministère. D'autres sont ébranlées et viendront à leur tour. Des catholiques romains ont été convertis, non pas au protestantisme seulement, mais à l'Évangile. Plusieurs catéchumènes ont été reçus, ayant donné des marques d'une foi sincère. Il y a aussi une grande bénédiction sur toute la contrée environnante. La distance entre Lille et Saint-Quentin est semée d'Eglises chrétiennes, dont chacune travaille et pousse des rejetons. Satan peut beaucoup, mais il ne peut pas empêcher le Seigneur de jeter la semence, la pluie du ciel de tomber, et l'arbre de pousser. J'ai visité l'Église de Hargicourt, à trois lieues d'ici. J'y ai fait une exhortation dans le petit temple, qui était tout plein ; le plus grand nombre étaient des hommes du monde ; mais un bon nombre étaient en communion avec moi et avec vous. Je leur ai parlé de vous et de tout ce qui se passe dans l'Église du Seigneur à Lyon. Ils ont été vivement intéressés, et je sais qu'ils prient pour vous et comptent aussi beaucoup sur vos prières pour eux. J'ai visité encore la semaine dernière l'Église de Lemé, dirigée par le pieux pasteur Colani, dont le Seigneur a béni les travaux, mais qui maintenant n'a plus de forces, Dieu lui ayant fait la grâce de les épuiser à son service. Puisque nous n'avons pas le bonheur de pouvoir donner pour Jésus-Christ notre vie, réjouissons-nous de ce que nous pouvons du moins lui donner nos forces, notre temps, notre santé. Dans la paroisse de M. Colani j'ai vu aussi

la petite mais intéressante Église de Richaumont, qui marche simplement et droitement dans la foi. Je vous donne tous ces noms pour que vous vous en souveniez devant Dieu, comme dans chacun de ces endroits on se souvient de vous. Je vous recommande partout sur mon chemin, et le nom de Lyon est fréquemment mentionné, soit dans les Églises, soit dans les services particuliers.

Je me propose, s'il plaît à Dieu, d'être bientôt au milieu de vous, qui êtes ma famille selon l'Esprit. J'espère revenir avec une nouvelle mesure des grâces de Dieu, quoique je sois encore bien faible dans la foi et dans la sainteté. Rappelez-vous cette faiblesse dans vos prières pour moi, afin qu'étant plus vraies, elles soient mieux exaucées. Priez aussi pour la santé de mon corps, qui est encore assez mauvaise. Que le Seigneur en soit loué ! Il saura bien la rétablir, si elle est utile pour l'avancement de son règne.

Adieu, mes bien-aimés frères. Je vous porte sur mon cœur, et prie Dieu de me donner de vous aimer toujours plus sincèrement pour l'amour de lui.

Votre dévoué frère et pasteur.

16. A MADEMOISELLE W.

Lyon, 27 Octobre 1829.

Mademoiselle et chère sœur en Jésus-Christ,

Je ne veux pas différer plus longtemps de vous

répondre, quoique souffrant aujourd'hui, et incapable de fixer bien mon attention. Mais le Seigneur, qui m'éprouve dans sa miséricorde, me tient presque continuellement dans cet état, et il faut que je me contente du peu qu'il me permet de faire. Au reste, quand même j'aurais l'usage de mes forces, je serais embarrassé de répondre d'une manière précise à votre question, qui elle-même est vague. Vous demandez « si une personne qui a cru peut perdre le sentiment de l'assurance du salut ». Je connais de bons chrétiens qui répondraient : Non, et j'en connais d'autres qui répondraient : Oui. Ce fait seul prouve que c'est une de ces questions sur lesquelles la Parole de Dieu ne s'exprime pas d'une manière positive. Je vous répondrai donc par une réflexion générale qui m'est venue en lisant attentivement la Parole de Dieu, et qui, à mesure que je l'approfondis davantage, me semble toujours plus vraie et plus utile.

La Parole de Dieu présente un grand nombre des sujets dont elle parle, sous deux points de vue si différents, qu'ils semblent opposés. Par exemple : nous sommes pécheurs par nature, et pourtant nous sommes coupables d'être pécheurs. Christ est Dieu, et pourtant le Fils est inférieur au Père. Le salut est une œuvre uniquement de Dieu dans notre cœur, et pourtant nous devons travailler à notre salut. Nous devons nous réjouir continuellement, et pourtant nous devons répandre des ruisseaux de larmes

à cause des âmes qui périssent. Dieu est parfaitement miséricordieux, et peut sauver qui il veut, et pourtant il ne sauve pas tout le monde. On pourrait en citer bien d'autres exemples encore. Le monde appelle cela des contradictions, et, dans son sens, il a raison ; car ce sont véritablement des choses que la raison humaine ne peut pas concilier entre elles. Elles ne peuvent se concilier que par la foi, qui fait que deux choses peuvent être vraies à la fois quoiqu'elles *nous paraissent* se contredire ; parce que nous sommes ignorants et ne pouvons pas apercevoir l'ensemble des choses de Dieu, mais seulement un côté, et encore un bien petit côté.

Le sujet sur lequel vous me consultez est du nombre de ceux qui sont ainsi présentés sous deux faces. Tantôt nous sommes invités à nous confier avec une pleine assurance dans le salut que Jésus-Christ nous a acquis, et que nous ne pouvons plus perdre, et à être persuadés, comme saint Paul, que rien au monde ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu ; tantôt nous sommes avertis, par des exhortations et par des exemples, que celui qui est debout doit prendre garde qu'il ne tombe ; que nous devons demeurer fermes dans la foi et persévérer jusqu'à la fin si nous voulons être sauvés, et qu'on est en danger de retomber, même après qu'on *a été illuminé,* qu'on *a goûté le don céleste, été fait participant du Saint-Esprit, goûté la bonne Parole de Dieu et les puissances du siècle à venir* (Héb. VI, 5).

Que devons-nous faire? Recevoir à la fois l'impression des premiers passages et celle des seconds; nous laisser rassurer par les premiers, et nous laisser effrayer salutairement par les seconds. Si nous donnons une attention exclusive aux premiers, nous tomberons dans la sécurité. Si nous donnons une attention exclusive aux seconds, nous tomberons dans l'inquiétude. Mais si nous donnons une attention entière et égale aux uns et aux autres, nous acquerrons une confiance sans sécurité, et une vigilance sans inquiétude. Soyons persuadés aussi que Dieu, qui est un fidèle médecin, nous fera trouver dans chaque occasion ce qui convient le mieux à la situation actuelle de notre esprit. Si nous sommes abattus, il nous fera rencontrer les exhortations à l'assurance; si nous sommes présomptueux et dans la sécurité, il nous fera rencontrer les avertissements de craindre et de trembler. C'est ainsi qu'un père qui apprend à marcher à son petit enfant, s'il le voit effrayé, lui dira : « De quoi as-tu peur? ne suis-je pas là pour t'empêcher de tomber? » et s'il le voit trop hardi et marcher trop précipitamment, lui dira : « Prends garde, tu tomberas! » et ces deux avertissements opposés seront donnés dans un même esprit et pour un même but.

Sans que j'entre dans d'autres détails, il nous sera facile d'appliquer des réflexions du même genre aux autres contradictions apparentes, soit de spéculation, soit de pratique, de la Parole de Dieu,

et de voir comment la foi, la simplicité, l'esprit du petit enfant, concilient toutes choses.

Vous me faites une autre question encore : Si la prière a cette magnifique promesse d'obtenir de Dieu tout ce que nous demandons, et même infiniment au delà de tout ce que nous pouvons imaginer, comment se fait-il que nous recevons non seulement moins que ce que nous pouvons imaginer, mais moins que ce que nous demandons et désirons ?

Je ne puis vous donner des lumières sur cette seconde question ; car j'ai moi-même besoin d'être éclairé sur l'efficace de la prière. Mon expérience, comme la vôtre, ne répond pas encore, tant s'en faut, aux promesses de la Parole de Dieu à la prière. Cependant, cette Parole ne peut mentir. C'est pourquoi je demande à Dieu la grâce de croire, non seulement sans voir, mais même contre la vue, contre l'espérance et même contre l'expérience. Sur ce sujet, je vous présenterai donc seulement les réflexions suivantes : le passage Éph. III, 20, n'est pas précisément une promesse à la prière. Il n'est pas dit que Dieu *fera* en nous infiniment au delà de ce que nous demandons en priant, mais qu'il *peut le faire,* expression plus générale, qui se rapporte, non à l'efficace momentanée de telle ou telle prière, mais à notre existence tout entière. Et assurément vous croyez qu'à considérer tout le cours de votre vie, et présente et à venir, Dieu fera

pour vous infiniment au delà de ce que vous pouvez imaginer. Car il créera en vous, quand les temps seront accomplis, une sainteté parfaite. Ensuite il faut considérer que Dieu nous exauce souvent sans que nous puissions nous en apercevoir aussitôt, et peut-être sans que nous puissions jamais nous en apercevoir dans cette vie; parce qu'à la place de ce que nous demandons, il nous accorde quelque autre chose qui vaut mieux. Si un pauvre demande à un riche une pièce de cinq francs, et que le riche la lui refuse, et lui mette dans les mains un louis d'or, le pauvre aura été plus qu'exaucé; mais il se pourra qu'il ne connaisse pas la valeur de l'or; et alors il s'imaginera avoir moins reçu qu'il n'avait demandé, quoique, en effet, il ait reçu davantage. Enfin il en faut toujours revenir à cette triste réflexion : Si nous ne recevons pas, c'est que nous demandons mal. Nous prions sans foi. Et les promesses de Dieu à la prière ne sont qu'à la prière faite avec foi. Quant à moi, je ne suis pas en doute de savoir pourquoi mes prières sont faiblement exaucées. Hélas! des expériences douloureuses mais salutaires que Dieu me fait faire depuis quelque temps dans mon homme intérieur, me font voir comme à l'œil que je n'ai pas *de la foi gros comme un grain de senevé*. Quand je dis au Seigneur : «Seigneur, donne moi la paix, ou la charité, ou telle autre grâce, car tu le peux, tu le veux, et je sais que tu le feras,» il y a dans ce langage beaucoup plus d'habitude, de mémoire que

de foi. Dans presque toutes mes prières, *j'essaye si Dieu m'exaucera*, au lieu de *croire que Dieu m'exaucera*. Et c'est là un grand péché; car essayer, c'est tenter Dieu (Jacq. I, 7). Et pourquoi douté-je si souvent que Dieu veuille m'accorder? C'est parce qu'il ne me l'a pas accordé par le passé: nouveau péché. C'est ainsi que nous cherchons toujours quelque manière d'échapper à la foi: nous voulons nous appuyer sur l'expérience, sur les précédents, sur quelque chose qui soit en nous, et non pas sur Dieu seul. *O race incrédule et perverse, jusqu'à quand vous supporterai-je?* dit le Seigneur; et pourtant après ce reproche aussi sévère que mérité, il ajoute: *Amenez-moi cet enfant;* et il le guérit.

Je vous fais part, Mademoiselle et chère sœur, de mes humiliantes expériences, parce que je pense que vous y reconnaîtrez une partie des vôtres. Que faut-il faire? Persévérer; nous efforcer de prier avec plus de foi; demander la foi du matin au soir, en nous levant, en nous couchant, en travaillant, en mangeant et en buvant; toujours. Et si après tout cela nous nous trouvons incrédules, il faut nous supporter nous-mêmes, comme le Seigneur nous supporte, et n'attendre que dans son royaume le plein accomplissement de ses promesses.

17. De son Père.

Paris, 31 Octobre 1829.

Vous vous étonnez peut-être un peu, mes chers enfants, de ne pas savoir encore ce que je suis devenu après vous avoir quittés, ni comment j'ai fait mon voyage, ni comment j'ai trouvé tous les miens. Le fait est que, voulant vous écrire, j'aurais souhaité le faire un peu longuement, dire encore bien des choses à Adolphe, lui communiquer quelques réflexions, encore frais du voyage, qui m'a laissé tout le loisir de beaucoup penser à lui. Mais à peine sorti de voiture, je me vois rejeté dans ce train ordinaire et ennuyeux de courses et d'affaires qui ne servent qu'à empêcher des occupations plus intéressantes. Je n'ai donc que le temps de vous dire, mes chers enfants, que j'ai bien eu à me féliciter du petit détour que j'ai fait pour vous voir; que j'ai vu avec joie, ma chère H., tout ce que vous promettez de bonheur à notre Adolphe, et toi, cher fils, combien tu pourras gagner avec l'aide de Dieu dans la société d'une amie si douce, si sage, si aimable; que ma femme et moi nous bénissons Dieu pour cette nouvelle fille qu'il nous a donnée et le prions de vous accorder tout ce que vous pouvez désirer encore, tout ce que vos amis désirent de vous et pour vous. J'ai trouvé ici toute la famille à peu près en bonne santé... Vous avez les tendres amitiés de votre maman et de tout ce qui nous entoure...

18. A son Frère M. Guillaume Monod.

Lyon, 25 Février 1830.

Bien aimé frère,

...Le Seigneur me fait faire sur la prédication des expériences qui me porteront vraisemblablement à changer le genre de la mienne, en grande partie. Jusqu'ici, d'ordinaire, je prenais un sujet ; je me mettais à écrire sur ce sujet, et à récrire plusieurs fois, jusqu'à ce que je fusse arrivé à un développement clair, un et intéressant ; puis je parlais ; et après, si j'avais le temps, je mettais par écrit. Ainsi a été fait mon sermon sur Romains VI, 1, et tous ceux que j'ai écrits jusqu'à présent. Je crois voir clairement que le Seigneur a voulu me détourner de cette manière, en me rendant cette manière de me préparer longue, fatigante et le plus souvent ennuyeuse ; et quand j'étais contraint de parler sans préparation, je le faisais avec répugnance et mal, parce que je cherchais dans le développement quelque chose de suivi, de net et de complet, qui n'est pas possible sans avoir médité et écrit. Cela m'a montré un défaut radical dans ma prédication ; parce que je me suis dit : « La véritable prédication doit être telle qu'on puisse parler sans préparation, ou du moins sans écrire, et qu'on puisse prêcher facilement et avec plaisir. Mais telle n'est pas la mienne. » En effet, sauf quelques sermons, pour

lesquels j'étais particulièrement bien disposé (cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, ou quatre, depuis mon dernier retour de Paris), j'aurais presque toujours aimé à être dispensé de prêcher, et très souvent je montais en chaire avec une répugnance décidée, et le samedi et le dimanche matin était une époque de tristesse et d'incrédulité. J'ai donc cherché où était le mal, et j'ai cru reconnaître (je prie le Seigneur de me redresser si je me trompe) qu'il était à ce que je donnais trop *à la forme* et pas assez au fond. Presque tout le temps que je donnais à la composition, était donné à la manière de développer des idées formées d'avance, et non à l'acquisition d'idées nouvelles. En particulier, je ne faisais qu'appliquer la connaissance que j'avais déjà de l'Écriture, mais je n'en acquérais pas une nouvelle. Mes principales ressources étaient ainsi tirées de moi-même, et j'intercalais plutôt la Parole de Dieu dans mes raisonnements, que je ne prêchais purement et simplement sur l'autorité de cette Parole. De là, pour moi, défaut de travail, de progrès en connaissance, de foi, de prière ; pour l'auditeur, défaut de simplicité, de popularité, d'autorité et de nourriture spirituelle (celle que je donnais était surtout intellectuelle).

Déjà j'avais fait quelques-unes de ces réflexions en novembre dernier ; j'en étais revenu, par la pensée que mon talent gagnerait davantage les mondains, appliqué comme il a été jusqu'à présent. Mais

voici ce qui m'est arrivé dans l'intervalle. La plupart de mes prédications ont été faibles. J'ai presque toujours prêché sans plaisir. Enfin la semaine dernière, après avoir pris, quitté, repris plusieurs sujets, n'ayant pu m'arrêter à aucun, je tombai dans une grande tristesse, que je ne pus dissiper le samedi ni le dimanche matin, quoique je priasse presque sans interruption. Je sortis de chez moi dimanche sans bien savoir sur quel texte je parlerais. Il fallut donc bien m'abandonner à l'Esprit de Dieu ; et cette nécessité me fut bonne. Je priai et prêchai avec plus de force, de joie et de charité que je n'avais fait depuis longtemps. Cette expérience a achevé de me persuader, non que je ne devais pas préparer mes sermons, mais que je dois les préparer autrement. Cette préparation doit être *une recherche* et surtout une *étude de l'Écriture*. Ainsi, je prépare un sermon sur le pouvoir de la prière. Pour cela je ne m'occupe pas de la manière dont je développerai telle ou telle pensée ; je m'occupe de m'instruire par la Bible et par de bons livres, par la conversation, par la prière, de tout ce qui concerne le sujet ; je recueille des preuves, des exemples, des expériences ; je n'écris que des notes, où je cherche la brièveté et la clarté. Quand j'aurai l'esprit rempli de lumières et de conviction sur le pouvoir de la prière, je me confie en l'Esprit de Dieu pour me faire choisir et ordonner rapidement ce que je devrai dire à mon auditoire. Je ne pourrai peut-être pas écrire mes sermons,

mais je gagnerai ainsi le temps d'écrire peut-être d'autres ouvrages, qui seront plus utiles que des sermons. Voilà mes idées sur la prédication pour le présent; encore confuses, et que je n'ai pas le temps de te bien exprimer. Que le Seigneur nous éclaire tous les deux sur cette partie si importante de notre ministère, et nous fasse trouver la prédication la plus simple, la plus forte, la plus vraie, la plus utile, la plus spirituelle possible!...

19. A Mademoiselle de C.-L.

Lyon, 21 Juillet 1830.

Mademoiselle et chère sœur en Jésus-Christ,

Notre Père nous a donné ce commandement : *Prenons garde les uns aux autres pour nous inciter à la charité et aux bonnes œuvres* (Héb. X, 24); et ailleurs : *Tu reprendras avec soin ton prochain et tu ne souffriras point en lui de péché* (Lév. XIX, 17). Les mots qui précèdent immédiatement semblent même indiquer que ne pas agir de cette manière à l'égard d'un frère, ce serait le haïr. Je croirais donc n'aimer ni le Seigneur, ni vous, si je ne vous avertissais d'un péché que j'ai cru remarquer en vous; et je vais le faire sans autre préambule, après y avoir mûrement réfléchi devant le Seigneur, et l'avoir supplié, plus d'une fois, de me disposer à vous parler en toute simplicité, charité et humilité (Phil. II, 2, 3).

Le précepte contre lequel je crois que vous péchez est celui-ci : *Que tout homme soit lent à parler* (Jacq. I, 19). J'ai fait cette observation déjà avant d'avoir été instruit par l'Esprit à aimer Dieu et ses enfants. Elle m'est revenue avec plus de force dans les occasions que j'ai eues de vous rencontrer depuis que j'ai reçu des yeux et des oreilles. Je sais qu'elle a été faite par d'autres personnes, en particulier par des chrétiens. Je ne puis donc la croire sans fondement. Je vous conjure donc, pour l'amour du Seigneur, de le prier de vous montrer ce qui en est, et de vous délivrer de cette misère. Voilà le plus important de ce que j'avais à vous dire. J'ajouterai cependant quelques réflexions que je prie Dieu de vous rendre utiles dans cet examen et dans vos prières.

Le péché que je reprends en vous est grave, soit qu'on en regarde la source, ou les suites.

D'où vient le trop parler, auquel nous sommes enclins si quelque autre péché ne nous attire en sens contraire? De la légèreté de notre homme naturel. Si nous parlons en présence de Dieu, en priant et après l'avoir consulté ; si nous parlons pour l'avancement de son règne, et supprimons de nos discours tout ce qui tend ailleurs ; si nous réfléchissons que par nos paroles nous serons justifiés, et par nos paroles, condamnés ; si nous considérons quel mal peut faire un mot qui nous échappe, et quel bien eût pu faire un autre mot que le Saint-

Esprit nous aurait donné, si nous eussions attendu son temps et épié ses avertissements ; si nous disons enfin tout ce que, et rien que ce que nous nous réjouirons d'avoir dit, au dernier jour et dans la maison de notre Père ; — nous parlerons peu et lentement ; sauf sans doute dans des circonstances particulières, où la volonté de Dieu nous sera clairement montrée, et nous portera à parler davantage. Et par combien de prières faut-il alors nous préparer !

Quant aux suites de ce péché, elles sont à craindre pour nous-mêmes et pour autrui.

Pour nous-mêmes, je crois qu'il nuit singulièrement à notre sanctification. Notre vieil homme se met si promptement en scène, et le Seigneur est si aisément effacé ! Le recueillement, la foi, l'humilité, l'esprit de prière, j'ajoute encore le sérieux (disposition précieuse ; et sur ce sujet je vous adresse cette question, que je n'ai point encore résolue d'une manière certaine : peut-on rire ou plaisanter, en présence de Dieu ?), tout cela est en péril, dès que nous parlons au delà du nécessaire ; et j'ai toujours éprouvé qu'il est encore plus difficile de parler en présence de Dieu, que d'écouter en présence de Dieu.

Pour les autres, le péché signalé par saint Jacques diminue et quelquefois détruit le bien que peut leur faire notre conversation. Une conversation chrétienne, solide, nourrie, perd de son inté-

rèt, même pour des chrétiens, si elle se prolonge, ou si elle développe les pensées au point de fatiguer l'attention. Combien cela est-il plus vrai pour ceux qui n'aiment pas Dieu, ni les entretiens qui se rapportent à lui, et qui cherchent des prétextes pour blâmer ses enfants!

Je vous remercie sincèrement de ce que vous m'avez averti de ma faiblesse et de ma taciturnité. Hélas! je suis plus misérable que vous dans l'usage que je fais de la parole. Car, d'une part mon ministère m'impose une double responsabilité; et de l'autre je pèche de deux manières, tantôt entraîné au trop parler par le démon de l'orgueil ou par celui de la légèreté; tantôt entraîné à la taciturnité par le démon de la tristesse; et n'évitant bien souvent l'un de ces péchés que par l'autre!

Courage donc, bien aimée sœur; souffrons, prions même que le Seigneur nous humilie à nos propres yeux, à ceux du monde, à ceux des chrétiens et surtout devant Dieu; afin que tout ce qui nous reste de propre justice et de complaisance en nous-mêmes soit foulé aux pieds, et que, devenus indifférents (ô miracle!) à notre propre gloire et à notre bien-être, nous puissions servir le Seigneur constamment, sans partage, dans la paix de l'humilité, dans la puissance de la foi, et dans la liberté du renoncement.

Qu'en particulier *les discours de notre bouche lui soient agréables!* (Ps. XIX, 14) et que ce précieux

don de la parole, dont nous avons si criminellement abusé, ne soit plus appliqué qu'à l'avancement de son règne en nous et par nous!

Que pas un mot ne sorte de notre bouche, que pas une pensée ne traverse notre esprit, que pas un sentiment ne fasse battre notre cœur, qui ne se rapporte à la sanctification de son nom, et à la propagation de sa vérité.

Adieu, chère sœur. Que la paix de Christ garde votre esprit, le mien, et celui de tous les enfants de Dieu. Aimons-nous en Lui. Reprenons, exhortons-nous pour Lui. Demeurons dans son amour. Vivons à genoux.

Votre affectionné frère en Jésus-Christ.

20. Mademoiselle de C.-L., a Ad. Monod.

L., ce 13 Août 1830.

Monsieur et cher frère en Jésus-Christ,

J'ai voulu réfléchir quelques jours avant de vous répondre, et les événements qui viennent d'avoir lieu ont causé un nouveau retard. Vous ne doutez pas, j'espère, que je ne sois profondément reconnaissante de la lettre vraiment chrétienne et fraternelle que vous m'avez adressée. Vous comprendrez aussi qu'elle m'ait vivement affligée : *Tout châtiment ne semble pas sur l'heure être un sujet de joie, mais de tristesse ;* mais j'espère que celui-là pro-

duira en moi *un fruit paisible de justice*. Que de mal nous découvrons en nous, dès que nous nous examinons d'un peu près, et combien nous avons besoin, pour être humiliés, sans être tout à fait découragés, de nous souvenir que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce ! Dans cette occasion encore, je crains d'avoir été plus sensible à l'humiliation de mon amour-propre devant les hommes, qu'au péché commis devant Dieu. Vous êtes, dites-vous, plus misérable que moi, en ce que vous êtes enclin à pécher de deux manières opposées ; si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que moi aussi j'ai souvent à lutter contre la tristesse et l'abattement. Cet été est sous ce rapport bien pénible pour moi : depuis que je suis ici je n'ai pas un seul ami chrétien auprès de moi ; et ce soutien auquel j'étais accoutumée me manque extrêmement. J'ai bien besoin de prier le Seigneur de remplir toujours davantage mon cœur, et de me faire toujours mieux sentir qu'il peut tenir lieu de tout. La différence qui existe entre mes opinions, mes sentiments et mes goûts, et ceux de la plupart des membres de ma famille, est cause que j'ai pris, dès ma plus tendre jeunesse, l'habitude du silence et de la contrainte dans mon intérieur [1] ; et c'est peut-

[1] Quelque temps après, le pieux auteur de cette lettre écrivait à Adolphe Monod pour l'informer de la conversion et de la mort chrétienne de son père.

être une des choses qui m'ont portée à me laisser aller à trop parler, et à parler avec trop de vivacité, lorsque je me sens entourée de personnes qui pensent comme moi. Cette circonstance est maintenant une consolation pour moi, d'abord en ce que je me suis rendue coupable du péché dont vous m'avez reprise avec raison, beaucoup moins souvent que vous n'auriez pu le supposer ; et puis en ce qu'ayant une longue habitude de peser mes paroles, dans de certaines circonstances, j'espère avec le secours du Seigneur, que j'implore du fond du cœur, parvenir avec moins de peine à me corriger d'un défaut dont je sens comme vous toute la gravité, depuis que vous m'y avez fait réfléchir. Il m'était arrivé bien souvent de me dire : je me suis laissée aller à trop parler ce soir; j'ai sûrement fatigué telle ou telle personne; et c'est ce que je me suis dit plus d'une fois par rapport à vous. Pendant mon séjour à Lyon j'ai bien senti, dans le moment même, que je parlais trop; mais ce que vous appelez votre taciturnité me causait une sorte d'embarras et de malaise qui aurait dû m'engager au silence, et qui me poussait au contraire à parler d'une manière tout à fait absurde, et beaucoup plus que je ne l'aurais moi-même voulu. Je ne puis le regretter maintenant, puisque c'est là ce qui vous a décidé à me donner un avertissement charitable dont j'avais le plus grand besoin, et dont je remercie sincèrement et vous, qui me l'avez donné, et notre bon Père, qui

s'est servi de vous pour m'adresser cette correction salutaire.

Quant à cette question que vous n'avez pu, dites-vous, résoudre d'une manière certaine, « s'il est permis de rire ou de plaisanter en présence du Seigneur », je me permettrai seulement de vous dire que dans les choses de ce genre, qui ne nous paraissent pas décidées d'une manière bien claire et positive dans la Bible, nous devons, je crois, nous défier de nos dispositions naturelles, et votre penchant à la tristesse pourrait bien, si vous n'y prenez garde, vous porter à une trop grande sévérité. Je pense comme vous que le sérieux est une disposition précieuse pour le chrétien; mais je ne crois pas qu'un innocent badinage, une gaîté comme celle des petits enfants, qui nous sont si souvent présentés comme des modèles par notre Seigneur lui-même, puissent l'offenser, et doivent nous faire perdre le sentiment de sa présence. Un air sombre, au contraire, qui serait peut-être pour beaucoup de chrétiens la conséquence d'une loi si austère, me paraîtrait plus opposé à l'esprit de l'Évangile. Nous ne sommes plus des esclaves, tremblant devant leur maître, mais des enfants réconciliés, qui s'approchent avec joie et abandon, du meilleur et du plus tendre des pères.

C'est un bien triste spectacle que celui de l'état spirituel du pays qui m'entoure, nous avons bien besoin de prier ardemment le Seigneur d'envoyer des ouvriers dans cette grande moisson.

Nous avons bien des grâces à rendre à notre Dieu de ce que les derniers événements n'ont occasionné aucun trouble dans un pays tel que celui-ci. Puisse-t-il faire contribuer toutes choses à l'avancement de son règne! Puisse-t-il en particulier bénir de plus en plus l'Église qu'il vous a confiée, et vous accorder la joie d'amener beaucoup d'âmes à Lui!

Adieu, monsieur et cher frère en Jésus-Christ. Souvenez-vous de moi dans vos prières, et priez en particulier notre bon Père de me faire la grâce de profiter des conseils fraternels que vous m'avez donnés.

Votre affectionnée sœur en Jésus-Christ.

21. A Madame Évesque.

Lyon, 22 Septembre 1830.

Madame, excellente amie et chère sœur en Jésus-Christ,

Je vous envoie ci-incluse la méditation que j'avais commencée pour votre bien-aimé père. Je la commençai le matin même où il vous fut enlevé. Je prie Dieu de la faire servir à affermir en vous cette paix en Jésus-Christ, que j'aurais si ardemment souhaité de contribuer à lui communiquer.

Mais que sommes-nous? que savons-nous? et quel besoin le Seigneur a-t-il de nous? Ce qu'il veut

faire, il peut le faire sans nous, et quand il nous y emploie, c'est par une grâce infinie. Nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de nous humilier dans le sentiment de notre infidélité, et de le supplier d'avancer toujours son règne, et de se servir de nos misères elles-mêmes (car il peut se servir de tout) pour l'avancer. Remettons-nous entre ses mains là où nous voyons, — et là aussi où nous ne voyons pas.

Je comprends, je crois comprendre du moins, combien est douloureuse la situation actuelle de votre esprit. Il faut croire, et sans voir, — sans rien voir ; — vous abandonner, ignorer, croire, et rien que croire, prier et rien que prier. Je me mets à votre place autant que me le permet la faiblesse de ma charité. Car, hélas! je me sens bien loin, même avec mes plus chers amis, du précepte de saint Paul de me *réjouir et de pleurer* avec mes frères, comme si j'étais eux, et s'ils étaient moi. Priez pour moi, comme je prie pour vous, et désire de le faire toujours plus.

Que le Seigneur, qui peut seul connaître parfaitement vos peines et le baume qui leur convient, vous conduise par son Esprit, et soumette votre cœur simplement, sincèrement, absolument à sa volonté. Qu'il veuille nous augmenter surtout, oh! surtout, cet amour qui *espère tout, croit tout, excuse tout, endure tout!*

Il y a eu Consistoire aujourd'hui. J'ai demandé

l'autorisation pour mon service projeté. Après un discours de moi sur ce sujet, et une discussion détaillée, fort modérée dans la manière, on m'a refusé. Que Dieu veuille ouvrir les yeux de ces conseillers de l'Église, qui ne savent pas ce qu'est la véritable Église, et qui, toujours entraînés (à leur insu peut-être, sans dessein arrêté, je l'espère), par le côté matériel et financier des questions religieuses, résistent à l'avancement du règne du Roi des rois. Efforçons-nous de les gagner par l'humilité, par la charité, par la fermeté, et en donnant en toutes choses les preuves d'un sincère et entier renoncement.

22. A Madame ***.

Lyon, 31 Octobre 1830.

Ma chère Madame,

Je ne cesse de prier l'Auteur de toute grâce de répandre dans votre âme déchirée et bouleversée les seules consolations qui puissent vous faire supporter une si affreuse, une si accablante douleur. Ce que nous avons ressenti nous-mêmes en recevant cette atterrante nouvelle, nous peut donner quelque idée, quoique bien imparfaite sans doute, de ce qu'a dû ressentir une mère. O madame! qui aurait le courage, qui aurait seulement la pensée de vous présenter des consolations tirées de ce monde et de cette vie? Ce monde, cette vie, n'ont point de baume

pour des blessures comme la vôtre. Il ne reste désormais qu'un seul refuge où vous puissiez chercher, et où vous chercherez, j'en suis assuré, la paix et l'espérance : c'est le sein paternel de ce Dieu miséricordieux qui *est amour*, comme s'exprime sa Parole, qui exauce les prières de l'affligé, et qui prend à ses souffrances un intérêt dont la plus tendre sympathie du plus tendre ami ne peut donner qu'une faible idée. Hélas! l'amour maternel lui-même, source aujourd'hui pour vous de tant d'amertume, n'approche point encore de la tendre compassion, du dévouement immense, de la patience et de la bonté de Dieu pour ses enfants, et surtout pour ses enfants affligés. Rappelez-vous cet endroit si touchant du Prophète Ésaïe : *Sion a dit : l'Éternel m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée. La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle a nourri, et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles? Mais quand elle le pourrait, encore ne t'oublierais-je pas, moi.*

N'est-il pas vrai, madame, qu'il n'y a dans votre affliction que la Bible, la Bible seule, cette Bible si chère à votre bien-aimée fille, qui vous console et qui vous soutienne? N'est-il pas vrai que votre douleur elle-même vous donne une vue nouvelle sur la Parole de Dieu, et vous révèle combien elle est vraie, et combien elle répond admirablement aux plus profonds besoins de notre cœur? avec quelle ferveur je prie Dieu de vous faire connaître

par expérience la vérité de cette parole : *C'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu!* Notre cœur est si fortement attaché à ce monde, que notre Père céleste ne peut l'en arracher sans le déchirer; et parce qu'il aime véritablement, il aime mieux nous faire souffrir quelques jours ici-bas que de nous laisser dans notre état naturel de mondanité et d'incrédulité, qui nous fermerait à jamais les portes de la vie éternelle. Ne vous laissez pas entraîner à la pensée que Dieu ne peut pas donner la paix à votre âme. Il peut tout : il n'est point de plaie qu'il ne sache bander; et c'est quand tout est désespéré qu'il fait voir sa puissance et sa bonté en ceux qui ont recours à lui. C'est pour vous aussi, tout aussi bien que pour ceux qui l'écoutaient dans Jérusalem, que Celui qui n'a jamais dit que la vérité a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug; et apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez du repos pour vos âmes.*

Je ne vous parle pas de notre douleur : je ne puis penser en vous écrivant qu'à la vôtre. Vous savez combien nous aimions votre fille et combien sa société et son entretien nous étaient agréables. Si vous aviez vu comme cette nouvelle a saisi ma femme, malgré tous les ménagements avec lesquels je la lui ai communiquée! Elle s'unit à moi dans ma douleur, dans mes regrets, et dans mes prières à Dieu pour vous.

Quelque amère que soit la pensée d'une telle mort, nous trouvons encore de la douceur à nous rappeler les sentiments de piété que Dieu avait commencé de mettre dans son cœur, qui prenaient toujours plus d'empire sur elle, et qui exerçaient sur son caractère une si heureuse et si douce influence. Dans mes entretiens avec elle, dont l'objet ordinaire était la religion, je l'ai toujours trouvée calme; jamais un mot qui trahît de l'agitation dans son âme. Hélas! c'est bien là, là seulement qu'elle eût trouvé peu à peu une pleine paix; elle était entrée dans la voie du véritable repos — lorsqu'un égarement d'un moment sans doute... Ah! Madame, à ce souvenir mon cœur se brise comme le vôtre; je ne puis m'accoutumer à cette pensée, elle m'est toujours nouvelle; je ne puis me persuader que ce qui est arrivé soit arrivé. C'est entre les mains du Dieu des miséricordes, qui lui avait fait tant de grâces, c'est à lui que nous aimons à remettre votre fille et notre amie. Seul il lit dans les cœurs; seul il a su ce qui s'est passé dans le sien, dans ces derniers instants si douloureux et en même temps si mystérieux pour nous. Un autre a pu recueillir ses derniers soupirs; mais lui seul a recueilli ses dernières pensées. Ah! Madame, que nous reste-t-il à faire, que nous conseillerait-elle elle-même, si elle était encore avec nous, que de nous abandonner sans réserve au Dieu qui nous a créés, et qui veut aussi nous sauver; reconnaître notre misère

et notre indignité ; chercher au pied de la croix de Jésus-Christ notre pardon et notre paix ; renoncer au monde et à nous-mêmes, et nous dépouiller de notre propre esprit pour revêtir l'Esprit de Dieu, cet Esprit de sagesse, d'amour et de paix? C'est par ma ferveur à vous souhaiter et à demander à Dieu pour vous cette foi et cette paix, que je désire de témoigner surtout les sentiments de respectueux dévouement et d'affection chrétienne que je vous porte, et que votre malheur a redoublés.

23. A son Frère M. Guillaume Monod.

Lyon, 9 Novembre 1830.

Bien-aimé frère,

J'ai reçu hier ta lettre du 4. Je suis frappé comme toi de la faiblesse de la sainteté des chrétiens, et surtout de la mienne. Ce que je fais sincèrement pour le Seigneur se réduit à peu de chose ; oui, Seigneur ! tu le sais, presque à rien. Mon premier mouvement est ordinairement celui de l'homme naturel ; celui de l'homme nouveau n'est que le second. Du côté de l'homme naturel se trouve le goût, l'entraînement, la facilité ; du côté de l'homme nouveau se trouve souvent l'usage, l'habitude, le devoir sans amour. Celui qui n'aime pas Jésus-Christ par-dessus tout, ne peut être son disciple. Eh bien, aimé-je Jésus-Christ par-dessus tout? Il me semble quelquefois que non. C'est une erreur cepen-

dant : ce sentiment est mon sentiment dominant ; mais c'est plutôt parce qu'il *tend à dominer* dans mon cœur que parce qu'il y *domine* actuellement. Il me faut de la foi pour me persuader que j'aime le Seigneur. Oui, il y a dans notre cœur le germe de la sainteté. Mais il est si faible, si petit, si peu cultivé, qu'il faut en Dieu presque autant de science pour l'apercevoir qu'il lui a fallu d'amour pour l'y mettre. Je ne sais pas si tu me comprends bien : il y a de la recherche dans mes pensées et dans mon langage. Le moi s'attache à moi et me poursuit ! Que le Seigneur nous humilie et nous délivre de notre propre volonté !

Il ne faut pas mettre tant de réflexions dans nos lettres, même de réflexions humiliantes. Cela aussi peut venir de l'orgueil. Le plus sûr est de parler moins et d'agir plus, et de ne pas parler de nous-mêmes à moins de nécessité. Que les apôtres parlent peu d'eux-mêmes, même en mal !...

Je ne sais si tu es instruit des épreuves de Gaussen. La Compagnie l'a repris de ce qu'il ne se sert pas du catéchisme dans l'enseignement des catéchumènes ; je ne sais encore ce qu'il a répondu ; il avait demandé du temps pour répondre par écrit. On dit que la Compagnie veut proposer des règlements auxquels Gaussen ne pourrait souscrire... Le Seigneur nous prépare, je crois, de grandes et belles choses. Quelle bénédiction de vivre dans ces jours de réveil pour le monde !

En France aussi je prévois un mouvement. Il est impossible que les deux doctrines qui se partagent l'Église Réformée continuent de vivre ensemble. *Il faut* qu'il y ait une nouvelle organisation. Je prévois un mouvement dont Lyon sera peut-être le premier pas, puisque c'est ici que la lutte est la plus forte... Adieu. Nous ne prions pas autant pour toi que tu le fais pour nous. Que le Seigneur nous donne de t'aimer davantage. Oh! cher frère, *que notre aliment soit de faire la volonté de Celui qui nous a envoyés!*

24. A Monsieur Charles Scholl[1].

Lyon, 8 Décembre 1830.

Mon bien-aimé frère,

Votre séjour auprès de nous nous a été doux et précieux selon le Seigneur. Nous vous aimons tendrement. Que le Seigneur sanctifie cette amitié qui nous unit et la fasse servir à notre avancement et au bien de notre ministère! Ceci me conduit à vous expliquer ma pensée en vous donnant à méditer 1 Tim. V, 21. Vous ne paraissez pas m'avoir exactement compris. J'ai voulu dire : Cherchez avant tout cette *charité* qui vient de Dieu, et qui s'applique premièrement à Dieu et ensuite aux créatures en vue de Dieu ; et prenez garde de la subordonner à une *amitié* particulière, qui

[1] Alors pasteur de l'Église française à Londres.

s'attacherait à certaines qualités agréables à votre goût personnel, et où vous chercheriez la satisfaction de votre cœur plutôt que l'avancement du règne de Dieu. Défiez-vous d'une certaine tendresse qui est dans votre caractère naturel, et qui est différente de cet amour fort, sérieux, saint, auquel nous sommes appelés. Soyez charitable, plus encore qu'affectueux; soyez saint, plus encore qu'aimant; soyez ministre fidèle et vigilant, plus encore qu'ami tendre et dévoué. Me comprenez-vous? Je craindrais que vous n'employassiez quelquefois à prouver à un ami votre affection, un temps qui pourrait être encore mieux employé à exhorter ou à convertir des âmes; que vous ne vous oubliassiez auprès d'un ami, quand quelque devoir de votre ministère vous appelle; que vous ne considérassiez pas assez combien la sympathie naturelle est peu de chose en comparaison de la communauté de la foi, fût-ce entre les deux esprits naturellement les plus antipathiques; que vos amis particuliers n'eussent plus de part dans votre cœur et dans vos prières que le *troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établi évêque pour paître l'Église de Dieu, qu'il s'est acquise par son propre sang;* enfin que l'homme naturel ne fût pas en vous assez subordonné à l'homme spirituel et saint...

Ce caractère, l'empire de l'amour saint sur les affections particulières, est un trait distinctif de la disposition des apôtres de Jésus-Christ. J'ai souvent

été frappé de ce que nous cherchons vainement dans leurs écrits des lumières sur leurs familles, sur leurs affections particulières (si ce n'est celles conçues *dans* et *pour* la prédication de l'Évangile). Quelle subordination complète de toutes leurs affections particulières, de tous leurs sentiments personnels, à l'amour de Dieu, de Jésus-Christ et des élus ! Cher ami, je prie Dieu de vous rendre mon observation utile, en vous donnant de l'examiner devant lui, d'en discerner et retenir ce qui est vrai et de le mettre en pratique par le Saint-Esprit... Je voulais vous faire une longue lettre, mais le temps me presse. Je pars demain matin pour prêcher dimanche à Saint-Étienne. Que la paix soit avec vous! Je prie le Seigneur de vous bénir abondamment.

25. A Monsieur Louis Gaussen[1].

Lyon, 16 février 1831.

Bien-aimé frère,

Je suis aux ordres du Maître: je le supplie de me montrer mon chemin. Je le supplie de me préserver de choisir moi-même selon ma sagesse et mon désir, ni même selon la sagesse et le désir de chrétiens plus fidèles et plus saints que moi. Qu'il choisisse lui seul. J'ai d'autant plus besoin de prier ainsi que dans le cas dont il s'agit mon

[1] En réponse à un appel de la Société Évangélique de Genève.

désir est clair et prononcé ; mais sa volonté ne m'est point encore connue.

Quoique la démarche que tu fais auprès de moi, dans ta lettre du 11 courant, soit au nom du Comité Évangélique, j'attendrai, pour répondre directement au Comité, une nouvelle lettre de toi, contenant quelques nouveaux éclaircissements. Je désire de savoir d'abord combien de temps ou à peu près j'ai pour prendre une détermination; si, faute de prendre une détermination dans un certain délai, je mettrais le Comité dans la nécessité de jeter les yeux sur une autre personne; enfin si, dans le cas où la question Montauban n'aurait pas été décidée dans ledit délai, il me faudrait prendre une détermination, sans attendre cette décision. En faisant ces questions, mon but n'est pas de satisfaire ma curiosité, mais de m'entourer de toutes les lumières nécessaires pour prendre devant le Seigneur une des déterminations les plus graves auxquelles je puisse être appelé.

Dès à présent, *mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de son serviteur.* Encore incertain où le Seigneur m'appelle, je ne puis douter qu'il ne m'appelle à une grande œuvre. Quelle qu'elle soit, je n'y suis ni préparé ni propre, si je regarde à moi-même. Je n'ai pas, tant s'en faut, autant de dons, selon la grâce ni selon la nature, qu'on m'en croit peut-être, et j'ai des misères intellectuelles qu'on ne connaît point et qui jetteront sur

mon chemin de grands obstacles dans la carrière du professorat. Toi-même, cher Louis, tu ne sais pas combien je suis faible, même de science et de travail, mais cela ne m'inquiète point. Le Seigneur est puissant. Mon espérance est où est ma force. Ce que le Maître me commandera de faire, ne me rendra-t-il pas capable de le faire?...

Je crois devoir dire — et je le dis avec renoncement et contre mon désir prononcé — que, jusqu'à présent, je ne me sens pas libre d'accepter la place de Genève en renonçant à celle de Montauban. Je crois la marche que je dois suivre clairement tracée. Attendre le concours pour Montauban; faire ce que je pourrai pour obtenir la place, et dans le cas seulement où je ne le pourrais pas, me tourner ailleurs. Si cela arrivait, je crois que je devrais me rendre à l'invitation du Comité Évangélique, si elle m'était faite encore; car je ne crois pas que le Seigneur me retienne longtemps ici. Ne te semble-t-il pas que cette marche est simple, indiquée de Dieu?

Cher, cher Gaussen, la pensée de professer la vérité avec Merle, près de toi, à Genève, m'est si douce que je n'ose m'y livrer. Elle m'entraîne aussitôt. J'ai besoin de me rappeler ce que Dieu nous dit par cette parole d'Ésaïe : *Si tu l'honores en ne suivant point tes voies et ne suivant point ta volonté ...tu jouiras de délices en l'Éternel, et je te ferai passer à cheval par-dessus les lieux haut élevés de la terre*. Témoigne au Comité Évangélique combien

je suis touché et reconnaissant de la confiance qu'il a dans les miséricordes du Seigneur à mon égard. La bénédiction d'en haut reposera certainement sur leur œuvre, et par moi ou par d'autres, le Seigneur leur donnera d'accomplir ce qu'il leur a donné de projeter pour sa gloire...

26. A Mademoiselle ***

Lyon, 21 Avril 1831.

Mademoiselle,

Madame S. a eu la bonté de me communiquer la partie de votre lettre du 2 avril qui concerne, je ne veux pas dire mes sermons (car il ne s'agit pas ici de moi, mais de la vérité), mais la *doctrine* de la vie (Act. V, 20) contenue dans les saintes Écritures, et que Dieu m'a fait la grâce de connaître et d'exposer dans ces discours. Vous ne pouvez, dites-vous, croire cette doctrine, ni en particulier la corruption complète des affections de l'homme. Vous dites vrai : *vous* ne le pouvez pas, mais *Dieu peut* vous le faire croire ; il n'appartient qu'à lui d'ouvrir les cœurs, et nul ne peut croire si Dieu ne lui a ouvert le cœur (Act. XVI, 14). J'éprouve le désir, le besoin, de vous avertir devant Dieu de chercher cette foi sans laquelle vous ne pouvez être sauvée (Jean III, 36). Vous n'attribuerez ce que j'écris qu'à un intérêt pour votre vrai bonheur, facile à comprendre, quand vous me seriez entièrement étran-

gère, et que je ne verrais pas en vous une ancienne amie de ma famille.

C'est avec raison que vous regardez la corruption de l'homme comme le point essentiel de cette doctrine que vous ne pouvez croire actuellement. Tout est là ! Une fois qu'il vous sera *donné* de reconnaître votre état de condamnation, de malédiction devant Dieu, il vous sera donné aussi de vous placer au pied de la croix de Jésus, pour trouver en lui la bénédiction et la délivrance d'une misère éternelle.

Mais cette doctrine de la corruption de l'homme blesse votre raison, votre jugement, votre cœur. Je le crois sans peine ; il ne peut même en être autrement. Car s'il est vrai que l'homme entier soit dans le désordre, votre raison est aussi dans le désordre, votre jugement est dans le désordre, votre cœur est dans le désordre. Dans cet état, leur autorité, leur compétence pour une question de ce genre est nulle. Ils appellent faux ce qui est vrai, et vrai ce qui est faux. Cette doctrine les blesse précisément parce qu'elle est vraie. C'est ce que Jésus-Christ dit aux juifs : **Parce que** *je dis la vérité, vous ne me croyez pas* (Jean VIII, 45).

Il faut en appeler à un autre juge, infaillible, incorruptible, et qui, étant hors de vous, ne participe pas au désordre de vos affections, si ce désordre existe. Ce juge, vous l'avez en Dieu. Que dit Dieu de votre état ? C'est toute la question. S'il dit nettement que c'est un état de désordre, d'iniquité, d'ini-

mitié contre lui, il faut raisonner ainsi : « Dieu dit cela. Je ne le sens pas ainsi. Donc l'un de nous deux est dans l'erreur : Dieu ou moi » — choisissez.

C'est pourquoi, pour vous convaincre, je me borne à vous renvoyer aux déclarations suivantes de la Parole de Dieu, qui est tout aussi bien sa Parole que mes sermons sont ma parole. (Je suppose que vous croyez aux saintes Écritures.) Lisez : Rom. III, 10, 19, 20 ; Tite III, 3 ; Éph. II, 1-3 ; Col. I, 21 ; Gal. III, 10. Cela suffit. Si vous croyez Dieu, quatre passages, et même une seule déclaration de Dieu vous persuadera aussi bien que cent. Si vous ne le croyez pas, cent déclarations de Dieu ne vous persuaderont pas plus que quatre ou une seule.

Vous citez, pour prouver la bonté naturelle de l'homme, les sentiments d'affection et de compassion naturelle. Ah ! si Dieu éclaire votre âme et vous révèle la sainteté de sa loi, vous connaîtrez qu'autre chose est l'affection et la compassion naturelle, — autre chose l'amour de Dieu dans le cœur. Je vous renvoie encore au témoignage de Dieu ou de Jésus-Christ (ce qui est un même témoignage). Vous vous rappelez la parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche. Je vous le demande : le riche, condamné et dans l'enfer, avait-il dans le cœur l'amour de Dieu, était-il bon ? et pourtant il éprouve pour ses frères demeurés sur la terre un sentiment vif de compassion et d'affection naturelle (Luc XVI, 27, 28).

Ah ! Mademoiselle, que Dieu vous révèle la sainteté de sa loi, et vous verrez l'iniquité de votre cœur. Pour moi, je niais cela comme vous ; mais j'ai fait l'expérience, depuis que Dieu m'a ouvert les yeux, que plus j'avance dans la connaissance de la Parole de Dieu et dans l'obéissance qu'il accorde à ceux qui ont cru, plus je découvre que l'iniquité naturelle de mon cœur est vraie, et que les déclarations de l'Écriture sur ce sujet sont une peinture parfaitement fidèle de l'homme irrégénéré.

Je finis par le souhait habituel de saint Paul à ceux à qui il écrit : *Que la grâce et la paix vous soient données!* C'est ce que désire, ce que demande à Dieu pour vous un sincère ami.

27. A sa Sœur Mademoiselle E. Monod.

Novembre 1831.

Ma bien-aimée sœur,

J'apprends que tu commences ton instruction religieuse, et je prie souvent Dieu de la bénir pour le salut de ton âme et de te donner la vie éternelle par Jésus-Christ. Je te recommande de te rappeler qu'une instruction religieuse doit être faite non pas pour se distinguer, ni pour aucun motif humain, mais uniquement et sincèrement pour trouver une réponse à cette question : *Que dois-je faire pour être sauvé?* Rappelle-toi aussi que cette réponse ne se trouve que dans la Bible,

et que tout ce qu'elle dit, c'est Dieu qui le dit. Mais ce n'est pas assez de la lire, il faut la comprendre. Pour la comprendre, il ne suffit pas de faire pour elle ce qu'on fait pour un autre livre : la lire avec attention, avec persévérance ; tout cela est indispensable, mais ne suffit pas. Ma chère E., la Bible contient les pensées de Dieu, et nous, nous sommes mauvais et aveugles, nous ne pouvons pas comprendre les pensées de Dieu, tels que nous sommes. Il faut que Dieu nous change l'esprit, nous ouvre le cœur ; comme il faut ouvrir la terre pour que le grain de blé y pénètre et y croisse. Lis ce que le Seigneur Jésus fit pour Lydie, dans le XVI[e] chapitre des Actes, et prie-le de faire la même chose pour toi. Lis aussi le second chapitre de la première épître aux Corinthiens, où saint Paul fait un raisonnement bien simple. De même, dit-il, que personne ne connaît les pensées d'un homme, sinon l'esprit qui est dans cet homme, de même personne ne connaît les pensées de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. C'est donc l'Esprit de Dieu qu'il faut demander. La foi ne peut venir que de lui, car notre propre esprit, privé de la lumière de Dieu, est charnel, c'est-à-dire porté à l'incrédulité et au péché (Jean III, 6 ; 1 Cor. XII, 3 ; Matth. XVI, 17).

...Prie Dieu de te donner l'humilité. Il te la donnera, si tu la demandes, comme un bon père donne du pain à son enfant quand il a faim, et lui en demande. Un esprit orgueilleux lirait la Bible

cent ans qu'il n'y comprendrait rien. Elle n'est intelligible que pour les humbles. Je ne puis assez te recommander de demander l'humilité, car pour te la donner, tu ne le peux pas. Toute chose bonne vient d'en haut, et est un don de Dieu (Jacq. I, 17).

Quand tu liras ainsi la Bible, tu y verras, ma chère E., que le péché qui est en nous tous, et en toi aussi, est en abomination devant Dieu; que nos péchés méritent la mort dans ce monde, et dans l'autre monde des châtiments éternels. Voilà ce que nous avons mérité; toi, toi-même, tu l'as mérité. Mais Jésus-Christ est venu pour sauver les pécheurs perdus; il a pris sur lui tous leurs péchés; ils ont été punis en lui, et ne seront pas punis en eux. Je prie Dieu de te donner cette foi. Alors tu l'aimeras, et tu t'appliqueras de tout ton cœur, avec sa grâce, à faire sa volonté!

Je t'aime de tout mon cœur, et te recommande à Dieu, notre Sauveur.

28. Au Directeur du Semeur[1].

Lyon, 26 Novembre 1831.

...Le mardi 22, au point du jour, je vis arriver un régiment qui, à son air de fatigue, paraissait avoir marché toute la nuit. Cela nous confirma dans la pensée, que nous avions eue déjà la veille, que l'on

[1] Après les troubles politiques de Lyon.

avait fait venir des environs un nombre suffisant de troupes pour réprimer promptement les mouvements de la Croix-Rousse. A 9 heures, F. sortit pour avoir des nouvelles, et nous rapporta cinq minutes après que le combat, que nous ne croyions pas devoir sortir de la Croix-Rousse, était tout près de nous. Il avait entendu la fusillade du pont Morand. En même temps arrivèrent nos deux amis et frères H. et M. (le premier, évangéliste; le second, maître d'école) qui nous rapportèrent qu'on disait que les ouvriers du quartier Saint-Just, à l'autre extrémité de la ville, voulaient secourir ceux de la Croix-Rousse, et qu'on cherchait à les contenir. A la nouvelle d'un trouble si considérable et si rapproché, nous fûmes saisis d'angoisse : au même instant nous vîmes la foule qui couvrait le quai et le pont, fuir en courant, et tout fut balayé dans un moment. Quelqu'un dit : « Prions, prions ! » F. nous lut un Psaume; nous nous mîmes à genoux pour prier. A peine avions-nous commencé, que nous entendons éclater à quelques pas de nous, à la tête du pont, une fusillade subite et terrible, mêlée de coups de canon. Nous restâmes à genoux, et continuâmes de prier, ou, pour mieux dire, de crier à Dieu, en nous relevant les uns les autres, selon que chacun se sentait poussé à parler. Nous demandâmes particulièrement à Dieu de ne pas traiter ce malheureux peuple selon ses péchés; de se souvenir de ses enfants qui habitent cette ville, plus nombreux que les justes de Sodome,

de faire grâce à la ville, à cause d'eux, de mettre un frein aux passions déchaînées, de délivrer nos amis exposés au danger, de leur donner le temps de se réconcilier avec Lui, avant de les retirer du monde; de consoler les blessés, les mourants, les familles des morts, de les pousser par leurs angoisses à prier, et de changer ainsi ce jour de deuil en un jour de nouvelle naissance pour beaucoup d'âmes, et de joie pour les anges du Ciel. Une servante, entrée dans ma maison depuis peu de semaines, reçut une impression profonde de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait, et nous crûmes voir déjà en elle une réponse à nos prières. Vous auriez parcouru tout l'appartement, vous auriez trouvé constamment quelqu'un en prières: tantôt tous réunis, tantôt seuls, tantôt deux ou trois ensemble. Véritablement, ma maison fut ce jour-là ce que je voudrais qu'elle fût tous les jours, une maison de prières. D'abord nous fûmes péniblement agités; mais bientôt nous reçûmes la paix, car nous puisions à la source de la paix; et nous éprouvâmes une douce tranquillité qui se maintint par les mêmes moyens, et qui ne nous abandonna point tout le jour, bien que nous ne fussions point sans sujet d'alarmes, comme vous le fera voir la suite de mon récit. La présence de nos amis nous fut en grande consolation. Ma femme, qui nourrit, ma belle-mère furent aussi tranquilles que nous. Mais savez-vous qui nous donna l'exemple à tous? ce fut

ma petite fille, âgée de six mois. Au premier coup de canon, elle tressaillit : je craignis même pour son cerveau délicat l'effet d'un bruit si nouveau et si fort; mais elle s'y fit peu à peu; bien que son humeur eût été les jours précédents altérée par une légère indisposition, et l'ait été depuis, ce jour-là, comme par une grâce particulière de Dieu, elle fut plus aimable que jamais. En la voyant, au milieu d'un feu continuel et d'un danger réel, sourire dans les bras de sa mère, c'est ainsi, pensions-nous, que nous devons être entre les mains de notre Père céleste. Ce spectacle, et l'impression profonde et salutaire que j'en ai reçue, m'a donné une intelligence nouvelle de cet exemple du *petit enfant* qui nous est proposé par l'Écriture...

La lutte, au bout de quelques heures, se calma, et il y eut une heure ou deux de trêve; mais ce ne fut qu'un court répit : elle reprit dans la journée, avec un acharnement redoublé. Pendant que ces scènes affreuses se passaient au dehors, au dedans tout était tranquille. Vous n'aviez que quelques pas à faire, vous auriez cru passer du royaume du démon dans celui de Jésus-Christ; nous lisions sa Parole, nous invoquions son nom, nous nous réjouissions en sa grâce, qui nous avait délivrés de l'empire des passions de l'homme naturel, et qui nous gardait en paix au milieu des fureurs et des calamités dont il nous rendait témoins. Nous lûmes le Ps. CXVIII, et nous remarquâmes cette parole : *Qu'Israël dise*

maintenant que sa bonté demeure à toujours. Maintenant : non pas se fier à lui seulement quand tout semble en sûreté, mais aussi quand tout est en péril ; — et cet autre verset : *Mieux vaut se confier en l'Éternel, que de se confier en l'homme.* Tout à l'heure, pensions-nous, nous nous reposions sur l'autorité et les troupes pour comprimer la rébellion ; maintenant qu'elle paraît triompher, et que notre maison est à la merci de ces hommes dont nous ignorons les intentions, c'est Dieu seul sur qui nous pouvons nous appuyer. Cela nous vaut mieux. Oui, véritablement, cela nous était bon ; et nous pûmes répéter sincèrement cet autre verset du même Psaume : *C'est ici la journée que l'Éternel a faite ; égayons-nous et nous réjouissons en elle.* Là nous pûmes reconnaître que cette foi que Dieu a mise dans le cœur de ses enfants, bien qu'elle soit encore si faible et si indigne de la confiance qu'il mérite de notre part, est pourtant une réalité puissante. *Béni soit Dieu pour son don ineffable !* J'étais doublement touché de sa grâce à mon égard, en me rappelant les sentiments dans lesquels je m'étais trouvé quelques heures, il y a quelques années, lorsque j'ignorais encore la voie du salut, m'étant vu, ou ayant cru être, en péril de la vie : je tombai dans une angoisse inexprimable, qui ne cessa qu'avec le danger, réel ou imaginaire, qui l'avait produite. Mais si notre cœur n'était point troublé, il était profondément navré des crimes et

des douleurs dont nous pensions que cette journée serait remplie, et nous recommandions ardemment à Dieu les familles affligées ou exposées à l'être... Ah! si le peuple français pouvait comprendre de tels avertissements et recevoir instruction de Dieu! Qu'est toute cette catastrophe, que le choc des péchés d'une classe contre ceux d'une autre? Ces malheurs seraient-ils arrivés, si l'une ou l'autre de ces deux classes eût connu le Dieu de l'Évangile? Peuple français, tous tes maux viennent de ton incrédulité. A toi, comme à un individu, l'Évangile dit : *Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé.* Regarde combien de délivrances signalées le Dieu de l'Évangile t'a accordées, t'appelant tour à tour par les châtiments et par la miséricorde. Peuple français, crois en Jésus-Christ, et sois heureux, car *heureux le peuple dont l'Éternel est le Dieu!* (Ps. CXLIV, 15.)

29. A Madame Rivier.

Lyon, Décembre 1831.

Bien chère sœur,

Que le Dieu de notre consolation et de notre délivrance se tienne près de vous et de ceux de votre maison, et qu'il fasse tourner votre douleur et la leur en sanctification pour les autres, et en sujet de bénédiction et de reconnaissance dans ce royaume éternel où nous dirons, non plus seulement par la foi, mais par la vue : Il nous est bon d'avoir été affligés.

Vous avez une consolation bien douce, plus grande encore que votre douleur, parce que la première est éternelle, et la seconde passagère : c'est l'œuvre que Dieu avait commencée dans le cœur de votre bien-aimée mère. Il était impossible de la voir sans être réjoui de la simplicité avec laquelle elle cherchait Dieu et sa vérité; elle n'avait pas encore tout appris de Christ, mais elle avait trouvé Christ et l'écoutait. Béni soit Dieu éternellement à son sujet! En le priant pour vous, je lui ai aussi rendu grâces, et je l'ai prié de vous donner une pleine paix au sujet de l'état éternel de votre mère.

Je crois que nous avons à peine l'idée de la puissance de consolation et de joie qui est dans notre bienheureuse foi. Je crois que nous serions confondus de surprise et d'humiliation si nous pouvions voir quels furent les apôtres, quels furent les premiers chrétiens dans l'affliction. Ils vivaient beaucoup plus que nous de foi, dans l'attente du Seigneur ; et quand quelqu'un des leurs mourait, ils n'étaient point abattus à la pensée que celui qu'ils aimaient avait été admis, une heure avant eux, à l'audience du Roi des rois. *Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je m'en vais.*

Nous sommes des gens de petite foi, un siècle mondain, une race incrédule et perverse. C'est ainsi que Jésus-Christ appelle ses apôtres (Matth. XVII, 17). Que Dieu renouvelle son peuple! Je vous prie de dire à votre frère et à votre sœur que je prends

part à leur douleur, et que je prie pour leur consolation, hélas! je voudrais pouvoir dire avec beaucoup de charité et de ferveur, mais enfin selon le peu que j'en ai. Oh! que je suis loin, même avec mes amis particuliers, de Luc X, 27, et de Romains XII, 12! Seigneur, je t'en supplie par ton Fils, donne-moi plus d'amour! donne à tes enfants beaucoup d'amour!...

Vous êtes, m'écrivez-vous, chère sœur, sujette à l'abattement. C'est un redoutable ennemi. Je le sais par une expérience bien longue, et qui dure encore. C'est l'effet de la constitution, des épreuves ou de la position; mais surtout de notre incrédulité. Hélas! notre foi n'est que comme un grain de sénevé auprès de la foi transportant les montagnes, laquelle n'est elle-même, a dit le Seigneur, qu'un grain de sénevé auprès de la foi que mérite de nous le Dieu de notre salut. Mais ce n'est pas assez de nous condamner, il faut lutter, combattre, vaincre et gagner du terrain sur l'ennemi. Nous avons des promesses de paix, donc nous sommes assurés de la recevoir, et cela par des moyens indiqués de Dieu. La prière sans cesse, le travail, l'action de grâces, même au plus fort de la fournaise; nous abstenir de toutes plaintes, car elles scandalisent, outre qu'elles offensent le Dieu qui nous aime; enfin consentir à l'épreuve aussi longtemps qu'elle sera voulue de Dieu, car même dans les épreuves spirituelles il y a quelque chose qui vient de lui. La

grande difficulté est de faire la distinction entre ce qui est voulu de Dieu, et ce qui vient de la volonté du péché en nous. Il nous semble que si tout était voulu de Dieu, dans notre tristesse, comme dans une affliction corporelle, ou une séparation, nous supporterions plus facilement, et que si tout était de notre volonté propre comme dans le péché, nous prierions avec plus de foi. Mais il y a de l'un et de l'autre, et c'est cette complication qui fatigue notre volonté par l'incertitude, et qui lasse le courage. Il n'y a qu'une chose à faire : opposer aux ténèbres de notre entendement et de notre position la simplicité d'un cœur qui ne veut que faire la volonté de Dieu. Il y a une chose certaine : c'est qu'aussitôt que nous aurons renoncé sincèrement et complétement à notre volonté, la paix nous sera donnée. C'est donc là qu'il faut tendre. Tout ce qui nous y conduit, ce qui contrarie, brise, anéantit notre volonté, est excellent : renonçons, renonçons, renonçons! En général, dans toutes nos peines soyons encouragés à la patience, par cette pensée, que plus nous serons patients, plus tôt nous serons délivrés. Car l'épreuve nous étant envoyée pour produire en nous certains fruits de sanctification qu'elle ne peut produire que dans un cœur qui la reçoit avec patience, il est de la bonté de Dieu de ne pas nous ôter une épreuve, avant que nous ayons appris à la supporter patiemment, de peur que l'épreuve ne soit perdue. J'ôte un joujou à mon en-

fant pour lui apprendre à y renoncer : il crie, je ne lui rendrai pas son joujou ; il cesse de crier, je le lui rends : maintenant que tu peux t'en passer, je te le donne. Ainsi fait Dieu avec ses enfants. Si nous demandons la délivrance avec impatience, il ne peut pas nous délivrer, il nous aime trop. Mais si nous demandons la délivrance avec patience, si nous pouvons attendre, si nous sommes joyeux dans l'épreuve même, et lui faisons voir que nous consentirions à ce qu'elle se prolongeât, c'est alors qu'il nous délivre. Misérable que je suis de savoir cela et d'être si souvent abattu ! Mon remède est parfait, mais ma guérison ne l'est point encore.....

30. A sa Mère.

Lyon, 1831.

D'une main je t'écris, ma bien-aimée mère ; de l'autre je tiens dans mon bras gauche ta petite-fille doucement endormie. Chère enfant ! que son sommeil est tranquille ! et avec quelle tranquillité je la contemple moi-même ! Avec quelle confiance je me retire avec elle chaque jour dans ma chambre pour prier pour elle, en attendant que ce soit avec elle, et pour la consacrer dès ses premiers jours à celui qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants.* Il me l'a donnée, et je la lui donne, et cela encore est une grâce qu'il me fait. Que l'amour que nous ressentons pour nos enfants devrait nous inspirer de foi

en l'amour de Dieu pour nous : nous qui sommes mauvais, refuserions-nous de bonnes choses à nos enfants, quand ils nous les demandent? Refuserais-je à ma petite mon bras pour soutenir sa tête? Sa mère lui refuserait-elle son sein? Hélas! le secours que nous pouvons lui prêter nous fait plus de plaisir qu'à elle; et nous ne pouvons pas croire que Dieu est plus disposé mille fois à nous exaucer, que nous ne sommes à le prier; que son amour nous appelle, nous attend, nous prévient, nous garantit de tout mal, et qu'il ne faut que demander pour recevoir. Oh! que notre cœur est incrédule, ingrat, aveugle, et en même temps orgueilleux; car quel orgueil de nous croire meilleurs parents que Dieu! Et quand nous songeons qu'à tant d'amour il unit la toute-puissance : mon enfant dort en paix entre mes bras, mais je ne puis la défendre ni contre la maladie, ni contre la mort, ni contre le péché, ni contre le démon. Mais notre Père est le maître de l'univers, et notre Seigneur a vaincu la mort, le péché, le démon. Oh! heureux, trop heureux, si nous connaissions notre bonheur! *Sion a dit : l'Éternel m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée! Une femme oubliera-t-elle son petit enfant, n'aura-t-elle pas compassion du fils de ses entrailles? Eh bien! qu'elle t'oublie, moi, je ne t'oublierai pas* (Ésaïe XLIX, 14). — *Comme un père s'émeut sur ses enfants, ainsi s'émeut l'Éternel sur ceux qui le craignent.*

Je lis avec plaisir dans mon dictionnaire hébreu

que le verbe que j'ai rendu par *avoir compassion* dans le premier de ces passages, et par *s'émouvoir* dans le second, s'emploie exclusivement de l'amour des parents pour leurs enfants, ou de Dieu pour ceux qui se confient en lui. Une seule déclaration de ce genre bien comprise, bien retenue et surtout bien crue, devrait suffire pour maintenir toute notre vie notre âme dans la paix de Jésus-Christ. *Seigneur! augmente-nous la foi!*

31. A Madame Évesque.

Lyon, 11 Janvier 1832.

Excellente amie et sœur en Jésus-Christ,

Que la grâce et la paix de Dieu en Jésus-Christ vous soient dispensées avec abondance, durant l'année qui vient de commencer, et durant tout le cours de votre vie, en attendant ce bienheureux séjour où notre foi sera changée en vue!

Nous avons reçu successivement les deux lettres que vous avez eu la bonté de nous écrire, le 29 décembre et le 2 janvier. Je n'ai tardé jusqu'à présent à y répondre que parce que j'ai été empêché dans mes occupations, pendant plusieurs jours, par un rhume assez violent, que j'espérais arrêter dans son progrès à force de ménagements, mais je n'ai pu réussir... Pour être délivrés de nos maux, du corps comme de l'âme, regardons à Celui qui seul peut

guérir, *au Dieu de notre délivrance,* comme David l'appelle souvent. Que Dieu nous apprenne cette excellente mais difficile leçon de faire tourner nos misères physiques à notre avancement spirituel!

Vous nous donnez des nouvelles d'amis que nous aimons tendrement dans le Seigneur. Saluez pour nous, je vous prie, Mesdames Pelet, Mallet, Hollard, Bouniols. Quand vous verrez Madame de Broglie, dites-lui que nous avons souffert, et souffrons avec elle; que nous avons prié, et prions pour elle et pour sa maison, et en particulier, et dans nos réunions. Que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié soit toute sa paix, toute sa force, toute sa lumière, et toute la nôtre. *Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra*, et *il essuiera toutes larmes de nos yeux*. Toutes larmes? et comment cela sera-t-il possible, quand nous savons que tous ne sont pas de Christ? Nous ne savons pas comment; mais nous croyons à la promesse de notre Père, à qui toutes choses sont possibles, et dont toutes les voies nous apparaîtront alors resplendissantes de justice, de sainteté, de sagesse, d'amour. Quels voiles, chère sœur, que ceux que lèvera pour nous le dernier jugement! quel changement dans nos vues! quel renversement dans celles des incrédules! quel nouveau jour dans celles des enfants de Dieu! Quelle journée que cette dernière journée! Veillons donc et prions, pour qu'elle ne nous surprenne point!

J'espère que vos *Jeudis* sont profitables à ceux

qui les suivent. Les nôtres ne sont pas encore ce que nous voudrions. Ce n'est pas tout que de former de sages projets; il faut la bénédiction de Dieu : c'est là qu'est la nourriture et la vie. Prions les uns pour les autres.

J'ai été touché de ce passage de votre première lettre où vous parlez d'observations fraternelles qui vous ont été présentées par Madame Pelet. Je rends grâces à Dieu de ce qu'il a mis en elle cette charité et en vous cette humilité. C'est là sans doute un des devoirs de l'amour fraternel que nous négligeons le plus, particulièrement les chrétiens de Lyon, et moi tout le premier. Nous devons nous reprendre, et, selon l'énergique expression du Lévitique : *nous ne devons pas haïr notre frère, et souffrir en lui de péché* (Lév. XIX, 7). Pour cela, ainsi qu'à tant d'autres égards, la réunion des chrétiens en *un corps* me paraît fort désirable. Plus je vais, plus je vois que les enfants de Dieu ont besoin d'être rassemblés, constitués en Église, devant Dieu et devant le monde. Si l'esprit d'association est si puissant, même dans les entreprises du monde, que ne pourra-t-il point, quand cet esprit sera celui de Dieu, unissant ses enfants? J'attends de la bonté de Dieu l'organisation de son peuple; et de cette organisation un accroissement de vie, de charité, de force, de lumière et d'utilité, même pour le monde.

Le souhait que vous avez formé pour nous, excellente amie, est bien celui dont nous avons besoin.

Oui, *que le Dieu d'espérance nous remplisse de toute joie et de toute paix en croyant!* L'état provisoire dans lequel nous vivons depuis longtemps nous est une épreuve pénible. Nous avons besoin que Dieu nous rende patients pour attendre sa délivrance, aussi longtemps qu'il jugera nécessaire de prolonger notre peine. Chaque jour, en considérant les entraves qui me lient aujourd'hui, l'inactivité où je languis; en voyant enchaîné mon ministère, ma bouche, ma plume, et en quelque sorte mon esprit même, tout enfin, excepté la Parole de Dieu, — je me sens pressé de m'écrier: *Juge-moi, ô Dieu, et plaide ma cause, etc.* (Ps. XLIII). Délivre-moi, Seigneur! délivre tes enfants à Lyon! et forme-toi dans cette ville une Église forte dans la foi, fructueuse en bonnes œuvres, unie dans l'amour, ferme à la fois et large dans sa discipline, puissante par ses exemples, et bientôt nombreuse!

Cette délivrance, que Dieu en soit béni, paraît ne pouvoir être éloignée. Ce n'est pas que je m'occupe directement d'obtenir une solution du ministère. Toutes les fois que j'ai voulu écrire au ministre, ces dernières semaines, j'ai été retenu par ce passage d'Ésaïe: *Ta force est de te tenir tranquille;* et je suis demeuré tranquille. *Toutes choses servent Dieu;* et Dieu veut le bien de son peuple...

Nous avons eu aussi notre jour de jeûne, le 31 décembre. On s'est rassemblé chez moi deux fois, le

matin et le soir. Dieu a été avec nous, et nous nous sommes bien trouvés de cette journée.

Je veux rassurer votre sollicitude fraternelle pour nous, en vous apprenant que mes finances sont dans un état fort prospère. D'un côté mon excellent père nous a fait présent de 750 francs; de l'autre M. de R., le même qui a fait les frais d'impression de mes trois Sermons, vient de m'envoyer mille francs. N'admirez-vous pas la bonté de Dieu, m'envoyant ces secours inattendus, dans le moment même où ceux reçus précédemment avaient été épuisés? Quel homme sur la terre est plus riche que moi, qui reçois de mon Père céleste tout ce qu'il me faut, et dans le temps qu'il me le faut! Entre M. un tel qui possède cent mille francs en billets de banque et moi, quelle est la différence? C'est qu'il a sa fortune en promesses d'homme, et que j'ai la mienne en promesses de Dieu. Cette signature, après tout, est la plus sûre; et bienheureux, bienheureux sommes-nous d'avoir appris à nous y fier! Et combien il est touchant de voir la charité que Dieu donne à ses enfants pour nous! Cela aussi n'est-il pas pour moi une précieuse richesse? Béni soit le Seigneur pour sa bonté inépuisable! Bénis soient ses enfants, par lesquels il nous a fait tant de bien!

32. A sa Sœur Mademoiselle B. Monod.

Lyon, 13 Mars 1832.

Ma chère sœur, j'apprends, avec reconnaissance pour l'Auteur de tout bien, par ta dernière lettre que tu sens croître ton goût pour la prière. Ce que je demande avant tout à Dieu pour toi comme pour moi-même, c'est qu'il nous instruise et nous dispose à *prier sans cesse* (I Thess. V, 17). Si notre incrédulité naturelle, dont il reste encore des traces profondes même dans un cœur régénéré, ne nous rendait pas si lents à croire ce que Dieu a dit, que nous prierions plus et mieux que nous ne faisons ! et que de grâces nous recevrions ! Figure-toi un magasin rempli de toutes sortes de provisions, les plus saines et les plus excellentes ; tout auprès, une chambre où languit un pauvre homme mourant de faim avec sa famille. Entre deux est une porte, qu'il la pousse seulement, le voilà dans l'abondance ; qu'il ne la pousse pas, il demeure dans la disette : cette porte est l'image de la prière.

Chère B., croyons à la promesse de notre Père qui est aux cieux ; et, au nom de ce puissant Sauveur qu'il nous a donné et qui a compati à nos infirmités et même à nos tentations, approchons-nous constamment du trône de la grâce, pour y recevoir tout ce dont nous avons besoin. Demandons beaucoup, et il nous sera beaucoup donné. Dieu nous a

dit : *Ouvre ta bouche toute grande et je la remplirai* (Ps. LXXXI, 11).

Tu souffres, chère enfant, non seulement de fréquentes douleurs, mais encore de nombreuses privations. J'en souffre avec toi, comme ton frère en Jésus-Christ, et membre avec toi du même corps. Mais combien ne se vérifie pas dans ta maladie cette parole consolante des Écritures : *Dieu nous châtie pour notre bien, pour nous rendre participants de sa sainteté.* Compte, si tu le peux, tous les biens que Dieu a faits à ton âme par cette maladie de ton corps ; et je suis sûr que tu diras avec saint Paul que nous devons rendre grâces à Dieu *pour toutes choses,* par Jésus-Christ.

Je te recommande en lisant les Écritures de t'appliquer moins à beaucoup lire, qu'à lire avec une extrême attention. Rends-toi compte de ce que tu lis, verset après verset, et, autant que possible, n'en laisse pas passer un seul sans l'avoir bien compris. Pour cela, lis, relis, consulte, mais surtout prie. Si, après avoir fait tout ce que tu peux pour comprendre, tu ne le peux pas, eh bien ! laisse-le jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de t'éclairer sur ce point. En lisant ainsi, tu liras peu, peut-être ; mais ce peu te profitera plus que beaucoup de versets lus rapidement et de manière à produire seulement un sentiment vague d'édification.

Mais surtout, ce que tu as compris, mets-le en pratique. C'est en nous appliquant à faire la volonté

de Dieu dans toutes les choses où elle nous est connue, que nous ferons de rapides progrès dans la vérité, et c'est là, ce me semble, une des pensées contenues dans ce verset : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur* (le cœur droit), *car ils verront Dieu :* ils connaîtront Dieu et sa volonté.

Préparez-vous, Jean et toi, pour votre École du dimanche, en priant. Faites cette bonne œuvre dans un esprit d'humilité. Que Dieu bénisse vos soins pour les enfants que vous instruisez...

Tu me demandes si je te conseille de lire les Psaumes et les Épîtres. Oui, sans aucun doute. Car *toute la Parole de Dieu est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, et pour instruire selon la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait et disposé pour toute bonne œuvre.* Quant aux Psaumes, tu feras bien de te procurer le petit volume publié récemment par M. Vivien, et annoncé dans les *Archives*. Cette traduction me paraît préférable aux précédentes, et surtout plus claire que celles de Martin ou d'Osterwald.

Les Épîtres, lues dans cet esprit d'humilité et de prière que le Seigneur appelle l'esprit du petit enfant, te donneront la clé de tout le reste des Écritures, dont elles sont les derniers livres, et par conséquent ceux où Dieu s'est expliqué le plus clairement sur la voie du salut, comme Jésus-Christ l'avait annoncé à ses disciples avant sa mort (Jean XVI, 12, 13).

J'embrasse tendrement nos parents, nos frères et sœurs. Je salue Lisette, André, Marianne, et les exhorte à donner leur cœur au Seigneur. Adieu, chère sœur, je te serre contre mon cœur ainsi que J.

P. S. Je t'exhorte à soigner ton écriture et ton orthographe.

33. A Monsieur Louis Gaussen.

Lyon, 18 Avril 1832.

Bien-aimé frère, que la paix de Jésus soit notre force !

...Qu'auras-tu pensé de ma lettre au Comité ? Je crois que tu auras dit : Il ne pouvait pas quitter les enfants de Dieu de Lyon. Cher Gaussen, tu sais combien la pensée de travailler avec toi, avec les frères du Comité, mais avec toi particulièrement m'était douce. Mais la meilleure voie est celle du Seigneur. Aussi nous y fait-il trouver de la douceur, et je me réjouis, par sa grâce, de l'œuvre qu'il me donne ici, quelque accablante qu'elle fût pour moi, si le Seigneur ne me tenait la main.

J'ai une chose à te demander. Quand on reprendra dans le Comité la pensée de m'écrire, et que le président demandera : qui écrira à M. Adolphe Monod ? je te prie de répondre quelquefois : moi !

Nous nous occupons de la constitution de l'Église ; et le Seigneur a tellement préparé les cœurs et les

voies, que les choses se feront, je l'espère, sans retard et sans difficulté. *Tous* les frères désirent d'être réunis. Les nationaux veulent une discipline; les dissidents s'élargissent. Tous s'aiment tendrement. Oh ! béni, béni soit le Seigneur !

Il m'est donné de prier quelquefois pour les tiens, spécialement le lundi matin de 7 à 8 ; à cette heure-là, F., B., A. et plusieurs autres se rencontrent en esprit en prières pour leurs familles et celles de leurs amis en Christ. Donne-moi de tes nouvelles spirituelles. Salue ton père, et tous affectueusement pour moi.

Ton affectionné frère.

34. A Madame M.

Lyon, 1er Juillet 1833.

J'ai été plus peiné que surpris, ma chère Madame, en apprenant que vous êtes encore assaillie de plusieurs doutes et difficultés. D'après la tournure de votre esprit, il était à prévoir que vous auriez à lutter spécialement contre ce genre de tentations. Je sympathise profondément avec vous, ayant passé par les mêmes épreuves, et passant encore quelquefois par des épreuves semblables, puisque la pleine lumière de la vérité ne nous est point donnée dans cette vie. Et les points qui m'ont fait le plus de peine sont ceux aussi qui vous en font le plus aujourd'hui. Je ne pourrai vous ré-

pondre avec le développement que je voudrais. Je vous dirai seulement quelques paroles que je prie Dieu de vous rendre salutaires.

D'abord, distinguons bien entre *le doute* et *les doutes*. Vous avez cru et vous avez connu que la Bible est la vérité de Dieu; que l'immense majorité des arguments, même rationnels, est en sa faveur; et ce qui est plus, que l'expérience, les faits sont en sa faveur : la vie des chrétiens, que vous avez appris à distinguer de celle des personnes du monde, n'est-elle pas une démonstration visible, irrésistible, évidente de la foi? Vous croyez, et vous verrez de plus en plus les preuves de la vérité de la foi s'accumuler dans votre esprit, dans votre cœur, dans tous les événements de votre vie. Mais vous avez des difficultés; cela est tout simple. Le Livre du Saint des saints serait-il sans obscurités pour l'homme pécheur? le Livre du ciel serait-il sans difficultés pour les habitants de la terre? C'est là une partie du combat de la foi. Encore une fois, c'est une tentation comme une autre. C'est votre tentation spéciale, contre laquelle il vous faudra lutter spécialement. Que le Seigneur vous fortifie, vous console, vous délivre!

Toutes les difficultés que vous m'avez proposées me paraissent se résumer en une seule : le caractère sévère, terrible, de la loi de Dieu. Je me garderai bien d'affaiblir en vous cette impression. Oui, *notre Dieu est un feu consumant;* et *c'est une chose ter-*

rible que de tomber entre ses mains. C'est que Dieu est *saint.* Que les pécheurs trouvent sa loi trop sévère, cela ne doit pas plus nous étonner que de voir des voleurs et des meurtriers mécontents des dispositions du Code. Mais il y a plus : nous-mêmes, qui avons été éclairés par le Saint-Esprit, nous avons peine encore à approuver les châtiments de la loi; nous serions tentés de croire que le péché mérite une moindre peine : ces sentiments proviennent d'une longue habitude du péché. Après l'avoir pendant vingt, trente, quarante ans de notre vie bu comme l'eau, respiré comme l'air, nous avons peine à le voir dans son énorme culpabilité. Mais à mesure que nous avançons dans la sanctification, notre appréciation du péché et de l'excellence de la loi se rapproche toujours plus de celle qu'en fait Dieu, jusqu'à ce qu'enfin elle se confonde avec elle dans le séjour de la pleine lumière. Pour faire ce progrès, laissons la Bible corriger nos idées fausses, et ne prétendons pas corriger la Bible par nos idées. Si Dieu ne punissait pas le pécheur qui meurt dans l'impénitence, et d'une peine proportionnée au crime, il ne serait pas juste, il ne serait pas digne du gouvernement de l'univers. Mais comment se concilie la bonté de Dieu avec sa terrible justice? Comment est-il vrai à la fois qu'il ne se plaît point à ce que le pécheur périsse, mais à ce qu'il se convertisse et qu'il vive, — et que pourtant il condamne le pécheur impénitent à une peine épouvantable?

C'est qu'il condamne dans son caractère de juge; il faut qu'il condamne, sous peine de déshonorer sa loi. Même dans les jugements des hommes on voit un juge condamner un criminel sans rémission au dernier supplice, tout en gémissant sur son crime et sur ses suites : il est à la fois juste et bon. S'il n'était que bon, il absoudrait le criminel; mais alors il ne ferait pas le devoir de sa place. En résumé, je crois qu'à mesure que vous apprécierez mieux la sainteté de Dieu, son caractère de Législateur du monde, l'énormité du péché et son empire sur l'homme, vous comprendrez, vous apprécierez de plus en plus toutes les dispensations de la loi divine.

La plus mystérieuse des applications du caractère de la loi tel que je viens de le rappeler, c'est l'éternité des peines. Oh! Madame, ce n'est pas moi qui m'étonnerai de votre répugnance à vous soumettre à la terrible évidence des Écritures sur ce point. J'ai lutté, je crois vous l'avoir dit, contre cette effrayante doctrine... mais j'ai cédé à la Parole de Dieu; et aujourd'hui je la crois vraie, juste, nécessaire et simple. Vraie, parce qu'elle est enseignée de Dieu, Matth. XXV, 46, et dans toute l'Écriture. Juste, parce que le châtiment n'est point au-dessus du crime; ou, si vous le voulez, parce que le crime n'est point au-dessous du châtiment. Nécessaire, parce que cette doctrine est le seul frein qui puisse suffisamment retenir l'homme dans la voie du pé-

ché; et le seul stimulant qui puisse suffisamment exciter le zèle des chrétiens pour travailler à l'avancement du règne de Dieu. Mais de plus, je la crois toute simple, et qu'il n'en peut pas être autrement: qui dit vie future, dit vie éternelle; et qui dit condamnation future, dit condamnation éternelle. Après la mort, *tout ce qui sera, sera éternel*. Le temps est une forme de ce monde qui passera avec ce monde. C'est ce que déclare le Saint-Esprit : *Il n'y aura plus de temps* (Apoc. IX, 6). Les personnes qui parlent d'une condamnation temporaire transportent les idées de ce monde dans l'autre, et confondent le temps avec l'éternité, ce qui n'est pas moins antiphilosophique qu'antiscripturaire. Sur ce sujet, Madame, je ne puis donc que vous exhorter à prier Dieu de soumettre votre cœur à sa terrible, mais sainte et salutaire vérité. Plus elle est terrible, plus le salut par Christ est admirable et miséricordieux; et plus aussi vous devez être excitée à travailler au salut des personnes inconverties, *et assurer votre propre vocation et élection* (II Pierre I, 10).

Quant à la sévérité des lois de Moïse, ce n'est qu'une autre application de la sévérité de la loi de Dieu. Car la loi de Moïse est la loi de Dieu appropriée à certaines circonstances spéciales, et manifestant dans ces circonstances le caractère de la loi. Il fallait donc que cette loi fût sévère comme la loi de Dieu, sans quoi elle n'en serait pas une image fidèle. La *miséricorde le voulait*, parce que l'aver-

tissement en est plus salutaire. Dieu nous montre dans les châtiments de la loi mosaïque, dans la peine de mort infligée à des milliers à la fois, dans le supplice de l'homme qui avait violé le sabbat, combien sa loi est sainte et véritable, afin que nous nous appliquions à fuir la colère à venir; et en même temps combien est dur le cœur de l'homme, à qui il faut de tels avertissements. Au reste, ce n'est pas seulement dans la loi de Moïse que paraît ce terrible avertissement. Il paraît également dans la destruction de Sodome et de Gomorrhe, et dans celle de Pharaon et de son armée, en beaucoup d'autres exemples, et surtout dans le Déluge. Remarquez aussi que plus les communications de Dieu avec les Israélites étaient miraculeuses et visibles, plus la révolte était odieuse. Cet homme qui alla ramasser du bois un jour de sabbat, n'était pas un homme ignorant ou négligent seulement, mais vraisemblablement un impie, qui se révoltait, le sachant et le voulant, contre un commandement formel et solennel donné de Dieu par Moïse.

Luther disait qu'une personne qui avait appris à bien faire la distinction entre *la loi* et *la grâce* était déjà avancée dans la connaissance de la vérité. C'est cette distinction que vous me semblez n'avoir pas entièrement saisie : c'est l'œuvre de beaucoup de lectures, de prières et de méditations. Dans la loi, Dieu apparaît comme un juge juste et inflexible; dans l'Évangile, comme un Père, réconcilié par le

sang de la croix. Ce sont deux choses distinctes, qui sont également vraies, mais qu'il ne faut point confondre, en attribuant à l'une de ces fonctions de Dieu ce qui appartient à l'autre.

Quant à la défense de se couper la barbe d'une certaine manière, etc., elle semble à première vue peu importante, mais elle l'était infiniment. Car il s'agit ici de coutumes pratiquées par les païens, voisins des Israélites, et cela, en honneur de leurs faux dieux. Prendre ces coutumes, c'était adopter ces divinités, c'était renier le Dieu d'Israël; c'était du moins s'exposer à imiter les sentiments religieux de ceux dont on imitait les mœurs religieuses. On ne pouvait donc inspirer aux Israélites trop d'horreur de ces coutumes.

M. M., dans son intéressante lettre, pour laquelle je vous prie de lui offrir tous mes remerciements, me proposait ce passage : Jean VI, 52-58. Il n'est point ici question de la Sainte-Cène. Car, s'il est question de la Sainte-Cène, il faudrait dire, d'après les versets 53 et 54, que tout homme qui communie a la vie éternelle, et que tout homme qui ne communie pas n'a pas la vie éternelle; ce qui est antiscripturaire. Il est question de la communion *spirituelle* avec Jésus-Christ; et cette communion se fait par la *foi*. Cette interprétation spirituelle des paroles du Sauveur est celle qu'il en donne lui-même, verset 63...

Je vous salue l'un et l'autre dans le Seigneur,

avec une sincère estime et avec un dévouement fraternel; et je puis dire avec vérité que vous êtes au nombre des personnes auxquelles je pense avec le plus de plaisir et que je porte sur mon cœur devant le trône de la grâce. Que le Dieu de paix vous sanctifie parfaitement l'un par l'autre, l'un pour l'autre, et l'un et l'autre pour Lui.

Votre affectionné frère et respectueux serviteur.

35. A sa Mère.

Charbonnière, près Lyon, 20 Septembre 1833.

Ma chère et tendre mère,

Je rends grâces à Dieu de la vivacité avec laquelle tu gémis de tes infirmités spirituelles : car *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles*. Mais je vois avec peine que tu ne goûtes pas encore la paix de Dieu, et le témoignage intérieur du Saint-Esprit que tu es son enfant (Rom. VIII, 16). Tu hésites à t'appliquer les promesses de Dieu, bien que tu y croies pleinement pour les autres. Mais pourquoi cette hésitation, qui retarde ta paix, nuit à ta justification et offense Dieu? Car elle provient d'un défaut de soumission à sa Parole. Il te dit que celui qui croit a la vie éternelle; réjouis-toi donc, toi qui crois, de cette bonne nouvelle, qui ne saurait être fausse, venant de Dieu. Tu voudrais, avant de te réjouir, trou-

ver dans tes sentiments propres, c'est-à-dire dans tes œuvres, quelque fondement à ta paix. Mais Dieu te le refuse et te le refusera toujours, tant que tu le chercheras là. Il veut te contraindre à ne t'appuyer que sur Jésus-Christ, dont *la grâce te suffit.* Tu es misérable, dis-tu, languissante, et je le crois sans peine, à juger de ton cœur par le mien; pour mon propre compte j'aurais à ajouter impatient, incrédule, infidèle, égoïste, paresseux, et, comme saint Paul, charnel, vendu au péché (Rom. VII, 14). Mais ces infirmités, que nous reconnaissons et que nous déplorons, doivent-elles nous faire douter de notre salut? Oui, si nous l'attendions de nous-mêmes. Mais ne l'attendons-nous pas de Jésus-Christ? Ah! si en Jésus-Christ il y avait de semblables infirmités, s'il y avait la plus petite tache à sa sainteté, c'est alors que nous aurions sujet de trembler. Mais quand nous avons en lui un Souverain Sacrificateur *saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux* (Héb. VII, 26), que peut-il manquer à notre paix, si nous espérons en lui, comme je sais, ma chère mère, que tu espères en lui seul. Ne tarde donc point, non pas même d'un seul jour, à glorifier Dieu en te fiant entièrement à sa grâce, et en cessant de vouloir ajouter quelque chose de ton propre fonds à l'œuvre que le Seigneur a accomplie lui seul pour ton salut. Rends-lui grâces de ce que tu reconnais et confesses ta misère : c'est un titre suffisant, et le seul que tu

pourras jamais avoir, à sa miséricorde. Quoi, te figures-tu Jésus-Christ allant chercher un malade dans sa maison, lui parlant de manière à lui rendre sa maladie insupportable et à lui faire ardemment désirer la guérison, l'excitant à la lui demander, — et puis la lui refusant? et peux-tu mieux te figurer Dieu, dont le caractère nous a été révélé en Jésus-Christ, te révélant ton état de péché et de condamnation par son Esprit, t'amenant au pied de la croix de son Fils, et là refusant de te donner une part dans son sacrifice, lui qui a dit : *Quiconque demande reçoit?* Ne te tourmente pas de l'élection. Cette doctrine te sera salutaire en sa place et en son temps. Dieu saura bien concilier toutes choses à tes yeux. Mais pour le présent, attache-toi à ce qui est le plus simple et le plus clair, Il n'est pas dit dans ce passage : Les élus qui demandent reçoivent, mais *quiconque* demande reçoit. Reçois donc simplement, comme un enfant, la déclaration de Dieu. *Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle;* ce qui fait voir qu'on peut avoir la vie éternelle et ne pas être assuré qu'on l'a (ce qui est ton cas, je n'en doute pas) ; mais en même temps qu'il faut sortir de cet état d'incertitude et entrer dans la joie des enfants de Dieu. Dis-toi donc, ma chère et tendre mère, sans plus de délai : Je crois en Jésus-Christ. Je suis enfant de Dieu. Mes péchés me sont pardonnés. Je suis heureuse; et veux m'appliquer à témoigner ma reconnaissance à Dieu

par une vie sainte, et à communiquer avec son secours ce même bonheur à ceux qui m'entourent et qui en sont encore privés...

36. A Monsieur M. [1]

Charbonnière, 8 Octobre 1833.

...J'ai reçu vos lettres de septembre, et vous en remercie affectueusement l'un et l'autre. Les témoignages de votre amitié chrétienne me sont bien précieux; et les sujets dont vous m'entretenez m'intéressent sincèrement. Je me réjouis que vous ayez continué le culte domestique; vous ne pourriez, en effet, sans infidélité, l'interrompre pour qui que ce soit; il faut que *Dieu règne dans votre maison;* et, quand vous ne pourriez pas rendre d'autre témoignage devant votre famille et vos amis, il faut rendre du moins celui-là. J'espère que vous faites aussi la prière avant les repas. Je suis heureux d'apprendre que vous êtes l'un et l'autre fermes dans la foi. Que le Seigneur vous y affermisse de plus en plus, et vous remplisse de paix, de joie, de force, je veux dire de la force de l'agneau. Je me réjouis aussi de vous savoir contents de Marie, que je vous prie de saluer de ma part, et d'encourager à donner tout son cœur au Seigneur...

[1] La conversion de M. et Mme M. et celle de M. Merlin de Thionville fournirent à Adolphe Monod une partie du fonds historique de *Lucile.*

J'espère que les difficultés que vous avez rencontrées d'abord à N. ne vous auront pas découragés, non plus que les colporteurs. Quand nous sommes abattus, pensons aux missionnaires. Un maire ou un commissaire malveillant, ce sont nos *Moselekatsis*, certes bien débonnaires au prix de ceux de l'Afrique! Pauvres missionnaires! qu'ils ont besoin que nous priions pour eux. C'est toujours dans l'opposition et dans les larmes que les plus belles entreprises pour la gloire de Dieu ont été fondées. Ne doutons point; croyons seulement, et nous verrons la gloire de Dieu. Il me tarde de savoir quelques bonnes nouvelles de vous tous, si ce n'est de vos succès, que ce soit de votre courage et de votre joie par l'Esprit...

37. A Madame M.

Charbonnière, 8 Octobre 1833.

...Je me borne à vous exprimer mon contentement, ma reconnaissance, en apprenant que Dieu vous garde dans la foi et dans la paix. La paix! quel don! quelle grâce! Puissiez-vous l'apprécier tout ce qu'elle vaut, en rendre grâces avec ferveur, en demander davantage avec ardeur, et vous bien rappeler surtout que si c'est de Dieu qu'elle descend, et par Jésus-Christ qu'elle est obtenue, les deux mains avec lesquelles nous la pouvons recevoir sont le renoncement et l'humilité. Puisque vous

m'avez reconnu dans l'article des *Archives : Tentation n'est pas péché,* vous savez combien j'ai besoin que ceux qui désirent ma sanctification et l'utilité de mon ministère demandent à Dieu pour moi ces biens inestimables.

Dans la lettre que vous eûtes la bonté de joindre à celle de M. M. au commencement de septembre, vous me demandiez comment on peut se défendre de l'influence d'un entourage incrédule, et tirer même de cette difficulté quelque chose de bon?

Qu'on le puisse, cela est certain, par Rom. VIII, 28 ; comment on le peut, c'est sur quoi je vous dirai quelques mots, que je prie Dieu de rendre vrais et utiles.

Ce qui est dit de la disposition à la tristesse dans l'article des *Archives,* peut être étendu, ce me semble, aux autres difficultés et tentations; soit aux tentations intérieures, qui sont les plus difficiles à supporter et à utiliser, soit à celles du dehors : celle dont vous parlez est de ce dernier genre.

Les applications de détail sont nombreuses, et ne peuvent guère s'apprendre que de Dieu et par l'expérience. Généralement parlant, sans doute, une société chrétienne est plus salutaire; et il faut faire tout ce que vous pouvez pour vous la procurer, et, à défaut, y suppléer autant que possible par la correspondance. Mais une société mondaine, si *Dieu nous y oblige,* a aussi son utilité spéciale. En voici quelques exemples. Le danger même qu'elle pré-

sente peut vous exciter à prier spécialement avant d'y entrer. Le défaut d'appui humain vous portera à rechercher plus vivement l'appui de Dieu. Dieu peut vous ménager des occasions d'annoncer l'Évangile à ces personnes qui ne sont pas plus mondaines ou plus *inconvertibles* aujourd'hui que nous l'étions hier. L'exercice de la fidélité, par cela même qu'il est là plus difficile, exige, appelle, exerce une disposition plus profonde et plus constante de foi et de prière. Le contraste de votre entourage fera ressortir la lumière qui doit paraître dans un enfant de Dieu. Ce qui manque à cette société vous fera mieux apprécier celle des enfants de Dieu, augmentera votre charité pour eux, vous disposera à mieux supporter leurs infirmités. Là aussi, vous apprendrez à soupirer plus ardemment après la jouissance éternelle de la société des élus et des saints anges dans le ciel. La vue de ces pauvres mondains vous rappellera ce que vous êtes par nature — (et que nous l'oublions facilement!) — et vous mettra à même de mesurer la grâce dont Dieu a usé envers vous: vous vous étonnerez comment vous avez pu subir un si grand changement, et vous reconnaîtrez que votre nouvelle naissance a exigé le concours de toutes les perfections de Dieu réunies... Voilà quelques-unes des pensées salutaires que cette tentation peut vous procurer, reçue dans un esprit de foi. Le Seigneur vous instruira quelles sont celles qui vous sont le plus spécialement nécessaires, et vous

apprendra à en recueillir bien d'autres fruits précieux que j'omets, ou que je ne connais point.

J'ignorais la conversion de Mlle C. et qu'elle eût recueilli du fruit de mon ministère. Que Dieu en soit loué !

Je vous recommande beaucoup la lecture des écrits de Newton. Le troisième tome de *Cardiphonia* vient de paraître (je veux dire en traduction). C'est un trésor de connaissance et de sagesse chrétienne.

Si Dieu vous bénissait au gré de mon affection pour vous, mes chers amis, que de bien ne vous ferait-il pas! Que sera-ce donc au gré de l'amour de Jésus-Christ, en qui vous êtes ses enfants bien-aimés! (Rom. VIII, 33.)

38. A M. le Pasteur de Frontin [1].

Lyon, Octobre 1833.

...Appliquons-nous à écrire toutes nos lettres telles que nous puissions sans honte et avec joie nous les voir représenter au grand jour où tout ce que nous avons dit à l'oreille sera crié sur les toits. Chers frères, appliquons-nous à avoir avec les âmes confiées à notre direction les rapports les plus

[1] Pour la *Correspondance fraternelle*. — M. de Frontin était secrétaire ou *Membre central* de la *Correspondance fraternelle*, établie entre un certain nombre de pasteurs évangéliques, pour échanger des nouvelles de leurs Églises respectives et du mouvement religieux en général.

fréquents et les plus intimes que nous pourrons ; surtout prions beaucoup pour elles. Souvent dans nos prières nous sommes plus occupés de notre maison que de la maison de Dieu. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Si saint Paul exhortait *un chacun avec larmes, jour et nuit durant trois ans sans cesser*, ne pourrons-nous pas prier pour *un chacun*, nom par nom ? C'est alors que nous pourrons demander pour chacun ce qui nous paraît lui convenir spécialement, et nous attacher à chacun d'un amour sincère qui nous préparera à nous acquitter fidèlement envers lui de notre ministère en toute occasion. Plus la prière est spéciale, plus elle est précieuse. Il est vrai qu'il n'est pas facile d'abord de se rappeler un grand nombre de personnes ; mais la mémoire du cœur s'affermit et s'élargit en priant. Il est d'ailleurs des moyens de l'aider. Voici, par exemple, ce que je fais. Je parcours en esprit le champ de mes travaux, dans un certain ordre ; et à mesure que je trouve sur mon chemin les membres du troupeau ou d'autres personnes qui me sont connues, je les recommande au Seigneur. Je fais ainsi de temps à autre une visite spirituelle à chacun, et de cette manière j'ai appris en peu de jours à prier pour plus de cent personnes, avec peu d'omissions.

...J'ai lu avec intérêt les réflexions du pasteur de S., mais je ne les admets qu'avec restriction. Je crois que l'influence de la prédication et du ministère est telle, que le plus souvent (je ne dis pas

toujours) le défaut de fruit et de mouvement, je dirai même le défaut d'opposition, tient en partie à quelque défaut, en nous, pasteurs, sinon de fidélité, au moins de vie. S'il y a danger pour notre orgueil à nous exagérer cette influence, il y a danger aussi pour notre lâcheté à l'atténuer. Ce second danger est plus à redouter que le premier pour nous, chrétiens de France ; parce que le caractère de notre foi, en général, est tel, que nous risquons bien moins de pécher par défaut de vues saines sur la grâce, que par défaut de vues fortes sur l'activité.

Quant aux conversions promptes, je crois, comme notre frère L., qu'il ne faut pas les rechercher trop ardemment, ni s'y fier trop aisément. Mais je ne voudrais pas dire qu'elles sortent des voies ordinaires de la Providence ; et si elles sont rares, c'est surtout peut-être à cause de notre incrédulité. C'est souvent elle, je le crains, qui nous porte à donner du temps à Dieu, comme pour lui faciliter son œuvre. Il peut arriver de là que nous considérions la conversion et que nous la présentions aux personnes à qui nous annonçons l'Évangile, comme une chose lointaine, qui apparaît au bout de l'horizon, qui pourra venir après quelques mois ou quelques semaines, et qu'on ne pourrait attendre *aujourd'hui* sans une sorte de témérité. Cette vue n'a pas seulement l'inconvénient qu'elle peut retarder une conversion, que sais-je ? la rejeter peut-être à un autre temps où l'âme sera moins bien préparée ;

mais elle a encore cet autre inconvénient qu'elle tend à présenter la conversion comme résultant du travail persévérant de l'homme, plutôt que de la parole sortie de la bouche de Dieu. Voyez l'Évangile : les guérisons miraculeuses sont la plupart accomplies dans un délai fort court. On en peut dire autant, ce me semble, des conversions. Nicodème vient à la foi par degrés lents. Mais Paul ; mais l'officier éthiopien ; mais Lydie ; mais le geôlier de Philippes ; mais Corneille, etc. Remarquez surtout le geôlier : païen, tremblant, espérant, croyant, heureux, — tout cela dans une nuit ! — Les réflexions que je viens de résumer m'ont porté à modifier depuis quelque temps, selon les circonstances, ma manière de présenter la doctrine du salut. Souvent j'exhorte à se convertir *aujourd'hui*. Je présente la nouvelle naissance comme une délivrance qui est tout près et toute prête, et qu'il faut saisir sans remettre à demain. Je m'en suis bien trouvé, ce me semble, et spécialement avec la famille de N. Si notre ministère porte peu de fruits, faisons un retour sur nous-mêmes pour voir si cela ne tiendrait pas à quelque défaut en nous : ne serait-ce pas que je prêche avec peu d'amour et de vie ? peut-être avec une froideur qui dément ce que je dis de l'importance éternelle de mes convictions ? que je prie avec peu de ferveur ou de foi ? que je suis lent à visiter, à presser, à suivre, à contraindre en quelque sorte les âmes par une miséricordieuse

importunité? que je néglige le travail et me livre à une paresseuse improvisation, qui relâche l'esprit et l'âme? que je me laisse entraîner par les conversations dans l'esprit du monde, au lieu de le vaincre par l'Esprit de Dieu? que je lis peu ou médite peu cette Parole que mon plaisir doit être de méditer jour et nuit? que je me laisse dominer par la chair, au lieu *de traiter durement mon corps et de le tenir assujetti*.

39. A son Frère M. Valdemar Monod[1].

Lyon, 21 Décembre 1833.

Mon cher ami, j'ai reçu et transmis à H. ton intéressante lettre de Londres. Tes arguments en faveur des rendez-vous spirituels me paraissent avoir de la vérité; et si je ne les ai pas sentis davantage par expérience, je suis prêt à m'en prendre à quelque défaut dans ma vie intérieure. Ici se présente un problème que j'ai souvent cherché à résoudre sans y réussir à ma satisfaction : concilier la liberté et l'ordre. J'en suis aussi embarrassé dans le gouvernement de mon cœur, que le roi et ses ministres peuvent l'être dans celui de l'État. La liberté veut que nous nous tenions à la disposition de l'Esprit

[1] Cette lettre et quelques autres, adressées à son frère Valdemar, pour être communiquées à sa famille, sont extraites d'une série de lettres sur l'Église de Lyon, qu'il intitulait lui-même *Journal de l'Église*.

de Dieu, et que nous évitions de lui prescrire son temps ou ses moyens ; l'ordre demande que nous assignions à chaque chose sa place, et que par là nous aidions nos facultés intellectuelles et spirituelles. Par exemple : je veux prier avec liberté, attendant et suivant le Seigneur, qui peut me conduire et me bénir dans des pensées que je n'ai point prévues ; mais je voudrais prier aussi avec ordre, faisant dans mon entretien avec Dieu la part de l'action de grâce, celle de la confession (l'une et l'autre, soit dit en passant, trop négligées), celle de l'intercession et celle de la requête personnelle ; puis, en subdivisant l'intercession, la part de l'Église de Lyon, celle de l'avancement du règne de Dieu en général, celle de ma famille, celle de la famille de mon père, celle des serviteurs de Dieu, celle des personnes converties par mon ministère, celle des bienfaiteurs de l'œuvre de Dieu à Lyon, etc. Eh bien ! je n'ai pas appris à remplir ces deux conditions à la fois ; tantôt le premier nuit au second ; tantôt le second au premier. Même difficulté dans la conduite des Églises, dans les entreprises pieuses, et dans tout ce qui se rapporte à l'avancement du règne de Dieu. Une solution satisfaisante ne peut, ce semble, être obtenue que dans la pratique, et n'appartient qu'à une piété profonde unie à une haute sagesse. — Mais revenons à l'Église de Lyon, objet essentiel de mes lettres. Je reprends depuis celle que je t'ai écrite dans les premiers jours de novembre.

Reçu de nouveaux secours, dont 798 francs de Peter Augustus Jay, de New-York, avec une lettre qui commence ainsi : « J'ai reçu un exemplaire de votre *Appel*, et je l'ai lu avec plaisir. Les sentiments qu'il exprime et l'œuvre dans laquelle vous êtes engagé sont faits pour intéresser tous les chrétiens, et surtout ceux qui, comme nous, descendent des huguenots persécutés. Nous ne pouvons que nous réjouir de tout effort fait dans le pays de nos pères pour répandre les doctrines dont ils ont été les témoins. » Six cents francs de M. de Rapin, qui m'écrit : « Il me semble que nous sommes tous ici dans un état de langueur et presque de mort spirituelle bien affligeant. Nous avons souvent pensé que s'il pouvait entrer dans vos projets de faire un voyage dans le midi de la France, personne ne serait plus propre que vous à occasionner un mouvement heureux ; non seulement ici, mais à Toulouse, Bordeaux et dans tous les environs. Si cela vous convenait, ma sœur et moi nous contribuerions avec bien du plaisir aux frais du voyage. » Répondu qu'ayant été absent tout l'été, venant de former un Comité pour régler les affaires de l'Église, occupé à cela activement, et n'ayant pas même terminé le plus pressant, je ne pourrais m'éloigner de Lyon actuellement, ni vraisemblablement de quelques mois, sans compromettre une œuvre qui n'est pas encore sortie de la crise, un peu longue, de son commencement.

En même temps que je me réjouis de la bonté et de la fidélité avec laquelle Dieu nous délivre, je vois aussi dans le moyen qu'il emploie une démonstration de fait que les principes que nous défendons et propageons sont ceux de la véritable foi chrétienne : car comment la foi qui nous est commune avec nos généreux bienfaiteurs pourrait-elle produire un tel amour et de tels sacrifices, si elle n'était pas cette foi qui vient de Dieu et qui opère par la charité ? et pourquoi le monde ne dirait-il pas encore : *Voyez comme ils s'aiment ?*

État actuel de l'œuvre : le dimanche, *prédication* à dix heures et demie du matin ; c'est le service suivi le plus assidûment, et avec le plus de recueillement ; c'est là que nous prêchons spécialement pour les convertis ; l'auditoire qui avait crû sensiblement cet automne pendant quelques dimanches, est redevenu à peu près ce qu'il était ; s'il croît, c'est fort lentement. Il faudra peut-être, et nous le désirons, chercher un nouveau local au 24 juin prochain, terme du bail actuel ; mais en cela nous ne pouvons que suivre le Seigneur. Nous ne pouvons pas prévoir si un local beaucoup plus vaste et ayant les formes d'une église, attirerait un auditoire beaucoup plus considérable, ou écraserait notre petit auditoire actuel. S'il faut changer, il sera difficile de trouver ailleurs à moins de bâtir. — Même jour à trois heures : *École du dimanche pour les enfants,* qui marche passablement. — Le soir à six heures et demie, *seconde*

prédication; auditoire égal à peu près à celui du matin, mais plus mobile et moins recueilli, quoique à ce dernier égard il y ait progrès; là, nous prêchons pour tous. Le chant est passable, quelques membres du troupeau (tous ceux qui veulent) en reçoivent des leçons d'un jeune maître de musique qui, depuis qu'il a copié mon « Mémoire au ministre » (il copie aussi pour gagner sa vie), a pris intérêt à nous et ne veut entendre parler d'aucune rétribution. Nous désirons vivement la conversion de cet intéressant jeune homme, et le recommandons à vos prières.

Je parlais des exercices du dimanche. Ceux que j'ai mentionnés ont lieu dans la chapelle. Même jour, dans le local de l'École des garçons, *École du dimanche pour les adultes,* hommes et femmes. On y apprend à lire, à écrire, et même un peu d'orthographe et d'arithmétique. Je désire de savoir si vous approuvez que dans une école de ce genre on enseigne autre chose que la lecture. L'enseignement est donné par dix de nos jeunes gens, et quelques jeunes filles et femmes, sous la direction d'un moniteur général, Louis Chevalier, homme actif et intelligent. Cette école prospère assez heureusement; et indépendamment de son utilité directe, puisqu'elle met à même de lire la Bible, elle en a une indirecte, parce que la plupart des écoliers suivent leurs moniteurs à la prédication du soir, qui a lieu aussitôt après la clôture de l'École d'adultes; elle dure de trois à six heures.

Lundi soir, à sept heures, *réunions de questions*, dont le champ qui avait été jusqu'à présent toute l'Écriture, a été restreint récemment à un seul livre, l'Évangile de saint Jean : on en lit un chapitre ou un demi-chapitre, sur lequel je présente d'abord quelques réflexions très courtes, et sur lequel les assistants sont ensuite invités à proposer leurs questions; nous pensons qu'en circonscrivant le champ des questions, nous leur aurons donné plus d'intérêt, et qu'en mettant les assistants à même de lire d'avance la portion des Écritures qui doit être examinée dans la réunion, nous appellerons plus vivement leur attention sur le livre choisi, et les exercerons à lire l'Écriture avec plus de fruit. L'expérience est trop courte encore pour que nous en puissions recueillir les résultats. Le premier lundi du mois, cette réunion est consacrée *aux missions*, en faveur desquelles on fait alors une collecte ; outre les nouvelles des missions proprement dites, il y est donné communication des nouvelles du règne de Dieu en général, au loin et près de nous. Les réunions du lundi sont suivies avec assez d'intérêt, et sont quelquefois fort satisfaisantes. En général, *desideratur* plus de vie spirituelle. Hélas ! n'est-ce pas le grand *desideratur* des réunions, des prédications et de toutes les œuvres chrétiennes que les pauvres enfants de Dieu accomplissent dans un monde ennemi de Dieu, auquel ils ont commencé par appartenir eux-mêmes, et auquel ils tiennent encore, en dépit

d'eux-mêmes, par tant de liens ! Qui nous délivrera de ce corps de mort !

Le jeudi soir, à sept heures et demie, de quinze en quinze jours, *réunion du troupeau*, destinée plus spécialement aux communications, exhortations et questions qui concernent les membres du troupeau en particulier : elle ne peut pas être suivie aussi assidûment que cela serait nécessaire pour lui donner la vie et le genre d'intérêt dont des réunions de cette nature sont, je crois, susceptibles. C'est à cette réunion que j'ai adressé de Plombières mes lettres pastorales. C'est là que trouvent place des exhortations trop intimes, des répréhensions trop vives pour convenir dans le culte public. C'est là aussi que les membres du troupeau peuvent parler pour l'édification commune. Enfin c'est là que doivent être portées à la connaissance du troupeau, je ne dis pas à sa discussion, les mesures prises ou à prendre pour réprimer les péchés de ses membres, quand il y a lieu : je reviendrai sur ce pénible, difficile, mais important sujet. Notre *École de garçons* se rouvrira, nous l'espérons, au mois prochain. Après avoir longtemps et vainement cherché un maître au dehors, nous avons cherché plus près de nous, et nous avons appelé à ces fonctions un de nos jeunes gens nommé Barbezat, que nous formons à l'enseignement des enfants. En même temps une jeune fille, également de notre troupeau, et dont nous avons les meilleures espérances, se pré-

pare sous nos yeux pour les fonctions d'institutrice, et si elle réussit, ce dont nous ne doutons point, nous ouvrirons incessamment sous sa direction une *École de filles.* Nous nous occupons aussi d'une *Bibliothèque religieuse,* et nous entretenons un *colporteur* dans la ville, qui est en même temps concierge de la Chapelle.

Lundi, 30 *Décembre.* J'ai si fort étendu le commencement de ma lettre, que je n'ai pu l'achever dans le temps : leçon de concision. J'abrégerai ce qui me reste à dire. Nous avons célébré avec joie la communion de Noël. Plusieurs nouveaux communiants se sont joints à nous.

Ils nous réjouissent par les fruits de leur foi : une bordeuse de souliers, ayant refusé de travailler le dimanche, a perdu son travail ; elle a persisté dans sa résolution, et Dieu lui a fait trouver du travail ailleurs. Le repos du dimanche est une des pierres de touche des chrétiens à Lyon. Dans plusieurs familles où l'Évangile est entré, nous avons la satisfaction de le voir s'étendre ; surtout par des femmes, qui amènent leurs maris à la foi. Ailleurs, il y a une opposition persévérante, croissante ; mais je ne puis entrer dans les détails…

J'espère que sur le tout il y a un progrès spirituel dans le troupeau : nous avons en particulier beaucoup de satisfaction par nos jeunes gens : ils sont nombreux, proportion faite du nombre des membres, et

la plupart, presque tous, sont édifiants par leur zèle, leur sincérité, leur charité mutuelle. Nous pensons que nous ne pouvons guère espérer une marche ferme et paisible, que par l'établissement régulier du Comité dont je vous ai parlé. Il agit, et fait du bien; il se fait connaître par ses œuvres et avec avantage: mais il lui manque un *caractère officiel.* Il me paraît qu'il est nécessaire pour l'ordre que le troupeau connaisse et apprenne la formation du Comité, et lui remette ainsi ses affaires en mains; je vous assure que je ne suis pas jaloux de ma responsabilité. Répondez-moi sur cette question : Faut-il faire approuver le Comité par le troupeau? Il me semble toujours que le gouvernement représentatif est le meilleur qu'une Église puisse adopter. Je redoute presque également la république et la monarchie. Il y aurait à examiner ensuite quelles seraient les attributions du Comité, et quelles seraient les fonctions réservées au pasteur. L'objet le plus délicat de cette question est l'admission, que je me suis jusqu'à présent réservée exclusivement; mais cette responsabilité me fatigue, et si je la retiens, ce sera par devoir. Je trouve cette question toujours plus difficile. Une fois qu'on pose ce principe qu'il ne faut pas admettre quiconque veut entrer, on ne peut trouver une limite précise à laquelle on puisse s'arrêter, et l'on se trouve dans la nécessité de porter un jugement qui n'appartient, ce semble, qu'à Dieu; qui expose à n'agir pas égale-

ment envers tous, et qui en tout cas me coûte infiniment. Je serais presque disposé à faire ceci: *admettre* quiconque voudrait entrer, après avoir été averti solennellement, en public et en particulier, et de telle manière que la responsabilité de sa conduite fût sur lui seul; et soumettre ceux qui seraient entrés à une *discipline qui exclurait* ceux qui déshonorent leur profession par une conduite manifestement contraire à la piété. Peut-être ne serait-ce que rejeter la difficulté de la question d'admission sur la question d'exclusion. Cependant cet ordre aurait, ce me semble, deux avantages: qu'il n'y aurait qu'une difficulté, au lieu que maintenant il y en a deux; et qu'on serait plus près de l'exemple des églises apostoliques; car dans le Nouveau Testament il n'y a pas, que je sache, d'exemple d'aucune difficulté apportée à l'admission d'aucun membre; mais il y a des indices, il y a même un exemple d'exclusion. Quelquefois je suis si peiné de ces difficultés que je suis tenté de renoncer aux fonctions pastorales et de me borner à la prédication, en acceptant par exemple la proposition de M. de Rapin; mais il m'est trop évident que ma place est ici. « Seigneur, que ta volonté soit faite! envoie ta lumière et ta vérité afin qu'elles me conduisent! »

Nous avons eu dernièrement deux affaires fâcheuses; l'une est venue d'un chrétien, dissident et baptiste au delà de toute mesure, et qui, après

être venu à nous l'année dernière, refuse maintenant de se joindre à nous, parce que nous n'avons pas, selon lui, l'ordre prescrit par Dieu pour l'Église...

Il s'est passé une chose plus pénible encore, en ce qu'elle concernait un membre du troupeau. Une femme, en qui nous avons observé depuis longtemps un défaut déplorable d'humilité, et qui, venue du dehors, a troublé une grande partie du troupeau par son mauvais caractère et sa mauvaise langue, étant tombée récemment dans une médisance grave, écrite, et qui pouvait compromettre toute l'Église (c'était plus que de la médisance), je l'ai reprise, accompagné du diacre M.; elle n'a pas voulu reconnaître ses torts. Le Comité a jugé, après beaucoup d'hésitation, qu'il fallait porter cette affaire à la connaissance du troupeau, qui, à ma demande, a chargé ses deux diacres de voir encore Mme N. au nom de tous...

5 *Janvier* 1834. Mes chers amis, je vous souhaite, je demande à Dieu pour vous, une année vraiment bonne et heureuse selon le Seigneur. Je termine ma longue lettre: il en est temps. A l'avenir je m'efforcerai d'être plus court.

Les deux affaires dont je vous ai entretenus ci-dessus m'ont fort affligé. J'ai déploré, je me suis presque reproché comme un défaut de charité, cette communication au troupeau. Mais que faire? Peut-

on laisser les membres du troupeau abandonnés à leurs passions sans frein, et ne faut-il pas un ordre ?

Adieu. Que le Dieu de paix soit avec vous.

Votre affectionné frère.

40. A M. le Pasteur de Frontin [1].

1er Décembre 1833.

M. Ad. Monod, après avoir dit que, soit le membre central, soit les correspondants, doivent observer une exactitude rigoureuse, fait sur l'exactitude en général des réflexions qui peuvent nous être utiles à tous :

Plus je vis, plus j'estime l'exactitude (je dis j'estime, et non je pratique). Elle importe plus que nous ne pensons peut-être à notre ministère, et cette vertu qui semble à quelques-uns petite, est rendue grande par les exemples qui nous la recommandent dans les Écritures. Dieu est exact dans toutes ses œuvres. Voyez la création : dans les six jours, il fait toute l'œuvre des six jours; et dans chacun des jours, toute l'œuvre de ce jour-là. Voyez encore Ex. IX, 5, 6. Jésus-Christ aussi est exact dans toutes ses actions, et son secret paraît être de faire chaque chose à mesure qu'elle se présente. Un malade

[1] Pour la *Correspondance fraternelle.*

vient-il à lui ? Il s'occupe aussitôt de sa guérison. L'appelle-t-on ? Il se lève et chemine vers le lieu où on le demande, sans négliger les miracles qui se présentent à faire sur son chemin. Nicodème, vient-il le chercher de nuit ? Il l'accueille de nuit. On le voit toujours prêt pour tout, et on ne l'entend jamais remettre au lendemain. Suivons cet exemple et appliquons-le aussi à notre correspondance. Écrivons au temps marqué ; peu, si nous ne pouvons beaucoup, mais écrivons cependant.

41. A M. le Pasteur de Frontin[1].

Lyon, 25 Janvier 1834.

...Dans une correspondance comme la nôtre, y aurait tant à dire, qu'on est embarrassé du choix. Cependant ce qui est le plus intéressant, ce me semble, ce sont les nouvelles des Églises. Je vous dirai donc, mes chers frères, que depuis la publication de l'*Appel*, notre Église (les communiants) s'est accrue peu à peu et passe maintenant les chiffres indiqués dans l'*Appel*, et l'auditoire de même. Il y a eu quelques nouveaux communiants pour Noël, dont un égal nombre de catholiques et de protestants. Le nombre croissant de mes occupations (qu'il ne faut pas mesurer par celui des membres de l'Église), joint à la faiblesse de ma

[1] Pour la *Correspondance fraternelle*.

santé, m'a déterminé à m'attacher un suffragant, ce que j'ai pu faire moyennant quelques fonds qui m'ont été accordés expressément pour cet objet : quand ils seront épuisés, Dieu verra. Nous continuons à vivre au jour le jour, et sans ressources régulières ; cependant nous n'avons manqué de rien jusqu'à présent, comme aussi nous n'avons point eu de superflu. Il y a de la vie spirituelle dans le troupeau, bien que nous gémissions d'en avoir si peu. Un point important serait d'avoir une bonne organisation ; c'est un intérêt secondaire qui influe sur l'essentiel ; mais c'est un point difficile dans notre position nouvelle et avec notre inexpérience. Le pas que nous avons fait depuis l'*Appel* est celui-ci : J'ai formé un Comité, composé de deux diacres, du suffragant et de moi pour régler les affaires de l'Église. Nous avons cru, mon suffragant, M. Filhol, et moi, qu'il était de notre devoir d'abandonner la prédication improvisée, ou, si l'on veut, méditée, à laquelle nous nous étions habitués depuis plusieurs années. Je suis convaincu que l'improvisation, à laquelle je ne conteste point quelques avantages, a des inconvénients qui l'emportent de beaucoup, surtout si elle passe en habitude, et dans un prédicateur jeune. Elle affaiblit la méditation, l'étude des Écritures, la parole, le style, le débit et même le caractère. C'est du moins mon expérience, et je la communique à mes amis pour leur donner une frayeur salutaire de se livrer à une méthode de tra-

vail si entraînante par le temps qu'elle épargne, et parce qu'elle plaît à notre paresse naturelle. Ce n'est pas que je voulusse apprendre un sermon par cœur. Je voudrais l'écrire, même deux fois ; puis prêcher sans apprendre et sans consulter la mémoire ; ensuite récrire après avoir prêché. Au reste, les méthodes peuvent varier. Je ne voudrais même pas nier qu'il puisse y avoir des prédicateurs à qui l'improvisation convienne ; mais je les crois bien rares, et je crois fort nombreux ceux à qui elle nuit beaucoup. Mais j'avoue bien que si l'on doit regretter en improvisant le travail qui accompagne la rédaction, on ne peut guère s'empêcher de regretter, en prêchant un discours écrit, la simplicité de l'improvisation. Que c'est une chose difficile que la prédication ! et que nous avons besoin de dire constamment au Seigneur : « Apprends-nous à prêcher !... » Ce n'est guère que dans la ville que nous voyons du fruit de notre travail. Dans la campagne nous n'avons guère recueilli jusqu'à ce jour que l'expérience. Toutes les réunions que nous y avons établies sont tombées les unes après les autres, quand la curiosité a été satisfaite, quand les prêtres ont travaillé les esprits, ou quand nous avons parlé du changement spirituel du cœur. Nous reconnaissons la sagesse d'un pasteur du Nord : « N'établissez de réunions régulières dans un village catholique que lorsqu'il s'y trouve déjà des personnes converties. » Nous attendrons vraisemblablement pour

essayer de nouvelles réunions rurales que quelques âmes aient été amenées à la foi par des visites à domicile. Ce moyen réussit moins mal que l'autre, et nous espérons que de cette manière quelques personnes ont été touchées, quoique faiblement encore. Nous nous proposons de faire faire ces visites par un colporteur que nous entretenons actuellement en ville, et dont nous partagerions le temps entre elle et la campagne.

42. A Monsieur M.

Lyon, 18 Avril 1834.

Monsieur et cher frère,

Dans quel monde vivons-nous ! quelles passions, quels crimes, quelles angoisses et quelles vicissitudes en règlent les événements? Ah ! que nous sommes heureux de connaître qu'au-dessus de tout cela est la main d'un Père, qui est en même temps le Roi des rois ; qui fait tout concourir à l'avancement de son règne, et au bien de ses misérables enfants !

Durant notre guerre civile, ma famille a été exposée, mais préservée de tout mal. On s'est battu plusieurs jours sous nos yeux, et plusieurs heures sous nos fenêtres. Mais pas un cheveu de notre tête n'est tombé. Aucun de nos amis n'a souffert; mais de grands malheurs sont arrivés. Regardons à Dieu, qui est puissant pour tirer du mal le bien... Les

membres de notre Église n'ont pris aucune part quelconque aux troubles de février. Ils ont été forcés (ceux qui travaillent dans les soieries) de suspendre leurs travaux, sous peine d'avoir leurs métiers brisés. Mais ils sont demeurés entièrement en dehors du désordre. Je leur rends le même témoignage pour les troubles qui viennent de désoler notre ville...

43. A son Frère M. Valdemar Monod.

Lyon, 19 Mars 1834.

Cher frère, c'est un grand jour pour moi : l'anniversaire de ma destitution par le gouvernement. Que d'amertumes, et que de bénédictions tout ensemble, dans ce trait de ma vie ! Je n'aime pas à revenir sur le passé. Je ne puis passer sans un serrement de cœur devant ce temple où j'ai annoncé le Sauveur plusieurs années et à tant d'âmes, dont beaucoup peut-être regrettent la prédication de l'Évangile, sans oser la chercher ailleurs. Et puis j'ai tant de sujets d'humiliation dans les souvenirs de mon ministère dans l'Église nationale ! Quand j'entre une fois dans ces pensées, elles me conduisent bien loin... mais voici qui me réjouit : *Quand mes pensées se sont multipliées au dedans de moi, tes consolations ont récréé mon âme.* (Ps. XCIV, 19). Dieu a tout conduit. Je lui rends grâces pour toutes ses dispensations. Qu'il me donne de m'acquitter fidèlement aujourd'hui de la tâche

qu'il m'assigne aujourd'hui ; — à demain, la peine de demain, et après demain, le repos et la gloire des cieux !

Je t'ai écrit en janvier. La question de la formation officielle d'un Conseil d'Église était alors pendante. Après beaucoup d'hésitation et d'angoisse ; après beaucoup de discussions dans le sein du Conseil ; après votre réponse, que vous approuviez l'établissement du Conseil, je résolus de consacrer un jour à la prière pour me décider devant Dieu. Ce fut le 18 janvier. Là je considérai qu'il y avait depuis quelque temps dans la majorité du troupeau du mécontentement et une sorte de défiance mutuelle entre quelques membres et le pasteur, qu'il fallait sortir de cet état de choses à tout prix ; qu'on n'en pouvait sortir que par une marche régulière et ferme qui contenterait à la fois le pasteur et le troupeau ; et que cette condition paraissait ne pouvoir être remplie que par le Conseil approuvé du troupeau, mais approuvé *de bon cœur*, et *tel que je l'avais formé*. Je résolus donc de convoquer le troupeau en réunion extraordinaire, et de lui demander cette approbation. Je ne me dissimulai pas qu'il n'était pas impossible que cette proposition rencontrât des objections, qu'elle donnât lieu à une discussion fâcheuse, que savais-je ? qu'elle ne fût pas agréée par la majorité... Je convoquai en effet le troupeau pour le 23 janvier. Je lui exposai que j'avais formé depuis octobre un Comité composé des deux diacres

pour diriger avec moi (et mon suffragant) les affaires de l'Église ; ce que ce Conseil avait fait jusqu'à ce jour, et ce qu'on en pouvait espérer, et je demandai l'approbation officielle du troupeau pour ce Conseil, de telle manière qu'il pût désormais agir comme délégué par lui ; ajoutant que l'approbation que nous demandions était une approbation franche et cordiale, la seule qui pût nous satisfaire et être utile au troupeau, et que j'invitais les frères à agir et à parler avec une parfaite liberté et ouverture de cœur. Là-dessus, longue discussion, franche, charitable et mesurée, à l'exception d'un seul frère, l'un des plus jeunes du troupeau, qui s'opposa vivement et d'une manière inconvenante. Enfin, je donnai la question à décider au troupeau ; je mis d'abord aux voix l'ajournement, qui avait été demandé par le frère opposant : il fut rejeté ; puis ma proposition, qui fut adoptée par une très grande majorité, et à la satisfaction, je crois, de tous, excepté de notre jeune républicain. Ainsi le Conseil fut formé, et depuis lors c'est lui qui conduit toutes les affaires avec moi. Je ne doutai pas que Dieu ne nous eût conduits, et nous fûmes remplis de joie. Cette joie fut augmentée quand, dans notre réunion suivante, notre jeune frère dont je vous ai parlé tout à l'heure reconnut devant tout le troupeau qu'il avait manqué de charité et d'humilité dans la manière dont il avait soutenu son sentiment.

Voilà l'événement le plus saillant de notre histoire

depuis plusieurs mois. J'espère beaucoup de bien de cette mesure. Nous devons déjà beaucoup au Conseil. Indépendamment de ce qu'il avait fait précédemment et dont je vous ai parlé, il a récemment formé un *Comité de Bienfaisances de dames*, un *Comité Évangélique*, destiné à seconder les quatre sociétés religieuses de Paris, et d'autres sociétés religieuses, s'il y a lieu ; une *Bibliothèque religieuse* qui commence, ouvert l'*École des garçons*, qui marche assez bien sous notre nouvel instituteur ; notre future institutrice continue de se préparer avec un succès satisfaisant ; nous avons organisé une *réunion de travail de femmes pour les missions*, chez ma femme, de quinze en quinze jours ; nous avons réglé quelques affaires intérieures et commencé à examiner quelques questions importantes pour la conduite du troupeau.

Dans les nombreuses maladies spirituelles du troupeau se sont trouvés quelques cas particulièrement sérieux. Je vous ai parlé de cette femme qui est tombée dans une médisance grave, et à la suite dans d'autres péchés plus graves encore, rejetant nos observations de la manière la plus affligeante. Elle a persisté dans cette voie d'orgueil; et les choses étaient d'autant plus fâcheuses que depuis longtemps nous avions sur son état spirituel des doutes, qui se sont changés peu à peu en une crainte sérieuse que son cœur ne soit pas réellement changé, bien qu'elle connaisse la doctrine aussi bien

que vous et moi et abonde dans l'assurance du salut. A la dernière extrémité, j'instruisis le troupeau (vous vous le rappelez) et l'invitai à charger ses diacres d'examiner l'affaire encore une fois, et de lui faire des représentations s'ils partageaient mon sentiment (le Conseil n'était pas encore formé officiellement). Ils le firent, et pour surcroît de précautions de charité, ils s'adjoignirent comme témoins deux autres membres du troupeau : tout fut inutile. Alors le Conseil examina ce qu'il y avait à faire, et jugea qu'*évidemment c'était le cas d'appliquer II Thess. III, 14, 15.* Je rendis donc compte au troupeau du fâcheux résultat de toutes nos démarches, et invitai les membres à agir avec Mme N. comme le prescrivent ces versets, que j'expliquai. Quant à la communion, il serait temps d'examiner ce qui serait à faire quand la communion viendrait à être célébrée; jusque-là, on pouvait s'en tenir à l'application littérale de ces versets. Peu après se présenta un autre cas, que nous traitâmes de même.

Tout cela est profondément affligeant. Et si j'ajoutais à ce tableau la liste de ceux de nos membres qui par leur légèreté ou par leur mauvaise langue, ou par leur défaut de charité et d'humilité scandalisent les chrétiens et le monde, tellement qu'on ne sait s'ils sont convertis de cœur ou non, vous nous plaindriez réellement, et surtout le pauvre pasteur chargé d'un tel fardeau. Eh! les pauvres chrétiens ne sont-ils pas tels presque partout? Que le

Seigneur ait pitié d'eux, et qu'il se glorifie en ses misérables enfants!

Jusqu'ici nous n'avons fait à l'égard des membres en état de chute que ce qui est clairement prescrit par la Parole de Dieu, ce me semble, et sur quoi s'accordent, je crois, dissidents et nationaux. Que Dieu nous éclaire! ne négligez pas de le lui demander pour nous. Notre position est d'autant plus difficile, qu'il y a dans un certain nombre de membres du troupeau la pensée qu'on ne doit pas communier avec des personnes qu'on ne croit pas converties; erreur, je n'en doute point, et erreur funeste par ses fruits.

Aussitôt après que le Conseil eut été rendu officiel, H. lui adressa une demande tendant à obtenir divers changements, en particulier un nouveau mode d'admission, et la communion plus fréquente. Le Conseil a commencé à examiner ces propositions, et d'abord celle de l'admission. Mais il n'est parvenu encore à aucun résultat, et pour la communion de Pâques en tout cas j'agirai comme par le passé. Quant à la communion plus fréquente, nous la désirons tous, en thèse générale; mais la question spéciale est douteuse, parce que les communions jusqu'à présent, *triste dictu!* ont moins servi à édifier et à unir qu'à soulever plus vivement les questions qui nuisent à l'édification et à l'union. A présent même on parle de personnes qui ne veulent pas communier à Pâques.

Cette lettre vous fait connaître à nu les mauvais côtés de la pauvre Église Évangélique — oh! que n'est-elle plus évangélique! — de Lyon. Et cependant, je n'ai pas tout dit. Nous souffrons d'un mal plus général, mais, je l'espère, passager; et qui pourrait bien être en grande partie le résultat des misères que je viens de vous dépeindre: c'est la langueur spirituelle. On remarque depuis plusieurs semaines, dans nos réunions, une absence de vie, une maigreur, une pauvreté qui frappe tout le monde: depuis le pasteur qui se rend à ces réunions en gémissant et les préside sans liberté et avec impatience qu'elles soient terminées, jusqu'aux membres les moins influents du troupeau, qui n'y trouvent ni vie, ni nourriture, ni intérêt. C'est le thème le plus habituel de nos conversations: « Il n'y a pas de vie parmi nous; il n'y a pas de charité et de joie. Que faire pour avoir la vie? » etc. C'est sans doute dans sa miséricorde que Dieu permet que nous tombions dans une si triste expérience de notre misère, pour nous contraindre absolument à faire ce qu'il faut pour en sortir. En sortant de notre réunion de lundi dernier notre ami Milsom disait les larmes aux yeux: « Il faut absolument que cela change. » Le lendemain j'ai reçu la lettre Frontin contenant un morceau naïf de C. sur M.; et j'ai dit: Il y en a donc d'aussi pauvres que nous!

Vous pouvez comprendre par cette lettre, mes chers amis, que je n'ai pas échangé les épreuves

consistoriales contre des douceurs tout évangéliques; et que mes fonctions pastorales me sont souvent un bien lourd fardeau. Souvent je pense que, *selon les apparences*, il y aurait bien moins d'angoisses et de peines de tout genre ou dans la prédication séparée des fonctions pastorales, ou dans le professorat. Mais le Seigneur qui sait que c'est pour lui obéir que je suis entré dans une voie où j'ai tant à souffrir, et dans des travaux pour lesquels j'ai si peu de goût et de capacité, est fidèle et puissant pour me délivrer, pour nous délivrer tous. Qu'il jette seulement sur nous un de ces regards qui sont *la délivrance*.

Nous serions d'ailleurs bien ingrats si nous fermions les yeux aux témoignages qu'il nous donne de son amour, de son approbation sur l'œuvre de ses enfants ici, malgré tout ce que leur infirmité y mêle qu'il ne peut approuver, ce qui le contraint de les châtier, mais *non volontairement*, selon cette expression si tendre de Jérémie (Lam. III, 33). Il a continué de pourvoir à tous nos besoins au jour le jour, et de nous envoyer les témoignages les plus encourageants d'une charité qui ne nous répond pas seulement, mais qui nous cherche depuis les extrémités du monde. Quelle joie nous a donnée, par exemple, une lettre du Dr Sprague[1] dont j'ignorais jusqu'à l'existence, et qui m'instruit qu'il a suivi

[1] De Philadelphie.

avec intérêt et sympathie l'histoire de mes épreuves et de mes travaux! Il a contribué de la part de quelques amis pour plus de 800 francs dans les 1000 francs que Lutteroth a bien voulu s'engager à me fournir pour notre Église. La plume de ce frère Sprague est trempée dans le pur miel de la charité.

L'auditoire de la Chapelle se soutient, et s'accroît lentement. Il serait bien désirable que nous eussions un local plus vaste, plus *église* que des *chambres hautes* telles que celle que nous avons aujourd'hui. Dieu y pourvoira. Mais il faut m'arrêter. Je finis en vous embrassant fraternellement.

44. A M. le Pasteur de Frontin[1].

5 Mai 1834.

Cher frère,

Les circonstances par lesquelles nous venons de passer et les devoirs spéciaux qu'elles m'imposent me serviront d'excuse pour la brièveté de cette lettre. Nos amis connaissent par les papiers publics, et ce n'est pas le lieu de leur faire connaître les détails de la partie de la guerre qui s'est passée dans mon quartier et sous mes yeux. Il sera plus intéressant pour eux d'apprendre qu'aucun des membres de notre troupeau, ni aucun de nos amis particuliers n'a rien souffert, bien que plusieurs

[1] Pour la *Correspondance fraternelle.*

aient été assez exposés, entre autres ma famille, car plusieurs balles sont entrées dans mon appartement, mais sans atteindre personne. Nous nous appliquons maintenant à tirer du bien du mal qui est arrivé. Comme prédicateurs, M. Filhol et moi nous demandons à Dieu qu'il nous remplisse d'une nouvelle force. Comme pasteur, je me propose d'avoir, Dieu voulant, avec chacun des membres de mon troupeau une conversation aussi approfondie que je le pourrai sur son état spirituel. Je tiens un registre de ces conversations. Si je vois qu'elles soient d'une grande utilité, je pourrai y revenir de temps à autre dans des occasions solennelles. Nos évangélistes aussi et nos colporteurs sentent la nécessité de multiplier leurs efforts dans un moment où les esprits de plusieurs doivent être plus ouverts que de coutume.

Chers amis, le temps est court; rachetons l'occasion; soyons ministres de Jésus-Christ et pasteurs de nos troupeaux partout et toujours. Toutes les fois que nous voyons quelqu'un de nos paroissiens, chez nous ou chez lui, considérons que nous sommes des messagers de Dieu auprès de lui; et parlons non seulement en chrétiens, mais en pasteurs, consolant, exhortant, instruisant, reprenant, édifiant en toutes manières. Ne nous en tenons pas à des entretiens généraux ou à de simples témoignages de bienveillance; allons au vif, parlons à chacun selon son besoin, avec l'autorité de notre ministère. Cela

nous sera très difficile, mais très utile pour le troupeau; notre vie doit être, dans un sens spécial, un renoncement complet. Peut-être se trouve-t-il dans notre troupeau, parmi les personnes qui font profession du pur Évangile, qui se croient et sont crues peut-être converties, des âmes qui nous paraissent se séduire elles-mêmes, soit qu'elles ne semblent pas avoir une intelligence spirituelle des Écritures, soit qu'elles ne soient pas sanctifiées, etc. Ne les avertirions-nous pas ? Réfléchissons qu'elles concluent vraisemblablement de ce que nous ne les avertissons pas que nous sommes tranquilles pour elles ; et agissons de telle manière à leur égard que sur notre lit de mort nous ne pussions rien faire de plus et que nous pussions leur dire : *Nous sommes nets de votre sang* (Éz. XXXIII).

Je n'admets qu'avec restriction vos réflexions sur le soin que les pasteurs doivent prendre des intérêts temporels de leurs ouailles. Vous citez Oberlin. C'était un bien respectable pasteur ; mais c'est, je crois, une question de savoir si le soin qu'il a pris des intérêts t emporels n'a pas nui à certains égards, s'il a servi à d'autres, au développement des intérêts spirituels. Mais le meilleur exemple est celui des apôtres. Regardez Actes VI : les apôtres n'ont de temps que pour la *parole et la prière,* ils n'en ont pas même pour le soin des pauvres. En auraient-ils eu pour des constructions, des plantations, etc. ? Écoutez le Seigneur, invité à servir d'arbitre

entre deux frères : *Qui m'a établi juge entre vous?* Il y a une autre œuvre plus urgente. Considérez de plus combien facilement nous pouvons compromettre notre œuvre spirituelle en nous acquittant mal de quelque soin temporel ! J'ai si peur de cela, que j'évite de donner des conseils pour les choses temporelles. Je voudrais remplacer vos réflexions par une réflexion plus générale : Appliquons-nous par tous les moyens à nous *faire aimer*, pour que nous soyons écoutés plus favorablement.

45. A son Frère M. Valdemar Monod.

Lyon, Mai 1834.

Bien-aimé frère,

J'ai beaucoup à dire et peu de temps; je serai bref. Mon dernier numéro était peu satisfaisant; celui-ci le sera un peu plus, et ce qui, en tout cas, doit nous réjouir, c'est qu'à travers les phases alternatives par lesquelles nous passons, l'œuvre que Dieu a confiée à nos faibles et indignes mains se maintient, s'affermit et s'étend insensiblement. Grâce à lui, gloire à lui, et à nous la confusion de face !

Vous vous rappelez nos difficultés au sujet de la marche intérieure du troupeau et surtout de la communion ; causées d'une part par les péchés connus de certains membres, de l'autre par les scrupules de quelques autres qui ne se croient pas permis de

communier avec des personnes qui ne pourraient pas communier dignement. Ce scrupule m'a paru un si grand mal, surtout dans la pratique, que je n'ai pas craint de l'attaquer en face, et en chaire. Le 23 mars, en prêchant sur ces paroles : *Que chacun s'éprouve soi-même,* j'ai montré le danger d'un principe qui porterait chaque membre de l'Église à éprouver autrui, avant de communier. Ce discours a ébranlé, persuadé même, j'ai lieu de le croire, quelques-uns de nos frères dissidents ; et sur le tout il est juste de dire qu'ils se sont considérablement, quoique insensiblement, modifiés depuis quelques années. Cette observation me donne l'espérance que la fusion complète des deux troupeaux dont notre Église est formée ne sera pas impossible avec le temps. Quant à M[me] N., qui persistait dans sa triste voie, nous ne pûmes nous décider encore à la suspendre de la cène. Il fallait cependant éviter le mécontentement qui serait résulté de ce qu'elle eût communié. Elle nous en fournit le moyen elle-même, en me prévenant qu'elle ne communierait pas à Pâques. J'annonçai sa décision au troupeau, et le Conseil remit à Pentecôte la détermination fatale.

Il fallait cependant en finir une fois, et faire de deux choses l'une : ou bien suspendre M[me] N. de la cène, puisque toutes les voies d'avertissement et de censure étaient épuisées ; ou bien reconnaître en principe que la suspension ne doit jamais être

pratiquée. Nous ne pûmes nous résoudre à ce dernier parti, qui avait contre lui, outre la pratique et le principe fondamental des idées dissidentes, les règlements mêmes des Églises réformées, et qui nous paraissait livrer l'Église à une sorte de désordre. Quant à l'Écriture, nous n'y pûmes trouver aucun passage qui prescrivît ou autorisât si clairement la suspension qu'on n'en pût pas contester l'interprétation (pas même I Cor. V), et ce ne fut pas par son autorité que nous nous décidâmes. Nous résolûmes donc de suspendre M[me] N., et cet arrêté du Conseil fut communiqué au troupeau dans sa réunion du 8 mai, par Filhol, en mon absence; j'étais à Mens. Quelques-uns avaient désiré que l'arrêté fût motivé par un passage, ce que nous avions évité à dessein, et qu'il fût soumis au troupeau. Mais sur le tout notre démarche fut généralement approuvée...

S'il plaît à Dieu de nous délivrer une fois des embarras que nous suscitent les questions d'Église, nous lui devrons une bien vive reconnaissance. Que sa volonté s'accomplisse dans le pasteur et dans le troupeau ! Et que notre volonté propre soit froissée, brisée, broyée, anéantie !

Je vous avais écrit que le Conseil avait résolu d'examiner attentivement les questions ou plutôt *la question* qui agite le plus quelques esprits ; c'est *l'admission*. Ce point et la communion plus fréquente sont les plus remués ; mais le second

dépend du premier, parce qu'une fois que l'admission ne nous troublera plus, nous sommes tous d'accord qu'il serait bon de communier tous les mois ; mais jusque-là, non. Nous avons donc recherché ce qu'il y avait à faire pour l'admission. Les deux premières questions qui se présentaient étaient : Qui doit être admis ? Qui doit admettre ? Commençons par la première. Elle peut être examinée d'après l'Écriture et d'après l'utilité. Commençons par l'Écriture. Chacun des membres du Conseil en fera un examen sous ce point de vue. Résultat : le Nouveau Testament ne contient rien qui indique qu'il y eût aucune difficulté opposée à quiconque souhaitait d'entrer dans l'Église ; ni Jean-Baptiste, ni le Seigneur, ni les Apôtres ne sont dits avoir examiné personne avant de le recevoir, Actes II, 41 ; il n'y a point d'examen ; c'est la conscience et la profession des nouveaux venants, non le jugement des apôtres, qui distingue *ceux qui reçoivent de bon cœur la parole*, d'avec le reste du peuple. Nous concluions de là que la question admission ne pouvait pas être décidée par l'Écriture, et qu'il fallait s'en tenir aux arguments d'utilité. Quand nous avons vu cela, considérant la difficulté de ce second point de vue de la question, nous nous sommes arrêtés net, et nous sommes livrés à Dieu, au temps et à l'expérience pour éclaircir nos difficultés.

Mais mon papier se remplit des sujets que j'au-

rais voulu traiter le plus rapidement. Vous aurez du plaisir à apprendre qu'il y a plus de vie et d'intérêt dans nos réunions depuis quelques semaines ; que les événements d'avril ont exercé une influence salutaire sur un certain nombre de personnes du dehors, qui cherchent plus sérieusement la vérité, ou qui commencent à la chercher seulement depuis cette époque, en particulier quelques prisonniers ; que notre local actuel ne nous suffit plus, surtout dans cette saison, et que nous en cherchons un autre, que nous aimerions à trouver dans une partie éloignée de la ville, et en conservant notre premier local. D'ailleurs rien de fort nouveau. Nous n'avons pas reçu de dons récemment, si ce n'est quelques secours pour nos pauvres à l'occasion des événements d'avril.

Je suis fort mécontent de cette lettre, mais n'ai pas le temps de la refaire. L'ennui qu'elle vous donnera à lire peut-être vous peindra, bien faiblement, ceux de mon ministère. Et pourtant, *réjouissons-nous continuellement.*

Votre affectionné frère.

46. A Madame M...,

Plombières, 9 Juin 1834.

... Je m'adresse à vous, Madame, pour avoir occasion de vous donner quelques directions d'après

ce que vous m'avez écrit, et que M. M. m'a dit de votre état d'âme, en même temps que de répondre à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire.

Avant tout, je vous recommande l'esprit du petit enfant (Matth. XVIII, 3). Cessez de vous tourmenter l'esprit, ne regardez pas à vous-même, mais à Jésus, le chef et le consommateur, littéralement, le *commenceur* et le *finisseur* de la foi : il a commencé la vôtre ; il la finira. La fin, le but, la vie, l'âme du christianisme, c'est l'amour. Au point où vous en êtes, c'est bien moins par la méditation que vous croîtrez en connaissance que par ces deux choses, l'amour (Jean XIV, 23) et l'obéissance (Jean VII, 17). C'est bien moins aussi de la lumière de l'esprit que de la soumission du cœur que vous devez attendre ce dernier pas qui vous reste à faire pour entrer *abondamment* dans le royaume de Jésus-Christ (II Pierre II, 11). C'est votre cœur que Dieu demande : *Mon enfant, donne-moi ton cœur*. En considérant les choses à leur vrai point de vue, vous ne direz plus : « Je ne suis pas assez éclairée, je crains de dépasser mes convictions », etc., car assurément vous ne doutez pas que ce ne soit une bonne chose que de donner son cœur à Dieu.

Ensuite, persuadez-vous bien que si vous poursuivez un état d'esprit où vous ne trouverez plus aucune objection à laquelle vous ne puissiez répondre, vous poursuivez une chimère. Cela n'est nulle-

ment nécessaire à la foi. Il lui suffit que la vérité lui soit clairement, certainement démontrée ; après quoi les objections ne sont plus des doutes, mais des difficultés pénibles, embarrassantes, insolubles encore pour lui, et qui éprouvent sa foi. Pour moi, du moins, elle en a plus d'une. Mais pourront-elles nous faire douter de la vérité qui s'est démontrée à nous, je ne dis pas seulement par des preuves, mais *par des faits ?* pas plus qu'un maçon n'aura lieu de douter que l'eau froide ne réchauffe la chaux, parce qu'il ne peut expliquer ce fait et y voit une difficulté. Je voudrais que vous comprissiez bien une fois pour toutes cette vérité si simple : *difficulté n'est pas doute*. Les faits vous manquent-ils ? Au contraire, Dieu qui savait bien que votre faible foi aurait un singulier besoin de cet appui, vous a, dans sa miséricorde, multiplié les faits, amenée à lui par des faits, ouvert le cœur à la preuve des faits. La différence des chrétiens d'avec le monde, les effets de la Bible et de la foi, ce qui se passe à N., l'histoire des colporteurs, le changement opéré dans votre mari, le vôtre, tout — jusqu'à votre refroidissement pour Sénèque, — ne vous est-il pas preuve parlante, vivante, preuve de fait, de la vérité de la foi ?

Ne craignez pas d'être en quelque sorte hypocrite en dépassant vos convictions dans une démonstration. C'est un piège habile de l'ennemi de nos âmes, qui se déguise en ange de lumière. Vous savez que Dieu est celui qu'il faut croire, et que la

Bible vient de lui. Il est bon de lui rendre témoignage, alors même que vos convictions sont faibles, et que vous n'auriez pas de piété sensible ; ce n'est pas hypocrisie, c'est force d'âme, c'est fidélité à Dieu, c'est le plus sublime effort de la foi.

Enfin, gardez-vous de cet autre piège de l'ennemi : ne pas lire la Bible ou ne pas prier, quand vous n'y êtes pas portée de cœur. Quand vous êtes bien disposée, cherchez Dieu ; quand vous êtes mal disposée, cherchez-le davantage.....

47. A l'Église Évangélique de Lyon.

Plombières, 15 Juin 1834.

Mes frères bien-aimés en Jésus-Christ,

Que le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ bénisse chacun de vous de toutes ses bénédictions spirituelles en Christ ! Qu'il fasse prospérer et croître l'assemblée de ses enfants à Lyon, en nombre et en grâce, pour l'avancement de son règne dans cette ville, et pour la gloire de son saint Nom !

Je viens encore, comme l'année dernière, suppléer en quelque sorte en vous écrivant à ce que je ne puis vous dire de bouche; en attendant que le Seigneur nous réunisse encore, s'il le trouve bon, dans peu de temps. C'est après avoir particulièrement aujourd'hui imploré sa bénédiction sur chacun de vous, selon ce que je connais de sa position spiri-

tuelle et temporelle, que je m'adresse à vous, mes chers amis, mes bien-aimés compagnons de voyage vers la paix d'En Haut, pour vous exhorter à persévérer et à abonder de plus en plus, en toute vérité et en toute sainteté, à la gloire de Dieu. Oh! que nous serions heureux si nous connaissions mieux le prix de notre vocation en Jésus-Christ! si nous faisions nos délices de renoncer à notre volonté, de nous en dépouiller complétement, et de ne suivre que la volonté bonne, agréable et parfaite, du Dieu de notre délivrance! Regardons en haut vers les choses invisibles, tenons les yeux fixés sur Jésus le chef et le consommateur de notre foi; élevons-nous au-dessus des joies et des tristesses de cette vie d'un jour, saisissons la vie éternelle et marchons comme des citoyens des cieux, des héritiers de Dieu et des cohéritiers de Jésus-Christ. C'est là, mes bien-aimés, ce que je demande constamment pour vous au Seigneur, que vous soyez nettoyés de toute souillure de la chair et de l'esprit, et remplis, abondamment remplis, de la sainteté de Dieu en Jésus-Christ. En particulier que la paix et la charité de Jésus, qui est *le lien de la perfection,* règne dans vos cœurs; qu'elle soit l'âme de notre Église, et le lien de tous ses membres entre eux. Je désire aussi que cette charité forme un lien toujours plus étroit entre chacun de vous et votre pasteur; afin que le troupeau abondant en prières pour le pasteur, et le pasteur pour le troupeau, nous recevions *grâce sur*

grâce de celui qui *a accoutumé de nous exaucer.* J'implore aussi d'une manière spéciale sa bénédiction sur le serviteur de Dieu qui paît son troupeau avec moi, et qui porte en mon absence une double charge: prions beaucoup pour lui, mes chers amis, pour que le Seigneur se glorifie en lui, et par lui en vous.

Je ne vous parle point de ma santé, sur laquelle l'effet des eaux ne peut-être apprécié encore: je ne suis pas mal, et m'en remets au Seigneur: demandez-lui qu'il me fortifie, s'il le veut, pour son service. Quant aux consolations spirituelles, il ne m'en a pas laissé manquer, bien que j'aie été seul quelques jours; et cette solitude m'est très pénible. Mais il m'a fait trouver ici des amis chrétiens avec lesquels j'ai pu m'approcher de lui: aujourd'hui nous avons médité sur le Psaume CXXX. J'ai aussi reçu une visite de notre frère M. de N. et j'ai l'espérance de le voir encore ici avec sa femme et sa famille avant mon départ. Il est de plus en plus affermi et encouragé du Seigneur; et une bénédiction visible repose sur ses travaux et sur ceux des colporteurs, bien qu'au commencement il ait paru qu'ils semaient dans une terre sans espérance. Ils se réunissent chaque dimanche à N., pour célébrer ensemble le culte du Seigneur; et dans la semaine les colporteurs travaillent dans la campagne. Dans la ville, quelques personnes sont amenées au Seigneur. La servante de M. M. est affermie dans la foi. L'au-

bergiste chez qui logent les colporteurs, étonné de la régularité de la conduite de G. et D., si différents des autres jeunes gens qu'il connaissait, plus étonné encore quand il en est arrivé d'autres, S. et Sch., et qu'il les trouva semblables aux premiers, a été touché du désir de sauver son âme, et après beaucoup d'hésitation, s'est décidé à suivre le culte chrétien : il est né catholique romain.

D'autres personnes encore dans les environs de N., les unes protestantes, les autres catholiques, paraissent avoir *le cœur touché de componction, et recevoir de bon cœur la Parole*. Peut-être là, comme chez nous, comme partout, se trouvera-t-il qu'une partie de la semence est tombée dans les épines, ou dans le terrain pierreux ; mais nous savons qu'il en tombe aussi une partie dans la bonne terre, et *le Seigneur connaît ceux qui sont siens*. Voyez, chers amis, combien la main de Dieu est visible dans la conversion de la famille M., et dans l'œuvre commencée à N. par cette famille et par les colporteurs. Prions beaucoup, espérons, attendons de grandes choses pour eux et par eux, et pour toute cette contrée. Que le Seigneur fasse lever son Soleil de Justice sur notre malheureuse patrie !

Et nous aussi, chers amis, travaillons à sauver des âmes, *ayant pitié des uns en usant de discernement, et sauvant les autres par la frayeur, les arrachant du feu*. N'est-ce pas là la vocation d'une

Église de Christ? (I Pierre II, 9.) J'ai le sentiment que nous n'avons pas été assez fidèles à cette vocation jusqu'à présent, et un ardent désir que nous le soyons davantage à l'avenir. Je recommande ce sujet aux méditations de chacun de vous; et vous salue, un par un, en suppliant encore une fois notre Père qui est aux cieux de se glorifier beaucoup en vous.

Votre affectionné frère et pasteur.

48. A l'Église Évangélique de Lyon.

Plombières, 29 Juin 1834.

Mes chers amis,

Que le Seigneur fasse prospérer son Église de Lyon, et croître chacun de ses membres dans *la vérité avec la charité !*

Le Seigneur m'a envoyé plusieurs amis, depuis que je vous ai écrit le 15 de ce mois: la famille M. de N., la famille Bovet, de Boudry, et quelques autres encore. Nous nous sommes réunis ce matin à midi, selon notre coutume, et je leur ai parlé de l'observation du jour du Seigneur. Qu'il nous enseigne à tous à le sanctifier, et à nous associer de tout notre cœur à l'œuvre admirable que Dieu fait chaque dimanche dans le monde. Chaque dimanche est une Pentecôte, où les messagers de la bonne nouvelle sont plus nombreux que ne furent les disciples dans la Pentecôte de Jérusalem. — Nous nous

réunissons aussi tous les jours, sauf empêchement, à une heure, pour nous occuper des choses qui appartiennent à notre paix. Nous lisons et prions, chantons des cantiques; je communique à nos amis les lettres que je reçois, qui concernent le règne de Dieu. Il me serait bien doux de recevoir de vous quelques bonnes nouvelles à leur communiquer aussi.

Mon ministère ici se borne à peu près à cela, et je ne cherche pas à l'exercer autrement, désirant de ménager mes forces pour mon œuvre parmi vous. Seulement, dans mes promenades je distribue quelques traités; et dans la maison où je loge, j'ai quelques conversations sur la vérité; je visite une famille qui m'a demandé des instructions; j'ai aussi établi un petit culte domestique avec mes hôtes. Mais jusqu'à présent, je ne vois aucun fruit ici.

Les colporteurs ont eu de nouveaux sujets de joie dans la Meurthe. Nos frères S. et Sch. ont fait une tournée dans la partie allemande de ce département, et en espèrent quelques fruits. Un soir ils se sont arrêtés dans une auberge dont le propriétaire s'est trouvé être un protestant. Son fils ayant feuilleté les livres des colporteurs, étonné de voir qu'ils ne colportaient que des *livres saints*, entra en conversation avec eux, et leur entendit annoncer l'Évangile. Ravi de joie il s'écrie: « Eh! vous parlez comme la Bible? » et court appeler son père. — « Papa, viens donc voir des messieurs qui parlent

comme la Bible! » Toute la famille écouta attentivement, mais surtout ce jeune homme. C'était près de Phalsbourg. Les colporteurs l'engagèrent à aller entendre un jeune ministre fidèle qui a établi des réunions religieuses dans un village près de La Petite-Pierre, dans le Bas-Rhin. Après quelque hésitation ce jeune homme y alla: il ne savait d'abord trop que penser d'une réunion si nouvelle pour lui, lorsqu'il entendit chanter un cantique qu'il aimait beaucoup, d'un ancien recueil allemand: cela le transporta de joie, et il ne put assez en parler à ses parents. Quand les colporteurs revinrent chez son père, il ne leur laissa point de repos par ses questions. Quand une âme est ainsi affamée, n'y a-t-il pas lieu d'espérer qu'elle recevra la Parole « dans la bonne terre? » Une autre famille, protestante aussi, a été déterminée par les colporteurs à faire un assez long voyage pour aller entendre l'Évangile à Strasbourg: un matin on les vit arriver, toute une famille de huit personnes, sur leur charrette: ils ont paru très contents, et ont témoigné le désir de revenir. A Strasbourg les réunions et les prédications sont bénies; notre frère M. a un auditoire toujours croissant; on a été obligé de construire un nouveau local plus considérable que les précédents; et pour cette construction un frère qui n'est pas même très riche, a donné quarante mille francs. Que le Seigneur multiplie à ses enfants un tel esprit de sacrifice! non seulement

aux riches, mais à tous; car le Seigneur veut que chacun donne selon ce qu'il a, non selon ce qu'il n'a pas. Ah! si chacun donnait sincèrement tout ce qu'il peut, l'argent ne manquerait pour aucune bonne œuvre. Chers amis, prions beaucoup que Dieu nous donne l'esprit de sacrifice; qu'il montre à chacun de nous ce qu'il peut faire pour son service; et qu'il nous dispose à dépenser tout ce que nous avons et à nous dépenser nous-mêmes par-dessus!

Je pense constamment dans ma retraite à la nécessité de travailler à l'évangélisation du monde, avec beaucoup plus d'activité et de liberté que nous n'avons fait jusqu'à présent. Il est temps de crier sur les toits. Il faut profiter de l'heureuse liberté que Dieu nous accorde maintenant, et qui ne durera probablement pas toujours. C'est là le premier devoir d'une Église chrétienne, de «sanctifier le nom du Seigneur et d'avancer son règne.» Je fais de cela un continuel sujet de prières; et je vous invite à faire de même, afin qu'à mon retour, s'il plaît à Dieu, nous puissions mettre la main à l'œuvre, et nous employer utilement à convertir les pécheurs. *Nous marcherons dans la force du Seigneur Éternel; nous raconterons sa seule justice. O Dieu! ne nous abandonne point jusqu'à ce que nous ayons annoncé ton nom à cette génération et ta puissance à ceux qui viendront après* (Psaume LXXI, 16, 18).

Adieu, mes chers amis, mes frères et sœurs bien-aimés. Que Dieu nous unisse étroitement dans son

amour, et que sa paix soit avec vous et avec vos familles, et particulièrement avec les pauvres, les malades et les affligés.

Votre affectionné frère et pasteur.

49. A M. le Pasteur de Frontin[1].

29 Juillet 1834.

...La retraite à laquelle le Seigneur me condamne miséricordieusement me fait ce bien, entre plusieurs autres, qu'elle me met à même de mieux juger du ministère qui m'est confié que je ne puis le faire quand je suis sur les lieux *in mediis rebus,* comme un homme placé à distance observe mieux un site que celui qui en est entouré. Surtout je suis constamment occupé, et comme consumé de cette pensée : *Que faire pour faire connaître* (je dis connaître, ce qui est un acheminement à recevoir) *l'Évangile à ce grand peuple au milieu duquel nous vivons?* non pas seulement à nos troupeaux, mais à tout ce peuple, en le considérant comme composé non de protestants et de catholiques, etc., mais d'hommes qui portent une âme qu'il faut sauver. Et d'abord je suis confus de notre timidité, dirai-je, ou de notre infidélité, à nous acquitter de cette tâche. Il semble à nous voir faire que nous ne nous

[1] Pour la *Correspondance fraternelle.*

croyions de mission qu'auprès de nos paroissiens. Sans doute, c'est notre mission spéciale, mais n'avons-nous pas une autre mission générale envers tous ? Pourquoi sommes-nous la *nation sainte,* et surtout pourquoi sommes-nous les ministres de la Parole, si ce n'est pour *annoncer les vertus de Celui qui nous a amenés des ténèbres à sa merveilleuse lumière ?* Je suis vraiment étonné, quand j'y pense, combien nous avons peu de liberté, combien nous élevons peu la voix, et combien nous sommes *prudents et patients,* aux dépens de la charité et du salut des âmes. Si les réformateurs, pour ne rien dire des apôtres, y avaient été comme nous, auraient-ils remué le monde ? Oh ! un peu de ce zèle de la maison de Dieu qui consumait le Seigneur ! Il nous fortifiera tout ensemble et nous éclairera sur le choix des moyens.

L'un de ces moyens, c'est la *prédication*. Efforçons-nous de la rendre aussi efficace que possible ; défaisons-nous des entraves par lesquelles l'habitude, l'exemple, l'art oratoire mal entendu, et la gloire qui vient des hommes nous empêchent souvent de prêcher bien, c'est-à-dire utilement. Plaçons-nous devant notre auditeur, et cherchons d'abord quelles sont les choses les plus utiles à lui dire, ensuite quelle est la manière la plus claire, la plus frappante et la plus persuasive de le lui dire. Prions beaucoup, travaillons beaucoup ; — travaillons beaucoup, prions beaucoup. Puis le cœur plein, l'esprit

plein, parlons en chaire comme on parle et non comme on prêche. Combattons en homme qui se bat tout de bon, non en homme qui fait des armes. Varions, fuyons la monotonie ; que de choses utiles n'avons-nous pas à dire ! Heureux si nous étions simples, purs de cœur et brûlants de charité ! Efforçons-nous encore d'étendre notre prédication à un plus grand nombre, soit en attirant le peuple dans nos Églises, soit en allant lui prêcher ailleurs.

Mais il est une foule d'hommes, surtout dans les classes instruites, que la prédication ne peut pas atteindre ; un double préjugé les retient. On ne veut pas aller dans un temple *protestant*, et on ne veut pas aller au *sermon*. Fût-il le plus éloquent du monde, le sermon ne peut pas les attirer. Quelques-uns de nos meilleurs écrivains religieux l'ont si bien senti, qu'en publiant leurs sermons, ils leur ont donné le titre de *discours*. Il faut des moyens qui aient un air moins dogmatique, et qui soient conçus en vue de ce but préliminaire, attirer l'attention, déblayer l'esprit de préjugés, et l'intéresser, sinon encore à la vérité, du moins à la recherche. S'occuper du cœur et du dogme, ce sera un nouveau pas qui viendra ensuite.

Voici quelques-uns des moyens sur lesquels je vous invite à réfléchir :

1° *Appel aux catholiques.* Une brochure de dix à quinze pages, dans laquelle, après avoir professé

une pleine foi en Christ, on combattrait franchement les erreurs des catholiques avec une liberté pleine de force et de charité. Il faudrait tirer à un très grand nombre d'exemplaires et en couvrir la France.

2° *Publications périodiques.* Répandre le *Semeur* et lui fournir des articles. Peut-être devrait-on songer à un autre journal appelant les catholiques ouvertement.

3° *Missions.* Une mission, composée de prédicateurs et de laïques, irait de lieu en lieu, s'annonçant avec éclat et de manière à exciter la curiosité publique; elle éviterait la dénomination protestante, et de se rattacher spécialement au protestantisme; ce serait une précaution à prendre dans tous les moyens employés auprès des catholiques. Je connais des catholiques pleinement convertis qui répugnent à se le voir appliquer. Je donnerais une idée bien imparfaite du genre de mission que j'entendrais, en rappelant celles des Saint-Simoniens.

4° *Cours publics.* Un professeur enseignerait ou des sciences quelconques dans un esprit chrétien (manière du *Semeur*), ou des sciences se rapportant à la vérité; surtout l'*histoire de l'Église*, dans les locaux où se donnent ordinairement les cours publics.

5° *Associations pour la recherche de la vérité.* Je réunirais quatre ou cinq hommes du monde, ayant

de l'instruction, et leur dirais : « Cherchons ensemble la vérité religieuse, comme si nous n'avions aucune vue sur ce sujet, table rase ; examinons les diverses religions qui sont dans le monde, et leurs preuves, et voyons à quel résultat nous conduira cette recherche, entreprise dans un esprit philosophique. » On se réunirait à des intervalles réglés ; on se partagerait le travail, etc. Cette étude serait peut-être utile pour eux, et le serait certainement pour nous.

6° *Questions mises au concours* par la voie des journaux, et avec éclat, exposées avec une entière impartialité, par exemple : histoire du Canon ; histoire de la Messe, du Purgatoire, etc. ; histoire de la Papauté, examiner quand et comment elle a commencé, etc. ; saint Pierre a-t-il été à Rome ? etc.

On me recommande d'écrire le moins possible. Je vous quitte donc, un peu brusquement, chers frères, *en vous recommandant à Dieu et à la Parole de sa grâce.*

50. A Madame M.

Lyon, 28 Août 1834.

...Nous attendons chaque jour les couches de ma femme. Bien que cette attente ait quelque chose de fatigant, j'éprouve qu'elle nous est très bonne. Elle nous donne le temps et l'occasion de prier davantage, et de considérer plus attentivement un

événement aussi grave et aussi sérieux que celui qui se prépare pour nous : les douleurs et le péril possible d'une mère ; les accidents qui peuvent accompagner ou suivre la naissance d'un enfant ; comme aussi la joie d'une délivrance heureuse et de la naissance d'un enfant sain de corps et d'esprit, et tant d'autres pensées sérieuses et douces qui conviennent à un si grand changement apporté dans la vie domestique, et à l'entrée dans le monde d'une âme immortelle, qui peut tant jouir, tant souffrir, que le péché menace d'une ruine éternelle, et pour la délivrance de laquelle Christ est mort. A quoi Dieu nous prépare-t-il par ces réflexions, qu'il nous donne le temps de regarder de tous les côtés, est-ce à de grandes bénédictions ? ou à de grandes épreuves ? Veut-il ouvrir nos cœurs à la reconnaissance, ou les former à la résignation ? Nous l'ignorons, mais Dieu le sait ; et que nous sommes doublement heureux qu'il le sache et que nous l'ignorions !

Ma femme et moi nous souvenons fréquemment de vous dans nos prières communes ; et plus spécialement depuis que l'un de vos enfants m'est si particulièrement recommandé par le lien spirituel qui m'unit à lui. Je me réjouis d'autant plus de ce lien qu'il resserre encore ceux qui m'unissent à vous, et que si je prie pour les enfants à cause des parents, je sens que je prie aussi pour les parents à cause de ce petit enfant qui me tient de si près. J'embrasse vos deux trésors ; j'exhorte Édouard à

l'obéissance et à être attentif à la Parole de Dieu ; et je prie Dieu, mes chers amis, qu'il vous donne tout ce qui est nécessaire (et ce *tout* comprend beaucoup de choses !) pour élever vos enfants pour leur salut, pour votre joie éternelle et pour la gloire de Dieu.

Je demande particulièrement à Dieu, ma chère Madame, qu'il achève de vous affranchir, en vous donnant d'une part l'esprit du petit enfant, pour vous soumettre aux difficultés inséparables d'une communication du Créateur à la créature, et du Dieu trois fois saint à des pécheurs ; et d'autre part, la faim et la soif de la sainteté pour que vous en soyez rassasiée, et que vous fassiez ainsi l'expérience personnelle, vivante, journalière de la réalité puissante de la foi.....

51. A Madame M.

Lyon, 29 Août 1834.

...Pour ce qui est de l'élection et des difficultés que la raison trouve dans la foi, votre seul parti, Madame, comme le nôtre à tous, est de vous soumettre, d'obéir ; car la foi est aussi une obéissance, et Dieu l'exige par un commandement (I Jean III, fin). Nous aurions beau faire : si nous sommes délivrés d'une difficulté, il s'en lèvera une autre. Il faut pour notre paix que nous ayons non une réponse spéciale à telle ou telle objection, mais une réponse générale à toutes les objections : cette

réponse n'est que dans le parti pris de croire que la Bible est de Dieu, et que ce que Dieu dit est véritable. Bien entendu que le parti pris repose sur de bonnes preuves, parmi lesquelles les plus fortes de toutes sont les faits. Je fais toujours plus de cas de ces preuves-là, car c'est elles qui font une foi ferme, inébranlable.

Adieu, ma chère Madame, mes excellents amis. J'embrasse vos enfants. Je vous aime sincèrement, profondément, éternellement : votre très affectionné et respectueux en J.-C.

P. S. Nous lisions ce matin que Jésus enfant croissait en esprit (Luc II, 40). Quand vous aurez trouvé, si vous la trouvez, la solution de la question traitée dans Romains IX, je vous proposerai celle qui naît de cette expression : le développement intellectuel de Dieu manifesté en chair ? Pourquoi l'une de ces difficultés nous frappe-t-elle beaucoup plus que l'autre ? C'est que la première intéresse notre cœur, et la seconde notre esprit seulement ; ce qui fait voir qu'au fond les difficultés viennent plus du cœur que de l'intelligence, et peuvent être mieux combattues par la sanctification que par le raisonnement.

Même jour 8 heures du soir. — Dieu nous a donné aujourd'hui, à quatre heures de l'après-midi. un fils, bien portant. L'enfant est bien et paraît d'une constitution robuste. Nous sommes remplis de reconnaissance et de joie. Avec ce petit enfant qui

vient d'entrer dans le monde, que de joies, que de peines y entrent avec lui ! toute une éternité de craintes et d'espérances ! Que la vie est précieuse pour le chrétien! Mais à cette question : *Que deviendra ce petit enfant?* (Luc I, 66) je réponds avec paix par Actes XVI, 31.

...Si la correspondance est parente de la conversation, c'est à un degré bien éloigné. Que de fois je suis avec vous en esprit, et ne puis pas vous en donner de témoignage sensible ! Mais ce même esprit qui nous assure intérieurement de l'amour de Dieu, ne nous assure-t-il pas aussi de l'amour qui nous unit en lui ? et n'est-ce pas le caractère à la fois et le charme de l'amitié chrétienne, qu'étant spirituelle et allant du cœur au cœur, elle a un langage et un témoignage indépendants, comme nos rapports avec Dieu même, de l'espace et du temps ?

52. A son Frère M. Valdemar Monod.

Lyon, 22 Octobre 1834.

Bien-aimé frère,

...Grâces à Dieu, qui n'a pas besoin de notre force, si j'ai à gémir sur mon ministère, sur l'Église, j'ai à me réjouir. Cette crise de controverse, résultat inévitable peut-être de la formation d'une Église composée d'éléments hétérogènes, me paraît — je n'ose encore m'en réjouir qu'avec trem-

blement — avoir passé. S'il y a encore des discussions, elles ne viennent pas jusqu'à moi. Par une suite nécessaire, il y a plus de charité, plus de paix, plus de bénédiction de la part de Dieu. Les réunions sont plus nombreuses et plus vivantes. Nous pouvons nous occuper avec plus de fruit, ce me semble, de la sanctification des membres de l'Église ; et dans ce but, il convient, je crois, d'établir une surveillance plus active sur chacun d'eux, de la part du pasteur, aidé du Conseil. Cette surveillance, à laquelle je tiens beaucoup, devrait commencer par des visites pastorales fréquentes et régulières. Jusqu'à présent, j'ai très peu visité mon troupeau. Mais si je suis conservé à cette Église, je sens qu'il me faudra devenir plus *pasteur*. Cet heureux changement dans les esprits nous a déterminés à établir la *communion mensuelle,* que tous désiraient, que je considérais depuis longtemps comme désirable en soi, et que je ne redoutais qu'à cause de l'esprit de discussion dont plusieurs étaient attaqués, et que réveillait surtout, chose triste à dire, la communion, qui est le centre des questions d'Église. Car si je préfère la communion mensuelle à la communion trimestrielle, je préfère encore plus les discussions trimestrielles aux discussions mensuelles. Mais, grâces soient à Dieu qui nous a châtiés, humiliés, et, je l'espère, délivrés, pourvu que nous persévérions à veiller et à prier : car l'ennemi ne dort pas ! A dater du commencement

de septembre, nous célébrons la communion chaque premier dimanche du mois.

Tout se tient dans la vie chrétienne, dans une Église comme dans un homme. Avec la vie intérieure s'est développé un nouveau zèle pour la conversion de ceux du dehors, sans qu'il me soit facile de dire lequel de ces deux progrès est venu le premier et a amené l'autre. Quoi qu'il en soit, l'Église entre dans une voie d'évangélisation et commence à prendre l'esprit de la position que Dieu lui a faite, et qui est celle d'un *poste de missions auprès de la population catholique*. Nos jeunes gens, déjà utiles par leur École d'adultes, ont formé une association de jeunes gens non mariés, qui se réunit le dimanche matin avant le service et dont quatre membres se détachent pour aller deux à deux dans la ville ou dans la campagne, distribuer des traités et annoncer l'Évangile. Ces courses ont amené de la part de quelques catholiques bigots des attaques dirigées d'abord contre ces jeunes gens, qui dans une espèce de conférence, où ils étaient entrés avec plus de zèle que de prudence, se sont assez mal défendus. Encouragés par cet essai, leurs adversaires sont venus, lundi dernier (après avoir demandé mon consentement, que je n'ai pu que leur accorder, bien qu'avec répugnance), proposer des questions qui ont amené une discussion suivie, régulière et assez modérée, entre eux et moi, devant un nombreux auditoire, sur la primauté de

saint Pierre. Je crois pouvoir dire que l'avantage a été de mon côté, ce qui est d'autant moins surprenant que l'argumentation a été renfermée dans le champ de la Bible ; ce dont j'avais fait une condition à mon consentement. Ils ont annoncé l'intention de revenir proposer d'autres questions ; j'ai répondu que chacun est libre d'en proposer; mais qu'il ne fallait pas que nos réunions dégénérassent en discussion pure, et que le premier but en est l'édification. Voici en deux mots mon plan : ne pas chercher les discussions, mais ne pas les fuir non plus; au reste, l'expérience nous guidera. Ceci montre que l'Évangile commence à exciter l'attention publique. Nous avons eu sept nouveaux communiants, le 5 de ce mois, qui tous nous donnent d'excellentes espérances, tous catholiques. J'admire la beauté de notre position pour l'évangélisation, spécialement à l'égard des catholiques, en ce que notre établissement n'a point un caractère protestant. Oh ! que Dieu nous a bien conduits en cela ! Ainsi, tout ce qui cherche le Sauveur est comme contraint de couler vers nous, comme l'eau dans la mer.

C'est dans ce temps où l'œuvre présente un aspect plus *promising* que jamais qu'on m'appelle ailleurs. Oh ! que Dieu m'éclaire ! Je n'ai encore reçu de réponse ni de Genève, ni de Paris. Blanc, de Mens, me conseille de ne pas quitter mon poste. Il croit qu'il est plus important que celui qu'on me propose à Genève, et que mon éloignement com-

promettrait gravement l'œuvre entreprise ici. Je crois pouvoir dire que je ne penche d'aucun côté. Mon âme attend le Seigneur.

Je suis seul pour le présent. Je me propose d'appeler un suffragant; un ami anglais qui m'avait donné de quoi en entretenir un du 1er février 1834 au 1er février 1835, vient de m'annoncer qu'il est dans l'intention d'en faire autant jusqu'au 1er février 1836. Mais j'attends la décision de la question qui me concerne. Et cependant un temps précieux s'écoule, et ce retard m'inquiéterait, si je ne pensais que cela aussi est dirigé du Seigneur. Laharpe m'a aidé cinq semaines et remplacé durant mon voyage à Genève. Il promet de devenir un ouvrier actif, capable et dévoué, pour la prédication de l'Évangile, à laquelle il se croit appelé plutôt qu'au pastorat. Nous avons eu toute sa famille ici quelques jours, et avons eu plaisir à connaître cette maison toute animée d'une même foi.

Notre Conseil a désiré d'être augmenté de deux membres : on nommera donc deux nouveaux diacres dans la prochaine réunion du troupeau. Nos écoles, l'instituteur et l'institutrice vont assez bien. Dieu est avec nous. Qu'il soit surtout en nous, et en vous, chers amis.

Votre affectionné frère.

53. A son Frère M. Valdemar Monod.

Lyon, 12 Février 1835.

Bien cher frère,

...Je revenais de Genève quand je t'ai écrit, et tu te rappelles que je m'étais décidé à n'accepter la vocation de la Société Évangélique que si le Seigneur levait et les obstacles genevois et les obstacles lyonnais : mon remplacement et les ressources de l'Église. Les obstacles genevois ont paru tendre à se lever ; mais, au contraire, les obstacles de Lyon n'ont fait que devenir plus considérables. Mon remplacement : j'ai trouvé que je ne pouvais appeler à une place si délicate et si spéciale ni L., ni aucun autre jeune homme sans expérience. Les ressources de l'Église : la réponse des frères de Paris, que je considérais comme représentant les chrétiens de France, à l'ouverture que je leur avais faite, était aussi décourageante que possible, puisqu'ils estimaient que mon éloignement réduirait les ressources du dehors de la moitié au moins, et peu après, mon correspondant de Londres, que je puis considérer comme représentant nos bienfaiteurs étrangers, dont il est le plus généreux[1], m'a écrit qu'il était surpris que j'eusse pensé un seul moment à quitter Lyon et une telle œuvre pour Genève, si riche

[1] M. Leveson Gower.

en ouvriers, et que, si je m'en éloignais, il en concluerait que le Seigneur « avait résolu d'enlever de cette ville son chandelier pour l'abandonner à ses ténèbres. » En conséquence j'ai refusé, provisoirement en novembre, et définitivement en janvier, l'appel de nos frères. Que le Seigneur choisisse pour eux l'ouvrier qui convient le mieux. Je serais porté à croire qu'ils l'ont tout près d'eux, en Gaussen.

Le 19 octobre commencèrent les Conférences qui finirent le 11 décembre. C'est un des épisodes les plus vifs et les plus intéressants de ma carrière pastorale[1].

24 à 29 Octobre, séjour de Blanc, de Mens, qui nous a donné quelques bons conseils, fruits de son expérience et de sa capacité pour la conduite des affaires, en particulier d'employer davantage les femmes ; d'établir une réunion de prières des mères pour leurs enfants (divers obstacles ont empêché l'exécution de cet excellent projet, jusqu'à présent) ; d'assurer, si possible, à l'Église des ressources régulières, et de ne pas négliger les protestants, mais de chercher quelque ouverture auprès d'eux. Je suis heureux de pouvoir dire que les préventions des protestants paraissent diminuer : nous avons la joie d'en voir quelques-uns de loin en loin dans la chapelle, et c'est un grand pas ; d'autres, qui n'osent pas venir encore, regrettent ma prédication,

[1] Voir le *Récit des Conférences* (brochure).

et nous avons lieu de penser que les barrières qui retiennent, soit catholiques, soit protestants, de venir à nos exercices religieux, diminueraient beaucoup, si nous avions un local plus vaste, plus commode, et où l'on fût moins en vue.

29 Octobre - 3 Novembre. Séjour du Hon[ble] and Rev. William Wingfield, ministre anglican, irlandais, homme rempli d'onction et d'amour. Il chercha à voir et à réunir les Anglais établis dans notre ville. Il fut navré de l'état où il les trouva : nos ouvriers français les ont rendus pires qu'eux-mêmes, comme les pharisiens faisaient leurs prosélytes. Il prêcha pour eux, deux fois, dans la chapelle, le 2 novembre; car il en vint peu, et l'auditoire, qui fut d'une trentaine de personnes, se composait en bonne partie de Français connaissant la langue anglaise, et que nous avions invités. Il n'y a au surplus ici que fort peu d'Anglais; de cinquante à cent personnes, la plupart ouvriers de fabriques ou employés des bateaux à vapeur. Depuis ce moment, notre attention a été attirée sur cette petite colonie, et nous cherchons ce que nous pouvons faire pour eux. Au besoin, Milsom pourrait diriger une *École du dimanche* pour leurs enfants, avec l'aide de quelques dames, et moi je pourrais leur donner tant bien que mal quelques prédications. Mais nous avons été trop chargés de besogne dernièrement pour rien entreprendre de nouveau. — Dans la réunion de missions du premier lundi de décembre, je recom-

mandai aux prières et à la charité du troupeau la population anglaise ; d'où je pris occasion, pour inviter les membres allemands du troupeau, à chercher ce qu'ils pourraient faire pour évangéliser la population allemande, qui est bien plus considérable. Ces bons frères ne laissèrent pas tomber à terre cette exhortation. L'un d'eux surtout, Bucheimer, cordonnier, des environs de Bâle, qui s'était occupé avec quelques amis de pensées semblables, vit dans mon exhortation un appel par lequel le Seigneur voulait achever de les confirmer dans leur résolution, et poussa la chose activement : les frères allemands se réunirent pour examiner avec moi comment ils pourraient commencer, et nous convînmes qu'à l'exemple de ce qui s'est fait à Neuchâtel, nous établirions une réunion le dimanche, qui serait présidée, faute de ministre, par un frère laïque, et dans laquelle les allemands, membres du troupeau, pourraient tous et seuls prendre la parole pour s'exhorter mutuellement et pour annoncer l'Évangile. Cette petite réunion va bien ; il y vient quelques personnes du dehors ; l'auditoire est d'une quinzaine de personnes, et il croît insensiblement.

Que je voudrais pouvoir vous parler des nouveaux communiants admis ces derniers mois ! Mais c'est là qu'il faut donner des détails ou ne rien dire. Quelques-uns de nos nouveaux frères sortis du catholicisme nous réjouissent beaucoup. Nous avons eu

beaucoup d'encouragements cet hiver. Heureux si nous étions plus unis entre nous ! Mais il manque quelque chose à la charité intérieure. Il faut m'arrêter. Il est près de minuit. Adieu, que le Dieu de paix vous donne la paix en toutes manières. Gloire à Lui !

Votre affectionné frère.

54. A Mademoiselle F. J...

Lyon, 13 Mars 1835.

Mademoiselle et chère sœur en J.-C.,

Je n'hésite pas à vous appeler de ce nom, parce que je vois que le Saint-Esprit vous a donné la conviction du péché, et que c'est par là qu'une âme est poussée vers la croix. Remarquez que saint Paul, au commencement de l'Épître aux Romains, ayant à établir que l'homme est justifié par la foi (I, 17), établit d'abord qu'il est perdu par ses œuvres, et emploie près de trois chapitres à développer cette vérité, bien qu'elle ne soit à cette place que préparatoire, tandis qu'il ne réserve pour la vérité principale que les derniers versets du chapitre III. Pourquoi cela ? Si ce n'est parce qu'une âme qui est convaincue de péché est bien préparée pour croire au salut, et qu'entre la question : *Que dois-je faire pour être sauvé ?* (Act. XVI, 30) et la réponse : *Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé* (31), il ne doit point y avoir d'intervalle.

Ne vous étonnez donc point si le Seigneur vous donne une vue claire de vos péchés, avant de vous accorder la joie de son salut. Plus vous aurez souffert, plus aussi vous vous réjouirez de sa délivrance. Il me semble avoir observé que les âmes qui sont demeurées ainsi quelque temps sous la loi, sont celles qui ont ensuite le plus de fermeté et de paix dans la foi. Mais il ne faut pas en rester là. Qu'attendez-vous pour croire au salut de Jésus-Christ? Croiriez-vous que le Seigneur ne soit pas encore disposé à vous recevoir? Ah! ce serait mal connaître son amour. Il ne demande qu'à répandre sur vous toutes ses grâces. Mon enfant, dit-il, *donne-moi ton cœur!* et encore : *Ouvre la bouche, et je la remplirai.* N'attendez rien. Recevez-le. Donnez-vous à lui. Aujourd'hui même, réjouissez-vous dans sa paix, et chantez le cantique d'Ésaïe XII.

Vous vous tourmentez de n'avoir point d'amour, mais commencez par croire et par vous réjouir; et puis vous aimerez : « Celui à qui il a été beaucoup pardonné, *doit aimer* beaucoup », dites-vous : le Seigneur ne dit pas précisément cela, mais il dit que *celui auquel il a été beaucoup pardonné, aime beaucoup.* (Ce ne sont pas ses termes, mais cette pensée est évidemment contenue dans Luc VII, 47.) Cet amour n'est pas ici présenté comme un devoir, dont l'accomplissement procure le pardon et la paix; mais comme un retour naturel, qui suit le don du pardon et de la paix. Allez à l'amour par la paix,

non à la paix par l'amour. Croyez, réjouissez-vous et vous aimerez.

Que le Seigneur vous remplisse de cette foi, pour que vous soyez remplie de cet amour ! Je lui présente la même prière pour votre bonne mère, et pour votre maison. Et je la lui présente plus spécialement en vue de votre maladie. Le Seigneur vous afflige... mais dans son amour. Ne vous a-t-il pas déjà fait beaucoup de bien par les maux que vous souffrez ? Qu'il vous rétablisse, s'il le croit bon pour vous et pour ceux que votre état afflige — il n'a qu'à dire une parole. Mais de quelque manière qu'il dispose de vous, en ce qui regarde cette vie d'un jour, qu'il vous donne *la vie* qui est en Jésus, et qu'il vous la donne en abondance. C'est là ce que je lui demande, et non pas moi seul, mais aussi ma famille, et notre Église, aux prières de laquelle je vous ai recommandée.

Que la paix soit avec vous !

Votre affectionné frère et serviteur en J.-C.

55. A Madame Évesque.

Lyon, 22 Juin 1835.

Ma chère Madame,

J'espère que je ne négligerai point de prier Dieu, comme vous me le demandez, pour qu'il vous accorde toutes les lumières qui vous sont nécessaires

dans la position difficile — oui, bien difficile — qu'il lui a plu de vous assigner.

Avant tout, soyez bien persuadée que c'est surtout par vos œuvres, par une vie sérieuse, toute de renoncement à vous-même et de paix dans le Seigneur, que vous pourrez le mieux défendre la vérité de Dieu et fermer la bouche — mieux encore, avec la grâce de Dieu, ouvrir le cœur — à ceux qui s'opposent à l'Évangile. Cela est vrai pour tous les disciples du Sauveur, et plus spécialement pour une femme ; et par-dessus tout pour une femme placée comme vous l'êtes.

Cependant il importe aussi de défendre la cause de Dieu de votre mieux par vos discours, quand l'occasion vous en est présentée. Pour cela, je vous recommande surtout deux choses. Donnez beaucoup de temps à la prière, surtout le matin, de manière que vous puissiez demeurer habituellement en présence de Dieu, n'être jamais surprise par l'adversaire, et regarder au Seigneur pour vous fournir des réponses sages et véritables : car de telles réponses, c'est en lui, non en nous, qu'il faut les chercher. Un mot dit avec le regard tourné vers Jésus, et avec l'onction du Saint-Esprit et de la charité, convaincra plus et touchera plus que les meilleurs arguments les mieux développés, si nous ne sommes pas dans la communion du Seigneur. Ensuite, donnez beaucoup de temps aussi à la lecture, à la méditation de l'Écriture sainte, et comme c'est par de simples

citations du Livre que notre Maître répondit dans le désert à toutes les attaques de l'ennemi, c'est aussi dans la Bible que nous devons chercher nos réponses. C'est un arsenal de toutes armes, contre tous périls et tous ennemis.

Recevez l'assurance de mes sentiments respectueux et fraternels.

56. A Monsieur le Pasteur Chabal.

Lyon, 24 Juillet 1835.

Cher ami,

J'ai reçu votre lettre hier soir... je sens trop qu'il n'appartient de vous soutenir et de vous consoler qu'à Celui *qui a mis sa vie pour nous*. Quel autre que lui sait aimer? quel autre délivrer? quel autre comprendre même toute la profondeur, toute l'amertume de votre douleur? Nous crions à Dieu pour vous. Seul, avec ma femme, avec ma maison, je lui demande pour vous, pour votre enfant, pour votre belle-mère et votre belle-sœur, tout ce qui est nécessaire pour supporter le coup dont il vous visite en chrétien, en ministre de Christ.

Cher frère, que la coupe qu'il vous donne à boire est amère! Mais que sa tendresse et sa fidélité envers vous a été admirable! Votre cœur altéré et affamé, et trouvant enfin en lui ce qu'il cherchait sans le connaître; votre union, si courte, hélas! Mais si bénie; les grâces accordées à votre chère C.;

la paix dans laquelle elle s'est endormie ; la mort chrétienne de votre belle-sœur ; tant de fruits que tant d'épreuves ont portés, tant de fruits qu'elles portent encore, n'en doutons point, — que de sujets de bénir le Seigneur, et de confesser qu'il fait tourner toutes choses au bien de ceux qui l'aiment !

C'est aussi lui qui se tiendra aujourd'hui plus près de vous que jamais dans votre deuil ; qui vous donnera une paix profonde dans le profond déchirement de votre cœur ; qui fera trouver à votre belle-mère et à votre belle-sœur la paix et la consolation au pied de la croix ; et qui vous unira tous à lui et en lui, d'autant plus étroitement qu'il vous aura plus douloureusement détachés de tant de joies et de tant d'espérances.

Hélas ! celui qui vous exhorte, cher ami, est le plus pauvre, le plus faible de vos frères, facilement troublé, souvent abattu, qui sait à peine ce que c'est que de *se réjouir* dans le Seigneur, et qui désire de recevoir de vous l'exemple de glorifier le Seigneur et de lui rendre amour pour amour.

Que Jésus soit avec vous, en vous ! Qu'il tienne vos yeux fixés sur lui ! Qu'il remplisse votre cœur de son amour et couronne votre ministère de ses fruits les plus précieux ! Votre tendrement affectionné et affligé.

P. S. Je prie la mère et la sœur de votre amie de recevoir ici l'expression de ma vive sympathie, de

mon affection chrétienne et de mes prières. Que le Seigneur garde votre petit enfant !

57. A L'Église Évangélique de Lyon.

Plombières, 16 Août 1835.

J'ai été très particulièrement en esprit avec vous hier, mes chers amis; et non seulement moi, mais quelques amis qui sont ici avec moi. Nous nous sommes réunis le matin entre onze heures et midi, et le soir entre six et sept, pour prier pour vous et pour confesser à Dieu nos péchés et ceux de son peuple. Quant à moi, dans mes prières particulières, j'ai commencé par confesser au Seigneur mes propres péchés, comme chrétien et plus spécialement comme pasteur; — et je lui ai confessé ensuite ceux de l'Église qu'il m'a appelé à conduire. J'ai trouvé, en moi et en vous, beaucoup, beaucoup à reprendre; tellement qu'au lieu de nous étonner que le Seigneur ne nous bénisse pas davantage, nous avons sujet d'admirer plutôt qu'il nous supporte avec tant de miséricorde. Ce qui m'a paru manquer plus spécialement au milieu de nous, c'est un esprit d'amour: amour pour le Seigneur; amour entre nous; amour réciproque du troupeau et du pasteur. Je recommande à votre sérieuse méditation ce dernier point. L'institution des pasteurs dans l'Église est du Seigneur; et si les rapports entre les pasteurs et les troupeaux ne sont pas tels qu'ils

doivent être; si les pasteurs manquent d'amour, ou de vigilance, ou d'un exercice à la fois humble et ferme de l'autorité que le Seigneur leur a donnée pour conduire ses troupeaux, et du soin qu'il leur a confié de les servir; — si les troupeaux manquent d'amour, de confiance ou de prières pour les pasteurs, s'ils n'ont pas pour eux *un amour singulier,* et un esprit d'obéissance et de soumission, une Église ne peut pas bien marcher. Que le Seigneur nous enseigne, vous et moi!

Une autre chose qui manque parmi nous, c'est un esprit d'humilité; de là ce faux esprit d'égalité, dont je vous ai parlé plus d'une fois, et qui fait un si grand mal dans notre Église. Je demande ardemment au Seigneur de nous délivrer de cette funeste influence de l'esprit du siècle, et de nous faire bien comprendre cette précieuse parole : *Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Dieu.* Il nous manque aussi beaucoup de vie spirituelle; il y a chez nous beaucoup plus de foi de paroles que de vraie foi fructifiant en bonnes œuvres. Ah! mes chers amis, *appliquons-nous les premiers aux bonnes œuvres,* ce ne sont pas elles qui nous justifient, sans doute; mais sans elles notre foi est morte, et nous sommes encore dans nos péchés. Plusieurs, je le crains, abusent étrangement de la grâce de Dieu, et négligent les bonnes œuvres, et les efforts pour bien faire, sous prétexte que le salut est par grâce: qu'ils sachent bien que, quelle que soit leur foi, *sans la sanctification nul ne*

verra le Seigneur. Il y a aussi parmi nous beaucoup d'ignorance; beaucoup d'entre nous n'ont pas été instruits de la Parole de Dieu dans leur jeunesse, et négligent d'y suppléer maintenant; et plusieurs font des choses mauvaises selon cette Parole, sans paraître savoir qu'elles soient mauvaises.

Nous avons à gémir aussi sur l'éducation des enfants; il faut un grand changement à cet égard. Pères de famille, avez-vous un culte domestique, bien régulier, dans vos maisons, et les conduisez-vous selon le Seigneur? Maris, aimez-vous vos femmes? femmes, êtes-vous soumises à vos maris? Pères et mères, élevez-vous vos enfants sous la discipline du Seigneur? Enfants, obéissez-vous à vos parents en toutes choses selon le Seigneur? Maîtres et serviteurs, observez-vous les devoirs que Dieu vous a prescrits, les uns envers les autres? Jeunes gens, êtes-vous parés d'humilité? Jeunes filles, êtes-vous revêtues de modestie? Frères diacres, prenez-vous garde au ministère que vous avez reçu du Seigneur? et vous aussi, frères évangélistes, colporteurs, etc.? En vous adressant ces questions, chers frères, j'en adresse de semblables à moi-même, et à ce cher frère que le Seigneur a conduit au milieu de vous, pour me remplacer en mon absence. Enfin, mes bien-aimés, humilions-nous tous profondément. Nous avons été infidèles, nous avons péché, chacun en sa place. Baptise-nous, Seigneur, de ton Esprit; crée en nous un cœur net,

et renouvelle en nous un esprit droit; et fais que cette Église recueille de la journée d'hier un fruit précieux et permanent!

Souvent, sans doute, chers amis, vous désirez comme moi que le règne de Dieu s'étende à Lyon, que l'Église croisse, que Dieu nous donne un local plus vaste... Mais comment le ferait-il, si nous ne sommes pas plus saints? Rappelons-nous bien ce qui est écrit: *Sois fidèle dans les petites choses*, et je t'en confierai de plus grandes; — que notre ambition soit non d'être grands, mais d'être fidèles; appliquons-nous seulement à faire bien ce que Dieu nous donne à faire aujourd'hui, et le Seigneur aura soin du lendemain, et saura bien glorifier son nom.

Je vous recommande instamment, vous et le serviteur de Dieu qui vous annonce sa Parole, à Dieu et à la Parole de sa grâce.

Votre affectionné frère et pasteur.

Dimanche, 23 *Août*. Mes chers frères et sœurs en Jésus-Christ. Je rentre d'une promenade durant laquelle je vous ai recommandés tous, nom par nom, à la grâce de notre miséricordieux Sauveur; chacun selon ses besoins, autant qu'ils me sont connus. Que Celui qui seul connaît toutes choses enrichisse chacun de vous de ses dons les plus précieux! Qu'il fasse de nous un peuple de frères et de saints!

Qu'il ferme la bouche aux méchants et ouvre les yeux de ceux qui ont le cœur droit par l'abondance de sainteté et de vie spirituelle qu'il aura mise en nous! Chers amis, quelle mission, quelle œuvre est la nôtre! que de bien ne pouvons-nous pas faire dans cette grande ville, si notre lumière luit devant les hommes. C'est la sainteté de notre vie, plus que les discours, plus que les discussions, plus que la prédication elle-même, qui contribuera à l'avancement du règne de Dieu. Il ne faut pas nous dissimuler que les obstacles que nous rencontrons, les préjugés, les ténèbres, contre lesquels nous avons à lutter, sont formidables... Croyons, prions et perfectionnons notre sainteté dans la crainte de Dieu, pour que nous lui soyons une armée dévouée, par le moyen de laquelle il puisse abattre les forteresses de Satan. Car *il ne lui est pas plus difficile de délivrer avec peu de gens qu'avec beaucoup de gens.*

Lundi, 24. J'apprends avec joie que les frères M. et M. sont allés à Genève pour le Jubilé. Que le Seigneur les y accompagne, et fasse servir cette fête à l'avancement de son règne! Nous devons en effet nous souvenir avec reconnaissance de la grande lumière que le Seigneur a répandue dans son Église il y a trois cents ans, et chérir la mémoire des instruments glorieux qu'il a choisis pour avancer son règne à cette époque, tels que Luther, Calvin, etc. Nous recueillons encore aujourd'hui les fruits de

leur travail et de leurs souffrances: car c'est des Églises fondées par eux que la vérité est sortie de nos jours pour se répandre au loin dans le monde. Au reste, en même temps que le Seigneur a suscité un si grand réveil dans les Églises protestantes et par leur moyen dans les Églises catholiques, il agit aussi ailleurs directement sur l'Église catholique. On en a vu plusieurs exemples en Allemagne; et maintenant on en voit aussi en France. Il se publie de temps en temps des ouvrages, écrits par des catholiques-romains, encore attachés à Rome, où, avec quelques erreurs sans doute, on trouve cependant une foi vivante dans la grâce du Seigneur Jésus. Je lis dans ce moment un livre de ce genre. M. Bautain, professeur de théologie à Strasbourg, catholique, mais catholique pieux, a amené plusieurs jeunes gens du monde à la foi, entre autres quatre jeunes Juifs, et en outre plusieurs membres de la famille de l'un d'entre eux. J'ai lu l'histoire de la conversion de quelques-uns d'entre eux et j'ai été vivement réjoui de trouver que ce n'est pas seulement un changement de nom, mais, autant que j'en puis juger, un changement de cœur qui a été opéré en eux. Que le Seigneur daigne les éclairer pleinement par sa Parole, et les dégager de toute autorité d'homme, afin qu'ils le servent en toute vérité et en toute joie!

Que la paix soit avec vous.

Votre affectionné pasteur et frère.

58. A L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE DE LYON.

Plombières, 30 Août 1835.

Bien-aimés en Jésus-Christ,

Que la grâce du Seigneur, l'amour du Père, et la communion du Saint-Esprit soient avec vous!

Je suis constamment occupé de vous devant le Seigneur. Chaque jour je vous recommande *à lui et à la Parole de sa grâce;* et chaque jour aussi je porte devant lui les infirmités et les péchés de notre pauvre Église. Je cherche devant lui ce qu'il faut que nous fassions pour avoir plus de vie, plus de prospérité spirituelle... et je vois toujours plus que ce n'est pas par quelque moyen nouveau et extraordinaire que nous y parviendrons, mais par un emploi plus fidèle des moyens qui nous sont connus à tous, la lecture de la Bible, la prière, les entretiens spirituels et la communion fraternelle. Ce dernier point surtout m'a fortement occupé aujourd'hui. J'ai été conduit à examiner la fin des chapitres II et IV du Livre des Actes, renfermant le tableau de la vie des premiers chrétiens; et j'ai remarqué que ce qui les distinguait essentiellement, c'était la charité. *Personne ne disait que quelque chose de ce qu'il possédait lui appartînt en propre; mais tout était commun à tous; — et la multitude de ceux qui croyaient n'étaient qu'un cœur et qu'une*

âme. Oh! quel amour! C'est par là que le Seigneur les rendit si propres à avancer son règne, parce qu'il avait promis: *c'est à cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres*. Aussi, immédiatement après cette description suivent ces paroles: *Et les apôtres rendaient témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus* **avec une grande puissance,** *et une grande grâce était sur eux tous; et ils se rendaient agréables à tout le peuple; et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Église des gens pour être sauvés.* — C'est par là aussi, mes chers amis, qu'une grande grâce sera sur nous, que le témoignage des prédicateurs sera puissant, et que tous seront contraints de nous reconnaître pour disciples du Seigneur, si nous avons de l'amour, beaucoup d'amour les uns pour les autres. C'est par là encore que serait formé au milieu de nous un esprit de renoncement et de sacrifice qui, dans notre pauvreté, nous rendrait riches pour le Seigneur. C'est par là que l'intérêt, les secours, l'amour, les prières des enfants de Dieu nous seraient assurés. C'est par là enfin que nous aurions une bonne confiance et que nous serions remplis de joie et de toutes sortes de bons fruits...

Appliquons-nous donc à la charité. *Poursuivons la charité*. Que chacun cherche non pas ce que devraient faire les autres pour marcher dans la charité, mais ce qu'il doit faire lui-même. Que

chacun ôte la poutre qui est dans son œil, et il verra ensuite comment il ôtera le fétu qui est dans l'œil de son frère. Et en exhortant les autres à la charité, faisons-le avec charité: car si la charité est recommandée avec amertume, ou dans un esprit de jalousie, elle n'est plus la charité. Que Celui qui est charité nous enseigne lui-même, et fasse que dans une sainte et humble émulation chacun s'efforce, comme s'il courait dans la lice, de remporter le prix de la charité (I Cor. IX, 24).

Adieu, mes chers amis. Que le Seigneur nous fasse la grâce de nous rencontrer bientôt en paix, si c'est sa sainte volonté. Que ce soit pour nous exciter mutuellement à le louer et à le glorifier par toute notre conduite! Qu'il anime pasteur et troupeau d'un nouvel esprit de grâce, de ferveur et de charité! Qu'il fasse que nous marchions tous d'un même cœur dans son chemin, et que nous y jouissions d'une grande paix.

Votre affectionné frère et pasteur.

59. A M. Merlin de Thionville.

Lyon, 29 Octobre 1835.

Monsieur et cher ami,

C'était à moi à vous écrire le premier, pour vous remercier de la bonté avec laquelle vous m'avez invité et accueilli; et si je ne vous ai point prévenu,

je vous prie de n'en accuser que mes occupations, et la prescription qui m'a été faite de travailler et surtout d'écrire le moins possible pendant les premières semaines qui suivent mon retour des eaux.

J'apprends avec douleur le coup dont Dieu vient de vous frapper encore, après tant d'autres visitations; et je le prie de vous donner à tous deux et en particulier à M[me] Merlin un cœur vraiment soumis à sa volonté. Ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre que les afflictions sont des marques de la miséricorde de Dieu et des appels de sa grâce. Si nous considérons ce que nous éprouvons lorsque nous sommes obligés de châtier nos enfants, nous comprendrons quelque chose de ce que le Seigneur *éprouve pour nous* (cette expression est permise, puisque le Seigneur a été fait semblable à nous en toutes choses, excepté le péché), quand il nous afflige. Quel amour dans ses visitations! Mais qu'il faut que nous ayons le cœur mauvais pour qu'il ne puisse le tourner vers lui qu'en déchirant nos autres attachements!

J'avais appris par M. M. que vous attendiez la visite de M. Bautain ; et j'avoue que j'en avais conçu quelque inquiétude, en me rappelant que vous paraissiez encore peu affermi dans la résolution de vous détacher de la communion romaine. Ce qui s'est passé, ce qui se passe encore ici, où l'on écrit contre moi, contre Pyt, etc., où l'on m'engage dans des correspondances au sujet de la

controverse entre le protestantisme et le catholicisme, etc., tout cela, dis-je, m'oblige à sonder cette question plus attentivement, j'ai presque dit plus consciencieusement que je n'avais fait autrefois. Je m'en suis occupé, je m'en occupe encore, avec un profond et vif intérêt, avec prière, et je crois pouvoir le dire, avec impartialité. Oui, je le crois, si le résultat de cette recherche eût été favorable au catholicisme, rien au monde n'eût pu me retenir de me faire catholique. Mais plus j'y pense et plus je m'affermis dans la pensée, dans la conviction, que la doctrine catholique romaine, en ce qui la distingue de la protestante, est une erreur fort pernicieuse. Ce n'est pas que je pense qu'il n'y ait point de difficulté dans le principe protestant et dans son application. J'en trouve d'assez grandes et dont la solution complète ne m'est venue, si elle m'est venue, qu'après assez de réflexions et d'embarras. Dans cette disposition, on est porté à recevoir le catholicisme, seulement pour se tirer des difficultés protestantes, tant qu'on en reste à une vue générale et vague du catholicisme, qui semble en effet un système fort commode et tranquillisant. Je puis concevoir que vous éprouviez cela ; car je l'ai éprouvé aussi. Mais quand vous examinerez le catholicisme de plus près, vous y trouverez des difficultés incomparablement plus grandes qu'au protestantisme. Ou plutôt, vous trouverez des difficultés dans le protestantisme ; mais, dans le catholicisme, impossibilité.

En effet, allez au fond; demandez des notions exactes, précises, appréciables, au lieu des considérations générales de M. Bautain dans son livre. De quoi s'agit-il? Il s'agit de savoir si l'Église romaine possède l'infaillibilité qu'elle s'attribue. Pour la lui reconnaître, il faut que nous en ayons de bonnes preuves. Cherchez ces preuves : dans l'Écriture? vous n'y trouverez que des passages qu'on ne peut appliquer à la matière qu'au moyen d'inductions et d'additions, avec lesquelles *on serait sûr d'avance de trouver dans un livre de cette dimension de quoi prouver une doctrine quelle qu'elle fût*. Les Saint-Simoniens aussi ont trouvé dans la Bible de quoi appuyer leurs doctrines antibibliques. Les chercherez-vous hors de la Bible? mais alors elles n'auront pas un caractère divin; et c'en est assez pour qu'elles ne commandent pas la foi; et comment croire que Dieu nous eût abandonnés à des preuves historiques ou philosophiques sur un point aussi fondamental que le serait l'infaillibilité de l'Église romaine, si elle était véritable? Pensez-y. Vous ne trouverez au fond de toute cette argumentation que quelques considérations philosophiques, incertaines, parce que la raison est faillible. Cet édifice immense n'a pour toute base qu'un raisonnement humain.

Il n'en est pas de même de la foi protestante. Elle s'appuie sur les paroles de Dieu. Après cela, les difficultés qui y restent ne peuvent pas plus l'ébranler que celles qui se trouvent dans tant

d'autres matières, surtout religieuses, l'éternité, l'incarnation, etc.

Le catholicisme est de l'homme et plaît à l'esprit naturel de l'homme. Le protestantisme est de Dieu, et l'homme a peine à y croire. Ce qui plaît dans le premier fait contre lui : ce qui étonne dans le second fait pour lui...

Pour ce qui en est de la question que vous me présentez, si vous devez observer l'engagement que vous avez pris en vous mariant d'élever vos enfants dans la religion catholique, si vous posez la question comme vous le faites dans votre lettre : « Une promesse n'est-elle pas sacrée, *même quand elle est faite à des catholiques?* » je répondrais sans hésiter : « Oui, elle est sacrée, n'importe à qui elle est faite. » Dans votre question et ma réponse ainsi conçues, nous envisageons *le caractère des personnes* à qui la promesse est faite; et je pose ce principe incontestable en morale, que le caractère des personnes envers qui on est engagé ne dispense pas de l'engagement; je porte si loin ce principe que j'ai soutenu même, contre quelques amis, que nous devons nous tenir pour liés par une promesse faite à un fou. Mais si vous envisagez ensuite *le caractère de la promesse elle-même,* et que vous posiez ainsi la question : «*Cette promesse* », suis-je obligé de l'observer? Je répondrai tout différemment, et sans hésiter davantage : « Non. Non seulement vous n'y êtes pas obligé, mais cela ne vous est pas permis. » Voici pourquoi :

Je décompose votre question en ces deux questions : 1° Dois-je observer une promesse qui a pour objet une chose mauvaise devant Dieu? — 2° Élever mes enfants dans la religion catholique, est-ce une chose mauvaise devant Dieu?

A la première question je réponds : Non. C'est une première faute de promettre légèrement. Mais c'en est une seconde d'observer une promesse mauvaise, cela est évident. Essayez un moment de soutenir la thèse opposée : « Un homme a promis une chose mauvaise, il doit la faire. » Quoi donc! Il y aurait donc un cas où un homme ferait bien de faire ce qui est mal devant Dieu? Par exemple (je prends à dessein un exemple extrême, le principe demeure le même), il a promis, étant ivre, de commettre un meurtre : il devra le commettre? Non, sans doute. Il n'a autre chose à faire que de se repentir de sa promesse, et de s'en considérer comme dégagé par le commandement de Dieu. On a dit : « Il n'y a point de droit contre le droit. » On peut dire ici : « Il n'y a point de loi contre la loi. » Je dois obéir à mes parents; oui, c'est Dieu qui l'a dit; mais si mes parents me commandent une chose défendue de Dieu, je ne dois plus obéir. Je dois observer mes promesses; oui, c'est Dieu qui l'a dit, mais si ma promesse m'engage à une chose défendue de Dieu, je ne dois plus l'observer. Ah! si elle m'engageait seulement à une chose contraire à ma volonté, ou à mes intérêts, il faudrait l'observer, sans doute; car

il est écrit que *le juste tient la promesse qu'il a faite, fût-ce à son dommage* (Ps. XV, 4). Mais si elle est contraire à *la volonté de Dieu,* non assurément.

C'est ainsi que juge l'Écriture. Elle a blâmé Hérode d'avoir tué Jean-Baptiste, comme il l'avait promis à la fille d'Hérodias; mais elle n'a pas blâmé saint Paul d'avoir renoncé à persécuter les chrétiens de Damas, comme il l'avait promis au souverain sacrificateur.

Reste l'autre question : Élever vos enfants dans le catholicisme, est-ce une chose mauvaise devant Dieu? Oui, selon moi, puisque je crois que le catholicisme n'est pas conforme à la vérité de Dieu.

Il n'y a qu'une chose, mon cher Monsieur, qui pût donner une apparence mauvaise à votre résolution d'élever vos fils dans le protestantisme : c'est que vous demeurassiez vous-même dans le catholicisme. Car si le catholicisme est mauvais, comment y demeurez-vous? et s'il n'est pas mauvais, comment ne seriez-vous pas lié par votre promesse?

Voici donc ce que je ferais à votre place. D'abord considérant que ma promesse m'engage à une chose mauvaise devant Dieu, je m'en repentirais et n'ajouterais pas à la légèreté de l'engagement le péché de l'exécution. Ensuite je verrais dans la position où cet engagement me place un motif de plus, outre ceux qui existent déjà, pour abandonner moi-même franchement le catholicisme.

Alors, en voyant que vous condamnez le catholicisme par votre propre exemple, ni l'abbé Bautain, ni personne n'aurait droit de s'étonner que vous n'y éleviez pas vos enfants.

Je vous prie d'agréer, Monsieur et cher frère, et de présenter à Madame M. l'assurance de mes sentiments chrétiens, très respectueux et très fraternels en notre Seigneur.

60. A Monsieur Merlin de Thionville.

Lyon, 4 Décembre 1835.

Monsieur et cher ami,

Je me propose de partir mardi matin pour Genève, où je suis appelé pour y donner des prédications durant six semaines. Mon prochain départ ajoute encore à mes occupations ordinaires, et vous excuserez mon laconisme obligé. Je vous suis fort reconnaissant de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Ne craignez point que celle que je vous ai écrite ait nui à ma santé. Je ne suis pas malade à proprement parler; et je m'estimerais bien heureux de vous voir aussi bien portant que moi! Quoi qu'il en soit, c'est Dieu qui fait à chacun de ses enfants sa part, et ce qui doit surtout nous réjouir, c'est qu'il est lui-même « notre part » et « notre héritage », dans le style magnifique de l'Écriture.

Si le catholicisme romain offre un grand danger

aux classes populaires, le formalisme, il en offre un qui ne l'est guère moins aux classes instruites, le philosophisme. C'est toujours le même fond, *le défaut de foi au Saint-Esprit ;* et chacune de ces deux classes mettant à la place ce qu'elle possède. Sans doute le philosophisme catholique romain peut, à la rigueur, subsister avec une piété sincère (je ne voudrais pas dire avec une pleine conversion de cœur ; j'ignore si cela peut être), comme nous le voyons chez M. B... Le formalisme catholique romain le peut aussi, comme nous le voyons chez les gens du peuple. Mais alors même le premier, aussi bien que le second, est un empêchement à l'entrée libre de la vérité et de la sainteté dans le cœur et dans la vie.

Prenez-y garde, cher Monsieur, car le catholicisme a deux formes. L'une sert pour la pratique, l'autre pour la dispute. C'est dans la pratique qu'il faut le prendre pour le voir tel qu'il est. Regardez-le dans son culte, dans ses temples, dans ses prêtres, etc. Là évidemment, vous ne pouvez ni l'approuver, ni le sanctionner même par l'apparence d'une approbation, qu'en vain vous justifieriez dans votre cœur et devant Dieu. Le culte du cœur est le premier ; mais il ne suffit pas : Dieu veut aussi celui de la bouche (Rom. X, 10), qui renferme toute la profession extérieure.

Le christianisme est *vérité*. Le culte du christianisme doit être *sincérité*.

Même le dogme fondamental de la justification par la foi n'existe point dans sa pureté, tant s'en faut, dans l'Église romaine. Encore une fois, consultez la *pratique*. Ce que dit M. A... contre cette doctrine dans sa quatrième conférence, c'est l'expression du sentiment général de l'Église catholique. Que si M. Bautain pense autrement, il fait exception ; mais je ne vois point dans son premier volume la doctrine de la justification par la foi, ni celle de la nouvelle naissance. Le dogme fondamental ne consiste point en paroles : c'est une réalité vivante.

Je n'ai pas le temps de reprendre une à une les erreurs de Rome que vous mentionnez. Mais elle a une erreur fondamentale, funeste, destructive de la grande promesse du Nouveau Testament, qui est celle du Saint-Esprit : c'est son tribunal visible et l'infaillibilité qu'elle lui attribue....

J'ai lu avec peine dans votre lettre que si vous eussiez été élevé dans la religion catholique, vous y fussiez demeuré en la *spiritualisant*[1]. Je vous ferai seulement une question : si un de vos inférieurs, entraîné par votre exemple, fût demeuré dans cette religion, sans la *spiritualiser*, pourriez-vous dire devant Dieu : J'ai contribué autant que je

[1] Bien que né dans la religion catholique, M. M... n'y appartenait que par le baptême. Il avait été élevé sans instruction religieuse et n'avait jamais fait volontairement acte d'adhésion à cette Église.

l'ai pu au salut de cet homme? Cher Monsieur, je ne sais vous parler que franchement, fraternellement : il n'y a pas dans cette pensée ce sentiment profond des droits de la vérité, surtout de la vérité de Dieu, que je demande pour vous et pour moi-même. Même pour vous, vous ne pouvez affirmer que cette conduite fût sans inconvénient. Que savez-vous si le Seigneur vous eût béni dans cette voie, comme il l'eût fait dans une confession franche de toute sa vérité? Vous ne pouvez douter du salut de Fénelon et de saint Vincent-de-Paul? Mais d'abord nous ne devons pas chercher seulement ce qui est tout juste indispensable au salut, mais encore tout ce qui peut servir à glorifier Dieu. Mais surtout la position n'est pas la même; parce que Fénelon et saint Vincent-de-Paul n'étaient pas éclairés sur les doctrines de Rome comme vous l'êtes. Cher Monsieur, soyez simple ; vous n'avez qu'une question à vous proposer : la pure doctrine de l'Évangile se trouve-t-elle dans l'Église de Rome, telle qu'elle est dans la pratique et en réalité? Des deux caractères de la vraie Église, la prédication de la saine doctrine et l'administration des sacrements selon l'institution, l'Église romaine n'a ni l'un ni l'autre : et vous auriez pu y demeurer, par cela seul que vous y eussiez été élevé?

Mais je ne vous parle de ceci que pour vous répondre. J'aime beaucoup votre dégoût pour la controverse. Eh bien! laissez-là, et lisez *Cardiphonia*

et des livres semblables. Le bon M. Gonthier de Nyon me disait un jour : « Si j'étais emprisonné et qu'on ne me permît que deux ouvrages à mon choix, le second que je choisirais, ce serait les écrits de Newton. » Oui, j'abonde dans votre sens. Attachez-vous à la pratique de la vie chrétienne et surtout de la charité ; et cela même vous sera une lumière. *Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père qui est au ciel, il connaîtra touchant la doctrine si elle est de mon Père ou si elle est de mon chef.*

Je suis votre lettre. Je ne voudrais pas rentrer dans la controverse... et pourtant je voudrais expliquer ce que j'ai voulu dire par ces difficultés que je trouve dans le principe protestant. J'ai voulu parler de difficultés du genre de celles qui peuvent se trouver dans une chose bien démontrée ou clairement révélée, comme, par exemple, dans l'éternité de Dieu, dans l'incarnation, etc., et qui tiennent non à un défaut de certitude dans cette matière, mais à un défaut de perfection dans notre lumière. Sur la prédestination, ce que j'ai lu, je crois, qui m'a le plus satisfait, c'est un morceau de quelques pages en anglais, par un théologien du nom de Payne, sur Romains IX. Mais, quelque profonde que soit cette question, *dans la pratique,* comme vous l'observez avec tant de justesse, elle ne saurait vous troubler, et la pratique, n'est-ce pas l'essentiel ?...

Ce qui m'a le plus réjoui dans votre lettre, c'est

d'apprendre que vous avez établi un culte domestique dans votre maison. Que le Seigneur vous y fasse trouver beaucoup de douceur et de fruit, et à toute votre maison !

La raison principale pour laquelle le Seigneur défendait quelquefois (pas toujours, voy. Luc VIII, 39) aux malades qu'il avait guéris de publier ses miracles, c'est, je crois, qu'il ne voulait pas irriter plus qu'il n'était nécessaire ses adversaires, et avancer ainsi le moment de sa mort. C'est un trait de cette haute sagesse qu'il alliait à une parfaite abnégation. Peut-être se joignait-il à cette considération un motif d'humilité (És. XLII, 2). Peut-être encore veut-il nous apprendre par là que tous ne sont pas propres à prêcher son Évangile, et que plusieurs doivent le faire en œuvres plutôt qu'en paroles. Comme vous, la doctrine des démons m'a longtemps repoussé. Je ne l'ai reçue que quand Dieu m'a fait la grâce d'écouter sa Parole comme un enfant... Hélas ! que je voudrais avoir davantage de cet esprit ! Il faut la recevoir, ou rejeter le Nouveau Testament : je n'ai pas vu de milieu, et réflexion faite, je n'y ai rien trouvé de contraire même à la saine philosophie. Ceux qui veulent *explain it away* par des effets d'imagination, sont réduits à prêter de l'imagination aux pourceaux (Marc V, 13). *O stultam sapientiam!*

Je suis confus de ce que vous me dites d'obligeant sur notre courte entrevue... De notre côté,

Hosemann et moi nous en avons conservé un souvenir particulier et profond.

61. A l'Église Évangélique de Lyon.

Genève, 29 Décembre 1835.

Mes chers amis,

Cette lettre vous parviendra, Dieu voulant, à la fin de cette année. C'est un temps qui nous appelle d'une manière particulière à *compter nos jours, afin que nous en prenions un cœur de sagesse.* Si nous regardons en arrière sur l'année qui vient de s'écouler, la première chose qui nous frappera, comme toujours, c'est la bonté avec laquelle Dieu nous a comblés de ses biens et la patience avec laquelle il nous a supportés. Il a prolongé nos jours; il nous a nourris de sa Parole; et il n'a tenu qu'à nous que nous n'ayons été constamment rassasiés des biens de sa maison. Il a consolé nos cœurs dans l'épreuve et nous a délivrés de plusieurs détresses; et bien qu'il ne nous ait point laissés sans épreuves, et que plusieurs de nous soient encore visités par la maladie, ou par la pauvreté, ou de quelque autre manière, cependant il ne nous a pas laissés non plus sans témoignages de sa miséricorde et de sa délivrance, *bien que nous n'en connaissions point le nombre.*

Nous trouverons aussi dans les souvenirs de cette

année plusieurs sujets d'humiliation devant Dieu. Quand nous considérons comment nous avons répondu aux grâces diverses de notre Dieu, et comment nous l'avons servi, nous avons bien sujet de nous joindre à la prière du pauvre publicain : *O Dieu, sois apaisé envers moi pécheur !* Nous avons entrepris de bonnes choses, mais où est notre persévérance ? où est cette foi qui transporte les montagnes ? cet amour auquel tous doivent nous reconnaître pour les disciples de Jésus ? cette humilité qui doit nous faire regarder les autres comme étant au-dessus de nous ! Pour moi, mes chers frères et mes chères sœurs, je m'humilie tout le premier devant le Seigneur pour la manière dont j'ai exercé au milieu de vous le ministère de la Parole. Tous ensemble, pasteur, diacres, frères et sœurs, reconnaissons que *ce sont les gratuités de l'Éternel, que nous n'avons point été consumés, parce que ses compassions ne sont point taries.*

Il y a deux choses, mes chers amis, qui me donnent à penser que le Seigneur n'est probablement pas content de nous. La première, c'est qu'il ne nous a point encore accordé un local plus vaste et plus convenable pour la prédication de sa Parole, bien que nous en sentions depuis longtemps le besoin. La seconde, c'est qu'il nous a laissé manquer, depuis plusieurs mois, des secours qui nous sont nécessaires, et qu'il nous avait envoyés jusqu'alors si exactement à mesure du besoin. Recher-

chons nos voies, chacun de nous ; et tournons-nous de tout notre cœur vers le Seigneur en lui disant : *Me voici, pour faire, ô Dieu, ta volonté,* toute ta volonté, rien que ta volonté !

Je recommande particulièrement à vos prières les deux sujets dont je viens de parler. Il semble bien désirable que la Parole de Dieu puisse être prêchée à un plus grand peuple ; toutefois il connaît mieux que nous ce qu'il faut faire et en quel temps, et nous pouvons être en paix pourvu que nous soyons fidèles. Demandons-lui, pour sa gloire et non pour la nôtre, qu'il amène un plus grand peuple pour entendre sa Parole, et qu'il choisisse lui-même un lieu pour évangéliser et pour faire retentir dans toute la ville le son de l'Évangile. Il faut que tout ce peuple entende annoncer la bonne nouvelle de la grâce. Confions-nous aussi en lui pour nous porter secours : *l'or et l'argent sont à lui,* et il nous a dit : *Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point.*

Soyez donc fermes et inébranlables, travaillant de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur ; puisque vous savez que votre travail ne sera pas inutile auprès du Seigneur. Chacun en sa place, redoublons d'activité pour glorifier le nom de Dieu ; mais que ce soit d'une activité paisible, humble et douce, dans l'esprit de l'Agneau de Dieu. Rappelons-nous ce qui est écrit : *Bienheureux les débonnaires. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice.* Que les diacres soient fidèles dans l'exercice de leur charge.

Que les pères et mères de famille veillent soigneusement sur leurs enfants et sur leurs maisons. Que les jeunes gens et les jeunes filles veillent sur eux-mêmes, se gardant des désirs de la jeunesse, et s'estimant heureux de consacrer dès le commencement toute leur vie à Celui qui nous a aimés ; n'étant point légers, mais graves, doux, humbles et purs en toutes choses. Au reste, réjouissez-vous au Seigneur, qui achèvera ce qui vous concerne ; et priez aussi pour moi et pour le serviteur de Dieu qui me remplace auprès de vous, afin que nous prenions garde à l'administration que nous avons reçue de notre Seigneur, et que nous l'accomplissions.

Bien que je ne me sois décidé qu'avec peine à me séparer quelques semaines de vous, mes chers amis, je vois cependant, avec reconnaissance envers le Seigneur, que c'est lui qui a conduit ici mes pas, et qu'il daigne y bénir mon ministère. Un auditoire beaucoup plus nombreux que de coutume se réunit dans l'Oratoire, et beaucoup de personnes entendent l'Évangile, auxquelles il n'est point ordinairement annoncé. J'ai beaucoup de prédications et de travail, et ne suis pas moins occupé qu'à Lyon. J'ai éprouvé assez de fatigue depuis quelques jours, et me recommande à vos prières.

Le Seigneur a ici une œuvre bien intéressante, et le diable y a aussi des forces formidables. Demandez à Dieu qu'il se glorifie ici dans son peuple, et surtout qu'il y unisse ses enfants tous entre eux, pour

ne former qu'un cœur et qu'une âme, et montrer ainsi devant le monde qu'il n'y a qu'une foi et qu'un Esprit.

Je vous salue fraternellement dans l'amour du Seigneur, et prie pour vous tous.

Votre affectionné pasteur et frère.

P. S. Mes souhaits pour vous, pour la nouvelle année, sont écrits en II Cor. IX, 10, et Hébr. XIII, 20, 21. Je prie le Seigneur de consoler ceux d'entre vous qui sont affligés, et particulièrement de soulager les pauvres, qu'ils regardent la promesse, Héb. XIII, 5, 6, et qu'ils s'attendent à Celui à qui on ne s'est jamais attendu en vain.

62. A Monsieur Merlin de Thionville.

Aux Délices, près Genève, 21 Janvier 1836.

Monsieur et cher ami,

Le nom de la maison où je demeure depuis quelques semaines n'est pas sans instruction, et nous rappelle le grand changement que Dieu a fait dans ce pays. C'est la campagne *des Délices* que Voltaire a habitée dix ans, et d'où il a infecté Genève de ses doctrines impies... Elle est occupée maintenant par un homme dont l'influence et la fortune, qui est considérable, est dévouée, comme son cœur et sa maison, au service du Seigneur, le respectable

Henri Tronchin, président de la Société Évangélique. Il m'a donné l'hospitalité, durant les quelques semaines que je suis venu passer ici avec toute ma famille, appelé par la Société Évangélique pour travailler en diverses manières à l'avancement du règne de Dieu. Je suis sur mon départ, cependant je me propose d'aller dimanche à Lausanne, avant de retourner à Lyon, où je dois reprendre mes fonctions le 31...

Je pense que des traités du genre de *Pourquoi votre curé*, etc., ne doivent être distribués qu'avec discernement, et que l'excellent colporteur G. n'a pas suffisamment réfléchi en le donnant à vos domestiques sans vous consulter. Si vos domestiques se refusaient à assister à votre culte, voici à votre place ce que je ferais. Je ne leur en ferais point une obligation; mais j'essayerais de leur montrer avec douceur qu'ils ont tort, et s'il en résultait la nécessité de leur faire remarquer l'erreur de la voie où on les conduit, j'entrerais avec foi dans la discussion, parce que ce serait la conduite du prêtre qui m'y aurait contraint. Que si je ne pouvais vaincre leur résistance, après quelque temps écoulé, je tâcherais, sans rien précipiter, de trouver d'autres domestiques, mais pas des domestiques du monde, qui promettraient de désobéir au prêtre, mais des domestiques pieux, qui seraient portés de cœur vers les choses de Dieu.

Il en est de la traduction de la Bible comme de

son interprétation. On peut l'interpréter à faux même dans les points fondamentaux de la foi, si l'on n'est pas soumis de cœur à sa divine autorité ; mais si on la lit avec soumission et avec prière, on a la promesse de Dieu pour garant qu'on sera préservé de ce malheur, dirai-je? ou de ce péché. L'erreur de ceux qui interprètent à faux la Parole de Dieu et n'y voient point les doctrines du salut, ne vient point de ce que *la Bible* est obscure, mais de ce que *leur esprit* est ténébreux...

La distinction qu'on fait entre votre *capital* et ses *intérêts*, en disant que vous pouvez disposer des derniers pour les pauvres et non du premier, me paraît sans aucun fondement. Sur l'usage que vous devez faire de vos biens, lisez le Psaume CXII. Je ne connais en pareille matière qu'une règle : ma fortune est à Dieu ; je dois en faire l'usage qui sera le plus propre à glorifier Dieu. La main de qui me viennent les intérêts est aussi celle de qui me vient le capital. Que si le Seigneur m'appelle à donner de mon capital, et même tout mon capital pour son service, et à me donner moi-même par-dessus (II Cor. XII, 15), c'est encore une grâce qu'il me fera, et je croirai laisser à mes enfants le plus riche de tous les héritages en leur léguant la bénédiction du Seigneur. Je me garderai bien de vous retenir de donner pour le Seigneur et pour la charité. Je suis pour qu'on donne, et beaucoup plus qu'on ne fait en général. En France surtout, on ne sait pas

ce que c'est que de donner, et les premiers qui en donneront l'exemple pourront faire un bien immense.

Je suis très heureux de vous voir résolu à prendre la cène à Pâques. Vous ne pouvez demeurer, en effet, sans célébrer cette sainte cérémonie dont le Seigneur a dit : *Faites ceci en mémoire de moi,* et comment pourriez-vous hésiter dans quelle communion vous devez le faire ? Je bénis Dieu de voir que vous voulez confesser son nom devant les hommes, et ne doute point que cette communion ne soit accompagnée aussi d'une bénédiction particulière pour votre âme et pour votre maison. Ce sera un beau jour pour Mme Merlin. Ce sera un beau jour aussi pour moi et j'espère bien être avec vous en esprit...

Je ne vois pas, jusqu'à présent, de motif suffisant pour vendre votre habitation et vous transporter ailleurs. Ce n'est point un motif pour la vendre que vous y soyez attaché ; car vous n'êtes ni trappiste, ni flagellant, grâce à Dieu. *Attendez en paix le Seigneur.* S'il veut que vous changiez de position, il vous le fera voir dans son temps.

Adieu, Monsieur et cher frère en Jésus-Christ. Saluez en mon nom Mme M., et croyez à mon dévouement sincère et fraternel en Celui qui nous a tant aimés.

63. A son Frère M. Valdemar Monod.

Lyon, 15 Février 1836.

Bien-aimé frère, à peine revenu d'une absence de deux mois, je n'ai pas beaucoup à te dire sur l'Église de Lyon ; d'autant plus que je n'ai pas eu une correspondance assez suivie avec mon remplaçant, Zipperlen, pour me tenir au courant de tout ce qui s'est passé. Je me borne donc au plus saillant. Deux traits résument l'histoire de ces deux mois, et toute celle de notre œuvre : comme mission, bénédiction et consolation; comme Église, épreuves et angoisses.

De nouvelles âmes sont touchées à salut. Plusieurs sont tout à fait intéressantes. Certainement le Seigneur est avec nous, et ne laisse point sa Parole sans effet.

Mais notre plaie, c'est la question d'Église ! Le démon qui nous a entrepris par cet endroit ne semble s'endormir parfois que pour travailler plus profondément. K. s'est éloigné pour un temps depuis que la parole n'est accordée dans nos réunions de troupeau qu'aux frères de l'Église, ou à ceux que le pasteur invite à parler. Il a quitté jusqu'à mes prédications... X. a commencé une œuvre de scission. Il a formé chez lui une réunion particulière où s'assemblent quelques personnes qui ne nous trouvent pas assez dissidents pour communier avec

nous. Ils ont correspondu avec plusieurs pasteurs dissidents de la Suisse; mais les explications que j'ai données à ces pasteurs leur ont fait, je crois, suspendre et regretter même leurs démarches; et j'espère que nos séparatistes seront abandonnés à eux-mêmes. J'ai déclaré à X. que je considère cette œuvre comme venant du diable ; que je ferai ce que je pourrai pour en empêcher le succès, et qu'après cela je m'en remettrai au Seigneur, qui fera tourner tout à sa gloire.

Mais je suis faible, je le sens toujours plus, parce que je n'ai point de principes fixes sur la constitution des Églises. Je puis fraterniser, communier, donner la communion avec l'Oratoire, avec le Bourg de Four[1], etc.; mais ni l'Oratoire, ni le Bourg de Four ne me satisfont, et je ne sais pas ce qui me satisferait. La question a un côté bien important, car l'organisation se rapporte souvent à la vie, comme un vase à la liqueur qu'il renferme et qu'il conserve. Mais que faire? Trouver quelle est la meilleure marche? Je la cherche en vain; m'en tenir à celle que nous avons adoptée? Mais, outre qu'elle est assez indécise, elle semble n'avoir pas réussi à concilier les deux genres de caractère naturel, dirai-je, ou de vie chrétienne, que j'espérais fondre ensemble par la charité; et Zipperlen me conseille de me déclarer, au risque d'une scission, national ou

[1] Lieux de culte d'Églises indépendantes à Genève.

dissident. Enfin, me rattacher complétement à l'ordre de l'Église Réformée? Mais il resterait à choisir entre l'ordre de cette Église selon ses documents authentiques, et son ordre selon les événements du jour. Le premier peut-il bien être ressuscité des morts? le second doit-il bien être imité? Oh! mes chers amis, quand je pense à tout cela; quand je vois les controverses interminables auxquelles cette même question donne lieu partout de nos jours, il me semble que l'Église est tombée dans une effroyable confusion, qui remonte à l'apostasie de l'Église romaine. Pour la doctrine, l'Écriture sainte est demeurée, comme un témoignage suffisant. Mais pour la discipline, que le Seigneur a abandonnée en grande mesure à la tradition, le lien qui devait rattacher l'Église de nos temps à l'Église primitive une fois rompu, n'a pu être renoué. Et il me semble quelquefois que nous n'avons autre chose à faire que de nous contenter d'un tant bien que mal pour la conduite des Églises, et d'attendre du Seigneur un ordre nouveau. J'ignore encore si je trouverai de nouvelles lumières sur ce sujet dans une correspondance que j'ai entreprise avec le Dr Whittaker, Rector of Blackburn, ministre anglican, qui estime que presque toutes les Églises Réformées du continent sont mal organisées, et que les éléments essentiels d'une bonne constitution sont : l'évêque, le presbytère et le peuple. Il me semble, vaguement, qu'il faudrait *une autorité* dans l'Église,

et l'argument des catholiques romains, *vu a priori,* ne me paraît pas sans force (*a posteriori,* il n'en a aucune). Oh ! qui me délivrera de tant de vacillations et d'angoisses ? ou faut-il ajourner cet éclaircissement jusqu'à la vie qui est à venir ?

On cherche à me faire voir dans ces difficultés un motif pour quitter mon poste. Oui, peut-être, si je ne considérais que mon repos personnel. Mais l'Église de Lyon se trouverait-elle bien de mon départ ? C'est une autre question. Son bien doit-il m'être moins cher que mon repos ? Plus son état est critique, et moins peut-être sous ce point de vue il m'est permis de la quitter. Que dis-je ? Et toute l'Église du Seigneur n'est-elle pas en souffrance, et comme en travail d'enfantement pour la même conception qui nous trouble ? Il faudrait que je fusse bien égoïste pour ne prendre soin, dans de si graves circonstances, que de ma propre tranquillité. Quoi qu'il en soit, il faudra qu'on me montre clairement la volonté de Dieu pour me faire abandonner mon poste, et j'avoue que je n'ai rien trouvé de solide jusqu'à présent dans les raisons par lesquelles on a essayé de m'entraîner à Genève. Je serais plus disposé à entrer dans un plan récemment encore proposé à nos frères de Toulouse, ou à en faire au moins l'essai. Il s'agirait de faire une tournée (ou plusieurs) de prédications dans les grandes villes du Midi, en conservant Lyon pour ma résidence, et continuant d'en diriger l'œuvre.

Adieu, chers frères, et que la paix de Dieu soit avec vous !

64. A M. le Pasteur de Frontin[1].

Lyon, 5 Mai 1836.

Il y aurait plus d'une illusion à relever dans les motifs qui vous ont porté à vous adresser à moi pour avoir des renseignements concernant la prédication. Mais puisque j'y suis invité, je vais en toute simplicité vous présenter quelques réflexions pratiques sur cet important sujet. Car pour un travail complet et approfondi, tel que la matière semblerait le requérir, je n'ai ni le temps ni la force de le faire. Je prie Dieu de me donner des pensées vraies et utiles pour vous et pour vos amis.

Je suivrai l'ordre des questions que vous m'avez proposées, et n'ayant aujourd'hui que peu de temps, je me bornerai dans cette lettre à la première.

I. *Quel degré d'importance doit-on assigner à la prédication dans le ministère évangélique ?*

Vous trouverez la réponse à cette question dans le nom même qui est donné aux hommes chargés de ce ministère. *Ministre,* c'est serviteur ; mais serviteur de qui ? serviteur de la Parole (Luc I, 2). Ce point de vue est rappelé dans des termes et dans des circonstances singulièrement propres à frapper notre

[1] Pour la *Correspondance fraternelle.*

esprit dans le récit de l'institution des diacres. (Actes VI.) Telle est l'importance que les apôtres donnent à la prédication, qu'il ne leur semble pas *raisonnable de laisser la Parole de Dieu pour servir aux tables*. Ainsi le soin même des pauvres, si recommandé d'ailleurs, leur semble une distraction et un hors-d'œuvre auprès de la prédication; et s'ils s'en chargent en certaines occasions, c'est comme par exception, et quand la confiance spéciale qu'ils inspiraient aux Églises rendait leur intervention indispensable. Mais en temps ordinaire, nous continuerons, disent-ils, *de vaquer à la prière et à l'administration de la Parole*. Annoncer la Parole, c'est là, je ne dis pas la première des œuvres de leur ministère, mais c'est là l'*œuvre* de leur ministère, à laquelle tout le reste se rapporte et se subordonne. Ce doit être aussi là tout le fond de notre ministère à nous.

Il est vrai que par l'*administration de la Parole*, il faut entendre tous les genres d'évangélisation qui ont lieu par la parole, et que la conversation avec les individus en fait partie aussi bien que la prédication. Mais le bon sens fait assez voir que de toutes ces manières d'évangéliser la plus importante est celle qui s'adresse à un plus grand nombre d'auditeurs; d'ailleurs à considérer même les individus, si la conversation a ses avantages spéciaux, l'évangélisation publique a aussi les siens: car outre que la prédication atteint beaucoup de personnes qui

ne seraient peut-être pas accessibles à des entretiens particuliers, elle s'adresse aussi à chacun de ceux qui l'entendent avec d'autant plus de liberté qu'elle ne lui est pas adressée à lui personnellement ; et pourtant, si la prédication est ce qu'elle doit être, il semblera en quelque sorte à chacun des auditeurs qu'on n'a parlé que pour lui. On peut donc dire que la prédication est ce qu'il y a de plus important dans la partie la plus essentielle de notre ministère, et que nous lui devons la première place et notre première attention.

Dieu lui-même a fait voir qu'il en jugeait ainsi. Car à quoi a-t-il employé ses serviteurs dans tous les temps, si ce n'est à prêcher? Prêcher, c'est l'œuvre pour laquelle le Fils de Dieu lui-même a été oint (Luc IV, 18; Ésaïe LXI, 1), et envoyé (Luc IV, 43), et dont il fut constamment occupé (Luc XIX, 47). Prêcher, c'est la première commission donnée aux apôtres par le Seigneur quand il les ordonna (Marc III, 14), et la dernière instruction qu'il leur laissa en les quittant (Marc XVI, 15). Prêcher, c'est si bien la fonction principale des prophètes que c'est à cette fonction que saint Paul applique spécialement le nom de *prophétie*, dans le XIVe chapitre de la Ire Épître aux Corinthiens. Prêcher, chacun en sa place, et selon sa position, ç'a été de tout temps la vocation de tous les saints, depuis Noé, qui est appelé *héraut de la justice* (II Pierre II, 5), jusqu'au moindre des enfants de

Dieu qui est obligé *d'annoncer les vertus de Celui qui l'a appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière* (I Pierre II, 9).

L'histoire de l'Église nous fait voir que la prédication est le grand instrument de la conversion des âmes. La lecture de la Bible n'est devenue populaire que depuis la découverte de l'imprimerie, et pendant quatorze siècles la prédication a été le seul moyen d'évangélisation qui pût atteindre les peuples. Et même aujourd'hui, que la Bible est si répandue et que tant de personnes savent lire, la lecture de la Bible convertit beaucoup moins d'âmes que la prédication. C'est que Dieu a donné à la parole de l'homme sur l'esprit de l'homme une puissance prodigieuse, et que nous sommes loin, je crois, de reconnaître pour ce qu'elle est en effet. Quand un homme entend un de ses semblables annoncer avec l'accent d'une profonde conviction sa foi en Dieu et en sa Parole, ce fait seul le persuade plus que tous les raisonnements du monde. Les autres arguments assiègent le cœur; celui-là y entre; il s'en empare sans qu'il se défende, ou même sans qu'il s'en aperçoive. «C'est à la prédication, dit un auteur anglais (Douglas) que le christianisme doit son origine, son maintien et ses progrès; et c'est à la prédication itinérante que nous devons la conversion du monde romain du paganisme au christianisme, notre délivrance du joug du papisme par la Réformation, et le réveil de la foi qui succède de

nos jours à l'empire de l'incrédulité et de l'indifférence. »

Aussi les plus excellents serviteurs de Dieu ont-ils insisté d'une façon spéciale sur l'importance prédominante de la prédication. Saint Grégoire de Naziance l'appelle « le premier de nos soins ». Saint Augustin en parle comme de ce qui constitue proprement l'office de l'Évêque. Et voici ce que rapporte un historien d'un pasteur anglais nommé Robinson : « Prêcher la Parole, c'était à ses yeux le point fondamental de sa charge. Il est bon, disait-il, de visiter, il est bon d'être affectueux, de se faire bien venir de son troupeau ; il est bon d'instruire selon la Parole de Dieu, et chez soi, et de maison en maison, de surveiller l'éducation des enfants, de prendre soin des pauvres, etc. Mais la chaire chrétienne est le siège même de notre ministère. C'est là que les âmes doivent être converties et édifiées. Nous ne devons nous permettre aucune occupation qui pût exercer une influence fâcheuse et habituelle sur celle-là. Et tout ce que nous faisons doit être fait avec l'intention et l'espérance de rendre notre prédication plus efficace. »

Je conclus sur ce point par une autorité plus respectable encore, celle de saint Paul I Cor. XIV, où il élève la prédication des prophètes au-dessus de tous leurs autres dons les plus merveilleux (v. 3-5) ; et cela au nom de la charité (v. 1) ; de sorte qu'il semble n'avoir tant relevé la gloire de la charité

dans le chapitre XIII, que pour relever d'autant dans le chapitre suivant celle de la prédication.

P. S. Les considérations développées ci-dessus acquièrent une force nouvelle quand on les applique aux pasteurs des Églises protestantes, telles qu'elles sont aujourd'hui, où le prédicateur a un auditoire nombreux et tout formé, qui s'assemble à des intervalles réguliers pour l'entendre. Car d'une part le nombre des auditeurs et leur assiduité habituelle ajoutent à l'importance de la prédication, et de l'autre le caractère de ces auditeurs, attirés par l'habitude et le formalisme plus que par un besoin de cœur, requiert une prédication d'autant plus forte et plus pénétrante.

On trouve encore une preuve indirecte de l'attention prédominante qui est due à la prédication dans ce fait qu'elle n'obtient qu'une place secondaire là où la saine doctrine est abandonnée. Entrez dans une Église catholique de campagne, et voyez comment les bancs y sont tournés, vers l'autel, et non vers la chaire. On vient là pour la messe, et non pour la Parole. Que la Parole de Dieu rentre dans ces Églises, et vous verrez qu'elle fera faire un demi-tour aux bancs.

65. A Monsieur S.

Juillet 1836.

Monsieur et cher frère,

Fatigué de corps et d'esprit et retiré à la campagne pour y prendre quelque repos, je cherche en vain le temps ou la force de répondre convenablement à la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 27 juin dernier. Je ne veux pourtant pas tarder davantage à vous écrire quelques mots sur ce qui en faisait le sujet, ne fût-ce que pour ne pas paraître indifférent à la confiance que vous voulez bien me témoigner en me demandant mon avis. Je me sens peu digne de cette confiance en pareille matière. Je vous dirais volontiers ce que me disait à moi M. Roussel, quand j'ai voulu m'éclairer de son sentiment pour vous répondre : « Je ne suis pas votre homme pour cette discussion. »

En général, je suis toujours plus frappé de la stérilité et des inconvénients de la plupart des discussions qui roulent sur les matières controversées entre les *chrétiens véritables*. Pourquoi sont-elles controversées, tandis que les grandes doctrines de la justification gratuite, de la nouvelle naissance, etc., ne le sont pas? N'est-ce pas parce que Dieu a jugé bon de ne pas donner sur les premières autant de lumières que sur les secondes? Les discussions me semblent avoir en quelque sorte pour objet de sup-

pléer à ce que Dieu a omis. Alors qu'arrive-t-il? L'un saisit un certain point de vue sous lequel la Parole de Dieu présente la question; il éclaircit, il arrête, il termine les idées de Dieu avec ses propres idées; et d'un point de vue où Dieu avait laissé à dessein un reste de vague et d'obscurité, il fait une théorie nettement déterminée et enfermée dans des formules rigoureuses. Un autre fait subir la même opération à un autre point de vue sous lequel la Parole de Dieu présente ailleurs la même question, et qui se concilie avec le premier par un lien que Dieu voit toujours, mais qui peut bien échapper à l'homme. Alors deux points de vue qui se conciliaient, se répondaient et se balançaient admirablement dans la Parole du Maître se trouvent tout étonnés d'être transformés dans celle des disciples en doctrines positives opposées l'une à l'autre, et qui se font une guerre interminable, parce que l'une et l'autre ont une sorte de point d'appui dans le Livre divin.

C'est la faute qui me paraît avoir été commise à l'égard de la doctrine de la sanctification. L'un, frappé des magnifiques promesses de sainteté que nous fait la Parole de Dieu, et de cette perfection sans tache qu'elle nous commande de poursuivre et qu'elle nous promet que nous atteindrons, se fait une théorie qu'il formule ainsi: « L'homme peut parvenir, dans cette vie, à un état où il ne pèche plus; » et non seulement cela, mais il nous montre un tel ou un

tel homme, et vous dit: « Cet homme que vous voyez là, ne pèche plus. » L'autre, touché d'entendre les apôtres eux-mêmes dire: *Nous bronchons tous en plusieurs choses*, et frappé de ce que l'Écriture nous dit du combat du nouvel homme contre le vieil homme dans le chrétien, se fait une autre théorie qu'il formule ainsi: « L'homme ne peut pas atteindre ici-bas un état où il ne pèche point; » et non seulement cela, mais il entreprend de prouver qu'il faut, et d'expliquer pourquoi il faut, qu'il y ait jusqu'à la mort dans le chrétien, ce que les calvinistes anglais ont appelé *indwelling sin*.

Serais-je donc contraint, mon cher Monsieur, à faire entre ces deux opinions contraires le choix auquel vous semblez m'inviter? Non, je ne le pense pas. Je ne puis reconnaître ni dans l'une ni dans l'autre le pur langage de la Parole de Dieu; bien que je reconnaisse dans l'une et dans l'autre une origine, un commencement tiré de la Parole de Dieu; mais ce commencement a été achevé par la logique humaine; et dès lors l'une ou l'autre de ces opinions n'est pas plus (et même est encore moins) à mes yeux la simple Parole de Dieu, que l'histoire d'Angleterre de Hume, achevée par Smollett, n'est le pur ouvrage de Hume.

Mais faites-vous donc, dira-t-on peut-être, une troisième opinion, intermédiaire, que vous définirez rigoureusement et logiquement... Eh! non! je ne le puis pas. La science de la foi n'est pas celle

des mathématiques, ni même celle de la logique. Elle parle plus encore au cœur et à la conscience qu'à l'entendement, et il y a dans mon cœur et dans ma conscience des sentiments, et des faits même, que je ne puis traduire en formules précises et en *doctrines carrées,* comme les appelait le bienheureux Neff. Il y a, ce me semble, des nuages dans la religion comme dans la nature; mais ces nuages sont utiles à leur manière dans la première aussi bien que dans la seconde.

Ces réflexions générales me dispenseront, cher frère, de discuter un à un les paragraphes de votre lettre. Et quand je le voudrais, je ne le pourrais pas. Ces définitions, ces déductions, ces distinctions, et tout cet *appareil logique,* si je puis ainsi parler, je ne le *comprends pas.* Cela ne répond à rien dans mon âme. J'ai lu votre lettre je crois trois ou quatre fois au moins sans pouvoir la comprendre ni voir nettement ce qu'il y aurait à y répondre. C'est un premier grief que j'ai contre des discussions de cette nature. Et le second, c'est que, comme vous le dites, elles excitent les passions d'autant plus que les hommes s'échauffent à défendre leurs opinions, à proportion que les preuves qu'ils leur trouvent sont moins fortes et moins précises.

C'est ce qui m'a vivement, douloureusement, surpris et frappé en lisant pour vous répondre un écrit du bienheureux Fletcher sur cette question, le seul livre sur ce sujet que j'eusse à ma portée. J'ai été

confondu quand j'ai vu non seulement à quels pauvres arguments un esprit si distingué peut descendre, mais surtout à quels sentiments, à quel langage exagéré, passionné, un homme si profondément humble et charitable peut se laisser entraîner, quand il est engagé, durant un long temps surtout, dans la controverse avec ses frères. Sous ce point de vue, cette lecture m'a beaucoup appris; mais pour le fond de la question elle m'a confirmé dans les pensées que je vous ai exposées dans cette lettre; et m'a persuadé aussi que la discussion qui y est agitée est en très grande partie une dispute de mots, l'un appelant *parfait* ce que l'autre appelle *imparfait*.

Ce que je vois très clairement, cher frère, c'est que nous sommes appelés à la sanctification; et non seulement à la sanctification, mais à la perfection de la sainteté; et que Dieu, qui nous y appelle, est aussi Celui qui fera ces choses en nous; car il a dit Matth. V, 48, et I Pierre I, 15; et il a dit aussi I Thess. V, 23, 24. Mettons donc courageusement la main à l'œuvre, travaillons, luttons, veillons, lisons, prions, afin que, tandis que l'on discute et que l'on dispute, nous puissions croître en sagesse et en intelligence spirituelle, en amour surtout et en humilité, et accomplir la volonté de notre bon Dieu sur la terre, comme elle est faite dans le ciel!

Je demeure votre affectionné et dévoué frère.

66. A M. le Pasteur de Frontin[1].

Montauban, Novembre 1836.

Mes bien-aimés, je vous dois des excuses pour avoir manqué à l'exactitude que nous devons tous apporter dans nos communications et dont les membres de votre commission doivent donner l'exemple. Les soins multipliés auxquels un déplacement si considérable m'ont obligé ne sont pas la seule cause de mon retard. J'ai cru bien faire d'attendre pour vous écrire que je pusse vous instruire des mesures qui auraient été prises pour la continuation de l'œuvre que j'ai entreprise à Lyon, et ce n'est que depuis deux jours que j'ai appris que cette affaire est terminée. Mais avant de vous en faire connaître le résultat, je désire vous parler du grand changement que le Seigneur vient de faire dans ma position.

C'est de Montauban que je date la première lettre où je vous parle de ma nomination à Montauban, de cette nomination qui m'ouvre une carrière nouvelle, et à laquelle vous avez tous pris un intérêt qui m'a profondément touché et humilié tout à la fois. Vous avez fait plus : vous y avez contribué. Pour moi, je suis venu dans la foi, parce que je me suis cru appelé par le Seigneur et par son Église.

[1] Pour la *Correspondance fraternelle.*

Mais vous, qui avez jugé qu'il était à désirer pour le règne du Sauveur que je vinsse dans la place que j'occupe aujourd'hui, n'oubliez jamais à quoi vous engage devant Dieu ce que vous avez fait pour cela devant les hommes ou devant Dieu, et criez à Dieu pour qu'il accomplisse sa force dans mon infirmité, dont vous n'avez pas probablement une juste idée. Faible d'esprit, d'âme et de corps, toute mon espérance est en cet admirable paradoxe du Saint-Esprit : *Quand je suis faible, alors je suis fort.*

Vous savez que j'ai été complètement étranger aux démarches qui ont été faites auprès du ministre au sujet de ma nomination. J'ai tenu même à y demeurer étranger, pour laisser agir le Seigneur. Mais quand le ministre a été sur le point de me nommer, il a chargé mon frère Frédéric de m'écrire (ne voulant pas m'écrire lui-même pour n'en point faire une affaire officielle), pour savoir si j'accepterais la place au cas qu'il me nommât; et si j'étais disposé à porter dans les fonctions du professorat, si j'y entrais, un esprit de conciliation et de paix, non de contestation et de séparatisme. Je m'attachai au premier point, le seul qui eût pu donner lieu à quelque hésitation de ma part. Il fallait répondre sans délai, la lettre de mon frère m'en faisait une obligation, et j'en sentais moi-même la convenance. La question d'ailleurs ne me prenait pas au dépourvu, puisqu'il y avait déjà plusieurs semaines qu'on parlait de ce projet. Je considérai donc

la chose devant Dieu ; et il me parut que la main de Dieu était visible dans ce qui se passait, et que c'était lui qui m'appelait. Il restait cependant un moyen de m'éclairer, et comme un dernier signe que je pouvais désirer de la volonté du Seigneur. Lorsque j'avais été appelé par la Société Évangélique de Genève en mars dernier, j'avais pris l'avis d'un certain nombre de frères de Lyon que je pouvais considérer comme représentant tout le troupeau, et c'était après les avoir entendus que j'avais répondu à cet appel. Je résolus de réunir immédiatement ces mêmes amis et de les entendre aussi sur la question de Montauban. Cette réunion eut lieu le soir même, et ces frères me dirent tous : « C'est ici le doigt de Dieu ; si le ministre vous appelle à Montauban, vous devez y aller. Le Seigneur prendra soin de nous et de l'œuvre qu'il a commencée ici. » Vous comprenez avec quelle paix après cela je répondis à Frédéric que j'irais si l'on m'appelait.

Quant à la seconde question, je répondis en quelques lignes que je croyais pouvoir l'assurer que ma devise à Montauban serait toujours la règle d'or de saint Paul, *la vérité dans la charité;* et que, pour ce qui était du séparatisme, la résolution que j'avais prise d'accepter la place si elle m'était offerte, montrait assez mes sentiments; à quoi j'ajoutais, pour l'entière tranquillité du ministre, le fait suivant: consulté par un jeune pasteur qui songeait à quitter sa place, pour certains scrupules concernant l'ad-

ministration des sacrements, je l'ai exhorté de toutes mes forces à demeurer à son poste, ce qu'il s'est déterminé à faire.

Quelques jours après, je reçus la nouvelle de ma nomination. La lettre officielle du ministre était accompagnée d'une lettre particulière, qu'il peut être utile de faire connaître dans les circonstances qui sont survenues depuis ma nomination. Elle fait voir que le ministre a prévu l'opposition que cet acte de son ministère devait rencontrer, et qu'il n'en a point été ébranlé dans sa résolution. En voici copie : « Monsieur, d'après la lettre que vous avez écrite à Monsieur votre frère, je n'ai pas hésité à vous charger de la chaire de morale et d'éloquence sacrée à la Faculté de Montauban. Vous en recevrez par le courrier de ce jour l'avis officiel. Quelques esprits prévenus contre vous vont s'étonner. Je compte que les résultats me justifieront pleinement, et que votre présence dans la Faculté produira des fruits de paix et de conciliation, en même temps que de piété, dont tout le monde aura à se réjouir. Employez-y tous vos soins, je vous le demande pour moi, pour vous, et pour les Églises, dont l'intérêt est remis entre vos mains. Agréez, etc. » Mon frère m'écrivit en même temps, sur l'avis de M. le secrétaire général du ministère, que le mot *provisoirement* que je trouverais dans l'arrêté du ministre ne devait nullement m'inquiéter, attendu que ce n'est qu'une pure forme ; et M. le doyen de la Faculté m'a expliqué depuis que

cette forme a pour but de sauver ce qu'on peut trouver de trop arbitraire dans le mode de nomination qui a été employé pour moi, comme aussi pour M. Jalaguier et pour d'autres professeurs.

C'est ainsi que je suis venu ici, mes chers frères. J'y suis venu avec joie, et tout ensemble avec tristesse. Avec joie, parce que je suis heureux de servir plus directement l'Église établie, et de me trouver en rapport plus immédiat de travail avec les pasteurs de cette Église, en même temps que d'être placé dans un poste aussi intéressant en lui-même; mais avec tristesse aussi, en pensant à l'œuvre humble, mais bénie, à laquelle le Seigneur m'avait attaché depuis quelques années, et dans laquelle il m'avait dispensé quelques épreuves à la vérité, mais aussi de nombreuses et profondes consolations.

Le mouvement qui a commencé se soutient et s'étend, principalement parmi les catholiques. J'ai reçu récemment la visite de sept catholiques à la fois, qui avaient suivi mes prédications depuis plus ou moins de temps, et qui en avaient reçu des impressions plus ou moins profondes : quatre au moins d'entre eux paraissent convertis de cœur au Seigneur. Et il y a bien d'autres catholiques qui donnent d'aussi belles espérances. Oh! mes chers amis, que cette Église des *pauvres de Lyon* vous soit précieuse devant le Seigneur! Souvenez-vous-en dans vos prières; et que ceux de vous qui peuvent l'assister, ou la faire assister autrement, le fassent au nom

du Seigneur. *Les pauvres de Lyon,* c'est bien le nom qui leur convient; et plus que jamais aujourd'hui. On m'écrit que l'ouvrage manque, et qu'il est à craindre qu'il ne manque quelque temps encore, aux ouvriers en soie, qui font une partie considérable de mon ancien troupeau. Voilà donc un grand nombre de familles, de vos frères et sœurs en Jésus-Christ, qui entrent dans l'hiver avec des besoins pressants, et plusieurs déjà avec des dettes... Si vous ne pouvez rien pour eux en secours humains, ne négligez pas de crier pour eux au Seigneur!

C'est avec jeûne et avec beaucoup de prières que l'Église a appelé un pasteur pour me remplacer. Dieu lui a donné, dans la personne de M. Cordès, un serviteur selon son cœur, auquel j'ai remis en paix une œuvre qui m'est si précieuse, et une Église qui m'est si chère. M. Cordès est Allemand de naissance. Il a passé vingt ans de sa vie en Angleterre, où il a exercé plusieurs années des fonctions pastorales. Il peut ainsi prêcher dans les trois langues. Sa piété profonde, le caractère essentiellement humble et charitable de son christianisme, sa maturité et son expérience, son activité et son intelligence pour l'administration, la position sociale élevée que lui donne son alliance avec la famille Hentsch, de Genève, tout cela le rend propre à la fois à diriger cette œuvre et à faire du bien tant aux protestants qu'aux catholiques, en même temps que son esprit conciliant, son cœur et ses vues larges, et ses précé-

dents le mettent à même de soutenir et de faire tourner à bien la position délicate et toute spéciale de pasteur d'une Église mixte, qui n'est ni nationale ni dissidente, mais qui, formée au nom de la doctrine, rassemble dans un même corps ceux qui sont, avec des différences secondaires, *abreuvés du même Esprit*. Je dis ses précédents : parce que M. Cordès a été pasteur d'une Église indépendante en Angleterre ; et vous savez combien la dissidence est autrement entendue en Angleterre et en Amérique, que dans les petites Églises dissidentes du canton de Vaud.

Vous avez appris quelle opposition ma nomination a rencontrée chez quelques Consistoires, qui jugent comme si le Consistoire de Lyon était l'Église Réformée de France. Quelques frères m'invitent à publier, pour ma justification, le récit de mes discussions avec mon Consistoire. Mais si je n'ai pu me résoudre à cette publication en 1832, bien qu'elle me fût demandée par les *Archives*, dont les rédacteurs avaient connaissance des pièces du procès, je m'y déterminerai bien moins aujourd'hui[1]. Que de passions elle réveillerait ! et peut-être rouvrirait-elle une longue querelle : et les querelles ne profitent qu'aux adversaires. Pour nous, je veux dire pour la vérité, nous sommes intéressés à la paix. Car *c'est dans la paix que se*

[1] Voy. vol. I. p. 192.

sème le fruit de la justice, pour ceux qui s'adonnent à la paix. Je crois d'ailleurs que j'ai un beaucoup meilleur moyen que celui qu'on me conseille pour faire tomber les préventions dont je suis l'objet : c'est, qu'il me soit permis de le dire, de me faire connaître ; et ma place actuelle m'en fournit les moyens. J'écrivais à M. Pelet, en réponse à sa lettre particulière et en faisant allusion aux préventions dont j'ai été longtemps l'objet : « Je dis, j'ai été, parce qu'aujourd'hui vous me mettez à même de les dissiper. » Gardons-nous d'infiltrer à mon nouveau caractère de professeur le souvenir pénible de ces vieux démêlés, dont l'impression tend à s'effacer insensiblement. En tout cas, si parmi les adversaires de ma nomination il se trouvait des hommes amis de l'Évangile en même temps que de l'Église établie, ils seront bientôt persuadés de leur erreur en me voyant à l'œuvre, s'ils ne le sont pas encore par mon acceptation, ce qui me paraît surprenant. Et quant à ceux qui s'opposent à moi par inimitié contre la vérité, la publication en question ne les ramènerait point. Il n'y avait pas autre chose à faire pour moi que de me livrer en paix à l'œuvre que Dieu met devant moi, en m'appliquant à la faire de mon mieux. Demandez-lui, chers amis, qu'il soit avec moi.

Si on fait de l'opposition ailleurs, à Montauban je reçois un accueil on ne peut plus bienveillant ; et cela de la part de tout le monde. Ce commence

ment m'annonce une position fort agréable. Le respectable Doyen a voulu que je descendisse avec toute ma famille chez lui, en attendant que mon appartement soit prêt pour me recevoir ; et je suis depuis quinze jours dans cette maison hospitalière, où je suis comblé d'égards et de soins. Mes rapports avec MM. Encontre et Jalaguier me seront bien doux et salutaires ; et j'aime à croire qu'avec MM. Montet et Floris, ils seront paisibles et satisfaisants. J'y ferai tout mon possible.

Adieu, mes bien-aimés frères. Que la paix de Dieu repose sur chacun de vous et sur le travail de vos mains ! C'est la prière sincère de votre tendrement affectionné, et laissez-moi ajouter de votre reconnaissant frère.

67. A M. Merlin de Thionville.

Montauban, 25 Juillet 1837.

Monsieur et cher frère,

Votre dernière lettre a rempli mon cœur de joie. Je rends grâces à Dieu, qui vous affermit dans la foi, et vous fait avancer dans la sanctification. Quelle grâce, quelle grâce que d'avoir connu le Seigneur ! Je me réjouis aussi en pensant à cette douceur qu'une foi commune doit répandre sur votre union avec votre excellente compagne ; j'ai le bonheur de savoir cela par expérience. Oh ! que de

bénédictions dans le mariage chrétien! et que le monde est loin de connaître le véritable bonheur, en ceci comme en tout le reste. Que Dieu vous garde et vous bénisse de toutes ses bénédictions spirituelles en Jésus-Christ.

Mes chers amis, — souffrez cette familiarité fraternelle, — qu'il vous sanctifie l'un par l'autre, l'un pour l'autre, et l'un et l'autre pour lui! Qu'il se glorifie en vous par toutes sortes de fruits de charité, d'humilité, de patience, de foi, de renoncement et d'obéissance ! Qu'il habite dans toute votre maison, et qu'il fasse surtout que vos enfants bien-aimés soient pour vous un sujet de joie et de gloire, devant Dieu et devant les hommes!...

Je vois l'élection de grâce dans l'Écriture, et je la reçois avec d'autant moins d'hésitation qu'au point de vue religieux elle me paraît nécessaire à la parfaite gratuité de la grâce, et qu'au point de vue philosophique elle me paraît répondre à un état de choses incontestable, bien que mystérieux, que je vois dans la nature, dans l'histoire, partout enfin. Le salut est par la foi ; la foi est par la grâce (Rom. IV, 16 ; Éph. II, 8) ; et la grâce est.... par elle-même : *de lui, par lui, pour lui — sont toutes choses !* ou plutôt (car nos prépositions *par* et *pour* rendent imparfaitement l'original), *ex illo, per illum et in illum sunt omnia* (Rom. XI, fin). Ces dernières paroles sont l'expression la plus ferme et la plus complète qu'on puisse désirer de l'élection.

Mais j'ai deux remarques à faire sur cette doctrine. La première se rapporte à ceux qui croient : c'est à eux proprement que cette doctrine est annoncée. Déjà entrés, la Parole leur dit : « Savez-vous comment vous êtes entrés? Cela est venu de Dieu, depuis le commencement, et depuis le commencement du commencement. » Elle leur dit cela afin qu'ils soient *humiliés* en même temps qu'*assurés*, et par là doublement excités à la sanctification. Si l'élection ne produit pas cet effet sur eux, ils l'entendent mal. Je crois qu'il est arrivé plus d'une fois qu'on l'a mal entendue, qu'on en a même abusé. Mais quand vous contemplerez cette doctrine pour vous humilier et pour donner toute gloire à Dieu, sachez certainement qu'à ce point de vue là vous ne sauriez aller trop loin ; jamais vous ne vous abaisserez trop, jamais vous n'élèverez trop Dieu (Éph. II, 9). Que personne ne se glorifie ; que toute la gloire soit à Dieu, et à nous la confusion de face (Dan. IX, 8) : voilà l'esprit de l'élection, voilà l'élection vue par le côté pratique, qui est l'essentiel. Tenez-vous à cela, et laissez à Dieu ces profondeurs, *où les anges eux-mêmes souhaitent de voir jusqu'au fond.*

L'autre remarque se rapporte à ceux du dehors. Il faut leur annoncer le salut, à tous, sans exception, et leur déclarer que *Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive* (Ézéch. XXXIII, 11). Il ne faut pas que l'élection gêne en aucune manière la liberté de la prédication.

Il faut dire à tout homme qu'il doit et peut se convertir, sous sa responsabilité. Si on ne fait pas cela, on n'entend pas bien l'élection. Je prévois bien ici la question qu'on peut me faire, et j'avoue que je n'y ai pas de réponse satisfaisante selon la philosophie. Mais selon la vérité (car autre chose est la vérité, autre chose la science de la vérité), j'en ai une excellente : c'est que la Bible enseigne l'un et l'autre point. Quelqu'un a dit avec raison, je crois, qu'au jour du jugement, tous les damnés reconnaîtront qu'ils ne peuvent s'en prendre de leur perte qu'à eux-mêmes, et tous les élus qu'ils ne peuvent attribuer leur salut qu'à Dieu. Faites-donc ces deux choses : donnez toute gloire à Dieu pour la grâce toute gratuite qu'il vous a faite ; et exhortez tous les hommes à fuir la colère à venir par la foi en Jésus-Christ. En général, la pratique chrétienne est en toutes choses le meilleur commentaire de la doctrine chrétienne.

La pratique, cher frère ! Une vie toute sainte, une patience parfaite, une douceur, un support à toute épreuve, une communion constante avec le Seigneur, prier sans cesse et d'un esprit fervent, aimer surtout, aimer comme nous avons été aimés, voilà ce qui est le plus nécessaire ; hélas ! et voilà ce qui nous manque. Ah ! réveillons-nous de notre sommeil, de peur qu'on ne nous confonde avec les morts (Éph. V, 14) ; prions sans nous rebuter ; combattons sans nous lasser ; tendons à la perfec-

tion ; et ne nous reposons point que nous n'ayons atteint à la mesure, — de qui ? de Paul ? non, mais de Jésus ! (Éph. IV, 13.) C'est ce que nous demanderons à Dieu l'un pour l'autre.

Saluez et encouragez en mon nom Mme Merlin, et croyez à mon dévouement fraternel et à mon estime chrétienne.

68. A son Frère M. Frédéric Monod.[1]

Montauban, Octobre 1837.

Bien-aimé frère, nos cœurs sont brisés de ta douleur. Il nous tarde que *la fin du Seigneur* vienne pour toi, si ce n'est dans cette vie, comme pour Job, ce sera dans une vie meilleure; afin que tu puisses te réjouir dans tout ce qui t'afflige aujourd'hui. Oui, le temps viendra que tu t'en réjouiras, comme d'une des dispensations les plus miséricordieuses du Seigneur. *Possède ton âme par la patience.* Nous touchons à la fin du voyage; C. est entrée, nous allons la suivre, et si le Maître nous fait attendre un moment à la porte, bénissons son nom ; tournons-nous vers ce monde où il nous laisse languir quelques jours encore, pour les employer à glorifier son nom et à faire du bien aux hommes : *S'il tarde, attends-le ! car il viendra bientôt, et ne tardera point !* Le temps est court : Jésus est à la porte. Levons-nous, veillons,

[1] Après la mort de sa femme.

prions, travaillons: car il va venir, et c'est sa main qui essuiera toute larme de tes yeux, pauvre frère!

69. A Monsieur Alexandre Vinet.

Montauban, 18 Octobre 1837.

Monsieur et cher frère en Jésus-Christ,

Je viens de lire votre article sur Victor Hugo dans le *Semeur* du 11 de ce mois, et je laisse un travail commencé et pressant pour venir bien vite, pendant que j'en ai le courage, vous communiquer quelques réflexions que vos publications dans cette feuille m'ont suggérées, et que je vous aurais probablement présentées depuis longtemps, si la liberté, dirai-je, ou la simplicité ne m'eût manqué. Je ne suis pas fâché que le temps, qui me presse, m'oblige à être court. L'embarras que j'éprouve en sera moins long; et quant à vous, il me suffit d'avoir donné l'éveil à vos pensées, qui vous instruiront bien mieux que les miennes, s'il y a d'ailleurs quelque vérité dans ce que j'ai à vous dire. Une apologie sur ma hardiesse fraternelle, un témoignage rendu aux dons que notre commun Maître s'est plu à rassembler en vous, ne seraient point ici hors de saison, mais j'aime mieux, et vous aussi, aller droit au but: que Dieu soit avec votre esprit et avec le mien !

Il me semble, cher frère, que ce que vous écrivez

dans le *Semeur* manque quelquefois, notamment dans l'article que je viens de lire, de simplicité. De simplicité comme auteur : les pensées ont quelque chose de recherché, en apparence du moins, et de tourmenté ; les expressions ont le même caractère. Vous m'avez l'air parfois de vous jouer de la faculté que le Seigneur vous a accordée de tout exprimer et de tout peindre, et de vous mettre en présence de vos pensées plutôt qu'en celle de Dieu, qu'il faut glorifier, et des hommes, qu'il faut sauver. J'allais dire encore de simplicité comme chrétien, mais je vois que j'ai mis cette pensée dans le développement de la première ; et j'avais tort, en effet, de les séparer, car vous n'êtes pas auteur et chrétien, vous êtes auteur chrétien. Votre idée est souvent si abstraite, que, pour ma part, j'ai peine à la suivre, et quelquefois je suis contraint d'y renoncer, à ma confusion sans doute et à mon regret ; mais je me demande s'il n'y a pas à cela un peu de la faute de l'auteur, et s'il n'est pas à craindre que beaucoup de ses lecteurs n'y perdent une partie du fruit précieux qu'ils pourraient recueillir de ses réflexions. Encore si cela n'arrivait que pour sa pensée littéraire ; mais si c'était la pensée chrétienne qui fût tellement voilée sous l'élégance, la délicatesse et l'abstraction du langage qu'elle fût presque au-dessus de la portée du lecteur chrétien, combien plus de l'homme du monde ?... C'est le cas, à mon gré, si je l'ose dire, dans l'article en question. Je doute beaucoup que

Victor Hugo comprenne (je dis comprendre dans ce sens où un esprit inconverti peut comprendre les choses de Dieu), l'avertissement sérieux que votre charité pour lui et votre zèle pour la cause du Seigneur vous portent à lui donner, et qui, venant de vous, pourrait, avec la bénédiction divine, lui faire tant de bien.

Je crois bien savoir, mon respectable frère, pourquoi vous choisissez cette manière d'écrire : vous croyez devoir devant Dieu, et pour l'avantage de sa cause, vous *faire tout à tous,* et avec les littérateurs du siècle revêtir jusqu'à un certain point les formes et le langage auxquels ils sont accoutumés, et qu'ils préfèrent peut-être à tout autre. Je n'ai garde de contester le principe, et s'il paraissait que cette manière fût, dans les circonstances données, la plus propre à éclairer et à sauver, je serais sans regret, je vous assure. Mais c'est sur l'application du principe que j'ai des doutes.

Je vous les exprime avec défiance, parce que je suis, à l'égard de la littérature et de l'histoire du jour, d'une ignorance dont je suis loin de me féliciter ; mais il me semble que cette application n'est salutaire qu'en deçà de certaines limites que je suis porté à croire que vous dépassez. Même au point de vue littéraire, je ne puis m'empêcher de regretter cette leçon de simplicité que vous pourriez donner avec tant d'autorité aux écrivains de notre temps ; mais ce n'est là qu'un objet secondaire de la jalousie

que je ressens pour l'influence qu'il vous est donné d'exercer, et je ne me serais vraisemblablement pas hasardé à vous écrire, si je n'avais eu à cœur de vous dire une fois que, selon ma persuasion, vous serviriez plus efficacement encore les intérêts de ce divin Maître dont la gloire peut seule vous toucher, si vous usiez d'un langage plus simple, plus empreint de ce caractère direct et pratique qui caractérise les écrivains du grand siècle, plus aisé à comprendre, plus libre enfin et plus hardi, pour rendre témoignage à cette vérité qui donne la vie.

Et maintenant, content d'avoir mis ces pensées telles quelles devant vous et aux pieds du Seigneur, je vous quitte, cher et respectable frère, en priant Dieu que vous les examiniez en sa présence et que vous en retiriez ce qui est bon, s'il s'y trouve quelque chose de bon. Je ne finirai pas sans vous dire avec quelle joie et quelle reconnaissance envers Dieu j'ai appris dans le temps la nouvelle, j'allais dire de votre nomination, mais il faut dire plutôt de votre acceptation. Que Dieu se tienne près de vous! qu'il habite en vous et se glorifie par vous au delà de tout ce que peut penser et demander votre affectionné.

P. S. Dieu vient encore de visiter notre famille d'un nouveau deuil : notre cher Frédéric a perdu sa femme. Elle avait vécu au Seigneur, elle est morte au Seigneur avec une paix et une douceur parfaites. Quelle douleur, mais quelle joie! quelle joie, mais quelle douleur!

70. De M. A. Vinet a Adolphe Monod.

Lausanne, 25 Octobre 1837.

Je ne puis, mon cher et honoré frère, répondre qu'en peu de mots à votre excellente lettre du 18 octobre, que je viens de recevoir. Elle m'a fait comprendre et toucher au doigt la force et la droiture que donne une vraie foi. C'est à votre foi que je dois d'entendre la vérité, qu'on nous dit si rarement, et qui, même lorsqu'elle nous est dite, n'a pas toujours le pouvoir ni le droit de se faire accepter. Mon respect pour vous s'augmente par ce que vous venez de faire, et ma reconnaissance la plus sérieuse vous est acquise. Je ne dirai pas qu'il ne m'eût pas été plus doux, selon l'homme naturel, de recevoir des paroles d'approbation ; mais je sens que celles que vous m'adressez valent cent fois mieux.

Quant au principe des défauts graves que vous signalez, je souscris à ce que vous dites. Je crois bien que j'écris trop en présence de ma pensée, trop peu en présence de Dieu. Je ne vous *concède* pas ces choses, je vous les *déclare*. Mais avec la même sincérité et la même certitude, je dois vous dire des choses dont vous n'avez pas connaissance.

J'ai besoin d'arriver au fond de chaque idée, et je n'y parviens (quand j'y parviens) qu'avec un extrême labeur. Rien que pour me rendre compte de ce que je pense, même sans intention de le com-

muniquer à d'autres, il faut que je tourmente mes facultés. Les idées auxquelles d'autres arrivent directement et de plain-pied, j'y descends ou j'y monte par de rudes escarpements. J'ai quelquefois passé six semaines à préparer, à faire, défaire et refaire un morceau de quatre pages, qui peut-être alors a paru simple. Il y a en moi, ou plutôt dans ma vie, une contradiction de faits bien fâcheuse : d'un côté, le goût de la spéculation, le besoin, si je puis ainsi dire, d'extraire la racine de chaque idée, et d'une autre part, une faible organisation et un manque presque absolu de premières études. A cela, dans ces derniers temps, s'est joint un véritable tort. J'étais malade; je le suis encore : mes nerfs sont dans un tel état, que je n'écris pas même un bout de lettre sans imprimer à tout mon être une violente secousse, et qu'une leçon sur des matières liées, une leçon d'une heure, me met sur les dents; en un mot, la pensée est devenue chez moi une douleur. Je n'aurais pas dû, d'après cela, me laisser entraîner à des travaux qui n'étaient pas strictement obligatoires. Je ne les ai pas cherchés à la vérité; mais je n'ai pas su les éviter. L'effort a été grand, et doit s'y faire sentir. Ce que vous appelez *recherche*, et qui doit le paraître, n'est bien souvent que le résultat de cette tension pénible. Et, de plus, il est arrivé que ne trouvant pas dans la voie directe ce qu'un autre y eût trouvé, je me suis accroché à telle idée, qui se montrait à droite ou à gauche, à

tel aperçu éloigné, que j'aurais dû laisser en repos, et il en est résulté ce quelque chose de confus, de chargé, de mal attaché, que vous remarquez dans mes compositions. Que fallait-il faire ? ne pas écrire.

Plus de simplicité chrétienne, plus d'amour, plus de zèle, m'eût-il rendu la pensée moins douloureuse et le travail plus facile ? Oh ! je le crois. La prétention littéraire a-t-elle sa part dans ce que vous blâmez ? Le professeur, livré pendant vingt ans à l'analyse curieuse des secrets du *bien dire*, a-t-il quelquefois, souvent même, supplanté le chrétien ? Hélas ! sans doute. Cela devient une nature ; et en cet instant même, où je pense à bien autre chose, je voudrais bien dire, si je pouvais. Pourtant ce que je viens de vous exposer de ma situation intellectuelle et physique est exactement vrai, et je suis sûr que je vous ferai plaisir en vous fournissant une occasion de m'accorder quelque indulgence.

Vous le dirai-je ? Je crains (à moins que Dieu ne me fortifie beaucoup), je crains de manquer de simplicité même dans le cours que je vais commencer. Ce sera bien malgré moi, à mon vif regret, et sans compensation ; car la vraie profondeur ne se trouve point hors de la simplicité. Mais je n'aurai pas le temps, d'une leçon à l'autre, de simplifier mes idées ; ce ne sera guère que d'un cours à l'autre, et lentement. Peut-être aurais-je dû me rendre mieux compte de cette débilité d'organes, de cet affaiblissement de tête, et ne pas quitter pour

une tâche nouvelle celle à laquelle je suffisais. Mais enfin j'ai cru *obéir;* il n'y a pas une fibre de l'homme naturel que ma détermination n'ait déchirée ; c'est pourquoi je pourrai souffrir, souffrir beaucoup; mais je garderai ma paix.

Au moment même où je vous écris, je suis dans un tel état, que je ne sais pas trop quelle lettre vous recevrez de moi. Pas une ligne qu'il n'ait fallu arracher. Et cependant le cœur abondait. Je désire au moins que vous lisiez distinctement dans cette lettre ma respectueuse reconnaissance, le sérieux avec lequel j'ai lu vos conseils, le sincère désir d'en profiter, et les remercîments que j'adresse à Dieu d'avoir envoyé un juste pour me châtier; car qu'est-ce qui vaut mieux, en ce monde d'épreuve et de préparation, que les corrections du juste? Elles valent mieux que toute louange, même que celles du juste : celles-là même sont dangereuses.

Je vous remercie de la part fraternelle que vous prenez à ma vocation. Je la considère avec tristesse, je l'avoue ; mais je regarde à mon Garant. Je savais l'épreuve de votre cher frère, que nous avons tant de raisons d'aimer. Je lui ai écrit ; pour moi, plus que pour lui. J'ai pu lui parler de joie ; je suis certain qu'il y en a au fond de sa douleur.

Excusez tout ce qui, dans cette lettre, peut en avoir besoin, et recevez les remercîments et les vœux de

Votre obligé et dévoué frère, VINET.

71. A Madame Évesque.

Montauban, 18 Octobre 1837.

Ma chère Madame et sœur en notre Seigneur,

Dieu vient de visiter notre famille d'un nouveau deuil. Mon frère Frédéric a perdu sa femme. Elle est morte au Seigneur, comme elle avait vécu au Seigneur ; et une grande paix a régné autour de ce lit de mort, et en celle qui partait, et en ceux qui restaient en arrière. Le mal paraissait d'abord avoir cédé aux remèdes. La convalescence parut même assez avancée pour qu'on pût la transporter à Paris. Mais c'était un corps épuisé ; elle-même sentait que sa fin approchait. Elle dit à G. quand elle se vit établie dans son lit après son retour à Paris : « Tu m'as conduite ici en voiture, mais je n'en sortirai que dans mon cercueil. » Il y a de cela quinze jours ou trois semaines. Depuis ce moment, on a passé par une alternative de craintes et d'espérances à son sujet, jusqu'à ce qu'enfin, jeudi soir, le mal s'est subitement aggravé, et à une heure du matin, cette âme fidèle s'est envolée dans le sein de son Dieu.

Vous pouvez comprendre, Madame et excellente amie, vous qui connaissez mon frère, et qui avez aussi, je crois, connu son excellente compagne, quel deuil cette séparation laisse dans son cœur, et

quel vide dans sa vie. Cependant il est rempli de soumission et de paix ; toutes ses lettres le montrent clairement ; et Dieu lui a donné la plus douce des consolations dans les dispositions où sa femme a pris congé de lui pour cette vie terrestre. Elle a fait une mort chrétienne entre les morts chrétiennes. Elle a vu venir sa fin et a dit à son mari qui lui avait demandé : « Que penses-tu ? — Je pense que le combat sera bientôt fini. — Es-tu en paix ? — Oui, je suis en paix. Je remets tout entre les mains de mon bon Sauveur qui m'a tant aimée. Il me tend les bras et je vais à lui. » Elle a conservé sa présence d'esprit jusqu'à la fin, et a dit quelque chose pour chacun de ses enfants, et pour toute sa famille... Elle demanda à son mari de lui lire le *Psaume du bon Berger ;* elle voulait parler du XXIIIe. Il le lui lut, et quelques autres passages ; et pendant qu'il lui lisait le 57e verset du XVe chapitre de la Ire aux Corinthiens, elle cessa de respirer. Ah ! Madame, qui ne s'écrierait en voyant qu'un chrétien peut mourir ainsi : *Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur !....*

Fallait-il une si triste occasion, Madame, pour me mettre la plume à la main ? Je gémis de penser qu'il y a si longtemps que je ne me suis donné le plaisir de vous écrire. Je suis à certains égards plus chargé pendant les vacances que je ne l'étais durant l'année scolaire, parce que je vais prêcher dans les

Églises environnantes, et n'ai presque pas un dimanche de libre. Aussi j'ai coutume de dire que j'attends la fin des vacances pour me reposer...

Adieu, Madame, je vous salue bien respectueusement et fraternellement, en mon nom et en celui de tous les miens, et demande à Dieu qu'il vous garde, qu'il vous affermisse et vous sanctifie parfaitement par son service, pour vivre en sa grâce et mourir en sa paix.

Votre respectueux serviteur et affectionné frère en Jésus-Christ.

72. A M. Merlin de Thionville.

Montauban, 7 Février 1838.

Monsieur et bien cher frère,

Qu'il m'est doux de lire vos lettres, de vous voir persévérer et croître, et de me rappeler ce court mais précieux séjour que mon ami Hosemann et moi avons fait dans votre hospitalière demeure ! De combien de douceurs, de bénédictions, nous aurions été privés peut-être, d'un côté ou de l'autre, si nous n'eussions pas fait ce petit voyage de deux jours ; et combien nous devons rechercher les occasions que Dieu nous fournit de rencontrer nos frères durant notre pèlerinage ici-bas !

Les épreuves dont Dieu vous a encore visité, cet affaiblissement de votre vue, surtout la perte de

votre amie, me touchent sincèrement. Béni soit Dieu qui vous a donné dans cette dernière affliction des sujets de consolation ! Il sera avec vous, avec votre excellente compagne, dans toutes vos angoisses : et qui sait mieux que vous que *c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu?* Bossuet a dit quelque part : « On n'entend dans les enterrements que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort. » N'est-il pas aussi étrange qu'on s'étonne qu'il y ait des croix pour les disciples du crucifié?

Je suis vivement intéressé par la fondation de cet asile. C'est beaucoup que de faire du bien à nos semblables pour la vie présente. Mais comme vous le dites, le chrétien doit avoir une ambition plus haute ; et c'est à sauver les âmes de ces chers enfants que doivent tendre vos premiers soins. Vous avez besoin de prudence, sans doute ; mais que votre prudence soit de fidélité, non de timidité, ou d'une défiance trop grande, — j'allais dire de vous-même, mais non : on ne saurait guère se trop défier de soi, — mais du Seigneur. Ne dites pas que vous n'avez pas le don de parler aux enfants. Dieu vous y appelle, ce semble, trop clairement, par votre position actuelle ; et s'il vous y appelle, ne vous accordera-t-il pas les forces dont vous avez besoin ? Peut-être plus tard vous enverra-t-il quelque aide dans cette tâche ; mais aujourd'hui, c'est à Mme Merlin et à vous qu'il appartient de parler

du Seigneur à ces chers enfants. Faites-le l'un et l'autre, dans la foi. Rappelez-vous l'établissement de votre culte domestique. Rappelez-vous aussi cette parole : II Cor. XII, 10, qui est beaucoup plus vraie que ni vous ni moi ne le croyons, et qui s'accomplira dans notre expérience personnelle dans la mesure exacte de notre foi. *Va avec cette force que tu as ; ne t'ai-je pas dit que je serai avec toi?* (Juges VI, 7.)

Ma santé, dont vous avez la bonté de vous informer, est bonne en général. Cependant, le travail de ces dernières semaines m'a fatigué. Mais Dieu m'a fait voir deux choses qui font que je n'ose pas dire que c'est pour son service que je me suis fatigué. La première, c'est que l'inquiétude et l'abattement, fruits d'incrédulité, nuisent plus à ma santé que l'excès de travail. La seconde, que j'ai vue comme à l'œil, c'est que je ne manque de temps et ne suis obligé à quelque travail au delà de mes forces que par ma faute : Dieu me fournit tout le temps et me le ménage avec une sagesse et une fidélité parfaites ; mais j'administre mal ce dépôt inappréciable.

J'apprends avec plaisir que vous avez écrit à M. de Salvandy. La voie que le ministère suit depuis quelque temps, serait fort alarmante, s'il n'était pas écrit : *Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.*

Je vous salue bien affectueusement, ainsi que Mme Merlin, en notre miséricordieux Sauveur. Que sa paix vous soit donnée, multipliée.

73. A Monsieur E. G...

Montauban, 28 Mai 1838.

Mon bien cher E...,

Ma sœur explique à la vôtre le délai de sa lettre, que j'attendais pour y ajouter quelques lignes pour vous, et vous assurer de ma tendre et fraternelle sympathie dans votre profonde affliction. Vous savez bien combien le souvenir de votre excellente mère m'est précieux. C'est avec beaucoup d'estime, beaucoup d'affection en notre Seigneur, et c'est aussi avec une tendre reconnaissance que j'ai toujours pensé à elle ; et aujourd'hui plus que jamais. Votre cœur est brisé, cher ami, cher frère ; et celui de votre bonne sœur, de son mari, de toute cette famille si unie. Toutefois, je suis bien assuré que vous goûtez les consolations du Seigneur, et qu'il accomplit à votre égard les magnifiques promesses qu'il a faites dans sa Parole à ses enfants affligés. Oh ! qu'il nous est doux de penser que cette amie excellente que nous pleurons avait appris à connaître Celui en qui seul se trouve le salut et la paix ! Qu'il nous est doux de le connaître nous-mêmes, mon cher E!... Chaque jour nous pouvons être séparés de ceux que nous aimons le plus sur la terre, par leur départ ou par le nôtre. Mais Jésus est le même hier, aujourd'hui, éternellement ! Il était avant nous et il demeure après

nous ; et si ceux qui partent et ceux qui restent sont avec lui, ne continuent-ils pas d'être réunis, quoique séparés ? Fortifions-nous donc, bien-aimé frère, dans cette bienheureuse foi. Combattons avec une patience pleine de joie le bon combat de la foi ; employons ce qui nous reste de cette vie si agitée et si constamment menacée à vivre pour Celui qui est mort pour nous, et à mourir au monde et à nous-mêmes. Voilà la paix que je demande à Dieu pour vous, pour votre sœur, pour M. Delessert, pour leurs enfants, pour toute votre maison. Demandez-la pour nous aussi, cher ami ; et que le Dieu de paix soit avec vous et avec nous !

74. A Monsieur Édouard Babut.

Bordeaux, 12 Août 1838.

Cher ami,

Je tiens à te dire au moins en quelques mots combien j'ai été affligé d'apprendre que tu as perdu l'usage de ton œil droit. Oh ! que Dieu te fasse éprouver la vérité de cette parole : *A mesure que l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.* La première partie de cette phrase s'applique si douloureusement à toi ! Puisses-tu faire pleinement la bienheureuse expérience de la seconde ! Ne te contente pas d'une patience ordinaire dans une visitation si extraordinaire ; demande une patience parfaite, et que Dieu

te remplisse d'une grande joie. Dieu veut nous donner par toi de grandes leçons et te rendre plus utile à ceux qui t'entourent, et à d'autres encore, que tu ne l'eusses été en bonne santé. Que Dieu fasse par toi et pour toi au delà de ce que nous pouvons penser et imaginer!...

75. A Monsieur G. de Félice.

Montauban, 13 Novembre 1838.

Monsieur et bien cher frère,

En réponse à la lettre touchante et fraternelle que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire, je ne veux que vous faire part des impressions que j'ai reçues de tout ce qui vient de se passer, en ce qui vous concerne. En vous faisant ce petit récit, je n'ai point de but déterminé: humilié, déçu, brisé dans une attente qui était presque un objet de foi pour moi, je n'ose plus former ni désir, ni demande: je crains de tenter le Seigneur. Je dépose à ses pieds ce que j'écris, comme je dépose dans son sein les *soupirs inexprimables* auxquels se réduisent à peu près aujourd'hui mes prières pour le remplacement de M. Bonnard. Le Seigneur en fera ce qu'il voudra[1].

J'ai eu une confiance singulière en votre accep-

[1] M. de Félice, appelé à une place de Professeur à Montauban, avait d'abord refusé. Quelques semaines plus tard il revint sur cette détermination.

tation. J'y croyais, d'abord parce que la main de Dieu me paraissait si visible dans votre nomination, que je ne pouvais douter qu'elle ne vous y apparût comme à moi. J'y croyais encore parce que vous n'aviez rien fait pour arrêter les démarches commencées, ce qui me paraissait démontrer au moins que votre résolution de refuser n'était pas alors irrévocable; et c'était tout ce qu'il me fallait. J'y croyais enfin, parce que j'y croyais voir un si grand bien. La nouvelle de votre refus ne m'ébranla point entièrement. Quand tout semblait perdu, je me mis un matin à prier pendant plus d'une heure pour la nouvelle nomination : je ne savais en commençant ce que je devais demander à Dieu, et je priai pour être dirigé dans ma prière: je ne pus jamais trouver que votre nom à présenter à Dieu. Je me demandai si cette persistance à vous espérer, et presque à compter sur vous, même après votre refus formel, ne serait pas un exemple de cette foi spéciale que Dieu accorde quelquefois à un de ses serviteurs, et qui obtient de lui les grâces les plus désespérées : et plus d'une fois, dans la société de mes amis chrétiens, je leur ai soumis ce cas d'expérience chrétienne.

Une chose surtout fortifiait en moi cette confiance, c'est que je croyais voir (était-ce un jugement téméraire? Dieu le sait —) que votre refus n'était pas selon Dieu. Vos motifs, leur diversité, la manière même dont vous vous exprimiez là-dessus,

tout me donnait à cet égard des doutes, qu'une fois même j'ai entrepris de vous soumettre: mais ma lettre faite, je ne l'ai pas trouvée à mon gré. J'ai craint qu'elle ne manquât de l'onction de l'amour fraternel, ou qu'elle ne vous en parût manquer; et j'ai renoncé à l'expédier. J'en aurais fait de même vraisemblablement d'une lettre à Mme Rivier, que j'écrivis sous la même impression, si je l'eusse gardée vingt-quatre heures, selon mon usage; mais je n'en avais pas le temps alors. Vous comprenez comment cette pensée m'excitait à prier pour que vous acceptassiez : dans la délivrance de la Faculté j'en voyais une pour vous-même.

Je conservais donc mon espérance — et je ne sais trop si j'en suis même aujourd'hui tout à fait corrigé — et j'étais dans une disposition où un changement de résolution de votre part ne m'eût nullement surpris, — moins ce me semble que votre persistance, lorsque je reçus jeudi dernier une lettre de Frédéric où se trouvaient ces mots: « On me parle d'une lettre de de Félice à Lutteroth, d'après laquelle de Félice reviendrait en arrière. » Je tombai à genoux avant de continuer ma lecture. C'est ainsi, pensais-je, que Dieu nous fait selon notre foi! Il me serait difficile d'exprimer aux hommes ce qui se passa en moi dans ce moment-là. Il s'agissait, vous le savez, d'une expression de votre lettre à Lutteroth qui pouvait recevoir deux sens. Le lendemain, je reçus une lettre de vous, timbrée de Paris:

« De Félice est à Paris; il s'est repenti de son refus. » Non, c'est moi qui m'étais trompé; soit que j'eusse pris mon désir ou mon espérance pour de la foi, soit que le temps d'exaucer ma prière ne soit pas encore venu devant Dieu. Peut-être verrez-vous, cher frère, dans l'opiniâtreté de mes espérances un défaut de sens ou de réflexion; mais enfin je vous dis les choses comme elles sont; je ne sais pas bien qu'en penser moi-même.

Votre lettre a d'abord produit sur mon esprit (le premier moment de désappointement passé) une impression douce. C'est que je ne songeais qu'à vous. Ce langage tendre, fraternel, consciencieux, humble, était fait pour me rassurer sur la pureté de vos motifs devant Dieu. Mais ensuite, quand j'ai songé à la Faculté et à l'Église, l'impression que j'ai reçue de votre lettre est devenue bien amère, et le devient, ce me semble, toujours plus. Quoi! c'est pour de si faibles raisons qu'un appel si pressant et si personnel a été rejeté! Au commencement de la lettre on s'attend à quelque motif bien grave, bien impossible à prévoir: et puis on est confondu de trouver que ce n'est autre chose que cette vieille conviction d'incapacité et d'indignité qui se trouve plus ou moins chez tous les fidèles serviteurs du Seigneur, et sans laquelle ils ne seraient ni dignes ni capables! D'après les principes exposés dans cette lettre, ni vous ne serez jamais professeur, ni Jalagnier ou moi ne devrions demeurer à notre poste.

Et puis savons-nous bien nous apprécier nous-mêmes? L'histoire de l'Église prouve, dites-vous, que certains hommes ont été mal jugés: d'accord; mais ne nous en montre-t-elle point aussi qui se sont mal jugés eux-mêmes? témoin Augustin, qui se cacha pour n'être point chargé de fonctions pastorales. Ah! quand l'Église de Dieu nous désigne pour un poste, ne pouvons-nous pas penser qu'elle nous apprécie mieux que nous-mêmes, et ne craindrons-nous point de manquer d'humilité pour avoir trop de modestie? Et Dieu? et sa force qui se déploie dans l'infirmité, tellement que *quand je suis faible, alors je suis fort?*

Mais je m'arrête. Je n'ai point ici d'autre intention que de vous faire connaître mes impressions: votre lettre m'a paru aussi faible qu'elle est éloquente, belle, touchante. On vous aime mieux, et on gémit davantage de votre refus; et l'on y voit plutôt quelque chose d'exalté et d'ébloui, que la simplicité d'un cœur qui se met devant Dieu et lui dit: Seigneur, que veux-tu de moi? Quoi qu'il en soit, cher et respectable frère, je vous aime tendrement en notre Seigneur; vous m'étonnez, vous me troublez, vous me réjouissez, vous me scandalisez, vous m'édifiez tout ensemble. Je demande à Dieu du fond de mon cœur qu'il accomplisse en vous tout le bon plaisir de sa volonté! Que s'il y a en vous quelque infirmité, à moi connue ou inconnue, *il vous délivre de toute infirmité; et vous couronne de*

gratuité et de compassion! qu'il vous affermisse en toute foi et en toute fidélité! qu'il bénisse votre mariage et le sanctifie! et qu'il vous fasse hériter la couronne promise à ceux qui ont été fidèles jusqu'à la mort, et qui auront renoncé à tout pour le suivre! C'est la prière de votre affligé et tendrement affectionné frère.

76. A Monsieur G. de Félice.

Montauban, 18 Janvier 1839.

Monsieur et cher frère,

La joie avec laquelle j'ai appris votre détermination est tempérée par la vue de ce qu'il vous en a coûté pour la prendre. Je me réjouis pour la Faculté et pour l'Église de Dieu; mais je souffre pour vous, mon cher frère. Nos angoisses à nous ont été grandes en tout ceci, je vous assure; que devons-nous donc penser des vôtres? Toutefois cette peine même avec laquelle vous venez ici a quelque chose de salutaire pour vous et pour nous. Pour vous, parce qu'elle est bien faite pour vous tenir dans l'humilité: pour avoir entrepris votre nouvelle tâche avec *un cœur brisé et un esprit froissé,* vous ne vous en acquitterez que mieux selon le Seigneur; et vous éprouverez la vérité de cette parole: II Cor. XII, 10. Pour nous aussi, la tristesse de votre âme est salutaire: elle servira à purifier notre joie de

toute exaltation et de tout esprit de parti, en même temps qu'elle nous excitera à prier pour vous et pour votre œuvre. *Fortifie-toi et te renforce* dans le Seigneur; et que le Dieu de paix bénisse *votre entrer et votre sortir*. Nous disons ici tout simplement que vous acceptez. Il y aurait trop d'inconvénients à présenter au public votre entrée en fonctions comme un essai; et au fond, vous l'exprimez vous-même, c'est une acceptation; ce qui n'empêche pas que vous ne puissiez, comme tout autre d'entre nous, renoncer à vos fonctions s'il vous était démontré que vous n'y pussiez suffire. Mais *Dî meliora!* Le temps me presse. Comptez sur mes soins pour vous seconder dans votre établissement et recevez mes embrassements fraternels.

77. A M. le Pasteur Vallette.

Montauban, 10 Juillet 1839.

Bien cher frère,

Les bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné sont comme une eau fraîche à une personne altérée et lasse. J'ai senti la vérité de cette parole en recevant votre bonne lettre. Cher ami, une tendre affection, une profonde estime en Jésus-Christ m'attachent à vous. De précieux souvenirs et un intérêt inaltérable m'attachent aussi à cette chère Église de Naples; et si j'ai si peu de communications avec vous, c'est l'effet de cette in-

firmité qui fait que je suffis à peine à mes occupations. Les affaires remplissent la vie à tel point qu'elles semblent ôter parfois la liberté de penser et jusqu'au temps d'aimer. Grâces à Dieu, il y a une autre vie que celle-ci !...

Je comprends fort bien l'hésitation avec laquelle vous abordez l'idée de quitter Naples. A cet égard vous pouvez attendre de la fidélité du Seigneur que, s'il veut vous conduire ailleurs, il vous fera un chemin uni. Votre marche doit être, ce me semble, celle-ci : ne songer à quitter Naples que si le Seigneur vous adresse à cet effet un appel très clair, et sans provocation de votre part. Vous n'avez rien à faire qu'attendre et prier. Dieu veuille, cher ami, fortifier votre santé ; qu'il bénisse votre maison ; qu'il se glorifie en vos chers enfants.

Votre affectionné frère.

78. A Monsieur Merle d'Aubigné.

Montauban, 24 Juillet 1839.

Bien cher frère,

C'est avec une sympathie bien sincère que nous avons appris d'abord les consolations que le Seigneur vous avait accordées, et puis l'affliction nouvelle qu'il vient de vous dispenser [1]. Oh ! qu'il vous donne, à vous et à votre pieuse compagne, non

[1] La mort de deux enfants.

seulement de supporter patiemment, mais encore de vous glorifier dans les afflictions, et d'abonder dans la joie du Saint-Esprit, au milieu des angoisses de la chair ! Ce degré de la foi n'est atteint que par un petit nombre d'enfants de Dieu. Pour la plupart, nous gémissons et sommes accablés, même par des peines bien moins douloureuses que la vôtre. Mais le Seigneur qui vous a tant éprouvés, se glorifiera en vous selon les richesses de sa grâce...

Vous me parliez dans votre lettre de votre cours d'éloquence sacrée. Vous aviez la bonté de me communiquer votre plan et de me demander le mien. Je n'en avais point encore, n'ayant traité jusqu'à cette époque *systématiquement* que la *prudence pastorale*, pour laquelle j'ai suivi Bridges et Luther, extraits par Gessert; et n'ayant traité de l'éloquence sacrée que sous forme d'*exercices*, si ce n'est que j'ai étudié avec mes élèves les admirables *Dialogues* de Fénelon. Nos exercices ont été doubles : récitation et composition. Ce que j'ai trouvé de plus utile dans ce dernier genre, c'est de donner à mes élèves *une idée à développer*. Ces développements, qui sont l'âme de l'éloquence, me paraissent encore plus utiles que les plans ou analyses. Ceci se rattache à l'une de mes pensées dominantes sur la prédication : je crois qu'il faut aller des détails à l'ensemble, non l'inverse. Un plan né des détails est en général le seul *vivant* et le plus *vrai*. Un sujet m'étant donné, je commencerai par le développer une première

fois en pénétrant dans les détails, et d'après un plan provisoire, qu'une méditation d'une heure ou deux m'aura fourni. Puis en lisant ce premier travail, avec le Seigneur d'abord et ensuite avec un ami (ou mieux encore une amie, l'amie par excellence), je trouverai vraisemblablement le plan auquel je dois m'arrêter, et que je suivrai dans mon *second travail.* Ce double travail m'est nécessaire pour concilier la verve et l'ordre. Par l'exercice, on parviendra à un instinct assez exercé pour pouvoir se borner à un seul travail. Je n'en suis pas venu là, et je fais plus d'un travail, quand je puis; — bien entendu que je prêche après un seul travail, et même sans travail, si le Seigneur m'y appelle. J'ai fait encore ceci : j'ai pris un sujet; fait le plan avec mes élèves; je leur ai donné à développer successivement chaque partie du sermon, depuis l'exorde jusqu'à la péroraison; et cette étude achevée, j'ai prêché moi-même sur la matière.

Ce n'est que cette année que je devais faire un cours d'art oratoire. Mais me voici heureusement supplanté par de Félice, et relégué dans l'hébreu, que j'ai trouvé dans les commencements sec, trois fois sec. Mais quand les élèves seront plus avancés, — et le professeur aussi, — cette étude m'intéressera vivement, je n'en doute point.

Adieu, cher frère, je vous embrasse du fond du cœur, et je salue Mme Merle avec une respectueuse et tendre affection en notre Seigneur.

79. A Monsieur l'abbé de Baudry.

Montauban, 22 Avril 1841.

Monsieur l'abbé,

Je suis à peine de retour d'un petit voyage, durant lequel la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser m'a été envoyée à Nîmes. Aussitôt que j'aurais mis ordre à quelques affaires urgentes, je m'occuperai de la publication de mon mémoire sur la lecture de la Bible. Je n'aurai pas le temps d'y faire des additions considérables, et la forme même de mon écrit ne le permettrait guère. Je ne manquerai pas cependant de lire ce que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer : je vous remercie de cette attention.

J'aurai l'avantage de vous adresser un exemplaire de mon petit livre dès qu'il aura paru. Si vous prenez la peine de le lire, vous reconnaîtrez, je crois, qu'il serait bien difficile d'y placer des développements sur la nature de l'inspiration des auteurs sacrés. Ce n'est pas tant la nature de l'inspiration de la Bible, que son origine divine, que le programme m'appelait à traiter. C'est ainsi du moins que je l'ai compris.

Ne craignez pas, Monsieur, que les avertissements que vous avez cru devoir me donner là-dessus me déplaisent. Je les prends en fort bonne part ; et je ne dis pas que l'occasion ne puisse pas se

présenter de revenir sur cette grave question. Vous avez probablement connaissance du beau travail de M. Gaussen.

Vous m'assurez en terminant de votre affection sincère dans le cœur sacré de notre divin Sauveur. J'aime bien cette salutation chrétienne. La grâce du Seigneur Jésus-Christ, sa grâce toute gratuite, comme l'appelle l'apôtre (Rom. III, 23), est mon unique espérance. Si c'est aussi la vôtre, nous sommes unis sur le fondement de la foi. Permettez-moi d'ajouter qu'il suffira que vous soyez conséquent jusqu'au bout avec ce commencement, pour que nous soyons pleinement d'accord.

C'est avec ce désir, avec cette prière que je vous présente, etc.

80. A Madame Évesque.

Montauban, 11 Octobre 1841.

Chère Madame et excellente amie en notre Seigneur,

J'ai reçu ce matin votre bonne lettre, à laquelle nous avons été bien sensibles l'un et l'autre, ma pauvre femme et moi. Nos cœurs ont été brisés; mais nous n'avons pas été abandonnés; et nous avons toujours pu dire avec David : *Je bénirai l'Éternel en tout temps; sa louange sera continuellement dans ma bouche* (Ps. XXXIV, 1). Demandez

à Dieu qu'il nous sanctifie par l'épreuve, et nous réjouisse dans l'épreuve.

Ma femme veut vous écrire; et nous aurions attendu un ou deux jours pour le faire ensemble, si je n'eusse eu aujourd'hui un motif particulier et pressant pour ne pas différer. Ma fille aînée, âgée de dix à onze ans, est malade, depuis jeudi. Jusqu'à hier le mal a paru croître. Aujourd'hui, il semble stationnaire. Nous sommes dans ce moment solennel où il y a des probabilités humaines à peu près égales pour qu'il dégénère en indisposition légère ou en maladie grave. Nos pauvres cœurs sont plus que de coutume sans doute ouverts à l'inquiétude. D'ailleurs une jeune fille de dix-huit ans, qui a commencé comme notre fille, est aujourd'hui dans un danger imminent. Nous sommes donc inquiets, sans être encore vivement alarmés... et nous avons besoin des prières des amis de Lyon. Ayez la bonté de demander instamment de ma part qu'il se fasse des prières pour notre chère enfant. M. Moureton aura la bonté de recommander cet objet à leur amour fraternel.

J'expédie ce billet pour ne pas manquer le courrier. Nous vous récrirons dans peu de jours. Je désire qu'on se souvienne surtout de l'âme de notre enfant. Je crois voir chez elle un bon commencement, mais rien de caractérisé.

En hâte, votre respectueux serviteur et frère.

81. A Madame Évesque.

Montauban, 14 Octobre 1841.

Madame et excellente amie,

D'après ma lettre de lundi, vous devez être impatiente, j'en suis sûr, d'avoir d'autres nouvelles de ma fille. Je n'en ai, grâce au Seigneur, que de bonnes à vous donner. Le soir du jour où je vous écrivais, les symptômes parurent s'aggraver. Dans la nuit qui suivit je fus bien angoissé. Je m'alarmais sans doute au delà de ce qui était justifié par l'état de l'enfant; mon esprit était frappé... Je voyais le moment où le Seigneur allait m'appeler à un second sacrifice. Au milieu de la nuit l'enfant ne pouvait dormir. Nous la changeâmes de lit, et puis je me retirai dans mon cabinet pour prier. A mon retour, enfant, père, mère, tout s'endormit ; et le lendemain matin, le médecin fut plus satisfait. Depuis ce moment, le mieux s'est soutenu, nous ne voyons plus de sujet de nous inquiéter, et nous respirons plus librement. J'aime à me dire que vos prières et celles des amis de Lyon ont contribué à ce résultat heureux. Comment cela, dira-t-on, puisqu'ils ne pourront commencer à prier qu'après que la convalescence s'est déclarée ? Le Seigneur a pourvu à cette difficulté, par une promesse bien précieuse pour des chrétiens qui prient à distance

de leurs amis : *Même avant qu'ils crient, je les aurai déjà entendus.* Crions toujours pour ceux qui sont loin et pour ceux qui sont près : le Seigneur peut nous exaucer avant aussi bien qu'après. Il n'y a point de temps pour lui.

...J'ai peine à concevoir que tout le monde ne soit pas également satisfait de l'acceptation de M. Fisch. Je suis persuadé, dans tous les cas, que l'opposition, s'il y en a, ne saurait tenir contre la piété et les dons que Dieu a mis en cet excellent jeune homme. Pour moi, je ne saurais nommer personne que je visse avec plus de confiance appelé au poste que la maladie de M. Cordès rend vacant pour un temps...

82. A sa Mère.

Montauban, 25 Décembre 1841.

Si je pouvais suivre mon cœur, ma chère et tendre mère, je n'aurais pas attendu le 25 Décembre pour t'écrire. Mais, hélas ! je suis entraîné par un courant d'affaires, où je ne sais comment m'arrêter ; moins pourtant, je dois le confesser, par défaut de temps, que faute de savoir bien employer celui que Dieu m'accorde. Viendra-t-il un moment où nous pourrons entretenir avec toi d'autres rapports que ceux d'une correspondance trop rare et toujours imparfaite ? Il y a eu un temps où tu avais quelque idée de venir prendre ton repos auprès de

nous : mais si tu ne dois pas venir vers nous, irons-nous vers toi ? Dieu le sait ; et il en décidera. Ce que nous savons, c'est que cette réunion serait une des plus douces consolations que nos tristes cœurs puissent goûter sur cette triste terre. Te voilà donc, selon les probabilités humaines, à la veille de quitter une maison à laquelle notre famille paraissait s'être identifiée : *étrangers et voyageurs*, voilà bien notre condition. J'approuve l'idée que vous avez de vous séparer de G... ; je suis en principe pour la séparation des ménages : *L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme*. A peine y a-t-il une règle de conduite que nous ne trouvions dans la Parole de Dieu ; mais souvent nous ne les y trouvons qu'après de longs circuits, comme si nous avions besoin d'apprendre de nouveau, par une expérience personnelle, ce qu'avec plus de simplicité nous trouverions tout donné dans les enseignements du Seigneur. Aucun livre de l'Écriture ne me charme plus, sous ce point de vue, que les Proverbes ; c'est un trésor de sagesse avec lequel un enfant pourra se conduire, s'il a l'esprit du petit enfant. Nous serions heureux de vous voir établir dans la maison de M..., et nous suivons vos mouvements et vos hésitations avec une tendre sollicitude en demandant au Seigneur de vous conduire lui-même. Confions-nous en lui, ma bonne maman, et nous réjouissons en son amour.

Je te donne un conseil qu'à peine je reçois...

Oh ! quel serait notre bonheur, notre puissance, si nous pouvions avoir la foi *persévérante* de la Cananéenne, qui ne veut jamais douter de l'amour ni de la délivrance du Seigneur, malgré son silence, son refus, son dédain apparent ! Nous savons que la Bible est sa Parole, et que ses promesses sont véritables : cela doit nous suffire. Abraham avait moins de lumières que nous ; mais la droiture de son cœur devant Dieu y suppléait. C'est là ce qui nous manque. Nous avons deux choses à demander à Dieu : d'abord qu'il nous augmente la foi ; ensuite qu'il nous affranchisse de la volonté propre. Cette malheureuse volonté propre ! j'y suis, pour ma part, plongé jusqu'au cou, et ne puis que crier à Dieu jour et nuit qu'il me délivre *de ce bourbier fangeux* pour me faire participer à *la glorieuse liberté des enfants de Dieu.* Et quant à cette *racine d'incrédulité,* qui est enfoncée dans nos pauvres cœurs, oh ! qu'elle y est profondément engagée ! Chère maman, chère sœur, déposons tous trois ce double fardeau aux pieds du Seigneur ; donnons-lui gloire, ne veuillons plus rien croire contre ses promesses, ni rien faire contre ses commandements. C'est ma prière pour toute notre maison, et pour tous ceux que j'aime. Je vous serre contre mon cœur, en soupirant après la consolation de vous revoir. Nos cinq enfants sont bien. Hélas ! la sixième semble nous manquer toujours plus.

83. A Monsieur Alexandre Vinet.

Montauban, 29 Décembre 1841.

Monsieur et honoré frère,

Il est vrai que le délai de votre réponse m'avait donné quelque espérance que vous hésitiez ; bien peu pourtant. Car je m'attendais, je vous l'avoue, à un refus, malgré les conjectures de Pellis. Je sentais même qu'après toutes les tentatives qui avaient été faites auprès de vous, je risquais de vous paraître manquer en quelque sorte de tact en vous importunant encore une fois. Mais il me suffisait que la question fût posée ; j'en voulais avoir le cœur net et n'avoir pas de reproche à me faire ; c'était pour moi affaire de conscience ; et quand la conscience est engagée, tant pis pour l'intelligence si elle n'y trouve pas tout à fait son compte. La consolation de vivre et de travailler avec vous ne semble pas nous être réservée. Eh bien ! daigne le Seigneur rendre chacun de nous fidèle dans le champ que le Maître lui a assigné, en attendant qu'il nous réunisse pour jouir ensemble des fruits de la moisson ! Permettez-moi d'ajouter seulement un mot : vous vous faites illusion, je crois, sur la grandeur de la tâche d'un professeur à Montauban. Hélas ! notre pauvre Faculté ne mérite guère plus le bien qu'en pensent nos amis que le mal qu'en disent nos adversaires !

En vous offrant ma faible contribution pour la

notice que vous préparez sur M. Stapfer, je me suis, je le crains, trop avancé. Ce n'est qu'en essayant de recueillir mes idées que j'ai compris combien il est difficile de peindre un homme en quelques traits, et surtout un homme chez lequel il y avait tant à observer. Je me bornerai donc à vous présenter tant bien que mal quelques traits détachés d'un tableau que je ne me sens pas de force à tracer. Si vous n'en pouvez faire usage, ils serviront du moins à vous suggérer quelques pensées, quelques vues, qui pourront n'être pas perdues pour votre travail. Tel étant mon dessein, je ne m'inquiète guère de l'ordre ; je crois bien faire aussi de vous montrer les côtés faibles de notre respectable ami, si je m'y vois naturellement amené. Vous n'êtes pas homme à les montrer au public ; et vous penchez bien plus volontiers dans le sens de la louange que dans celui de la critique. Donnez-vous garde cependant de « tomber du côté où vous penchez » ; et résistez à la tentation, plus entraînante ici que dans un autre sujet, de nous faire un idéal au lieu d'un portrait.

Le nom de M. Stapfer réveille instantanément deux idées dans mon esprit : celle de la science et celle de la débonnaireté. Elles s'unissaient chez lui, se relevant mutuellement, et dominaient sur tout le reste, dans son tempérament moral, sans dominer l'une sur l'autre. C'était là, ce me semble, le trait distinctif de son caractère.

Sa science est pour moi une énigme. Je ne puis comprendre ni comment un être de mon espèce peut apprendre tant de choses, ni comment il les peut retenir. Peut-être sommes-nous plutôt du même genre que de la même espèce. Ce phénomène m'étonnerait moins sans doute si j'eusse vécu en Allemagne; j'ai peine à croire pourtant que même parmi les savants allemands il y en ait beaucoup qui le soient autant que M. Stapfer, ni surtout qui joignent à leur science les autres richesses intellectuelles dont il avait été comblé. La grâce et la finesse de son esprit en égalaient la force et la solidité, et il était aussi distingué dans un salon que dans son cabinet. Vous ne pouvez le connaître que très imparfaitement par ses écrits. Différent en cela de la plupart des hommes éminents, il perdait à écrire; ou plutôt il ne pouvait s'astreindre à écrire, et il se donnait à lui-même en plaisantant l'épithète de *graphophobe*. Cette infirmité, physique ou intellectuelle, ou l'un et l'autre, peut-être, nous a ravi en grande partie le fruit de ses lumières et de ses travaux. Quoi qu'il en soit, il était bon à lire, sans doute, mais il était meilleur à entendre, et la conversation était, si j'ose ainsi dire, son triomphe, par la pensée plutôt que par la parole, qui chez lui était assez lente, parfois difficile. Mais cette infirmité de la forme faisait ressortir à sa manière le mérite du fond. Vous l'y auriez vu aimable, spirituel, enjoué même, autant qu'il était profond quand il le vou-

lait; et aussi bien à sa place auprès d'une dame qu'avec des hommes d'État ou des philosophes. J'ai lu quelque part que Locke avait coutume de mettre la conversation, non sur les sujets qu'il connaissait le mieux, mais sur ceux qui étaient le mieux connus de ses interlocuteurs; on peut dire la même chose de M. Stapfer, et il y gagnait à la fois de faire valoir les autres et de s'instruire lui-même. Il a beaucoup reçu en causant, mais encore plus donné; et on ne le consultait guère, sur quelque sujet que ce fût, sans recueillir de son entretien une lumière aussi vive qu'elle était douce. D'autres ont pu être plus propres à développer les idées et à les proposer; mais nul n'était plus capable de les fournir; et cette seconde faculté, souvent moins prisée que la première, ne lui est-elle pas supérieure? La source est plus que la fontaine. On aimait surtout à voir M. Stapfer au milieu de sa belle bibliothèque, qui remplissait plusieurs appartements, et qu'il avait composée avec un goût exquis, donnant peu au luxe et beaucoup à l'utile: c'était là son élément. Il avait tout lu, ou du moins il connaissait tout, et se plaisait à montrer, surtout aux jeunes gens dont il s'entourait volontiers, les livres qui avaient été écrits sur les divers sujets dont il les entretenait. Il possédait à un haut degré cet art singulier de lire à la fois très vite et très bien; sans doute c'est le privilège de ceux qui savent beaucoup de trouver peu de choses nouvelles pour eux, et de *flairer* tout aussitôt

les pages qui les renferment ; on eût dit que M. Stapfer devinait son auteur, mais il devinait juste. J'en sais d'autres qui ont le talent inverse: lire lentement et mal retenir. Sa mémoire était prodigieuse, et il aurait pu demander comme Cuvier: « Comment fait-on pour oublier? » Il prenait intérêt à tout, parce qu'il voyait mieux qu'un autre les rapports que les petites choses ont aux grandes. De là des connaissances aussi générales qu'elles étaient exactes. C'était, dans la bonne acception du mot, un homme *universel*. Il était également versé en philosophie, philologie, en littérature, en histoire, en géographie, etc. Il avait moins étudié les sciences, mais là encore il montrait la même ouverture d'esprit que pour tout le reste. L'une de mes sœurs s'est amusée quelquefois à tâcher de le trouver en défaut sur la géographie: elle prenait une carte de la Suisse, et cherchait dans chaque canton les plus petits endroits qu'elle pût trouver indiqués; mais il n'y avait pas moyen de lui faire commettre une pauvre petite erreur. Il nous donnait, à mon frère Guillaume et à moi, des leçons de philosophie et d'hébreu; je ne saurais dire lesquelles étaient les plus intéressantes. Que n'en ai-je mieux profité! Que ne pouvais-je apprécier alors tout ce que valait le trésor que Dieu mettait à ma portée! Il me semble que mon temps eût été mieux employé, si au lieu d'explorer un petit recoin de la science de M. Stapfer, j'eusse étudié M. Stapfer, et cherché à

me rendre compte du chemin par lequel il était parvenu au point où il en était. On avait d'autant plus de peine à le comprendre, qu'on ne voyait pas trop où il prenait le temps matériel d'entretenir et d'accroître ses connaissances. Son tempérament était lent. Il se levait tard; il appartenait à plusieurs comités, voyait assez de monde, était fort exact à tous ses engagements, sans en excepter les devoirs de société; mais il savait trouver du temps pour tout. J'ai pensé souvent que ce qui nous manque, ce n'est ni le temps, ni même l'intelligence, à des degrés divers sans doute, mais la faculté de tirer parti de l'un et de l'autre.

Il était touchant de voir de si beaux dons, naturels et acquis, égalés par les qualités du cœur, et comme balancés par une débonnaireté exquise, par l'humilité la plus vraie. M. Stapfer était un petit enfant pour la simplicité. Sa bonté était parfaite avec tout le monde, plus spécialement avec les jeunes gens, et même avec les enfants. Il se faisait petit avec les petits. On voyait ici le résultat d'un fort heureux naturel, combiné avec une piété vivante, qui se montrait plus encore par ces fruits de bonnes œuvres que par une profession très prononcée. Je ne veux pas dire que tout ici fût à louer: la confession du nom du Seigneur, la jalousie due à la vérité de Dieu, le besoin de la communiquer, tout cela laissait peut-être quelque chose à désirer. Mais il faut faire la part du temps où il

avait fait ses études, de celui où il avait vécu la meilleure partie de sa vie, de son caractère propre, enfin de la mission spéciale que chacun des serviteurs du Seigneur a reçue de son Maître. Aussi n'ai-je dit un mot là-dessus que pour appeler votre attention sur toutes les faces de cette intéressante et vénérable individualité que vous avez à étudier. Au surplus il a montré dans bien des occasions ce que les principes chrétiens peuvent donner de force et de fermeté, même quand ils semblent moins secondés qu'ailleurs par certaines dispositions ou par certaines circonstances. Tel qu'il était, M. Stapfer avait une âme éminemment chrétienne; on peut être plus chrétien que lui quant aux autres; mais il est difficile de l'être plus, pour son propre compte. Il est de ces débonnaires auxquels l'héritage de la terre est promis. Qu'il pensait modestement de lui-même! qu'il était ouvert aux observations! qu'il avait d'indulgence et de condescendance pour les autres! Il recherchait si peu les jouissances de l'amour-propre, qu'il pouvait goûter si aisément, qu'il se trouvait aussi heureux dans la société la plus humble que dans la plus brillante, et qu'il se plaisait autant dans sa retraite de Talcy que dans les réunions de Paris. La sérénité de son esprit était presque inaltérable. Il avait même une gaîté enfantine, en même temps qu'assaisonnée par l'esprit et le goût; et vous seriez surpris si je vous parlais des petits jeux de société, et même de certaines petites

malices innocentes, auxquelles il prenait part avec nous, et une part active et non passive; évidemment, cela l'amusait, ce profond érudit, ce pieux théologien. Ce n'était pas de la légèreté; c'était une bonhomie, une simplicité d'enfant, qui ajoutait une grâce nouvelle à son caractère. Je ne parle point ici de sa piété et du témoignage invariable qu'il a rendu aux doctrines de l'Évangile, dans un temps où elles n'étaient guère de mise, parce que cela appartient à sa vie publique que vous connaissez mieux que moi. Ce témoignage a pris quelquefois une expression très décidée, et qui semblait hors de son caractère.

Encore quelques indications. M. Stapfer était distrait. Il proposa un jour à un jeune homme qui dînait chez lui de boire à la santé de sa mère, qui était morte, et M. Stapfer le savait bien, mais il avait l'esprit occupé ailleurs. Ses opinions politiques étaient prononcées dans le sens de la *gauche;* mais l'expression en était tempérée par sa douceur naturelle. Un jour quelqu'un lui disait (c'était, je crois, un 21 janvier) : « Quand on pilerait tous les Bourbons ensemble dans un mortier, on n'en pourrait rien faire sortir de bon. » M. Stapfer indigné repartit vivement : « Eh bien ! moi, monsieur, je tiens Louis XVI et Fénelon pour les deux hommes qui ont le plus honoré la nation française. » C'était trop dire, mais cela peint son cœur. Il disait dans le temps des luttes les plus vives sous la Restauration :

« Le parti libéral pourra succomber, malgré ses avantages, par le manque absolu de sentiment religieux. » Chez lui le goût était pur, et l'amour du beau très vif. Il jouissait beaucoup du spectacle d'une belle nature, et s'occupait de la musique et des beaux-arts en amateur, mais en amateur éclairé autant que sensible. Il voyait dans les arts et dans la poésie un noble ministère du vrai et du bon. Les grands poètes le charmaient, surtout Milton; et je ne sais pas s'il ne regardait pas le *Paradis Perdu* comme le chef-d'œuvre le plus accompli de l'esprit humain. — En philosophie, vous savez sa prédilection pour le système de Kant. Il en parle avec amour, avec admiration. Il était *kantien,* tout autant qu'un chrétien peut l'être. — Pour l'hébreu, son école favorite était celle des Hollandais, et son guide Albert Schultens, pour lequel il nous inspirait une vénération profonde. Ses idées sur ce point n'ont jamais changé. En général il mettait les travaux philologiques et exégétiques des Hollandais fort au-dessus de ceux des Allemands; c'était un des thèmes favoris de ses entretiens avec nous. Il nous disait quelquefois: « Un jeune homme qui a fait de bonnes études philologiques est préparé pour toutes sortes d'études littéraires. » Il disait aussi: « Ne lisez que les hommes de génie. »

Cette lettre s'est étendue fort au delà de mon attente, et beaucoup plus que je ne l'eusse désiré. Vous y verrez du moins une preuve de ma bonne

volonté; et moi, je me suis laissé aisément entraîner par le plaisir de parler d'un de *ces excellents de la terre en qui le Seigneur prend plaisir*. L'une des joies que j'espère dans le royaume du Seigneur, s'il me fait la grâce d'y parvenir, c'est d'y retrouver mon ami, mon frère, mon second père, Philippe Albert Stapfer.

J'implore une bénédiction spéciale sur le travail que vous allez consacrer à sa mémoire; et je suis assuré que, préparé par la prière en même temps que par la méditation, il servira également à faire chérir le nom de cet homme de bien, à consoler sa famille et ses amis et à glorifier devant le monde le nom du Seigneur.

Votre respectueux et dévoué frère.

84. A Monsieur D...

Montauban, 2 Mai 1842.

Mon cher ami,

J'ai été bien touché de votre bonne lettre. Je vous aime comme vous m'aimez ; et cet amour, *venant de Dieu,* ne périt point. Vous connaissez aussi mon attachement pour votre respectable mère et pour votre frère, ainsi que pour Mme D... et pour sa fille. La nouvelle de l'union qui se prépare nous réjouit en notre Seigneur. Il y a longtemps que ma femme et moi vous avons destinés l'un à l'autre; et tous vos meilleurs amis en

pensaient autant, je crois. J'estime que le Seigneur vous donne une bonne et aimable femme, et c'est le plus grand présent terrestre qu'il puisse nous faire. C'est en même temps un présent spirituel, en ce qu'une union vraiment chrétienne est un puissant moyen d'avancer notre sanctification. Si j'écrivais à L., je lui dirais aussi que le Seigneur lui donne un très bon mari, selon moi, et comme cette lettre est un peu pour elle, je me passe l'envie de le dire. Je vois dans ce mariage une union très bien assortie, et qui ne peut manquer d'être agréable devant Dieu et devant les hommes, et sur laquelle nous implorons avec une humble assurance les bénédictions de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.

Cependant, mes chers amis, la terre est toujours la terre ; et je prie Dieu de ne pas permettre que la douce joie que ce bon Père vous accorde vous fasse prendre la terre pour le ciel. Il y a déjà pourvu, dans sa fidélité, en mettant sur votre chemin des soucis et des difficultés, que vous prévoyez déjà ; mais peut-être vous ôtera-t-il toutes les peines que vous semblez avoir à redouter, et vous en dispensera-t-il d'autres auxquelles vous ne songez nullement. Vous devez même vous attendre à en avoir l'un par l'autre. Il n'est pas donné à la pauvre nature humaine de pouvoir entrer dans une relation si étroite sans que le péché y glisse jamais de son amertume. Vous n'êtes pas des anges ; ne l'oubliez pas. Entrez dans votre nouvel état en vous défiant

de vous-mêmes, et avec le sentiment profond de votre infirmité ; surtout avec beaucoup de prières.

Mais entrez-y avec paix, avec cette joie que donne la liberté de Christ. Goûtez avec simplicité les consolations que le Seigneur vous accorde aujourd'hui, tout en vous remettant en paix à lui du lendemain. *Au jour du bien, use du bien ; et au jour de l'adversité, prends-y garde.*

Mes chers amis, que la paix soit avec vous ! Que la Parole de Dieu soit appliquée à votre union, en bénédiction et en consolation de vérité et de sainteté. Que le Seigneur vous sanctifie l'un par l'autre, l'un pour l'autre, et l'un et l'autre pour lui !

Pensez à Matth. VI, 33 ; et que Éph. V, 19, etc., vous dirige dans vos prières, avant et après votre mariage. Puisse votre union être si douce et si sainte qu'elle soit capable de servir d'une image fidèle pour celle de Christ avec son Église.

Ce serait une véritable consolation pour moi que de vous visiter quelque jour dans votre ménage, si Dieu le permet. Saluez pour moi votre bonne mère ; la bonne Mme D..., Clémence P..., et tous les amis, sans oublier Louise.

Adieu. Je vous recommande à Dieu et à la Parole de sa grâce. Saluez vos chers pasteurs, MM. Laügt et Fisch, en mon nom.

85. A Monsieur Daniel LeGrand.

Montauban, 21 Mai 1842.

Bien cher et respectable frère,

J'ai reçu votre douloureuse et édifiante communication. Que la paix de Dieu vous soit multipliée ! que la grâce du Seigneur Jésus abonde en vous ! et que l'Esprit de consolation et de sanctification vous donne comme une révélation nouvelle de sa pensée dans I Cor. VII, 29-31 !

Ainsi donc, ce miséricordieux Sauveur qui avait retiré votre chère compagne des portes de la mort, ne vous l'avait rendue que pour si peu de jours ! Il vient aussi d'accorder à mon frère Frédéric, le 17 de ce mois, un enfant, en apparence bien constitué, qu'il lui a repris le même jour, après une demi-heure de maladie ; *et il fait encore plusieurs autres choses semblables*. Et moi, il m'a séparé de ma chère petite Constance, après nous en avoir laissé jouir une courte année... Cher frère, que le nom du Seigneur soit béni !

Hâtons-nous, le temps est court, ne désirons que de lui plaire ; ne redoutons que le péché !

J'ai constamment sous les yeux l'une des plus amères épreuves qui se puissent concevoir. M. Babut, mon beau-frère, qui demeure avec nous, souffre plus ou moins, jour et nuit, presque sans relâche ;

et souvent, la nuit surtout, ses douleurs deviennent atroces, intolérables, si quelque chose pouvait l'être pour un disciple du Crucifié.

Nous sommes chrétiens ; que cela nous suffise, l'Évangile est vrai, quelle joie! Bientôt nos larmes vont être essuyées ; et quand les voiles seront levés, nous douterons en quoi le Seigneur nous a montré plus d'amour, en les essuyant, ou en les faisant couler. Ou plutôt, c'est un seul et même amour ; un amour qui est, comme le Seigneur lui-même, *le même hier, aujourd'hui, éternellement.*

Nous prions le Seigneur, ma chère femme et moi, de fortifier votre cœur brisé, de garder chacun de vos chers enfants, et de vous faire éprouver, mais jusqu'au fond du cœur, mais par l'enseignement vivant du Saint-Esprit, *qu'il vous est bon d'avoir été affligé.*

Adieu, cher et respectable frère. Que le Dieu de paix vous donne la paix en toute manière! et vous réunisse dans son sein, en son temps, à la douce compagne qui vous y a précédé!

86. De la Baronne de Clarac a Mme Babut.

Juin 1842.

...Depuis cet automne que j'ai lu le livre de M. Adolphe sur la lecture de la Bible, j'ai senti le plus vif désir de lui exprimer mon enthousiasme pour ce qu'il contient, et l'expression de ma recon-

naissance pour le bien qu'il m'a fait. Jamais je n'avais vu aussi clairement la nécessité, l'obligation qui nous est imposée de lire la Bible assidûment; et en me conformant à ces injonctions pressantes, j'y ai trouvé, ma chère Adèle, des consolations et des lumières que je n'avais pas eues jusqu'alors. ...J'ai senti, en lisant votre frère, une volonté nouvelle et sincère de mettre le soin de mon salut, ainsi que celui de ceux qui me sont chers avant, et par-dessus toute chose, et de ne regarder aucun sacrifice ni comme trop grand, ni comme trop pénible pour arriver à ce but. Aussi n'est-ce point, je le crois du moins, par un reste de mondanité, mais parce que je ne suis pas convaincue qu'elles ont raison, que je blâme certaines allures adoptées par les nouvelles sectes protestantes. Permettez-moi de vous les signaler.

J'ai entendu dire en chaire, il y a plusieurs mois : « Qu'est-ce que cela me fait, qu'on soit honnête homme? Je n'en fais aucun cas. Vous me direz : c'est un bon père de famille, un mari vertueux, un homme qui fait du bien aux pauvres, etc. ; tout cela n'est rien : il faut croire, il n'y a que cela. » Assurément, chère amie, tout en comprenant ce que voulait dire le prédicateur, qui avait l'air de trouver que rien n'était plus facile que d'exercer toutes ces vertus, ce que je conteste, si l'on n'a pas de religion, vous conviendrez que cette manière de présenter les choses a quelque chose d'immoral et de

décourageant. Le monde, nous disait-on encore, est l'empire de Satan. Mais vous rappelez-vous ces réunions qui avaient lieu autrefois dans votre famille? étaient-elles donc si répréhensibles? On y a joué *Esther*; on y a dansé une ou deux fois. Croyez-vous qu'alors nous y ayons offensé Dieu? Si vous dites *oui*, j'en conclurai que tous les hommes doivent se faire pasteurs, et toutes les femmes missionnaires. Il y a des personnes qui disent qu'il ne faut lire que des livres de piété; je vous ai vue, moi, en lire bien d'autres, qui ont éclairé votre esprit : les interdirez-vous à vos enfants? Jamais vie n'a été plus chrétienne, plus remplie que celle de Madame votre mère, et pourtant elle se permettait, bien rarement à la vérité, mais quelquefois, d'assister à une pièce nouvelle, de mener ses filles dans un bal. Sans doute en ce temps-là on avait peu ou point de piété, et devant un si grand intérêt, il vaut mieux pécher par l'excès que par l'absence de piété. Mais chaque position n'a-t-elle pas ses devoirs sociaux à remplir? Enfin, je n'aime pas les personnes qui nomment Dieu à chaque instant, lorsqu'elles ne sont pas sérieuses, graves et toutes pleines de leur sujet. Je préfère l'exemple du grand Newton, qui ne prononçait jamais le nom de Dieu sans ôter son chapeau, à celui des personnes qui croient bien mériter du ciel en nommant Dieu ou notre Sauveur à tout propos, et souvent hors de propos. Puisque j'ai tant abusé de vos moments, veuillez

me permettre de vous raconter ce qui m'est arrivé après ma première communion, faite avec M. Mestrezat. Comme il venait un jour à la maison voir maman, et qu'il me trouva seule à jouer du piano, je lui dis qu'il me semblait que cette occupation était bien futile et que j'irais plus volontiers panser les plaies des malades dans un hôpital. Il me répondit qu'il était de mon devoir de répondre aux soins que mes parents avaient de mon éducation, et que tout ce qu'on faisait dans le but de plaire à Dieu était utile à notre salut, fût-ce la chose la plus insignifiante.

Je suis vraiment honteuse de ce bavardage ; je n'avais qu'un but, celui de bénir M. votre frère d'avoir fait un si beau livre. Si j'ai quelquefois souffert de mon séjour ici à cause de l'absence de tout service religieux et de tout culte protestant, *Lucile* m'a appris que la lecture de la Bible peut suppléer à tout, et dès lors je me suis proposé d'y chercher les secours dont j'ai besoin.

87. A la Baronne de Clarac.

Montauban, Juin 1842.

Si vos lettres n'ont pas créé en moi le désir de revoir de si anciens et de si fidèles amis de la famille, pourquoi ne conviendrais-je pas qu'elles l'ont beaucoup augmenté ? Sans doute, Madame, et je ne m'en défends point, la pensée que Dieu a

daigné se servir entre autres moyens de mon pauvre livre pour consoler et fortifier votre âme, est pour quelque chose dans le plaisir que vous me donnez. Mais j'aime à croire pourtant que la place du moi est ici la plus petite, et ce qui me réjouit surtout dans ce que vous écrivez, c'est ce désir qui vous presse de vivre pour le Seigneur et de sauver votre âme. Ah! Madame, tout le reste qu'est-il auprès de cela? Puissiez-vous répondre fidèlement à ces attraits de la grâce de Dieu et ne vous donner de repos que lorsque vous vous sentirez tranquillement assise au pied de la croix de Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Dieu!

Quant aux difficultés qui paraissent vous retenir encore, je n'en suis guère en peine. J'attends peu sur ce point des explications qui pourront vous être données, et j'attends beaucoup des lumières et des dispositions que vous ne pouvez manquer de recueillir dans la voie où vous marchez. Persévérez dans la prière et dans la méditation des Écritures; ces moyens ne vous sont pas nouveaux sans doute; mais il est facile de voir que vous y recourez avec une nouvelle mesure de zèle et de foi. Persévérez seulement, et le Seigneur lui-même vous conduira, selon une promesse sur laquelle je ne me lasse jamais de revenir : *Je te rendrai intelligent; je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher; mon œil sera sur toi* (Psaume XXXII, 8). Ah! Madame, n'est-ce pas là une de ces promesses dont Luther disait qu'on

les irait au besoin chercher en marchant à genoux de Wittemberg à Jérusalem? C'est que l'existence ou la solution des questions qui vous embarrassent tient moins à tel ou tel point de détail qu'à un état d'âme. Il vient dans la carrière spirituelle un moment où certains voiles se lèvent, et où la vie chrétienne s'éclaircit comme de soi-même. Cependant, je vous dirai quelques mots, puisque vous le désirez, sur chacun des points auxquels vous touchez dans votre lettre.

Vous parlez de certaines expressions et allures adoptées par « les nouvelles sectes protestantes ». Il n'y a rien de nouveau, chère Madame, chez les personnes qu'on appelle aujourd'hui des *méthodistes.* Nous nous en tenons tout simplement à la doctrine des Réformateurs, comme ils s'en sont tenus à celle de l'Évangile. On nous donne un nom particulier, parce que le monde en a donné un de tout temps à ceux qui se séparent de lui *pour vivre selon la piété qui est en Jésus-Christ.* Mais ce nom ne dit rien, ou dit une chose fausse, et nous le repoussons. Il est si vrai que la nouveauté n'est pas de notre côté, que les organes les plus accrédités des doctrines opposées aux nôtres affectent de s'appeler aujourd'hui les *orthodoxes modernes,* par où ils reconnaissent tacitement que nous sommes les *orthodoxes anciens ;* c'est tout ce que nous demandons, et j'espère que vous aimez mieux être *ancienne* comme nous avec Luther, Calvin, Huss, saint Augustin, saint Chry-

sostome, saint Polycarpe, saint Paul, que d'être moderne avec les nouveaux docteurs, comme Arius et Pélage ont été nouveaux dans leur temps.

Pour ce qui est des expressions que vous attribuez à un prédicateur orthodoxe, je passe condamnation, s'il les a tenues exactement. Mais votre mémoire vous a-t-elle bien servie? Un mot de plus ou de moins peut ici changer la pensée. Quoi qu'il en soit, voici ce que nous croyons sur ce point. Nous ne disons pas que les vertus sociales, séparées de la foi, n'auraient aucune valeur quelconque; nous disons seulement qu'elles n'ont pas de valeur pour le salut, ni même un vrai caractère de sainteté. Ces vertus ont leur prix, et même leur récompense, mais dans l'ordre de ce présent siècle, au-dessus duquel elles ne s'élèvent pas. C'est la doctrine de Jésus-Christ dans le commencement du VIe chapitre de Saint-Matthieu, v. 2, 5, 16 : *Ils reçoivent déjà leur récompense*. Telle vertu, telle récompense. Le monde paie ce qui est fait pour le monde. La conscience même paie ce qui est fait pour la conscience. Mais Dieu ne paie que ce qui est fait pour Dieu. Vous comprenez que je prends ici le mot *payer* dans une acception étendue : à proprement parler, Dieu ne paie rien, parce qu'il ne doit rien; pas même aux plus saints, car leur sainteté même est une grâce qu'ils tiennent de lui, et comme quelqu'un l'a dit : « Dieu ne couronne, en ses serviteurs, que les dons qu'il leur a faits. »

Si le monde est l'empire de Satan, demandez-vous, que penser des réunions qui se tenaient autrefois dans notre famille? Vos questions sont franches et naturelles; c'est ce qui m'en plaît, et je réponds dans le même esprit. Que le monde soit l'empire de Satan, cela est hors de doute, puisque l'Écriture appelle souvent Satan *le prince de ce monde.* Mais le mot *monde* signifie dans l'Écriture la nature humaine en tant que déchue, séparée de Dieu et livrée à l'incrédulité et au péché, tandis que dans votre idée et dans le langage reçu il signifie des réunions plus ou moins nombreuses d'amis qui se rassemblent pour causer ou pour se divertir.

Mais ces réunions sont-elles répréhensibles? Il en est qui sont répréhensibles, et d'autres qui ne le sont pas. Je dirai plus : il en est qui sont répréhensibles chez les uns, sans l'être chez les autres. Il y a telle représentation, par exemple, dont une princesse pieuse ne croira pas pouvoir se dispenser, tandis qu'une dame pieuse dont la position est plus libre, parce qu'elle est plus humble, fera bien de se tenir éloignée. Mais qui tracera à chacun la ligne de démarcation qui sépare ce qui est permis de ce qui ne l'est pas, et l'usage de l'abus? Ce sera sa *propre conscience,* éclairée par la prière et la méditation des Écritures. Autre est la manière des casuistes, autre celle du Seigneur; sa Parole nous conduit par des principes, plutôt que par des directions. Et cela est admirable, car c'est par là qu'elle

fait notre éducation spirituelle. Ajoutons que le premier principe de l'Évangile, c'est l'amour. Dieu regarde au cœur, non aux pieds et aux mains. Il dit : *N'aimez pas le monde. N'aimez pas,* et non n'*allez pas.* Que le cœur soit bien réglé, et tout le reste se réglera bientôt de soi-même. Le célèbre Chalmers, consulté par un jeune homme pieux sur la question du spectacle lui répondit : « Je ne vous dirai pas précisément : N'y allez pas ; mais je vous dirai que si vous avez commencé, comme je l'espère, à entrer dans les voies de la piété, vous n'y voudrez bientôt plus aller. » C'est ce qui arriva. Il cessa d'aller, parce qu'il avait cessé d'aimer ; et il cessa d'aimer, parce qu'il avait appris à aimer Dieu. C'est dans ce sens qu'un saint homme a dit : « Aime Dieu ; et fais ce que tu voudras. » Il faut bien convenir, Madame, que dans la plupart des réunions de société, surtout dans celles qui sont nombreuses et bruyantes, et plus spécialement au bal et au spectacle, l'amour de Dieu règne bien moins que *l'amour du monde,* ce qui portera le chrétien à s'en éloigner, moins par obligation que par goût ; non en esclave, mais en fils. Si les habitudes de notre famille ont changé là-dessus, c'est que les sentiments ont changé, par la grâce de Dieu : nous ne trouverions plus de plaisir aux choses qui nous charmaient autrefois. Vous nommez ma bonne, ma tendre, ma vénérable mère ; je ne veux vous citer d'elle qu'un mot : « Il y a dix-huit ans que je lis

scrupuleusement tous les jours *mon chapitre*, et ce n'est qu'à présent que je commence à le comprendre. » Elle disait cela il y a déjà bien des années. Cela prouve d'abord que la lumière du Saint-Esprit est nécessaire pour entendre les Écritures, et ensuite qu'une lecture consciencieuse et persévérante des Écritures ne saurait demeurer sans fruit.

Pour les lectures, chère Madame, j'estime que celles qui intéressent le plus le chrétien, ce sont celles qui se rapportent à Dieu et à son service, et par-dessus tout celle des Écritures. Mais il est bien d'autres lectures utiles, nécessaires dans le monde où nous vivons, et dans lequel Dieu nous appelle à le servir. Si vous veniez me surprendre un matin avant déjeuner dans mon cabinet de travail, vous y trouveriez autour de moi mes quatre enfants qui savent lire (la cinquième et dernière n'a que quatre ans), et vous les verriez après avoir lu un chapitre de la Bible, prendre en main, suivant leur âge, les histoires de Fleury ou celles de Rollin, d'autres fois un récit de voyage ou un traité élémentaire d'histoire naturelle. Les enfants de ma sœur sont élevés de la même manière. Le dimanche nous les invitons à ne prendre que des livres et à ne se permettre que des occupations qui conviennent au jour que Dieu a mis à part pour le repos, mais pour un repos saint.

On peut abuser du nom de Dieu, sans doute, et mieux vaut ne pas le nommer que de le nommer légèrement. Mais n'oublions pas qu'autre chose est

de le nommer légèrement, autre chose de le nommer dans les petites choses. *De l'abondance du cœur la bouche parle.* Un cœur plein de Dieu le voit partout, et si j'ose ainsi parler, le met de tout ; et cette pensée relève jusqu'aux moindres détails de la vie. Celui qui a dit : *que la lumière soit*, est aussi Celui *sans la volonté duquel pas un passereau ne tombe en terre ;* et Celui qui *sème les étoiles du ciel comme les figues d'un figuier*, est aussi Celui qui ne laisse pas *tomber en terre un cheveu de notre tête* qu'il n'ait compté. Luther disait : « Une servante chrétienne qui balaie une chambre peut faire de cette occupation une œuvre aussi sainte que le prédicateur le plus éloquent de son sermon. » La grandeur chrétienne, Madame, est une grandeur spirituelle. Craignons qu'en blâmant un humble disciple du Sauveur que nous avons entendu associer le nom de son Dieu à un rien, nous ne condamnions peut-être une sainte pensée qui est montée comme un parfum de bonne odeur devant *Celui qui sonde les cœurs et les reins.*

J'aime bien cette réponse que vous a faite M. Mestrezat. Aussi fais-je apprendre à mes filles à jouer du piano, et je désire d'autant plus de leur y voir faire des progrès, que la musique fournit des moyens très efficaces en même temps que fort agréables de glorifier le nom de Dieu. Je pense que vous vous joindrez à moi pour donner le pas au cantique sur la romance. Mais enfin, le moindre

exercice a son prix, surtout quand ce sont des parents qui le prescrivent; et comme le disait le bon M. Mestrezat, le désir de plaire à Dieu sanctifie jusqu'aux détails les plus insignifiants en soi.

Mais vraiment, je fais un volume, non une lettre. C'est ce qui m'arrive toutes les fois que j'ai annoncé l'intention d'être court. Accordez à l'auteur de cette lettre un peu de votre indulgence pour celui de *Lucile*. Veuillez offrir à M. de C. et à tous vos alentours l'expression de mes sentiments respectueux et inaltérables. Adieu, Madame, ce que je forme pour vous, c'est mieux que des vœux, ce sont des prières, bien faibles, sans doute, mais sincères.

88. A Madame ***

Montauban, 21 Juin 1842.

Chère Madame,

Il me semble qu'ayant eu le privilège de vous parler au nom du Seigneur dans les jours de fête, il doit m'être permis de vous rappeler aussi ses promesses dans les jours de deuil. Cependant si votre affliction n'eût été que l'affliction ordinaire d'une fille tendre et respectueuse qui vient de fermer les yeux à un père bien-aimé, j'aurais peut-être gardé le silence, et me serais contenté d'élever mon cœur et mes mains vers le Seigneur, pour implorer ses saintes consolations sur vous et sur votre maison.

Mais ce qu'on m'écrit sur le caractère à la fois si pieux et si amer de votre douleur me pousse à vous adresser quelques paroles de paix et d'encouragement. Et si vous étiez tentée de trouver que je pénètre dans un sujet bien délicat et bien intime, vous n'aurez pour m'excuser qu'à vous rappeler qui je suis, un ancien ami de votre mari et un ministre du Seigneur, qui a béni votre union avec lui, et qui dès lors ne s'estime pas entièrement étranger à vos joies domestiques, ni à vos peines.

Vous trouverez la paix, chère Madame, quand vous la chercherez non plus en votre bon père, mais en Dieu. Si je vous apportais en ce moment la nouvelle certaine du salut de celui que vous pleurez, toutes vos angoisses seraient à l'instant dissipées, pensez-vous. Ah! Madame, que notre esprit est borné, et notre cœur étroit! Réfléchissez, et vous trouverez bien vite quelque autre parent, quelque autre ami mort, pour lequel vous aurez besoin qu'on vous donne la même assurance, et où cela s'arrêtera-t-il? Et puis, ce que vous réclameriez pour vous, vous le réclameriez sans doute aussi pour d'autres. Une dame pieuse perd son mari, il y a bien des années, et le perd sans avoir, je le crains, des marques de sa conversion au Seigneur. Elle reste avec deux fils. A quelque temps de là, le plus jeune et le plus aimable se pend. Et maintenant j'apprends que l'aîné, que la pauvre veuve se disposait à aller rejoindre pour le reste de ses jours,

s'est volontairement asphyxié. Le cruel isolement de cette mère chrétienne, c'est peu de chose ; mais ce double suicide !... Que doit-elle faire, Madame ? et que devez-vous faire vous-même dans une situation douce au prix de la sienne, et selon les pensées du temps et selon celles de l'éternité ?

Il n'y a qu'une chose à faire, toujours nécessaire et toujours suffisante : c'est de vous reposer en Dieu. Il faut consentir à tout ce qu'il vous dispense, même à cette incertitude désespérante selon le cœur naturel, sur l'état d'un père que vous avez tant et si justement aimé. Vous ne savez pas, mais Dieu sait ; et il sait pourquoi il vous l'a caché. Vous auriez tout supporté, excepté cette incertitude ; oui, mais cette incertitude est l'épreuve particulière dont il a vu que vous aviez besoin. Hélas ! et ce bon Père ne choisit-il pas souvent pour chacun de nous la coupe qui lui est la plus amère à boire, parce qu'elle est aussi la plus salutaire ?

Quoi qu'il en soit, Dieu est notre Père. Il a promis de *faire tout concourir au bien de ceux qui l'aiment.* — *Toutes choses le servent.* — *Ce n'est pas volontiers qu'il afflige et contriste les fils des hommes.* — Il nous commande de *nous décharger sur lui de tout notre souci, parce que lui-même prend soin de nous.* — *Il est charité.* — *Sa bonté est par-dessus toutes ses œuvres.* Mettons la main sur notre bouche, Madame. Faisons taire ce cœur rebelle. Dieu règne, Dieu sait, Dieu peut, Dieu fera tout en Dieu, donc

sagement, justement, adorablement. Cela doit nous suffire. Cela a suffi aux plus grands saints et aux plus éprouvés. Cela suffit aux anges du ciel. Cela a suffi au Fils de Dieu dans les jours de sa chair. Que cela nous suffise aussi. Abandonnez-vous, et le ciel est à vous.

Mais, Madame, pour s'abandonner ainsi à Dieu, il faut que nous ayons fait premièrement notre paix avec lui, par Jésus-Christ. Il faut que, nous reconnaissant perdus par nos œuvres, nous cherchions notre pardon au pied de sa croix, et là seulement. *Le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché ;* il purifie celui qui se sent impur, souillé, et qui ne veut être lavé que dans le sang de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

Ah ! Madame, voilà les leçons que Dieu nous donne en nous affligeant. Il veut que, sous les coups de sa verge salutaire, nous nous convertissions des ténèbres de ce monde à la lumière de Dieu. Tenez-vous assise aux pieds de Jésus. Ayez la sainte Bible ouverte devant vous : *Bienheureux celui qui la médite jour et nuit,* dit le Seigneur. Implorez pour la comprendre le don du Saint-Esprit. Renoncez au monde et à vous-même. Chargez votre croix et *marchez dans les voies du Seigneur. Faites cela, et le Dieu de paix sera avec vous.*

C'est mon désir, c'est ma prière pour vous, pour votre bon mari, que je salue avec toute l'affection d'un vieil ami, et pour vos chers enfants.

Votre respectueux et dévoué serviteur en Jésus-Christ.

89. A sa Mère.

Freiwaldau, 16 Septembre 1842.

...Un mot sur mon garçon. Je t'ai dit le mal, il faut montrer aussi le bon côté. Nous avons coutume de faire, lui et moi, une promenade le matin, au commencement de laquelle nous méditons quelques minutes sur un passage de la Parole de Dieu, que je lui laisse choisir. Il y a quelques jours, au moment de partir, je préparais au petit une surprise agréable pour son retour. L'enfant, qui ne comprenait pas ce que je faisais, y trouva quelque chose qui lui déplut, et se mit de mauvaise humeur. Je fus tenté de renoncer au plaisir que je lui ménageais; ma femme, qui était dans mon secret, me conseilla de le prendre par l'amour. Je sortis indécis et mécontent, et marchai cinq minutes sans dire un mot à W., qui de son côté se tenait à distance, troublé par sa conscience. Enfin, considérant combien de fois le Seigneur avait confondu mon incrédulité par ses grâces, et celle de Jacob (Gen. XLII, 36), je résolus de traiter de même dans cette occasion la défiance de mon enfant, et de me conformer au conseil de sa prudente mère. Je m'approche de lui et lui dis en l'embrassant : « Quand apprendras-tu à avoir foi en ton père? » Puis, je l'invitai à m'in-

diquer un passage à méditer selon notre coutume. Il me répondit aussitôt : *Comme un bon père est ému de compassion envers ses enfants, l'Éternel est ému de compassion envers ceux qui le craignent.* Je le couvris de baisers, vivement ému, et ce fut toute notre méditation pour ce matin-là. Je te laisse à penser si je me félicitai d'avoir suivi la pensée de sa mère. (Tu remarqueras qu'il n'a pas cité textuellement ; mais il a cité ainsi que je te l'ai rapporté.)

Adieu, ma bonne mère. Et moi je dis à mon tour : *La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite, et n'avoir point pitié du fils de ses entrailles ? Eh bien ! qu'elles les oublient, encore ne t'oublierai-je point, moi !*

90. A une jeune servante.

Freiwaldau, 24 Septembre 1842.

Mon cœur est brisé pour vous, ma pauvre M., et pour vos bons parents, de la douloureuse nouvelle que nous venons de recevoir. Cette perte est si grande qu'on ose à peine chercher à consoler votre famille. Et pourtant les consolations ne manquent jamais *en Dieu*. Regardez à lui, mes bons amis, à lui seul. C'est lui qui fait vivre et qui fait mourir. Cet enfant chéri, cet appui si précieux, ne vous a été ôté que parce que Dieu l'a ainsi voulu. Dites, comme Héli en apprenant ce que le Seigneur faisait

à sa maison : *C'est l'Eternel, qu'Il fasse ce qui lui semblera bon.* Ne vous tourmentez pas trop des causes, des circonstances de cette mort, regardez plus haut, et dites : C'est Dieu qui l'a fait. Il n'y a de repos que là. Dans tout ce qui nous arrive, ayons toujours à faire à Dieu, non aux hommes et aux choses, et Dieu nous donnera la paix en lui. Surtout, efforcez-vous, mes pauvres amis, d'entrer dans ses vues. Il vous a bien affligés, depuis quelque temps ; il ne l'a pas fait en vain. Il veut votre cœur, mais votre cœur tout entier. Il faut que vous vous convertissiez à lui ; que vous ayez un cœur nouveau et un esprit nouveau. Vous savez, mon enfant, combien de fois je vous ai dit cela, et combien de fois l'Esprit du Seigneur a frappé à votre porte, sans que vous lui ayez véritablement ouvert votre cœur. Le voici qui y frappe encore, et quel coup ! Soumettez-vous. *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand il en sera temps. — C'est maintenant le temps favorable ; c'est maintenant le jour du salut.* Venez aujourd'hui, mes chers amis, et *renouvelez votre alliance avec Dieu.* En le cherchant comme votre Sauveur, vous le trouverez en même temps comme votre Consolateur et votre Dieu. Lisez sa Parole chaque jour. Accompagnez cette lecture de ferventes prières. *Persévérez,* et le Seigneur s'approchera de vous et vous fera éprouver les mêmes consolations qu'il répandit si souvent dans l'âme angoissée de David (Ps. XXV ;

XXXIV, etc.). Lisez en particulier le Psaume XXXII, et remarquez que David s'y occupe du pardon de ses péchés avant de s'occuper de ses peines. Faites de même. *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par-dessus.*

Mais quel deuil, quel deuil! cet enfant que vous avez perdu était bien aimable, je le sais. Je me souviens que dans la conversation que j'eus avec lui la veille de son départ de Montauban il m'intéressa par sa candeur. Il convenait qu'il s'était trop peu occupé des choses de Dieu, et il en éprouvait du regret. Il voulait lire la Bible que vous lui aviez donnée. Il est vrai que ce qu'on vous rapporte de ses derniers moments a de quoi accroître votre peine; mais il est impossible de savoir véritablement comment les choses se sont passées. Mais enfin, mes bons amis, ce que nous ne savons pas, Dieu le sait. Abandonnons-nous à lui, et acceptez sans murmure la coupe qu'il vous donne à boire.

Oh! veuille le Dieu de toute espérance et de toute consolation en Jésus-Christ tourner lui-même vos yeux vers lui! Veuille-t-il achever de vous éclairer et de toucher vos cœurs! Veuille-t-il vous rendre capables de dire du fond du cœur: *Il m'est bon d'avoir été affligé!*

La pauvre C. est affligée comme vous, je le sais. Assurez-la bien de notre sympathie chrétienne et de nos prières pour elle et pour sa famille.

Dites à mes petites que je voulais leur écrire aujourd'hui, mais que j'ai tenu à vous écrire tout d'abord. Elles n'en seront sûrement pas jalouses. Hélas! elles sont à nous aujourd'hui, et demain elles peuvent nous être enlevées à leur tour! Saluez affectueusement pour moi vos pauvres parents, votre sœur E. et la petite M. dont nous avons appris avec joie la guérison. Donnez votre cœur à Dieu, donnez votre cœur à Dieu: c'est la prière de votre affectionné maître, qui désire de pouvoir s'appeler votre frère en Jésus-Christ.

91. A Monsieur B. Vaurigaud.

Montauban, 31 Décembre 1842.

Je ne veux pas, mon cher ami, entrer dans une nouvelle année avec votre lettre non répondue sur la conscience. Je crois pouvoir dire que je *n'ai pu* répondre plus tôt; je n'ai pas mis à jour ma correspondance arriérée depuis mon retour d'Allemagne. Ma vie se consume en petites affaires et les grandes sont négligées. Mais trêve au gémissement; c'est un mal contagieux, surtout avec vous, mon pauvre ami.

Je crois bien voir que vous auriez bien fait de prendre la place de pasteur dont vous me parlez; mais je n'en puis juger sûrement. Quoi qu'il en soit, vous avez bien fait, lorsque la Société de B. vous a appelé, d'accepter cet appel. Vous n'exercez pas

directement le ministère, cela est vrai; mais vous acquérez une expérience précieuse. Je vous conseille d'entrer avec foi dans votre œuvre actuelle, et de vous y livrer, comme servant le Seigneur, en repoussant comme une tentation le doute sur votre vocation. Je vous conseille encore de vous acquitter de votre tâche avec un soin scrupuleux, de tout suivre, de tout contrôler, et de prendre dans cette charge des habitudes de direction et d'organisation, qui pourront vous être fort utiles plus tard. Je vous conseille enfin de veiller pour ne vous pas laisser gagner à l'esprit un peu trop ultra-national qui a paru quelquefois chez les administrateurs de la Société; appliquez-vous plutôt à lui faire du bien par l'influence que vous exercerez sur elle. Cette influence sera d'autant plus grande que vous vous rendrez plus nécessaire. Il faut donc bien faire, non seulement dans l'intérêt de l'œuvre, mais aussi dans celui de vos principes. Achevez votre année, et ne contractez un nouvel engagement qu'après avoir mûrement réfléchi. Allons, courage! *travaillez dès le matin, et ne laissez pas reposer vos mains le soir,* et veuille le Seigneur faire prospérer vos entreprises!...

La lutte s'engage toujours plus dans les Églises et autour de la Faculté. Il nous faudrait avoir, et surtout être, des hommes de foi et de prière. Mais il faudrait presque pour cela n'être pas de notre siècle, mou, poli, raboté, sans vigueur et sans

caractère. La vue des misères de l'Église, et surtout des miennes, me fatigue et parfois m'accable.

Adieu, mon bon ami. Je compte sur votre tendre affection en Jésus-Christ, comme vous sur la mienne. Vous savez que dans mon *je* ma femme est toujours incluse. Il y a quelque temps que j'ai entendu sonner minuit; je prêche demain ; il doit m'être permis de rompre les rangs.

Votre affectionné.

92. A Mademoiselle C. G.

Montauban, 9 Mars 1843.

Mademoiselle et chère sœur en Jésus-Christ,

La lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire est de celles qui réjouissent le cœur d'un pauvre serviteur de Dieu, qui fortifient sa faible foi, et qui relèvent son esprit, facilement abattu dans ces jours mauvais. Il sent alors que ses infirmités, sous le poids desquelles il est quelquefois tenté de plier, n'ont pas paralysé son ministère, et que son Maître ne l'a pas rejeté, comme un vaisseau de nul usage. Vos dernières lignes, où vous m'assurez d'une reconnaissance éternelle, m'ont fait venir les larmes aux yeux, et j'ai relu avec délices la promesse du Seigneur dans Daniel XII, 3. Dans le règne de Dieu, tout est gratuit, et pourtant tout y a son salaire; si je vous ai fait du bien, vous m'en avez fait

à votre tour; et le Seigneur qui vous a prêché par moi il y a quatre ans, me prêche aujourd'hui par vous. Ainsi donc la parole sortie de ma bouche était tombée sur votre âme en rosée de vie éternelle, et je n'en savais rien! Si une personne eût changé de place dans mon auditoire, je l'aurais su; mais une âme naissait à la vie de Dieu, et je n'en savais rien! Quelle relation, que celle qui nous unit, vous et moi! combien inconnue pour le monde, mais combien douce, combien profonde, combien impérissable! Vous m'appelez votre père dans la foi; eh bien! mon enfant, *que le Dieu de paix veuille vous sanctifier entièrement! que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé sans reproche en la présence de notre Seigneur Jésus-Christ! Celui qui vous appelle est fidèle, c'est pourquoi il fera ces choses.*

La question que vous me proposez ne me paraît pas de nature à être tranchée à distance et pour un autre[1]. Car, d'une part, la solution en dépend de bien des considérations qui ne peuvent être bien appréciées que dans le cœur de la situation; et de l'autre ce sont de ces choses où l'on ne peut prendre une décision salutaire, ni surtout y persévérer, qu'en obéissant à une conviction personnelle.

Dans le cas actuel, les raisons pour demeurer se fortifient du désir et de l'autorité de vos parents.

[1] Il s'agissait de sortir de l'Église nationale.

Pesez tout cela devant le Seigneur, et le Seigneur vous conduira lui-même, selon une promesse qui est pour moi un endroit favori des Écritures, Psaume XXXII, 8. Au surplus, voici une règle de conduite que je crois importante : entre deux chemins, l'un suivi depuis longtemps, l'autre nouveau, tant que vous hésitez, préférez l'ancien ; pour changer de place, il faut une conviction arrêtée ; pour rester où nous sommes, il suffit de n'avoir pas une conviction contraire.

Je vous donnerai cependant un conseil pour quelques mois. De retour à St. A., réunissez-vous chaque dimanche matin ou le samedi soir avec quelques amis chrétiens, et priez le Seigneur de vous faire entendre sa Parole dans son Église ; et, au reste, de vous faire recueillir un fruit de justice de tout ce qu'il permettra que vous entendiez. Puis, allez au temple dans la disposition que cette prière vous aura inspirée ; et, si vous le pouvez, entretenez-vous ensuite avec les mêmes amis de ce que vous aurez entendu, non pour le critiquer, mais pour en *retenir ce qui est bon*. Faites cela cet hiver, et au printemps prochain vous aurez acquis peut-être de nouvelles lumières sur la question qui vous embarrasse.

Recevez l'assurance de mes sentiments respectueux et fraternels en notre Seigneur.

93. A Monsieur B. Vaurigaud.

27 Septembre 1843.

Mon bon ami, les détails que vous nous avez donnés sur la mort de votre bien-aimé frère nous ont beaucoup intéressés et beaucoup édifiés. Voilà de précieuses consolations: béni soit Dieu qui vous les a accordées! En tout temps, mais plus spécialement, ce me semble, en ces jours de crise et de désorganisation, nous devons estimer heureux ceux qui *sortent de ce corps pour être avec le Seigneur*. Veuille ce miséricordieux Sauveur vous faire éprouver, et à vos bons parents, que *sa grâce nous suffit*, et qu'il peut remplir à lui seul tout notre cœur. J'écrivais cela il y a quelques années à une personne qui m'avait consulté par lettre anonyme; et cette exhortation qui terminait ma lettre fit sur elle une impression particulière. Je viens de revoir à Paris cette personne, elle s'est fait connaître à moi comme l'auteur de la lettre anonyme et m'a dit: « Aujourd'hui, je suis entièrement heureuse; le Seigneur a rempli mon cœur, et j'ai renoncé à tous les projets de bonheur que ma pauvre tête avait rêvés. »

Votre tendrement affectionné.

94. A deux jeunes Nièces.

Montauban, 29 Septembre 1843.

Mes chères enfants,

J'ai été bien touché de ce que chacune de vous m'a écrit, et ne l'ai pas été moins de voir que vous m'avez écrit ensemble. C'est bien comprendre le sentiment que je vous porte à toutes les deux, et vous voyez que je vous réponds de même. Je l'aurais fait plus tôt, et je le ferais plus à mon aise si je n'avais encore sur les bras quelques affaires arriérées depuis mon retour. Je commence par la lettre de Cécile que j'ai sous les yeux. Si j'avais fait quelque observation spéciale sur ton caractère, ma chère enfant, je te l'aurais dit. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de connaître assez exactement tes études, pour te donner des conseils bien précis. Je crois seulement que tu as besoin de revêtir dans ce que tu fais une certaine *énergie,* qui ne paraît pas t'être naturelle, mais qu'il faut chercher à développer par la foi et par l'exercice. Applique-toi à prendre tes résolutions avec promptitude et à les exécuter vivement.

J'ai pensé encore à une autre chose. Ta pauvre maman est surchargée par les affaires, et surtout par le soin constant des deux enfants. Fais ce que tu pourras pour la soulager, en soignant et en

occupant ces chers petits, dans les moments où tu n'es pas obligée de quitter la maison ; profite du séjour de ta tante pour combiner avec elle les meilleurs moyens de prévenir la trop grande fatigue chez ta mère.

Je vois avec plaisir que tu lis la Bible anglaise avec les parallèles. C'est bien. Mais *ne te rends esclave de rien*. Même dans la Genèse, ne te fais pas une obligation de chercher tous les parallèles, et si tu es suffisamment éclairée sur un passage, ne te fais pas violence pour t'y arrêter plus longtemps. Mettons dans tout ce que nous faisons, même dans la lecture de la Bible, une certaine liberté. J'approuve tout à fait ce que vous a conseillé Jean concernant Ésaïe, et l'*Histoire des Moraves*, de Bost. J'aime beaucoup ce dernier ouvrage, aussi bien que l'*Histoire abrégée de l'Église de Jésus-Christ* (de M. Guers), que je vous recommande après Bost. Tu m'écris qu'il y a bien des choses que tu ne peux pas faire pour ta maman, et que ta tante pourra faire, en ayant plus d'habitude que toi. Je comprends cela sans peine. Mais parmi ces choses il en est probablement que tu pourrais apprendre à faire. Applique-toi, pendant que vous avez cette bonne tante, à toutes les choses qui peuvent te rendre utile dans la maison et diminuer la fatigue de ta maman. Peut-être cela diminuera-t-il quelquefois le temps que tu pourrais consacrer à l'étude. Mais alors il faut tâcher d'y suppléer en travaillant avec une telle

application que tu fasses beaucoup en peu de temps. C'est cette force d'attention qui fait les progrès rapides, bien plus que la quantité de temps qu'on donne au travail ; et j'ai remarqué en Allemagne que ce qui distingue les plus grands savants, c'est moins le nombre d'heures qu'ils réservent au travail, que l'emploi actif et consciencieux qu'ils font de chacune de ces heures. Leur journée n'a pas plus d'heures que la nôtre ; mais on dirait que leur heure a plus de minutes et de secondes, parce que rien ne se perd : nos miettes leur font un festin. Sois persuadée que tu as du temps pour tout : soit pour les études nécessaires, qui sont un devoir ; soit pour les soins domestiques, qui sont un devoir plus impérieux encore, surtout chez une femme, et qui sont en même temps un précieux exercice pour les autres devoirs que l'avenir lui réserve. Celle qui remplit le mieux auprès de ses parents les devoirs de fille, remplira le mieux un jour les devoirs de mère de famille, si Dieu l'appelle à cette position, ou ceux de tout autre état dans lequel il pourra la placer. Je dis ceci pour Louise autant que pour Cécile, et peut-être plus encore ; car je passe de l'une à l'autre, et réponds à la fois à toutes deux.

Je voulais prendre chaque lettre à part ; mais je vois que la plume suit le cœur, qui ne peut pas vous séparer. Je veux pourtant te remercier particulièrement, ma bonne Louise, pour le soin que tu as pris en m'écrivant ; je vois que tu t'es appliquée,

pour le fond et pour la forme, et cela t'a bien réussi, car ta lettre m'a été fort agréable. Moi qui vous parle d'écriture, je ne vous donne guère l'exemple aujourd'hui ; une autre fois je ferai mieux : vous n'avez qu'à me mettre à l'épreuve. Je crois que tu ferais bien, chère Louise, d'écrire pendant quelques semaines tes lettres, ou du moins le commencement de tes lettres, avec un transparent. Cela donnerait à ton œil un besoin de symétrie et d'ordre, que tu serais ensuite obligée de chercher, en écrivant sans ce secours. Rappelle-toi bien mon conseil : tout ce que tu fais, fais-le aussi bien que tu peux. Tâche aussi d'arranger ta journée de telle sorte que tu aies du temps pour tout : pour le spirituel, pour la continuation des études et pour les soins de la maison. D'abord, lève-toi de bonne heure, et consacre la première heure à la méditation de la Parole de Dieu et à la prière. Puis, jusqu'au déjeuner, la partie de ton travail intellectuel la plus difficile, et où il importe le plus que tu ne sois pas interrompue. A déjeuner et après déjeuner, tu as tout plein de petits devoirs de ménage ; acquitte-t'en de ton mieux, et lave une tasse avec autant de soin que tu exécutes une partition de piano ou une page d'écriture pour oncle Adolphe. Cela terminé, aie encore une ou deux bonnes heures dans ta chambre pour l'étude, avant le second déjeuner. Après le second déjeuner, les choses plus décousues et qui n'exigent pas tant de suite. Ne flâne jamais ; et qu'il

y ait toujours un livre en train et un ouvrage commencé pour les moments perdus. Après le dîner, c'est le temps de la vie de famille. Rends-toi aussi agréable et aussi utile que tu le pourras, autour de la table du salon, au thé, etc. Peut-être des lectures que tu ferais à ta maman, et à ton papa, quand il est au logis, seraient une bonne chose. Je t'engage à l'essayer et à t'exercer à bien lire ; c'est un grand charme dans la vie intérieure ; et il vaudrait la peine au besoin de prendre quelques leçons. Des lectures d'histoire et de littérature, ainsi que d'ouvrages intéressants religieux qui se publient de nos jours, seraient là bien à leur place. *Try to set about that at once.* N'oublie pas au reste ce que j'ai dit plus haut sur les soins de la vie domestique : c'est le premier devoir (après ceux qui ont Dieu pour objet) pour une femme ; et, ainsi que je te le disais tantôt, ce devoir est encore plus urgent dans ta position particulière.

Ma bonne petite Hélène, je te remercie tendrement pour tes quelques lignes, et je regrette bien de ne plus t'avoir à ma portée comme sur la Côte, et de ne plus aller prendre avec toi des bains de mer. Que Dieu te garde, ma chère petite. J'embrasse tendrement Edmond, Amélie et Paul, sans oublier papa et maman. J'en fais autant à Jean, Théodore, Francis, Henri ; j'oubliais mon bon Gus, que vous intercalerez à sa place, entre Jean et Théodore ; et papa et maman

en tête, ou en queue, comme vous voudrez, pourvu que vous leur réserviez un bon baiser pour moi.

Adieu, tous mes bons amis. Que le Seigneur soit avec vous !

Votre affectionné.

95. A sa Mère.

Montauban, 13 Décembre 1843.

Ma chère et tendre mère,

Nous attendons avec une vive impatience le rétablissement de ta pauvre main malade, s'il plaît à Dieu de l'accorder à nos prières. Les médecins n'ont cessé de nous en flatter. Mais nous sommes troublés d'apprendre que certains moyens, qui leur paraissent nécessaires, sont négligés, parce que tu ne te sens pas le courage de t'y soumettre. Serait-il vrai, chère maman, que G. te fait espérer un rétablissement complet en peu de temps, ou craindre la perte de ta main, suivant que tu déféreras ou non à ses conseils, et que tu ne peux t'y décider ? Je comprends sans peine que tu recules devant des exercices douloureux, et je voudrais pouvoir m'y soumettre pour toi. Mais ne te semble-t-il pas, chère maman, que c'est un devoir d'accepter cette épreuve pour échapper à un mal incurable et grave ? Tel est du moins le sentiment de tes enfants. Prends courage ; abandonne-toi, à Dieu d'abord, et puis aux conseils de ton médecin. Fais-le pour le

Seigneur, et le Seigneur te fortifiera. Oh ! qu'il me tardera de savoir d'abord que tu as mis ta pauvre main à la disposition de G., et ensuite que le succès a répondu à toutes ses espérances !

Nous sommes bien troublés de tes épreuves et de tes souffrances, et nous prions le Seigneur de se tenir près de toi. Entre pleinement dans ses vues. Sois assurée qu'il a tout conduit ; et tout en usant de tous les moyens pour guérir cette main, qui lui appartient comme tout ce qui est en toi, remets-toi en paix, avec joie, à toute sa volonté. Cette joie est le fruit d'une foi simple, d'un abandon filial. Que Dieu te remplisse de l'esprit du petit enfant !

Comment vas-tu te trouver à Paris ? car c'est un grand changement pour toi ; et malgré les douceurs que tu y trouves, je m'étonne quelquefois d'avoir eu le courage de presser ton retour. Mais ici encore, j'ai la confiance que le Seigneur t'a tracé le chemin, et qu'il te le tracera encore à l'avenir.

Adieu, ma bonne et tendre mère. Que le Dieu de paix soit avec toi et avec tous les tiens. *Réjouissez-vous continuellement.*

96. A sa Sœur Mademoiselle B. Monod.

Montauban, 31 Janvier 1844.

Chère sœur,

Adèle me met ce papier à la main, et m'apprend en même temps que c'est ton jour de naissance

samedi. Vraiment, je l'oubliais, au milieu des soucis de cette pauvre vie ; et pourtant un nouveau jour de naissance, c'est une année de gagnée pour sortir de ce corps et pour aller auprès du Seigneur, *ce qui nous est beaucoup meilleur*. Oh ! oui, infiniment meilleur. Néanmoins, il y a moyen de se trouver bien ici-bas, tant que Dieu nous y retient. Ce moyen, je le cherche toujours, ou plutôt je l'ai dans la main, et ne sais pas m'en servir. Je suis sûr que tu vas m'en dire autant, ma pauvre sœur ! Eh bien ! donnons-nous la main, et prenons courage. Nous ne vivons pas assez avec le Seigneur. Je te donne à méditer la Tentation du Seigneur au Désert ; mais à *méditer*. A lire, c'est étrange ; à méditer, c'est bon, excellent. Ce combat, cette victoire, ces armes, autant de leçons vivantes que nous donne le Seigneur. Il faudrait une vie pour trouver tout ce qu'il y a là-dedans. Nous nous consumons à de petites explications de petites difficultés historiques etc. dans les Écritures ; et nous négligeons la vraie étude des Écritures, l'étude de la pensée du Saint-Esprit, et de l'œuvre de Christ et de l'amour du Père. S'il te vient quelques bonnes idées sur la Tentation, écris-moi vite là-dessus, car je dois prêcher sur ce sujet dimanche en huit.

Vis avec le Seigneur, ma bonne B... ; et puis tristesse ou joie, santé ou maladie, vie ou mort, tout importe faiblement. Voilà longtemps que nous ne savons rien de la main de maman. Embrasse

pour moi cette bonne mère. Me sera-t-il donné de vous visiter cet été? Je n'attendrai pas jusque-là pour vous visiter en esprit, et vous donne rendez-vous non dans Éden, où vous risqueriez de ne jamais me trouver, mais au Désert, en Gethsémané et sur Golgotha, car c'est là que je passe ma vie.

97. A Mademoiselle C. G.

Montauban, 2 Février 1844.

Mademoiselle et chère sœur en notre Seigneur,

Le sujet sur lequel vous me faites l'amitié de me consulter me cause une peine sincère pour vous et pour votre famille, mais point d'incertitude. Les principes de la Parole de Dieu sur le mariage et l'expérience que j'ai acquise dans mon ministère, me rendent décidément opposé à ces sortes d'unions. Je les ai vues presque toujours entraîner des conséquences déplorables, et j'ai connu plus d'une jeune chrétienne, jusque-là fidèle, qui s'est éloignée du service de Dieu et de son peuple, je n'ose pas ajouter et de Dieu lui-même; Dieu seul connaît les cœurs. Hélas! elles se rassuraient aussi par les bonnes dispositions des hommes avec lesquels elles s'unissaient; elles se flattaient aussi qu'elles les gagneraient infailliblement au Seigneur; mais Dieu, qui est appelé *un Dieu jaloux*, a fait voir en elles

que la conversion d'une âme est son œuvre et non la nôtre, et que ceux qui sont si sûrs des autres devraient commencer par être plus sûrs d'eux-mêmes. L'union qu'on vous propose, telle que je la conçois, d'après votre lettre et malgré tous les côtés intéressants qu'elle présente, et selon le monde et selon la religion du monde, m'inspire la plus vive sollicitude ; et je vois bien que c'est au fond votre pensée, et celle de votre tendre mère. Cet accord est ici une grande bénédiction. Fortifiez-vous l'une l'autre en notre Seigneur, et représentez avec beaucoup de douceur et de respect à votre bon père, sans entrer dans un grand détail de vos raisons, que vous ne vous sentez pas portée à ce qu'il vous propose, que vous le suppliez de n'y pas insister davantage, et que vous sentez ne pouvoir être heureuse que par une sympathie religieuse complète. Dieu bénira cette démarche franche et ferme, en même temps qu'humble et respectueuse, et vous délivrera bientôt, j'en suis persuadé, de ce qui vous trouble. Madame votre mère ne se chargerait-elle pas d'écrire cette lettre ? Quoi qu'il en soit, l'une ou l'autre, faites cela, et ne tardez point. Nous sommes de trop faibles créatures pour jouer avec la tentation.

Je médite en ce moment sur la Tentation du Seigneur au Désert, devant prêcher sur ce sujet dimanche en huit, et je le trouve bien instructif. Ce combat soutenu, cette victoire remportée, ces

armes qui l'ont rendu vainqueur, que cela est rempli de lumière et d'instruction pour nous ! Puisqu'il a été tenté, il faut que nous le soyons aussi ; puisqu'il a vaincu, nous pouvons vaincre aussi, en lui ; et puisqu'il a résisté par la Parole de Dieu, c'est par elle aussi que nous pouvons tout renverser sur notre chemin.

Mettez dans votre cœur cette parole : *Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu.* C'est la réponse à faire à votre cœur, s'il vous dit que vous ne sauriez manquer d'amener à la foi la personne dont on vous a parlé.

Et encore : *Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul. — Ma grâce te suffit.*

J'espère ne pas négliger de combattre avec vous par mes faibles prières, et je vous recommande, ainsi que madame votre mère, *à Dieu et à la Parole de sa grâce.*

98. A Monsieur le Pasteur Puaux.

Montauban, 12 Juin 1844.

La vue de votre écriture nous a bien réjouis, et quoiqu'elle soit l'une des plus illisibles à moi connues, nous n'en sommes pas moins jaloux pour cela d'avoir à la déchiffrer moins rarement. Nous bénissons Dieu de ces bonnes nouvelles que vous nous donnez. J'ai cette confiance, bon ami, que le Seigneur mènera tout à bien, et qu'il vous prépare

un sujet de consolation et de joie pareil à celui qu'il nous a donné en notre aimable petite C. C'est une fleur qu'un vent d'orient peut dessécher... je me le dis quelquefois, et je frémis... mais non; notre Père la garde, et dût-il l'enlever, ce ne serait, j'en suis persuadé, que pour orner son Paradis, où nous l'irions rejoindre; et les douceurs que nous procure aujourd'hui la possession d'un bien si doux ne seraient pas perdues pour cela, si elles ont été sanctifiées. Si — c'est un grand *si*. Priez pour que nous puissions franchir ce *si*, et arriver à ce *oui*, à cet *amen*, dans lequel Christ nous reçoit et nous fait reposer. Je suis toujours tel que vous m'avez connu; ayant pour la paix et la vie de prière une passion malheureuse. Si j'en ai le temps, je vous copierai quelques lignes que j'ai écrites dans l'album de notre excellente sœur F., et que vous signeriez, j'en suis sûr. Mais pour vous, cette vie de prière est une réalité, et pour votre bonne femme, j'aime à le penser; pour nous, pour moi surtout, c'est un rocher de Sisyphe. Mais je crois fermement qu'un beau jour un céleste Ami viendra donner un coup de main au pauvre Sisyphe, et que le prince d'enfer en sera pour sa peine en voyant ma pierre rouler loin de moi de l'autre côté de la montagne!

Vous allez venir en Poitou, sans venir jusqu'à Montauban! N'auriez-vous pu vous faire donner quelque petite mission par ici? Je suis sûr que si les amis américains savaient quel rafraîchissement votre vue,

votre tac tac à ma porte, et le son de votre voix donneraient au pauvre professeur de Montauban, ils ne plaindraient pas leur argent. Je vous regrette non seulement pour moi, mais pour tous les amis ; car vous ne pouvez pas ignorer, votre chère femme et vous, que lorsque vous vous établissez dans un cœur, vous y prenez tant de place qu'à peine en reste-t-il pour d'autres. Pour moi personnellement, j'ai bien l'espérance de vous voir d'une façon ou de l'autre cet été, car je me propose, sauf empêchement, d'aller voir ma bonne mère au Havre en septembre.

Dites les choses les plus fraternelles pour moi à Charles de Coutouly ; que le Seigneur soit sa consolation et sa joie, et celle de sa chère compagne, et de ma bonne tante ! Que les bénédictions temporelles et surtout spirituelles du Seigneur reposent sur cette maison ! et que leurs douloureuses épreuves soient sanctifiées, comme j'ai la confiance qu'elles l'ont été, par la grâce du Seigneur Jésus ! Je me réjouis de vous voir si bien d'accord. Que Dieu vous maintienne et vous augmente cette précieuse harmonie !

Pour l'Album de M. F.

Il y a deux manières de prier :

L'une suppose une piété sincère, l'autre une foi toute-puissante.

L'une demande et espère ; l'autre veut, et attend

jusqu'à ce qu'elle ait obtenu. C'est même *jusqu'à ce que* qui la caractérise.

L'une est exaucée tant bien que mal, l'autre reçoit tout, et toujours.

L'une cherche Dieu et le trouve. L'autre lutte avec Dieu et triomphe de lui.

La première observe scrupuleusement le temps de ses dévotions journalières ; la seconde demeure à genoux des heures, un jour, toute une nuit.

La première s'accommode au cours ordinaire de la vie ; la seconde veille, jeûne, crie, pleure, sue du sang.

La première est le chemin battu des fidèles, serpentant mollement dans la plaine ; la seconde est la voie rude des parfaits, escaladant le rocher, sondant l'abîme, rasant le précipice.

La première est la méthode irréprochable du frère un tel ou de la sœur une telle ; la seconde est la méthode divine de Jacob près du torrent, de Moïse au Sinaï, de Samuel à Mitzpah, d'Élie sur le Carmel, de Jésus au Désert, en Gethsémané et en Golgotha.

La première nous est connue depuis que nous avons connu le Seigneur ; l'autre... Seigneur, *enseigne-nous à prier !*

99. A Monsieur le Pasteur B. Vaurigaud.

Montauban, 6 Juillet 1844.

Bien cher frère,

Je ne veux pas que cette semaine finisse sans que je vous aie remercié de votre lettre et assuré de ma sympathie fraternelle... Il ne me reste qu'à vous accompagner de mes prières ; ce que je fais du meilleur de mon cœur. Puisque vous allez, pour commencer, à B., allez-y dans la foi. Faites en même temps quelques démarches au sujet d'un autre poste, puisque vous croyez le devoir faire, mais ne vous rendez pas dépendant du résultat. Faites l'œuvre de B. comme une commission reçue de Dieu, non comme un simple moyen de parvenir ailleurs. Votre fidélité devant Dieu vous servira mieux que toutes vos démarches devant les hommes.

Votre famille est donc bien affligée ! Je bénis Dieu de ce que vous êtes auprès d'elle pour pouvoir l'exhorter selon le Seigneur. Expliquez-lui bien cette Parole profonde du Seigneur, Matth. VI, 33. Oh ! que cela est beau ! que cela est merveilleux ! que cela est vrai !

Persévérez dans la prière. Vivez *constamment* avec le Seigneur. Cherchez-le, jusqu'à ce que vous le trouviez. Devenez dans la prière un Moïse, un Samuël. Priez comme eux, et vous serez béni comme eux.

Ma famille est bien, grâce à Dieu. Mais M. Babut est dans un état d'angoisse presque sans interruption, ou interrompu seulement par des crises de douleur. *Jusques à quand, Seigneur?.*

Adieu, que la paix soit avec vous.

Votre affectionné frère.

100. A Madame Évesque.

Genève, 21 Août 1844.

Chère Madame et sœur en notre Seigneur,

Nous voici, grâce à notre Père céleste, arrivés heureusement et confortablement installés à La Tour... Nous avons trouvé nos amis en bonne santé, et leur accueil on ne peut plus fraternel. Je ne puis le comparer qu'à celui de Vermont. Ces pauvres Consistoires qui me repoussent de leurs chaires savent peu tout ce que nous procure de douceur dans l'amour fraternel cette bonne doctrine de Dieu qui les offusque tant. J'ai déjà vu M. Barde. Il est probable que je prêcherai dimanche à la Madeleine; cela n'est pourtant pas encore décidé. ...Nous sommes remplis de reconnaissance pour votre obligeance, chère Madame, et nous prions le Seigneur de vous rendre tout ce que vous faites pour nous et pour nos enfants. Nous sommes tranquilles au sujet du précieux dépôt que nous vous avons laissé, puisque nous le savons entre des mains si fraternelles. Ayez la bonté d'exiger de nos enfants

tout ce qui vous paraîtra juste et raisonnable, et de ne céder à aucun de leurs caprices. Souvent, en pareille matière, les étrangers voient mieux que les parents et savent mieux s'y prendre. Vous ferez du bien à nos enfants... Nous serons heureux d'apprendre que vous n'avez pas à vous plaindre de nos petites ; mais nous comptons de notre part sur la *vérité*. Je recommande aux enfants de prier entre elles ; si, de temps en temps, vous pouviez les prendre en particulier pour prier avec elles, nous vous en serions reconnaissants ; mais tout à fait à votre loisir, bien entendu. Je crains d'abuser de votre bonté. J'agis en frère ; je sais que c'est ainsi que vous l'entendez...

101. A SA SŒUR MADAME BABUT.

Désert, mardi, 17 Septembre 1844.

J'ai quitté Lavey jeudi, ma chère Adèle, pour visiter et évangéliser un peu Lausanne, où je me trouve si heureux au Désert [1]. Aimable hospitalité ! délicieuse simplicité chrétienne ! J'ai prêché dimanche à la cathédrale, à près de 2000 auditeurs, et qui plus est, sans le vouloir, ou du moins sans l'avoir voulu. Cela est trop long à conter. Tant il y a que j'avais dit : Je ne prêcherai que le soir ; et que le Seigneur a dit : Tu prêcheras le matin. J'ai

[1] Résidence de la famille Rivier.

dit alors : Eh bien! je ne prêcherai pas le soir. Mais il m'a dit : Tu prêcheras le matin, et encore le soir; à quoi il m'a fallu obéir, et même obéir avec joie, car j'ai été soutenu par la fidélité de Dieu. J'ai eu dans cette excursion beaucoup de petites difficultés, qui en temps ordinaire m'auraient troublé profondément; mais il m'a été donné de m'attendre à Dieu en paix, pour la prédication et pour le reste, et tout s'est arrangé au mieux. Si nous savions croire!...

J'ai vu Vinet; mais pas à mon aise et en particulier. J'ai fait pour cela plan sur plan. Mais qui ont tous échoué. Sans doute je le désirais trop...

102. A Madame Évesque.

Le Havre, 14 Octobre 1844.

...On peut m'annoncer pour l'un des deux services de dimanche, au choix de nos amis, mais seulement pour l'un des deux. J'éprouve que deux prédications dans un jour me fatiguent, et il importe que je ne rentre pas à Montauban avec un sentiment de lassitude. Au surplus la prédication n'est pas le seul moyen dont nous puissions nous édifier mutuellement en notre Seigneur. Il y a de saintes fatigues, mais il y a aussi un saint repos, et c'est à Vermont que je l'irai chercher.

J'espère, chère Madame, que vous verrez dans mon prompt retour la preuve que si l'amour filial

a des droits puissants sur mon cœur, l'amour fraternel y a aussi les siens; et véritablement mon ingratitude serait grande, s'il en était autrement...

Ma mère est très bien, à l'exception de ses pauvres mains, dont elle ne peut faire désormais que peu d'usage. Mais le Seigneur, qui nous a visités, nous donne dans son état de santé et d'âme d'abondants sujets d'actions de grâces. Il a rassemblé toute ma famille dans une foi commune; que son saint nom soit béni!

J'ai prêché hier au temple sur les trois croix, et dois prêcher demain soir à la chapelle; et après demain.... je pars. Hélas! partir, et puis partir; et puis enfin mourir... Mais partir, pour demeurer unis en esprit, et mourir pour se retrouver dans l'éternité! *Louez l'Éternel!*

103. A Madame Évesque.

Montauban, 7 Novembre 1844.

Excellente amie, sœur bien-aimée en notre Seigneur,

Que notre Dieu, le Dieu de paix, le Dieu qui est amour, vous donne la paix dans le sentiment de son amour; et qu'il me fasse la grâce de relever votre esprit abattu par des paroles de grâce et de vérité! Nous vous avons écrit, moi de Valence, et ma femme de Toulouse, et depuis notre retour ici,

nous avons reçu votre bonne lettre qui nous a consolés en nous apprenant que vous avez obtenu quelque soulagement. Mais ce n'est qu'un commencement de consolation ; nous voudrions vous savoir délivrée, guérie, rendue à la plénitude de la vie. Oh! combien le Seigneur a troublé par votre peine la douceur de notre réunion! Moi qui avais tout quitté pour passer du moins quelques jours en repos avec vous, dans votre délicieuse retraite, que ma volonté a été brisée, et que votre maison m'a paru déserte et triste, quand vous étiez souffrante et reléguée dans votre appartement! Le cœur naturel est tenté de dire : Si j'étais Dieu, j'aurais bientôt délivré cette bonne sœur! Mais si nous étions Dieu, nous verrions les choses dans la lumière de Dieu ; et une charité plus éclairée et plus pure nous obligerait à frapper des enfants bien-aimés, tout en ayant, selon la touchante expression de Jérémie, *les entrailles émues à cause d'eux*. Oui, Dieu a tout bien fait : que son saint nom soit béni! Mais j'ai la douce confiance qu'il lui plaira de nous faire bientôt annoncer par vous que vous avez été entièrement délivrée...

Chère Madame, donnez gloire à Dieu, et surtout à sa bonté, car elle est par-dessus toutes ses œuvres. *Je suis jaloux de vous, d'une jalousie de Dieu;* et si je souhaite ardemment pour vous la santé du corps, c'est surtout celle de l'âme que je lui demande de vous *multiplier*. Dussent vos dou-

leurs être revenues, être augmentées, reposez-vous en paix sur sa bonté. Unissez-les aux douleurs de votre Sauveur crucifié, et ne cessez de vous réjouir en lui. Ne vous contentez point que vous ne goûtiez la plénitude de ses promesses. La grâce du Seigneur vous suffit; elle nous suffit à tous, en tout temps. *Soyez bénie et en bénédiction,* comme Abraham, ce héros de la foi. Nos cœurs, nos prières sont avec vous. Que ne pouvons-nous encore nous agenouiller avec vous devant le trône de grâce! Mais le temps ni l'espace ne sauraient séparer ce qui est uni en Christ. Adieu. Dites à madame H., quel précieux souvenir je garde de mes entretiens trop courts avec elle, et combien je demande au Seigneur de l'affranchir, de position, comme j'ai la confiance qu'il l'a affranchie, de cœur. Saluez en mon nom son aimable fille. Puissent la mère et la fille se prêter un mutuel appui pour marcher dans les voies du Seigneur, abondant dans son amour, dans la prière et dans la vie intérieure! Tout est là, et quand la vie intérieure est bien réglée, elle règle à son tour la vie extérieure.....

Votre affectionné et reconnaissant.

P. S. — Je salue affectueusement en notre Seigneur Julie, Alexandrine, son mari, Henri et ce bon Jean [1]. Il m'a vraiment touché par la peine avec

[1] Domestiques de la maison de Mme Évesque.

laquelle il nous a vus partir. Il s'est recommandé à nos prières.....

104. A Madame Évesque.

Montauban, 17 Décembre 1844.

...Rappelez-nous au bon souvenir de vos domestiques, et plus spécialement de Julie; et dites, dans l'occasion, à notre brave ami Jean combien je suis touché de la commission qu'il vous a donnée pour moi que j'espère ne pas l'oublier devant le Seigneur, et que je lui demande la même marque d'attachement chrétien, qui est la plus précieuse et la plus sincère qu'un homme puisse donner à un autre homme.

J'ai de bonnes nouvelles à vous donner de toute ma famille... Ma chère mère est de retour à Paris, pour y passer l'hiver : elle est bien, ainsi que le reste de ma famille. Nous attendons au premier jour M. Bonifas; quant au changement de chaire, il ne peut se faire actuellement, et je reste jusqu'à nouvel ordre « gros Jean comme devant ». Mais tout sera bien conduit, je n'en doute pas, et pour la Faculté, et pour moi-même. J'ai repris le cours de mes prédications. Mon texte de cette année est l'Épître aux Éphésiens : c'est un traité admirable, dans sa brièveté, de toute la doctrine du salut. Je vous donne à méditer la première moitié du premier chapitre, sur laquelle j'ai prêché dimanche.

Adieu, chère sœur et fidèle amie en notre Seigneur. L'attachement qui nous unit à vous est pour le temps et pour l'éternité.

105. A sa Mère.

Montauban, 26 Décembre 1844.

Les gens se sont, je crois, donné le mot, ma chère maman, pour me dérober les moments que je te destinais. Nous sommes heureux de te savoir contente des réparations faites à ton appartement; et j'aime à croire qu'avec B. tu t'y trouveras bien, et selon le monde, et selon le Seigneur. Pouvant sympathiser si bien pour le combat de la foi, j'espère que vous vous y affermirez aussi mutuellement. Oui, c'est un combat, un combat terrible. Mais n'éprouvez-vous pas qu'alors même que l'esprit est le plus troublé par les difficultés, ou même quelquefois par les doutes, il y a toujours dans le *fin fond* de l'âme un je ne sais quoi qui *rend témoignage à la vérité?* C'est pour cela que nous nous approuvons en croyant, et que nous nous condamnons en doutant. Ceci me paraît très important à remarquer; car, faute de faire cette distinction entre la surface et l'intérieur, on ne comprendrait pas, non plus que les gens du monde, en quoi l'on est coupable de se laisser aller au doute. Mais Dieu se ménage toujours un témoin dans le fond de notre cœur. Autrement, où la Cananéenne, si ignorante de Jésus-

Christ et de l'Évangile, autant que nous en pouvons juger, aurait-elle trouvé *ce point d'appui* sur lequel elle repose, et qui lui donne assez de force pour tout surmonter? C'est par ce sentiment intérieur que la Parole écrite, qui y répond du dehors, trouve auprès de nous accès et autorité; sans cela, elle n'aurait pas de prise sur nous, et demeurerait, quant à nous, une parole morte.

Chère maman, donnons gloire à Dieu, et surtout à sa bonté, malgré les orages de la vie, et surtout malgré ceux du cœur. *Quoi qu'il en soit, l'Éternel est bon*, parole simple, mais bien profonde, quand elle sort des entrailles de notre être. Élevons-nous au-dessus des petites obscurités (ou des grandes) que nous rencontrons dans les Écritures; allons droit au cœur du Seigneur, où tout s'éclaircit, ou s'éclaircira quand il en sera temps. Vivons davantage avec sa Parole et dans la prière. *Bienheureuse celle qui a cru; car les choses qui lui ont été dites par le Seigneur auront leur accomplissement.*

On vous parle du deuil de la famille Espinasse; on dirait que le Seigneur a accepté une des deux sœurs en échange de l'autre, et cette mort a presque le caractère d'un martyre. Quoi qu'il en soit : *Bienheureux ceux qui meurent au Seigneur*. Plus je vais, plus je suis tenté d'envier leur délivrance. Et pourtant, si la mort était près, je ferais peut-être comme le vieillard de la fable. Pauvre nature humaine!

106. A Monsieur Th. Erskine.

Montauban, 11 Avril 1845.

Excellent ami en notre Seigneur,

Je viens, selon que vous avez eu la bonté de me le recommander, vous donner avis que j'ai été nommé à la chaire d'exégèse; cela s'est fait lundi, 7 de ce mois, et je l'ai appris hier au soir. M. Bonifas devient professeur d'hébreu à ma place. Je me réjouis de ce changement, surtout parce que je crois que je pourrai servir la Faculté un peu moins imparfaitement; outre que mes travaux de professeur et de prédicateur pourront marcher mieux en harmonie, et en s'aidant réciproquement. Demandez au Seigneur qu'il me donne tout ce qui m'est nécessaire dans cette nouvelle position. Si vous avez quelque conseil à me donner, quelque livre à m'indiquer, n'oubliez pas que vos avis sont toujours d'un grand poids chez moi. J'ai passé la semaine de Pâques à Marseille (du 18-23 mars) et j'y ai prêché souvent; j'ai prêché en outre à Nîmes, Uzès et Montpellier. J'ai été fort heureux dans ce voyage.

J'aime à croire que votre séjour en Italie vous aura fait du bien, ainsi qu'à Madame votre sœur, à laquelle je vous prie d'offrir mes salutations respectueuses. Nous serions heureux d'avoir de vos nouvelles quand vous aurez le loisir d'écrire. Que la bonté de Dieu réjouisse constamment vos cœurs!

Ma femme et mes enfants sont bien, grâce à Dieu; mais mon beau-frère, M. Babut, qui habite la même maison que nous, malade depuis 1830, (quinze ans!) souffre les plus cruelles douleurs. Priez pour lui. Je n'ajouterai rien, d'autant plus que je ne suis pas très sûr si cette lettre vous trouvera encore à Rome. Je demeure, dans l'amour du Seigneur, votre reconnaissant et affectionné.

107. A Monsieur Th. Erskine.

19 Juillet 1845.

Excellent ami et frère en notre Seigneur,

J'ai appris par mon frère Horace que vous avez passé par Marseille, pour vous rendre à Vichy, ainsi que vous me l'aviez annoncé par votre lettre du 9 mai. J'ai différé un peu de vous répondre, pour pouvoir vous annoncer si je ferais un voyage dont il était un peu question pour moi. Je viens de m'y décider. Sur l'invitation obligeante que quelques frères écossais m'ont adressée, je me propose d'aller visiter l'Église Libre d'Écosse, durant la première partie de mes vacances, et assister à l'*Assemblée générale* qui doit avoir lieu, par extraordinaire, le 23 août, à Inverness. J'aime à croire que le spectacle d'une Église à la fois unie et vivante, et l'entretien d'hommes également distingués par leur foi et par leurs lumières, fera du bien à mon

esprit abattu, sous la bénédiction de Dieu, et pourra me fournir aussi des pensées utiles pour le ministère que j'exerce dans notre pauvre Église Réformée. Je l'appelle *pauvre* pour plus d'une raison, mais surtout pour son défaut d'union et pour l'état de son clergé.

Recevez mes remercîments pour votre bonne et intéressante lettre. Mon désir est bien de ne pas me laisser enchaîner par l'explication grammaticale et historique de la Bible, et je crois, comme vous, qu'il faut donner beaucoup d'attention au *Book within,* écrit, selon moi, dans le cœur par le Saint-Esprit (És. LIV, 13). Cet enseignement du Saint-Esprit me paraît capital dans le Nouveau Testament, plus que ne l'a compris en général notre Réveil, et j'ajouterai, la Réformation et l'Église chrétienne en général.

Veuillez remercier en mon nom Madame votre sœur pour le paquet de livres qu'elle a eu la bonté de m'envoyer, comme vous me l'apprenez, mais qui ne m'est pas encore parvenu. Je chercherai avidement le temps de lire ceux de ces ouvrages que je ne connais pas encore; indépendamment de votre recommandation fraternelle, mon cœur me porte spontanément vers tout ce qui vient de vous.

Vous avez appris mon changement de chaire *with mixed feelings*. Ah! croyez que je l'ai vu moi-même dans le même esprit. Je tremble à la pensée d'entrer dans cet enseignement pour lequel je me

sens si faible... Il y a des moments où je suis tenté de m'y soustraire en donnant ma démission. Je voudrais savoir porter mon impuissance au pied de la croix. Priez pour moi.

Adieu. Le Dieu de paix soit avec vous!

Votre affectionné et reconnaissant.

108. A Madame de Puymisson.

18 Juillet 1846.

...Je ne sais si vous avez éprouvé comme moi que le Maître céleste soumet quelquefois ses disciples pendant un certain laps de temps à un même enseignement, qu'il répète avant de passer à un autre, jusqu'à ce que le cœur en ait été suffisamment pénétré. Tant que la leçon dure, tout semble aboutir à ce point seul : avertissements du dehors, voix intérieures, événements de la vie, tout enfin. Je l'ai souvent éprouvé, et j'ai été surpris de trouver dans l'École de Dieu une *méthode* que j'avais cru jusqu'alors n'être de mise que dans celle des hommes. Ma leçon du moment est le renoncement à la volonté propre. Le Seigneur me fait voir en mille manières que ce renoncement est le centre et l'âme de la vie chrétienne ; que c'est là proprement l'exemple que nous donne Jésus crucifié ; et que ce n'est pas assez que son sacrifice ait été accompli *pour nous*, s'il n'est pas encore accompli *en nous*.

O Madame! que ce renoncement est nécessaire! mais qu'il est difficile! qu'il est impossible à la force propre! Vouloir ce que je ne veux pas, et ne pas vouloir ce que je veux, c'est à mes yeux le prodige des prodiges. C'est un renoncement, et, s'il est permis d'ainsi dire, un *retournement* de tout mon être. J'aimerais autant être chargé de la création d'un monde que de l'enfantement de cette seconde vie dans mon cœur. C'est l'œuvre de Dieu, s'il en fût jamais. *O Dieu! crée en moi un cœur net!* Mais si c'est à ce dépouillement de moi que je mesure notre accroissement spirituel, où en sommes-nous donc? où en suis-je, du moins? Ai-je dépassé les premiers pas? Hélas! suis-je né seulement? Je me prends à en douter parfois, quand je vais me heurter contre une de ces volontés propres contre lesquelles je lutte depuis vingt ou trente ans, mais à qui mes efforts impuissants semblent faire pousser des racines plus profondes; et qui attendent pour succomber, que sais-je? quelque coup décisif de la cognée d'en haut, tel que Dieu seul sait les donner. Telles sont les pensées qui m'occupent depuis quelque temps. Cette doctrine a été bien comprise de quelques écrivains catholiques, ou qui ont précédé la Réforme. Elle tient une grande place, par exemple, dans l'Imitation de Jésus-Christ. C'est la doctrine du Seigneur lui-même (Jean XII, 24); et qu'elle est touchante dans sa bouche, à la veille de sa mort! Il y a deux choses dans le grain de blé, le germe

et l'enveloppe. Qui veut sauver l'enveloppe pour la conserver dans ses greniers doit faire le sacrifice du germe ; et qui veut sauver, multiplier même la vie du germe, en le déposant en terre, doit faire le sacrifice de l'enveloppe. Ainsi de nos deux vies, la première ne peut se développer que par le brisement de la seconde....

109. A Madame Delarbre.

Le Havre, 22 Octobre 1846.

Madame et chère sœur en Jésus-Christ,

Votre déchirante et fraternelle lettre m'est renvoyée ici, et me trouve dans un état d'indisposition (légère, grâce à Dieu), où l'on me défend de tenir longtemps la plume. Aussi bien, quand j'aurais eu la force nécessaire pour répondre aux nombreuses et graves questions qui se pressent dans votre cœur de mère, je n'aurais pas essayé de le faire. Qui suis-je pour soulever le voile que la Parole de Dieu a laissé sur les sujets qui vous préoccupent? C'est pour cela que vous éprouvez le besoin de chercher au loin le secours de mes faibles lumières ; mais c'est pour cela aussi qu'il m'est impossible de vous contenter. Un cœur qui souffre et qui prie avec vous, et une main qui s'avance pour vous soutenir au nom du Seigneur, voilà tout ce que j'ai à vous offrir.

Je ne connais pas d'enseignement précis dans les Écritures sur les sujets que vous me soumettez. Je m'en tiens donc à des *impressions*, fondées sur la teneur générale des révélations divines, et sur la confiance qu'elles m'inspirent en la bonté de Celui qui est amour, et qui est aussi, ô douce pensée ! votre Père et le mien. Je vois qu'il est aussi le Père de nos enfants ; sa grâce n'est pas pour l'individu seulement, mais pour la famille. Toute la série de ses dispensations m'en donne l'assurance : par Abraham, Gen. XVII, 7 ; Moïse, Deut. XXIX, 10-15 ; David, Psaume CIII, 17 ; les Prophètes, Ésaïe LXV, 23 ; le Seigneur, Matth. XIX, 13-15, et les Apôtres, Actes XI, 14 ; XVI, 15, 31, XVIII, 8 ; I Cor. VII, 14, etc. Ce grand principe, qui est le fondement de ma foi dans le baptême des enfants, suffit à ma paix. Je n'en conclus pas que nos enfants, devenus capables de recevoir ou de rejeter la vérité, seront sauvés quoi qu'ils fassent (Psaume CIII, 18) ; mais j'en recueille une ferme espérance pour ceux que notre Père et le leur retire à lui avant qu'ils aient choisi entre la vie et la mort. Je n'exclus pas de cette espérance les petits enfants de parents infidèles ; ayant participé, sans conscience personnelle, à la condamnation qui est par le péché du premier Adam, il me paraît digne de la bonté de Dieu qu'ils participent également, sans conscience personnelle, à la justification de vie qui est par la justice du second (Rom. V, 18). Mais pour les enfants des fidèles,

j'ai ce même motif d'espérer, et j'ai de plus le principe que j'ai rappelé ci-dessus. Que si l'on me dit que rien de tout cela n'équivaut à une déclaration formelle et précise des Écritures, je l'avoue; mais, tout en l'avouant, je lève les yeux en haut, et je vois ma bien-aimée petite Constance dans le sein d'Abraham, mieux encore, dans les bras de mon Sauveur.

Je crois, chère sœur, que si vous essuyez un moment les pleurs qui obscurcissent votre regard, vous verrez votre enfant à la même place; — et peut-être alors ne serez-vous pas jalouse de le rappeler dans ce pauvre monde. O Madame! en vous parlant d'essuyer vos larmes, je sens couler les miennes, et pour vous et pour nous; — mais je suis en paix pour nos enfants et j'espère ne pas me faire illusion en disant que je ne voudrais pas, quand je le pourrais, changer ce que Dieu a fait et bien fait. — Oui, pauvre mère, bien fait! Il y a la Parole écrite dans le Livre, et il y a aussi une parole du Saint-Esprit dans le cœur. Il y a une communion vivante et personnelle de l'âme fidèle avec son Seigneur. Jésus-Christ ne vous a-t-il jamais rien dit au dedans qui ne soit écrit en toutes lettres sur les pages de ses apôtres ou de ses prophètes? Non qu'il y ait un enseignement du Saint-Esprit indépendant des Écritures, mais que le Saint-Esprit achève l'œuvre de la Parole en l'adaptant au cœur, et la faisant pénétrer dans ses replis les plus déliés, par

une traduction spirituelle qui ne peut se traduire elle-même dans aucune langue. Je crois aussi que l'on se reconnaîtra dans l'économie future : mes raisons seraient trop longues à détailler. Voyez Matth. VIII, 11 ; II Cor. V, 10 ; Luc XVI, 9. Mais ma paix ne repose pas là-dessus, elle repose sur l'amour de Dieu. Je cherche à me représenter ce que je puis concevoir de plus désirable, et puis je me dis : ce sera cela, ou quelque chose de mieux.

C'est dans cet amour de Dieu, chère Madame, qu'il me tarde de vous voir vous reposer. S'il demeure quelques doutes sur les questions qui vous préoccupent, ces doutes sont voulus de Dieu. Il faut, non vous tourmenter pour les dissiper, mais les accepter. Disons mieux, ce ne sont pas des doutes, mais des obscurités. Dieu veut que vous marchiez dans la foi, et quand vous le priez de vous déclarer que votre enfant est heureux, il s'obstine à vous dire : Je t'aime ; et il veut que cela vous suffise. Il faut que le principe de votre paix soit *en Dieu* et non *en votre enfant chéri*. Oui, Madame, il le faut ; et si vous consentez qu'un ministre de Jésus-Christ vous dise toute sa pensée au risque de blesser votre cœur de mère, c'est peut-être pour vous apprendre cette grande leçon que Dieu vous a pris votre enfant..., vous l'en bénirez un jour. Vous viviez, vous vivez encore trop en lui, pas assez en Dieu. La vie éternelle est trop pour vous le bonheur de retrouver votre enfant ; le ciel, le séjour de votre

enfant ; la mort, le chemin pour rejoindre votre enfant... Ah ! laissez le Seigneur vous obliger à lui donner votre premier amour ! Entrez dans ses vues miséricordieuses. Revenez à la vie, à la paix, à la joie pour le glorifier et pour le servir, et au lieu de me demander si vous rejoindrez et reconnaîtrez votre enfant, demandez-moi si vous rejoindrez Jésus-Christ, si vous reconnaîtrez Jésus-Christ, si vous passerez votre éternité avec Jésus-Christ. Alors je pourrai vous répondre avec une clarté parfaite et une certitude inébranlable, en m'appuyant et sur l'enseignement intérieur du Saint-Esprit, et sur les déclarations les plus formelles de la Parole divine. Telle est, chère sœur, et telle sera pour vous la prière d'un frère que votre douleur émeut jusqu'au fond, et qui *souhaite votre entier accomplissement*.

110. A Monsieur C. de G[1].

Montauban, Décembre 1846.

Monsieur et cher frère en Jésus-Christ,

Notre ami commun M. Evans a bien voulu me communiquer confidentiellement votre lettre du 8 novembre, sachant combien elle m'intéresserait.

[1] M. C. de G. était un jeune officier russe, qui avait fait un séjour à Nice pour sa santé. Là, il avait été témoin de l'influence bénie de l'Évangile sur un officier de ses amis, qui jusqu'à ce moment avait eu un tel effroi de la mort que les siens n'osaient faire aucune allusion à sa fin. M. de G. fut si

Voulez-vous me permettre de vous exprimer à vous-même les sentiments qu'elle m'a inspirés? Quoique inconnus de visage l'un à l'autre, nous nous connaissons par les paroles écrites que nous avons lues l'un de l'autre, et la parole d'un homme, quand elle est sincère, est plus que sa physionomie, comme l'esprit est plus que le corps. Animés du même esprit, il me semble que je puis lire dans votre cœur et vous dans le mien. Je rends grâces à Dieu pour la foi qu'il vous a donnée en son Fils Jésus, et je le prie de vous faire comprendre de mieux en mieux le *don ineffable* qu'il vous a fait, en vous faisant *part de sa nature divine* (II Pierre I, 4) en son Fils et par son Esprit. « Dans l'Ancien Testament, dit un Père, nous avons Dieu le Père, ou Dieu pour nous ; dans les Évangiles, nous avons Dieu le Fils, ou Dieu avec nous ; et dans les Épîtres, Dieu le Saint-Esprit, ou Dieu en nous. » En même temps, je comprends fort bien vos obscurités, vos combats, vos doutes même, ayant passé par tout cela ou même y passant encore ; et c'est à ce sujet que je

frappé du changement complet opéré dans son ami par la lecture des Écritures, et de sa fin paisible, qu'il demanda à celui qui les lui avait fait connaître, M. James Evans, de devenir aussi son ami, et d'entrer en correspondance avec lui. Il passa les deux hivers suivants en Crimée, presque seul avec sa Bible et quelques livres religieux que lui avait indiqués M. Evans, entre autres *Lucile*. C'est à ce moment que M. Evans demanda à Adolphe Monod de lui écrire. Quelque temps après M. de G. mourait dans la paix.

voudrais vous donner une ou deux directions (je parle de directions fraternelles) dont l'expérience m'a fait reconnaître l'utilité.

Avant tout, abondez dans l'action de grâces: *Dieu est amour*. Vous avez été réveillé à l'ombre de cet amour éternel; réjouissez-vous dans cet amour. Les combats de votre esprit ne doivent pas plus vous en faire douter que la maladie de votre corps. Si vous sentez tout ce que vous devez à l'amour de Dieu, (mais qui le pourrait?) rendez grâces; si vous ne le sentez pas, rendez grâces encore: cela même est le moyen de le sentir. « L'action de grâces, disait le bon Krummacher, est la clef de l'Évangile. » Content ou triste, malade ou bien portant, vivant ou mourant, *rendez grâces pour toutes choses, car c'est la volonté de Dieu en Jésus-Christ.*

Toutes les épreuves, extérieures ou intérieures, sont petites auprès de la possession de Jésus-Christ; et non seulement cela, mais elles servent à *affermir notre vocation et notre élection* en lui. Ne vous mettez jamais à genoux sans qu'une partie de votre prière soit employée en action de grâces; et le plus souvent, commencez-la par là! Méditez les Psaumes sous ce point de vue spécial.

Soyez ferme dans la foi; ne vous permettez jamais de douter. Jésus-Christ s'adapte si parfaitement à tous les besoins de notre être, et seul résout si complètement tous les problèmes de notre existence, que lorsqu'on a été mis une fois en contact avec lui,

on ne peut pas douter de lui sincèrement : la foi et l'incrédulité sont des actes moraux et bien plus volontaires qu'on n'a coutume de le penser. L'Écriture, qui nous commande de croire, ne suppose nulle part cet appareil de préparation et de précautions que l'homme considère comme nécessaire pour rendre la foi possible. Soyons plus simples, croyons ; nous le devons, et ne pouvons jamais nous abandonner assez au Seigneur. Il en coûte de s'abandonner ainsi — beaucoup plus qu'à un Christophe Colomb de s'abandonner sur la vaste mer. Mais c'est l'effort moral de l'esprit contre la chair, non l'effort intellectuel de l'intelligence contre des raisons insuffisantes. Nous savons que nous devons croire. Nous cédons au diable quand nous doutons.

La foi nous met en possession de la vérité, et le doute nous rend esclaves du mensonge. Si nous sommes faibles dans la foi, il nous reste la prière de ce pauvre père : *Je crois, Seigneur, aide-moi dans mon incrédulité !*

Je souhaite pour vous et pour moi, cher Monsieur, que nous apprenions à prier comme un bon paysan des environs de Montauban m'écrivait : « Je veux user d'une sainte opportunité envers mon Dieu, et quand même il me faudrait mourir en priant, je veux toujours prier. » Quels sentiments, et aussi quel langage, pour un paysan !

Méditez, Monsieur, sur l'œuvre du Saint-Esprit. Si ma pauvre *Lucile* a fait quelque bien, je crois que

c'est surtout en appelant sur ce sujet l'attention de ses lecteurs. Mais *Lucile* ne s'occupe que du premier enseignement du Saint-Esprit, qui a pour objet d'ouvrir à la foi le cœur fermé de l'homme naturel. Vient ensuite un second enseignement de ce même Esprit qui s'adresse à l'homme déjà régénéré, et qui est moins un enseignement qu'une communication de vie qui met le croyant en rapport direct avec la personne de Jésus-Christ. Il ne s'agit pas de doctrine seulement, mais de vie; pas seulement de notions sur Jésus-Christ, mais de la possession de Jésus-Christ; pas de dogmatisme, mais de christianisme. Je ne saurais vous dire à quel point ce sujet me paraît important, surtout depuis quelque temps. C'est un point qui me paraît avoir été comparativement négligé dans le Réveil religieux de nos jours. Le Saint-Esprit est la grande promesse du Nouveau Testament. Lui seul peut nous donner l'assurance vivante de l'inspiration des Écritures, de leur véritable signification et de leur application à notre propre cœur. Mais surtout par lui seul la foi est changée dès ici-bas en une sorte de vue. Matth. V, 8: *Ils verront Dieu.* L'effet de la foi que produit le Saint-Esprit est une communication directe et instinctive avec le Seigneur, qui nous rend sûrs de lui, à peu près comme nous le sommes de notre existence propre par un sentiment évident indestructible, bien supérieur à tous les raisonnements. Que Jésus-Christ devienne pour vous un ami, un frère toujours présent, avec

qui votre cœur s'entretienne sans cesse, le priant, le consultant, le servant et le bénissant en tout temps.

Un dernier mot, cher Monsieur et frère. Il est écrit : *Soyez saints, car je suis saint ;* vivez dans la sainteté. Nous pouvons être par moments troublés, et notre lumière obscurcie, mais nous sommes toujours certains d'une chose, c'est qu'une vie sainte est bonne devant Dieu. Rien ne contribue plus à éclaircir les yeux du cœur (Jean XVII, 17). Faites en tout temps ce que vous croyez être agréable à Dieu ; cette fidélité vous conduira dans toute la vérité.

« Soyez fidèle dans ce que vous connaissez, dit Fénelon, pour mériter de connaître davantage. » Sauf le mot *mériter*, qui ne convient guère à de pauvres créatures telles que vous ou moi, cette pensée est excellente. Elle est admirablement présentée dans II Pierre I, 3-11.

Adieu, Monsieur, que le Dieu de paix soit avec vous en Jésus-Christ, par le Saint-Esprit.

Votre respectueux serviteur et affectionné frère.

111. A sa Mère.

Montauban, 26 Décembre 1846.

Est-il possible, ma chère et tendre mère, que je sois de retour dans mes foyers depuis bientôt deux mois, sans avoir trouvé le temps de t'écrire encore ? Hélas ! pauvre nature humaine ! mais surtout pauvre mienne nature !...

J'espère que tu ne te préoccupes pas trop de la

pensée qu'on a eue de m'appeler à Paris. Mon désir personnel à cet égard n'est pas plus douteux que le tien ; il s'y joint le sentiment que je suis peu utile ici depuis quelque temps, et l'espoir de donner une meilleure éducation à mes enfants, et surtout à mon fils ; sans m'arrêter sur le bonheur de me rapprocher des miens, et surtout de toi. Mais il y a bien des *mais*, dont le plus grand c'est que je n'ose former de plan, ni même de désir pour un déplacement, craignant de contrarier les vues du Maître, surtout en ces temps obscurs et difficiles ; — et le second c'est que je ne vois pas de possibilité de succès, au moins dans le plan actuel. La nomination de Frossard est un lien de plus qui me retient ici ; il serait bien pénible pour cet ami de me voir partir dès son arrivée. Cela dit, je me résume en ceci : J'attends le Seigneur et laisse faire ; fais de même, et Dieu nous conduira d'autant plus sûrement que nous nous tiendrons plus en repos...

H. t'a envoyé l'article du *Courrier de Tarn-et-Garonne* sur mon dernier sermon, dont il m'a demandé deux ou trois extraits que j'ai fournis. Il paraît que ce discours (sur *le Fatalisme*) a produit une sensation particulière ; j'aurai touché un point sensible dans la génération actuelle. J'y ai fait voir que le vrai chrétien lui-même, plus spécialement de nos jours, imprégnés de panthéisme, ne jouit qu'à demi de la liberté morale, et dit souvent : Je ne puis pas, là où il devrait dire : Je puis, car je dois.

M. de Maleville m'a dit hier que notre évêque aurait aimé à voir tout le discours; j'ai répondu que je viens de mettre ce discours par écrit, et que Monseigneur peut se passer l'envie de le lire, pour peu qu'il y tienne. Mais voici qui vaut mieux que les louanges : une critique charmante, délicieuse. J'avais parlé beaucoup du *découragement* des chrétiens de nos jours ; c'est même là l'idée dominante de mon discours. Or, en sortant de l'Église, la bonne Madame Encontre dit à son mari : « Dis-moi, mon ami, as-tu éprouvé ce découragement dont M. Monod nous a tant parlé? — Eh non! — Ni moi non plus! » Le mot est d'autant plus chrétien que, selon le monde, ces amis ont toutes les raisons possibles de découragement. La paralysie de M. Encontre a ruiné sa santé, et celle de sa femme n'est pas moins altérée par un asthme qui exige de fréquentes applications de sangsues; ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes ; mais ils ne *comprennent pas* le découragement. Que de gens à Montauban, au Havre, voire même à Paris, qui possèdent sur ce point *l'intelligence* qui manque à ces excellents amis! Mais pourquoi? Nous avons tort. Il n'est pas impossible de réaliser les promesses de l'Évangile. L'Évangile et la conscience, tout nous en donne l'assurance. Tendons sans relâche, par la prière et surtout par la simplicité chrétienne, à nous élever jusqu'à l'ignorance des Encontre, et à vivre dans l'habitude d'être exaucés et délivrés...

112. A Monsieur louis Gaussen.

Montauban, 11 Juin 1847.

Cher frère,

Je te remercie de ta bonne lettre du 15, et des notes précieuses que tu me communiques pour mon travail — si toutefois je puis le faire. Ici, ce ne serait pas difficile. Mais à Paris, je crains bien de n'en pas trouver le temps. Mon plus grand embarras est dans l'obscurité de la question pour les livres *canoniques* de l'Ancien Testament. Je m'en occupe en ce moment ; car sans avoir à la traiter dans l'écrit qu'on me demande, j'aurais besoin de l'avoir nettement résolue. Je lis avec intérêt Moses Stuart sur cette matière. Je relirai avec attention les portions de ta Théopneustie auxquelles tu as la bonté de me renvoyer. C'est un livre que j'ai lu avec autant d'intérêt que d'édification ; mais plus j'étudie les Écritures, moins je puis admettre complètement tes conclusions. Cette doctrine absolue de l'inspiration a été formée, je crois, *a priori* pour les besoins de la théologie, plus que sur les données de l'Écriture. Elle suppose entre les dons ordinaires et extraordinaires du Saint-Esprit (comme on les appelle), une ligne de démarcation précise, que l'Écriture n'établit pas, ou n'établit pas nettement. Elle oblige à recourir sans cesse à des interprétations forcées pour concilier les divergences nombreuses, au

moins apparentes, et quelquefois peut-être plus qu'apparentes, entre les écrits sacrés, sur des détails insignifiants. Elle ne s'accorde pas avec la manière dont Dieu me paraît diriger ses enfants, sous l'économie du Saint-Esprit, et met dans la question du *texte* un degré de netteté et de littéralisme, qui nous autoriserait à en attendre autant pour l'*interprétation*, ce qui nous jette dans des besoins quasi romains. Enfin elle ne se concilie pas avec *les faits* de la critique, puisqu'il est certain qu'elle ne peut pas prouver avec certitude la canonicité de certains livres (II Pierre, etc.) ni même l'apostolicité de Marc et de Luc. J'ai besoin de concevoir l'inspiration plus largement, pour obéir *aux faits*, contre lesquels le Seigneur ne peut m'appeler à raidir ma conscience. Je ne voudrais pas, comme les Allemands, me jeter dans un point de vue purement *subjectif*, qui fait tout dépendre, en dernière analyse, du jugement personnel ; mais je voudrais éviter également le point de vue trop *objectif* de ton livre et du protestantisme ordinaire, et, pour cela, trouver un moyen de combiner, dans de justes proportions, ces deux éléments, tous deux nécessaires. Voilà le problème dont je poursuis la solution, mais sans la trouver jusqu'à présent, je l'avoue.

Je comprends sans peine comment tu as jugé la vocation de Paris : ne connaissant pas Montauban, je jugerais de même. Mais l'expérience m'a montré que mon ministère ici comme *professeur* se réduit

maintenant à si peu de chose, que j'ai pu croire que Dieu m'appelait ailleurs. Je n'ai rien forcé. J'ai laissé subsister des difficultés considérables qui encombraient le chemin de Paris, attendant de voir le Seigneur les lever *toutes*. Si oui, je pars avec foi; si non, je demeure en paix.

Tendres amitiés autour de toi.

Ton affectionné.

113. A Monsieur B. Vaurigaud.

23 Août 1848.

Mon cher ami,

On n'est pas plus aimable, parce qu'on n'est pas plus aimant, que mes bons frères Vaurigaud et Melon. Je nomme ce dernier, parce qu'il a fait, avec son assemblée consistoriale, exactement ce que vous proposez de faire. On m'a nommé son suppléant à Caen, avec l'intention de me *fourrer* dans l'Assemblée[1], si je n'y entrais pas comme titulaire.

Plus la confiance et l'humilité de mes amis me touchent, plus j'aurais répugné à prendre une place qu'ils auraient, ne fût-ce que comme hommes locaux, mieux remplie que moi.

Mais Nérac a pourvu à tout en me portant le premier sur sa liste. Je suis député, et tandis que vous désespériez de moi, j'avais deux cordes à

[1] L'Assemblée de Septembre.

mon arc, sans compter une troisième que vous prépariez à Nantes, — et une quatrième à Vabres, qui s'est rompue...

Personnellement, je préférerais n'être pas membre. J'accepterai cependant, ou plutôt j'ai accepté, mais avec une réserve.

Depuis le mois de mai, je ne suis pas bien. Ces jours-ci, hier surtout, mes douleurs ont augmenté, et quoique mieux aujourd'hui, j'en suis à discuter avec mon docteur si je ne serai pas obligé de fuir Paris pendant la session de l'Assemblée, pour aller chercher à l'écart un repos absolu. La question est pendante. Je tiens moins aux délibérations de l'Assemblée qu'à mes travaux de l'hiver prochain.

De Gasparin est député pour Bergerac; Frédéric ne l'est pas encore, que je sache. Je regretterais vivement son absence. Je le crois indispensable. Je le suis bien moins, moi, sans conviction sur la marche à suivre, et d'ailleurs, vous le savez, homme de parole plus que d'action, et peu propre à cette place d'honneur que l'attachement plus encore que la confiance de mes amis voudrait me faire. Je tiens médiocrement à cette place d'honneur, mais que je tiens à cet attachement! Bénis soient ceux qui ont la bonté de m'aimer, je ne sais pourquoi!

Saluez affectueusement en mon nom M[me] V. et tout votre entourage.

Votre

Et quelques jours plus tard.

Deux mots, cher ami, pour vous remercier de votre tendre lettre et vous rassurer sur mon compte. Je suis mieux, sans être tout à fait bien, et j'ai accepté. C'est un petit holocauste sur lequel Dieu voudra bien, je l'espère, mettre sa bénédiction. Pour ce qui est de saler la victime, les hommes s'en chargeront, comptez-y. Mais vous, cher ami, que je vous regretterais! J'espère encore que M. aura opté pour Nîmes, ce qui vous appellerait au Synode par la suppléance. En ce cas, ne prenez pas d'engagement ailleurs avant de savoir si je ne pourrais pas vous recevoir chez moi.

Tout à vous.

114. A Monsieur le Pasteur Ribard.

Paris, 16 Octobre 1848.

En 1848, vivement préoccupé par la question de l'éternité des peines, M. C. Ribard écrivit à M. Monod pour lui demander son sentiment (et surtout l'indication de livres) pour et contre l'éternité des peines. Il lui répondit :

Mon cher ami,

Impossible de *traiter* la matière délicate et immense que vous m'avez soumise dans votre lettre du 2 septembre. Je ne veux cependant pas paraître négligent en vous laissant plus longtemps sans réponse.

Je comprends, je partage, dans une certaine mesure, les objections de votre esprit, celles surtout de votre cœur. Rien de ce que l'on y répond ne me satisfait réellement.

Mais je me dis ces deux choses. D'une part, au point de vue philosophique, vivant aujourd'hui dans le temps, ne pouvant rien recevoir qu'en commençant par le jeter dans le moule du temps (selon l'idée de Kant), nous risquons de déraisonner en parlant de l'éternité. Nous discutons si les peines seront éternelles ou temporaires. Mais qui sait si dans l'économie du futur, du vrai, tout ce qui sera ne sera pas éternel, par cela seul qu'il sera? Qui sait si des peines futures temporaires ne seraient pas une notion contradictoire?

D'autre part, au point de vue religieux, la justice de Dieu est aussi essentielle dans le système chrétien que sa miséricorde. Et cette justice, je crains de la voir compromise, quand on nie les peines terribles à venir. Je remarque du moins que ceux qui les nient arrivent par degrés à faire assez bon marché de cette justice; et je ne vois guère les droits de la sainteté divine défendus que par ceux qui acceptent les peines éternelles, ou qui, tout au moins, ne les rejettent pas.

Dans cet état de choses, je crois devoir, comme un enfant, m'en tenir à ce qui est écrit, et me renfermer dans cette seule question : l'Écriture enseigne-t-elle les peines éternelles? Jésus-Christ y

croit-il? A la première vue et selon l'exégèse populaire, oui, évidemment. Mais cela est moins clair, à un examen plus approfondi. Tout au moins l'Écriture présente moins constamment cette doctrine, et la présente autrement, dirai-je, moins positivement et plus négativement que la prédication orthodoxe ordinaire. Là est la question que je vous engage à examiner. Je n'ai pas de livre à vous conseiller; mais à mon point de vue, j'y tiendrais peu: pénétrer jusqu'à la vraie pensée de l'Écriture, et m'y tenir, en laissant à Dieu le soin d'achever de l'éclaircir dans l'avenir, voilà ce que je désire pour vous comme pour moi.

Je finis par un mot simple et profond de Gonthier. Je lui demandais un jour s'il ne pouvait pas y avoir d'espérance pour ceux qui sont morts loin de Christ: « Tout au moins, me répondit-il, ce n'est pas l'intention de l'Écriture de favoriser (peut-être a-t-il dit de nous laisser) cette espérance. »

A vous de cœur en Christ.

115. A MM. Croses-Boudon et E. Cordes, a Mazamet.

Paris, 16 Octobre 1848.

Messieurs et chers frères en Jésus-Christ,

J'ai lu et relu la lettre que vous m'avez écrite; cette lettre si intéressante, si touchante, hélas! et si triste par le tableau qu'elle trace d'une de nos

Églises, et qui conviendrait, je le crains, à plusieurs autres encore.

Excusez-moi, si, accablé de soins depuis quelques semaines, je vous réponds en peu de mots.

La question qui vous préoccupe est, pour le fond, la même qui vient de préoccuper les membres évangéliques de l'*Assemblée générale*, et qui a été résolue par quelques-uns dans le sens de la scission, par la plupart, et par moi entre autres, dans un sens opposé.

Les premiers se sont séparés de l'Assemblée, et vont probablement se séparer de l'Église, parce qu'ils estiment que l'Église s'est définitivement prononcée, par l'organe de l'Assemblée, en faveur du latitudinarisme.

Nous croyons, au contraire, devoir, au moins jusqu'à nouvel ordre, demeurer à notre poste, parce que nous ne considérons pas les décisions de la présente Assemblée comme l'expression définitive du sentiment de l'Église. Nous pensons que la question réservée dans la présente Assemblée, qui n'a pour nous qu'un caractère et une mission préparatoires, sera nécessairement reprise prochainement dans un Synode régulier; que c'est alors que se livrera la véritable bataille; et qu'il n'est nullement improbable que la victoire demeure alors à la vérité.

Il nous suffit qu'il y ait doute à cet égard, pour ne pas nous hâter de sortir d'une Église au service

de laquelle nous sommes demeurés vingt ans et plus. Nous sortirons si le Seigneur nous ouvre la porte pour sortir; mais nous attendrons patiemment que sa volonté se soit assez clairement manifestée pour que nous ne risquions pas de nous repentir de cette grave démarche. Nous ne désespérons pas, d'ailleurs, que les choses ne puissent prendre une tournure meilleure, qui nous permette de rester en paix.

A votre place, et par les mêmes raisons, j'attendrais encore le Seigneur, et ne prendrais pas sur moi la responsabilité de la scission, dans un moment de crise, et dont nul de nous ne peut prévoir les résultats.

J'attendrais; et tout en attendant, je redoublerais de fidélité, de prière, de sainteté, de communion avec Dieu, de méditation de sa Parole et d'amour fraternel. Il faut que les frères s'unissent plus étroitement que jamais, pour former la vraie Église, à la fois spirituelle et visible, en laquelle Dieu se glorifiera, et qui attirera à elle par degrés toutes les forces vives du protestantisme.

J'attendrais pour me séparer; mais pour l'évangélisation je n'attendrais pas. Il faut que l'Évangile soit annoncé dans sa pureté. Vous l'annoncez: persévérez avec une ardeur nouvelle. Que si vous estimez que la présence d'un ministre de l'Évangile soit nécessaire pour donner plus d'autorité à la prédication de l'Évangile, je ne vois pas pourquoi vous

n'appelleriez pas au milieu de vous un ministre fidèle, pour vous nourrir de la Parole de Dieu. Regardez autour de vous, et vous trouverez peut-être ce qu'il vous faut.

Votre lettre est confidentielle; ma réponse l'est aussi. Il n'est pas bon de mêler sans nécessité des noms propres dans une situation compliquée. Si pourtant vous jugez utile pour la vérité de faire usage de mon nom, faites-le. Je pense que nous qui demeurons dans l'Église établie, nous devons saisir l'occasion présente pour accroître notre liberté. Il faut montrer à tous que si nous supportons, dans un esprit de patience chrétienne, le désordre actuel de l'Église établie, nous ne consentons aucunement à rien sacrifier de la liberté de notre témoignage. Demeurant près des mauvaises doctrines *par notre position,* nous devons nous en séparer d'autant plus nettement *par la parole et par la vie*. Dans plusieurs localités où l'Évangile n'était pas annoncé dans l'Église légale, des ministres fidèles ont été appelés du dehors; vous pourriez faire de même, mais en vous bornant à recevoir d'eux la Parole de Dieu, et en demeurant unis à l'Église établie pour les sacrements au moins jusqu'à nouvel ordre. Je prie le Seigneur de vous diriger lui-même dans la paix.

Votre dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ.

Les destinataires de la lettre ci-dessus avaient consulté en même temps MM. Adolphe et Frédéric

Monod. Ils ont demandé, si l'on jugeait utile de publier la réponse du premier, de ne pas la séparer de celle du second.

116. De M. Frédéric Monod aux mêmes.

Paris, 17 Octobre 1848.

Messieurs et chers frères en Jésus-Christ,

Mon frère m'a communiqué aujourd'hui la lettre que vous lui avez adressée collectivement. Elle a rempli mon cœur de tristesse, et m'a confirmé dans les convictions qui m'ont forcé à me séparer du Synode et me forceront probablement de me séparer de l'Église dans laquelle je suis pasteur depuis 29 ans. La question sur laquelle nous différons, mon bien-aimé frère et moi, est celle de savoir si l'édifice qui nous a abrités jusqu'ici est réparable, ou s'il faut le laisser tomber pour en reconstruire un nouveau sur le seul fondement solide et salutaire, Christ et Christ crucifié. Mon frère se rattache avec la foi et la conscience que vous lui connaissez au premier point de vue ; je me rattache au second et je ne puis naturellement pas vous donner les mêmes conseils que mon frère. Mon discours au Synode (*Archives* n° 18), celui de M. A. de Gasparin (n° 19 qui va partir), et surtout une Adresse aux Églises que nous allons publier sous peu de jours, vous diront nos vues et notre plan. Il serait donc

superflu d'entrer ici dans des détails. Nous désirons ardemment voir des frères nous suivre, comme nous croyons suivre le Seigneur. Mais je ne veux pas vous presser. Ne vous laissez guider par aucun homme. Consultez le Seigneur, et que ce soit Lui, Lui seul, qui vous conseille et qui vous dirige !

Recevez, Messieurs et chers frères, mes salutations fraternelles en Jésus-Christ.

FRÉDÉRIC MONOD.

117. A SA SŒUR MADAME BABUT.

Paris, 3 Novembre 1848.

Chère Adèle,

Je tiens à ce qu'avant de quitter Montauban, tu reçoives quelques lignes de sympathie fraternelle ; quelques lignes seulement, c'est tout ce que je puis faire aujourd'hui. En t'éloignant de ces lieux où tu as tant vécu, puisque tu y as tant souffert, tu pourras bien dire : *Mes pensées se sont multipliées au dedans de moi*. Puisses-tu ajouter : *Tes consolations ont récréé mon âme !* Que ton cœur brisé se réjouisse, d'abord et par-dessus tout dans l'amour de Celui qui nous a rachetés d'une rédemption éternelle ; et puis dans le souvenir de l'immense consolation, de l'inexprimable adoucissement qu'il a apporté par toi au martyre d'un des serviteurs qu'il voulait préparer par des souffrances inouïes à une

gloire peu commune, à une félicité exceptionnelle, ne pouvons-nous pas y compter? Oh! quelle joie, quelles actions de grâces, quand, repassant par chacun des pas par lesquels Dieu l'a conduit, et toi avec lui, et vos chers enfants, nous reconnaîtrons la nécessité miséricordieuse de tout, de tout absolument, et avec quelle exactitude chaque douleur d'ici-bas s'adaptait à chaque bénédiction d'en Haut! Quelle femme, à le bien prendre, a eu une tâche plus belle, plus sainte, plus active, plus féconde, que celle que Dieu t'avait ménagée dans son amour infini? Réjouis-toi donc, chère Adèle, réjouis-toi en Celui qui t'a tant aimée. Encore un peu de temps, et au lieu de quitter Montauban pour Paris, tu quitteras la vallée de larmes pour les coteaux d'éternité, qui n'ont jamais connu que les rayons du Soleil de justice et de vie. A cette pensée, on se sentirait pressé de prier comme Pascal, et sa prière, qui paraît une folie au monde, se révèle à l'âme croyante. Il n'y a que des paroles entrecoupées qui puissent répondre tant bien que mal à ce qui remplit alors le cœur.

Songe aussi à l'utile mission que Dieu t'a donnée à Montauban auprès de ta famille, auprès de la mienne, auprès de plusieurs familles amies, auprès de beaucoup d'étudiants, même de ceux qui ne paraissaient pas goûter ta piété décidée, auprès des pauvres vieillards et malades, et auprès de tant de personnes à qui ta force et ta prudence chrétienne

ont été en bénédiction singulière, et que ton dernier regard vers la tombe d'É. et vers la ville, de ses langueurs et de sa délivrance, soit un regard d'une joie pleine de douleur, sans doute, mais d'une douleur pleine de joie! J'adresse à tes chers enfants des consolations analogues dans le Seigneur, à chacun dans sa position. Il n'en est pas un auquel je puisse penser sans admirer les voies de Dieu et la grandeur de son amour pour eux et pour toi. Que la paix soit avec vous! Dieu bénisse notre prochaine réunion, et nous rende accomplis dans le Bien-Aimé.

118. A Madame Encontre.

Paris, 13 Février 1849.

Chère sœur et amie en notre Seigneur,

Béni soit Dieu pour cette vie si humble et si charitable, si empreinte de l'Esprit de Jésus! Béni soit Dieu pour cette fin si douce, si prompte, si exempte d'amertume et de combats, et pourtant si miséricordieusement annoncée d'un côté, si pieusement prévue de l'autre! Quand je songe à notre ami qui vient de s'endormir, je ne trouve quant à lui que des pensées de paix et des paroles d'actions de grâces.

Mais ses amis, si nombreux et si attachés, mais ceux qui ont eu le privilège de vivre dans son inti-

mité, mais sa veuve et ses filles! Oh! quel deuil! quel vide! quelle coupe! quelle croix!

Mais je sais que vous avez appris à regarder en Haut. Oui, regardons en Haut et contemplons notre ami dans le sein de son Sauveur où nous l'irons rejoindre bientôt.

Telle que je vous connais, je redoute presque cette tendre et sainte impatience pour votre cœur brisé et pour votre santé altérée.

Mais le délaissement de l'épouse sera balancé par les devoirs de la mère; et en vous appropriant la pensée de saint Paul (Phil. I, 23), vous la prendrez tout entière et vous direz à vos bonnes et tendres filles, ce qu'il disait à ses chers Philippiens (v. 24). Que vous leur soyez conservée, que vous soyez fortifiée pour elles de corps et d'esprit; que vous puissiez remplir jusqu'au bout la grande tâche qui va désormais peser sur vous tout entière! Telle est la prière de nos cœurs pour vous et pour elles. Je ne parle que d'elles: tout autre intérêt, toute autre affection me paraît devoir céder le pas à cette préoccupation suprême. Mais vous savez si parmi ceux qui aimaient Encontre et qui vous aiment nous sommes des derniers....

Tous nos enfants sont frappés avec nous de ce coup douloureux, même les plus jeunes. Nous vous recommandons en famille à Celui qui est amour. Il l'est, il l'a été, il le sera, c'est pour l'éternité; tout le reste, joies et peines, vie et mort, santé et ma-

ladie, réunion et séparation, c'est pour un jour. J'embrasse en esprit vos deux chères filles et vous, et vous donne rendez-vous auprès du Sauveur, aujourd'hui en Gethsémané, demain en Paradis, où notre ami, s'il nous contemple, doit sourire à notre espérance et à nos douleurs, avec une joie aussi céleste que sa compassion.

Son ami, son frère et le vôtre.

119. A Monsieur G. de Félice.

Paris, 16 Février 1849.

Cher ami,

Je vous remercie de l'empressement que vous avez mis à me communiquer la douloureuse nouvelle qui fait le principal objet de votre lettre[1]. Nous avons perdu tous un ami excellent, un frère tendrement dévoué, un modèle de débonnaireté chrétienne; et la pensée de sa veuve achevant seule sa carrière d'épreuve me serre le cœur. Nous nous sommes empressés de lui écrire. Dites de ma part à nos amis communs, et particulièrement à M. de Rapin et à Jalaguier, combien ma peine est accrue par le sentiment de la leur. Pour le premier, ce sera un coup bien sensible; et le second a perdu son meilleur ami, qu'il ne remplacera pas. Pauvre, pauvre vie!

[1] La mort de M. le professeur Encontre.

Il en faut, cependant, toute pauvre qu'elle est, accomplir les devoirs. C'en est un bien impérieux pour nous d'unir nos efforts pour obtenir un bon choix pour la Faculté. Comptez sur mon zèle, cher ami; celui du loyal Frédéric ne nous manquera pas non plus.

Je n'ai pas encore vu M. de Maleville : ce n'est pas chose facile, je vous assure. Mais j'ai vu M. Cuvier, dont la bienveillance nous est d'autant plus sûrement acquise qu'elle est accordée à nos principes plus encore qu'à nos personnes...

La chose importante, sous le gouvernement déchu, eût été celle des noms propres; aujourd'hui, c'est celle du mode de nomination. Il faut reconnaître que nous avons fait un petit pas en avant dans la voie des *principes* — puissions-nous n'avoir pas à le *retrace!*

Le temps me manque pour parler d'autre chose. Je vous embrasse en esprit...

120. A Madame Encontre.

Paris, 3 Octobre 1849.

Chère Madame et amie,

Vous apprendrez avec intérêt que le ministre par intérim de l'instruction publique, M. Lanjuinais, a nommé M. Pédézert à la chaire laissée vacante par celui que vous pleurez, que nous pleurons avec

vous. L'esprit qui avait présidé à son enseignement présidera encore à celui de son successeur. Veuille l'Auteur de toute force faire reposer sur lui cette double mesure de grâce que rend nécessaire la double difficulté des temps!

Vous m'avez écrit, chère Madame, en réponse à une lettre que vous aviez reçue de moi, quelques lignes qui m'ont vivement touché, et auxquelles j'aurais bien dû répondre: mais le courant de Paris m'entraîne, malgré que j'en aie...

Nous vous suivons, quoique de loin, chère Madame et excellente amie; et nous ne sommes pas satisfaits de ce que l'on nous dit de votre santé. Que le Dieu de Jacob vous soit en aide! et qu'il vous fasse éprouver la vérité profonde de cette étonnante promesse: II Cor. XII, 10!

Vos filles, nous dit-on, sont bien. Nous nous en réjouissons avec vous, et nous savons que le Dieu de leur père et de leur mère sera aussi leur Dieu et leur délivrance!

Tenons les yeux fixés en Haut. Gardons de nous laisser abattre, même pour un moment. Donnons, donnons gloire à Celui qui est amour!

Bientôt, bientôt... pour jamais, pour jamais!

Votre affectionné serviteur et frère.

121. A Monsieur *** [1].

Paris, 25 Avril 1850.

Cher frère,

Le sujet sur lequel vous me consultez demanderait de longues explications; et je ne puis, au milieu des soins multipliés de ces deux semaines, trouver que de courts instants pour ma correspondance. Excusez-moi si je vous réponds en peu de mots.

Je suis convaincu, par l'Écriture et par l'histoire biblique, que le chrétien peut atteindre sur la terre à un état de sainteté que les chrétiens de nos jours ne possèdent pas, ne soupçonnent pas, en général; et je ne trouve pas de limite fixée dans la Parole de Dieu au développement spirituel de ses enfants. Voilà de quoi stimuler notre ardeur dans la poursuite de la sanctification (Hébr. XII, 14).

Mais je ne trouve dans l'Écriture et dans l'histoire biblique aucun homme qui se considère comme ayant atteint à la sainteté parfaite, et tout ce qu'on avance pour prouver que certains saints, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, ont eu cette opinion d'eux-mêmes, me paraît dépourvu de solidité. Voilà de quoi nous tenir dans l'humilité.

Ainsi, si un frère me dit: « Je suis parfait », je crois qu'il s'attribue une grâce que ni saint Paul, ni saint

[1] Communiqué par M. le pasteur Andrieu.

Jean ne se sont attribuée. Mais si l'on me dit: *Tendons à la perfection,* soyons de ceux qui ont faim et soif de la justice; nous n'avons pas de justes idées, encore moins la vraie pratique, de la sainteté chrétienne dans sa puissance et dans sa gloire», je réponds: «Vous avez raison; je m'humilie avec vous, et veux, avec vous, me consacrer sans réserve au Seigneur.»

Quant à ce qu'on s'appuierait de moi, dites-vous, pour justifier le ministère que des sœurs exercent dans l'Église, cela est à peine croyable; car il suffit de lire mes discours sur *la Femme* pour y trouver des sentiments directement opposés.

Adieu cher frère. Que le Dieu de paix soit avec vous et avec tous les frères.

Votre dévoué en Jésus-Christ.

122. A Monsieur Martin Paschoud.

Paris, 12 Juin 1851.

Mon cher M.,

Prêchant deux fois de suite à l'Oratoire, je suis plus occupé que de coutume; excusez ma lenteur à répondre à votre lettre du 3 juin. Je viens au point essentiel dès l'abord, sans m'arrêter à ce qu'elle renferme d'affectueux et de beaucoup trop obligeant pour moi: je vous assure que je n'ai jamais su voir dans le *Plan de Dieu* les mérites que

vous avez la bonté d'y reconnaître. La valeur réelle de ce discours, s'il en a une (je ne parle pas du fond de la doctrine, qui ne m'appartient pas), c'est de communiquer au lecteur une de ces pensées principales, favorites, fécondes, qui ont longtemps et fréquemment occupé l'auteur. Encore n'ai-je réussi que bien imparfaitement à mon gré dans l'expression de cette pensée.

Mais venons à votre question. J'ai lu avec attention l'article que vous avez bien voulu m'envoyer. Je laisse à dessein tout ce qui est de forme, pour ne m'occuper que de l'esprit de ce morceau, et vous expliquer ma pensée sur la ressemblance et la divergence qui est entre cet esprit et celui de mon sermon. La ressemblance est réelle ; pourtant la divergence est grande. Passez-moi une comparaison.

Deux médecins visitent le même hôpital. Sur le *but à atteindre,* les symptômes de la santé, les exercices qu'elle suppose ou qu'elle permet, etc., ils sont bien d'accord. Ils ne se divisent d'opinion que sur *l'état des malades.* L'un les voit mortellement malades, et les presse de prendre un remède dont la vertu est infaillible. L'autre les juge bien portants, ou du moins passablement portants, et ne voit pas la nécessité de recourir au moyen héroïque recommandé par son confrère.

Le second dit un jour au premier : « Pourquoi faire tant de bruit de ce qui nous sépare ? N'ai-je

pas les mêmes idées que vous sur la santé ? En quoi différons-nous, je vous prie ? » L'autre lui répond : « D'accord sur la santé à rechercher, nous ne le sommes pas sur l'état de nos clients ; et la différence qui en résulte, c'est qu'ils périront par vos conseils, et qu'ils seront sauvés par les miens. »

A bien presser les choses, la divergence était plus profonde ou plus étendue. Car les idées différentes que les deux médecins se faisaient de l'état des malades devaient tenir à une différence radicale entre les notions qu'ils avaient de ce qui constitue la santé. Mais vous apprécierez le sentiment qui portait le plus sévère des deux à atténuer autant qu'il lui était possible et qui le divisait d'avec l'autre.

L'application est facile. Sur *la loi*, ou le plan de Dieu, nous sommes passablement d'accord. Sur *le péché* et la perdition, donc sur la grâce et le salut, nous ne le sommes pas ; et, à creuser les choses un peu avant, nous trouverions peut-être que notre harmonie en ce qui concerne la loi est plus apparente que réelle.

Mais je ne tiens pas, cher ami, à m'éloigner de vous ; j'aspire au contraire à m'en rapprocher. Que je vous voie bien convaincu que l'homme est *perdu*, et que Jésus-Christ est venu pour le *sauver*, alors nous serons bientôt d'accord sur tout, même sur la déité de Jésus-Christ ; mais jusque-là ce n'est pas d'avec moi que vous différez, c'est d'avec l'Évangile dans ce qu'il a de plus simple et de plus clair.

Non, mon cher M. Je n'ai pour vous que des pensées de paix, et ne suis point insensible à la bonne grâce, à la prévention favorable dont vous me donnez souvent des preuves. Mais je suis ennemi de votre doctrine, parce que, ne reconnaissant pas *l'homme perdu,* elle ne reconnaît pas non plus *Jésus-Christ Sauveur.*

Votre affectionné.

123. A Monsieur le Pasteur Cazalet.

Paris, 3 Juillet 1851.

Votre lettre, mon bien cher frère, a été accueillie par toute ma famille avec un intérêt et une sympathie plus qu'ordinaires. C'est qu'il n'y a pas un de nous dont vous ne vous soyez fait un ami. Aussi la nouvelle que vous me donnez nous a-t-elle causé à tous une véritable joie, et nos cœurs sont-ils ouverts à votre C. comme ils le sont à vous. Tout ce que vous écrivez d'elle me persuade qu'elle est une compagne choisie de Dieu pour vous, et le nom qu'elle porte ajoute un sentiment particulier à ceux que m'inspirerait, quelque nom qu'elle eût, l'aide qui vous est accordée pour votre vie et pour votre ministère. Quel don de Dieu, mon cher Cazalet, qu'une femme pieuse et fidèle! et quelle connaissance de notre cœur et de notre nature dans ces mots si simples et si profonds : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.*

Certainement nous serons tout spécialement d'esprit et de cœur avec vous dans ces semaines douces et sérieuses pendant lesquelles vous allez vous préparer pour la plus douce et la plus sainte des relations. Usez fidèlement, heureusement, de cet intéressant intervalle, sans trop d'impatience d'en voir la fin. Il a sa mission et sa bénédiction particulière ; c'est un moment à part dans l'histoire de votre vie morale, qui n'a rien eu qui lui ressemble, avant que Dieu vous eût rapproché de C., et qui n'aura rien non plus qui lui ressemble complètement après que vous lui aurez été uni. Ce moment, jouissez-en, et profitez-en, en chrétien ; vous savez tout ce que j'entends par là. Comme l'emploi de la matinée influe sur tout le jour, et celui du dimanche sur toute la semaine, ainsi l'emploi de cette saison de transition de la vie isolée à la vie commune influera puissamment sur le bonheur et la sainteté de l'union qui doit suivre. Ce que je dis là pour vous, je le dis aussi pour elle, par vous ; et j'implore sur l'un et sur l'autre, avec tous les miens, cette grâce de Dieu qui peut vous faire marcher ensemble et persévérer dans la paix de Jésus !

La tendresse de mes sentiments pour vous n'ôte rien en ce moment à la préoccupation sérieuse avec laquelle j'ai lu la fin de votre lettre. J'ai trouvé déjà dans votre thèse quelque chose de la tendance générale de l'époque à réagir contre les idées reçues. Vous savez que je n'ai point été étranger au

mouvement contemporain. *Haud ignara mali*... Mais il y a du *bonum* aussi dans ce mouvement. Le problème à résoudre est le discernement de ces deux éléments. S'il était fait nettement pour moi, j'écrirais, comme vous avez la bonté de le désirer. Mais je sens que je dois encore attendre. Seulement je veux attendre en mieux priant et en mieux travaillant : votre appel m'y encouragera. S. aura rendu service à la cause de la vérité, en dépassant le vrai dans le sens des idées nouvelles ; car il est clair pour moi qu'il l'a dépassé. La doctrine de la *Revue* ne peut m'aller, et son esprit me va moins encore. Cette réaction négative est sans avenir ; c'est une réaction positive qu'il faut : Jésus-Christ, Jésus-Christ, et encore Jésus-Christ ! Je me demande : Jésus-Christ lit-il ces pages avec approbation ? et tout ce qu'il y a d'instincts chrétiens en moi, crient : Non ! Mais tout ceci nous fait du bien en nous obligeant à chercher la vérité : il y a pour nous une vérité trouvée ; mais il y en a aussi une à chercher. Cherchons-la donc, et tâchons de nous rencontrer devant le Seigneur et sa Parole pour cette recherche salutaire, plus spécialement durant *la première heure de la matinée.*

Adieu, bon ami, le Dieu de paix soit avec vous !

124. A Monsieur Rumpff [1].

Paris, 12 Juillet 1851.

...J'ai souvent réfléchi à notre dernier entretien, et aurais bien voulu vous en reparler. Plus j'y pense, plus je suis persuadé que dans la réaction Schérer (car c'est une réaction), il faut distinguer un élément de vérité, qui se rattache à la promesse du Saint-Esprit, et un élément d'erreur, d'incrédulité, contraire à l'esprit, non seulement des Écritures, mais de Jésus-Christ. Qu'est-ce qui nous fera discerner et suivre la droite et sûre voie? Ce ne sera ni la science, ni la logique humaine; mais le cœur humble et simple devant Dieu, s'éloignant du monde et de ses bruits divers, pour chercher Dieu dans sa Parole et dans la prière.

Je vous engage à lire les trois brochures que vient de publier M. Jalaguier, de Montauban : *le Témoignage de Dieu, l'Authenticité du Nouveau Testament* et *l'Inspiration.* Il y a beaucoup à apprendre auprès de cet homme pieux, instruit, plein de sens, et vivant dans une retraite profonde, d'où il ne sort que pour donner ses leçons.

Dieu veuille, cher Monsieur et frère, bénir pour votre âme, en ces jours obscurs et difficiles, le repos que vous allez goûter! Qu'il soit pour vous le

[1] Ministre plénipotentiaire des Villes libres d'Allemagne.

Jéhovah, l'Emmanuel et le Consolateur! c'est-à-dire le Père, le Fils et le Saint-Esprit!

Votre affectueusement dévoué.

125. A Mesdemoiselles L., ses Catéchumènes.

Paris, 25 Juillet 1851.

Il m'est difficile de répondre en peu de mots à la question que me fait l'une de vous, « si le Seigneur *s'éloigne* quelquefois de ses enfants pour les éprouver? » oui, ou non, suivant le sens que l'on attache au terme que j'ai souligné. *S'éloigner* de ses enfants réellement, les priver de sa présence et de sa grâce, non, il ne le fait pas; ce ne serait pas les éprouver, mais les tenter; or le Seigneur *ne pouvant être tenté par aucun mal, ne tente personne.* Mais il peut éloigner d'eux parfois certains signes visibles de sa présence, certains secours de sa grâce, certaines consolations intérieures, pour les obliger et les exercer à s'appuyer toujours plus sur lui seul par la foi, sans encouragement particulier, même au dedans. C'est dans de tels moments que plusieurs des Psaumes les plus beaux ont été écrits. Lisez, par exemple, le Psaume XIII, qui finit bientôt par la délivrance, et le Psaume LXXXVIII, qui est composé tout entier dans cette détresse d'âme: c'est le seul Psaume qui soit dans ce cas...

126. A une Parente étrangère.

Divonne, Novembre 1851.

Je cherche vainement, ma chère cousine, le loisir de vous écrire à tête reposée. Mais je connais trop bien votre facile indulgence pour douter que vous accueilliez favorablement quelques lignes vous assurant de ma sympathie chrétienne dans votre affliction prolongée. Il me semble qu'à tout prendre, votre épreuve a été plutôt allégée qu'augmentée, depuis que je vous ai quittée. Mais je ne me dissimule pas que c'est une de ces peines qui vont et viennent, et sous le poids desquelles on ne goûte jamais une complète sécurité. Mon désir, ma prière, pour le bon général, pour votre famille, pour vous en particulier, ma chère cousine, c'est que vous recueilliez de votre affliction passagère un fruit permanent. Il n'y a pour cela qu'un moyen : c'est d'accepter la volonté de Dieu tout simplement, dans un esprit de foi. Cherchez le Seigneur, son salut, son pardon, sa paix, sa joie ; cherchez et vous trouverez, de telle sorte que vous pourrez dire à votre tour : *Il m'est bon d'avoir été affligée.*

Avez-vous jamais bien réfléchi à cette parole du Seigneur : *Il faut que vous naissiez de nouveau?* Vous êtes-vous jamais posé bien sérieusement cette question, que votre conscience seule peut résoudre devant Dieu et en présence de sa Parole : « Suis-je

née de nouveau? » Vous ne me répondrez pas, n'est-ce pas, que vous avez eu l'Évangile entre les mains dès votre enfance, et que vous n'avez jamais été nourrie que dans la doctrine de la grâce, si admirablement professée par l'Église à laquelle Dieu vous a miséricordieusement attachée dès votre naissance. Je le sais bien, et j'en bénis Dieu avec vous; mais relisez Jean I, 12, 13, et vous reconnaîtrez que l'application *salutaire* de la doctrine du salut à nos cœurs ne vient ni de l'Église à laquelle nous appartenons, ni de l'éducation que nous recevons, ni des meilleures leçons humaines que nous puissions entendre (bien que tout cela soient de précieux *instruments* entre les mains de Dieu); cette application salutaire ne vient que du Saint-Esprit, parlant à nos cœurs, les renouvelant, et créant en eux ce que l'Écriture appelle la vie de Dieu. Voulez-vous me permettre de vous dire mon humble expérience, non pas certes comme un modèle! mais comme un éclaircissement de ma pensée? Moi aussi j'ai eu dès mon enfance les Évangiles entre les mains, et les avertissements ni les exemples ne m'ont manqué: eh bien! je suis arrivé à l'âge de vingt-cinq ans, j'ai été ministre de l'Évangile trois ans, avant que le vrai Évangile, mon état de péché et de perdition, la grâce toute gratuite de Dieu en Jésus-Christ, la régénération que le Saint-Esprit opère, m'eussent été révélés. *Révélés*, c'est le mot; je l'emprunte à saint Paul, Gal. I, 17. C'est par là

que commence dans l'âme une vie toute nouvelle, la vie des enfants de Dieu, qui semblent des étrangers au sein d'un monde qui ne les comprend pas, mais qui *possèdent en eux-mêmes le témoignage de Dieu* qu'ils sont à lui et lui à eux : eh ! quel autre bonheur réel y a-t-il ici-bas que celui-là ?

Peut-être trouverez-vous mon langage exagéré, mystique, sentant le méthodisme ? Mais non ; j'ai cette confiance que vous avez commencé de voir que ce que le monde appelle de tous ces noms est la vérité de Dieu même, l'Évangile de Jésus-Christ, de saint Paul, de saint Jean, des Réformateurs et de tous les vrais chrétiens de tous les temps. Dans tous les cas, vous reconnaîtrez dans celui qui vous parle ainsi un ami, un parent, un frère, qui cherche pour vous des consolations, et qui n'en connaît pas d'autres qui soient dignes de ce nom.

127. A Madame H. M.

Paris, 8 Mars 1852.

Ma chère G.,

Il faut bien que votre bon mari, tout mari qu'il est, me permette de vous appeler encore de ce nom ; recevez ainsi que lui mes remerciements pour le petit souvenir que vous avez bien voulu m'envoyer, et pour les cent francs dont vous avez enrichi ma pauvre caisse de pauvres. En témoignage de reconnaissance, je m'engage à vous com-

prendre, l'année prochaine, dans les amis particuliers auxquels j'adresse ma petite *circulaire de Janvier:* vous verrez ce que c'est; je veux vous laisser le plaisir de la surprise.

Oh! mes bons amis, si vous saviez combien j'ai été peiné, en arrivant chez votre bonne mère, jeudi à quatre heures et demie, d'apprendre que vous étiez partis à quatre heures pour l'Italie! Que n'aurais-je pas donné pour échanger seulement avec tous deux une poignée de main, un regard d'adieu! Je n'y aurais pas manqué, si j'avais connu vos plans. M. B. les avait fait connaître chez moi, mais lorsque j'étais déjà sorti pour mes leçons de catéchumènes, de sorte que je n'avais rien su. Ce que cette poignée de main et ce regard d'adieu devait vous dire, il faut le confier au lent et froid ministère de la plume, pour lequel je n'ai pas plus de goût que saint Jean (II Jean 12; III Jean 13, 14). Mettez-vous bien dans l'esprit, d'abord, que je vous aime, dans le Seigneur, d'une affection singulière, l'un et l'autre, et que votre union répond à un des vœux les plus chers que mon pauvre cœur ait formés, bien que vous n'en ayez probablement rien su. J'avais une inclination pour votre mariage, comme vous en aviez une l'un pour l'autre, moins ancienne que la vôtre, sans doute, mais plus ancienne peut-être que vous ne pensez... Vous avouerai-je qu'en rentrant chez moi, ce certain jour que j'ai eu le matin la visite de H. M. et l'après midi, chez

vous, la nouvelle de la demande faite et acceptée (en esprit, l'acte n'est venu, je crois, que le lendemain), j'ai traduit mon contentement en un saut de joie, malgré mes cinquante ans qui allaient sonner le jour d'après. Heureusement que c'était dans mon cabinet, et que je n'avais de public que moi-même. Votre union m'inspire, mes bons amis, une confiance peu commune : par votre longue et douce inclination, d'abord ; ensuite par le respect scrupuleux qui vous avait fait soumettre tous vos désirs à la bonne volonté paternelle (précieux gage de bénédiction de la part du Père céleste) ; enfin et surtout par les sentiments pieux et chrétiens auxquels s'unissait le penchant qui vous attirait l'un vers l'autre, de toutes manières, je dis avec une confiance sans réserve : *Cette affaire est procédée de l'Éternel* (Gen. XXIV). Cette confiance, qui n'est pas seulement la mienne, mais celle de vos familles, et de tous vos amis en Christ, c'est à vous, mes amis, à la justifier par toute la suite. Jouissez en paix, avec une liberté sainte, de la douceur presque sans égale de ces semaines durant lesquelles le Seigneur permet que vous soyez entièrement l'un à l'autre (Deut. XXIV, 5) ; moment unique dans la vie, dont le souvenir tendre et pur, dans le Seigneur, vous demeurera pour tout le cours de votre expérience terrestre : sur cette pauvre terre, où le bonheur est rare et court, c'est quelque chose que d'*avoir été* heureux, surtout quand on a possédé ce

bonheur dans la mesure tout exceptionnelle dont il a plu à Dieu de vous le mesurer (És. LXII, 5). Mais recevez-le de la main de Dieu, et rapportez-le à son service: c'est dans la joie de ces semaines fugitives qu'il daigne vous *tremper* pour les devoirs sérieux qui vous attendent au retour. Alors commencera pour vous le vrai bonheur de votre union, moins entraînant, plus sérieux, plus fructueux, celui de cette vie chrétienne commune en vue de laquelle Dieu vous a rapprochés; et avec ce vrai bonheur, le vrai travail, la vraie épreuve de la vie. J'ai prêché hier à l'Oratoire sur Luc XIV, 27, un sermon tout simple et sans valeur oratoire, mais qui a produit une impression particulière, par la vérité profonde de cette doctrine chrétienne: la paix sous la croix. Je vous y ai regrettés. Je parlais pour les affligés; mais ce qui les console est aussi ce qui peut fortifier le cœur des heureux — hélas! et que faut-il pour qu'ils prennent place à leur tour parmi les affligés? Loin de moi, mes jeunes amis, d'attrister votre joie! non, je ne veux que la sanctifier. Quel est le bonheur véritable, si ce n'est celui que *rien* ne peut nous ôter — que *tout* peut accroître — et que les dispensations du Père, *quelles qu'elles soient,* nourrissent à leur manière? A ces caractères vous reconnaissez la paix de la croix, qui se trouve non à faire notre volonté, mais à y renoncer. Chose merveilleuse! découverte magnifique! qui non contente de nous montrer le chemin du ciel, transporte

d'avance le ciel, comme par une sainte impatience, dans toutes les amertumes de la terre et de toutes ses déceptions! Revenez-nous, mes bons amis, unis en Dieu, tout en Dieu. Serrons-nous les uns contre les autres, pour vivre ensemble de la vie divine. Que l'on puisse voir en un petit peuple spirituel ce que c'est que la consécration au Seigneur, et jusqu'où elle peut aller, en piété, en charité, en renoncement, en crucifixion de la volonté propre; — et partant en consolation, en *joie ineffable et glorieuse.* Je voulais vous parler des vôtres, surtout de votre bonne mère, et vous dire comment elle porte votre absence; mais le papier me fuit, et le temps aussi. Que la paix soit avec vous! Votre

128. A Monsieur le Pasteur Delbart.

Paris, 28 Juin 1852.

Bien cher frère,

La nouvelle de la maladie de votre chère compagne m'était parvenue; mais non celle de son délogement. Le sentiment qui vous a porté à m'en instruire directement ne m'a pas moins touché, que votre douloureuse communication m'a affligé. Vous ne vous êtes pas trompé, mon bon ami, en comptant sur ma tendre sympathie, et sur celle de ma famille entière. Oh! que *les voies de Dieu ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées!* Mais qu'il se rend admirable en donnant à des cœurs blessés comme

l'est le vôtre, comme l'était le sien, la force et la grâce nécessaires pour le louer au sein même de l'amertume et de l'obscurité dont il les visite! Le pasteur Blanc, de Saint-Gilles, mourant lentement d'un cancer, qui avait commencé d'entamer sa langue, après avoir fait d'affreux ravages dans sa figure, me disait: « Cher frère, je veux profiter de ce qui me reste de langue pour chanter les louanges du Seigneur. » Ah! qu'on discute tant qu'on voudra sur l'inspiration ou sur le dogme: la foi qui dicte un tel langage est la vérité, et le livre qui la nourrit est le livre de Dieu! Mon ami, mon bon ami, que vous dirai-je, moi, comblé des dons de la famille, à vous dont la joie conjugale et paternelle est retranchée du même coup dans sa fleur? Je vous dirai ce que vous savez, que Dieu est amour; il l'est quand il donne; il l'est quand il ôte. Aussi bien, il ne donne et il n'ôte aux siens, que pour se mieux communiquer à eux lui-même, tantôt par des biens que lui seul anime, tantôt par des vides que lui seul remplit. Rendez-lui gloire, mon cher ami; s'il vous a dispensé des épreuves plus qu'ordinaires, c'est pour développer en vous une patience plus qu'ordinaire. Laissez-le faire. *Crois seulement, et tu verras la gloire de Dieu.* Oh! puisse-t-il faire de vous un monument vivant de sa grâce, et un serviteur si fidèle que chacun puisse voir comme à l'œil dans la soumission de votre cœur filial tout ce qu'il y a de trésors dans son cœur paternel!

129. A Madame D.-D.

Paris, 28 Juin 1852.

Chère Madame,

Madame D. me donne à comprendre que quelques lignes de moi seraient les bienvenues, pour vous fortifier au Seigneur... C'est avec un profond intérêt que je suis votre marche spirituelle, ainsi que celle de vos bonnes sœurs. Vous me semblez n'être, comme les trois frères Courtois, à Toulouse, qu'une âme en trois corps. Soutenez-vous mutuellement dans le bon combat, et avancez d'un même pas et d'un même esprit dans cette bonne voie où vous êtes engagées par la grâce de Dieu. Le Seigneur vous a montré en diverses manières la vérité de cette parole de l'apôtre : *C'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu*... Fortifiez-vous en lui ; cherchez votre paix où elle se trouve : sous la croix. La vie chrétienne véritable est une vie crucifiée : *Le disciple n'est pas plus que son Maître.* L'amour de Dieu, du Dieu de Jésus-Christ, si nous savons y entrer réellement, a seul de quoi remplir et satisfaire nos cœurs. Aspirons, chère Madame, à cette *joie parfaite* que Jésus-Christ nous a proposée (Jean XV, 11 ; XVII, 13) et ne nous donnons pas de repos que nous n'y ayons atteint !

Recevez et présentez à Mesdames vos sœurs mes sentiments respectueux et fraternels.

130. A Monsieur X.

Paris, 21 Juillet 1852.

Vous avez rendu justice à mes sentiments, cher Monsieur, en comptant sur ma profonde sympathie dans le grand changement dont vous voulez bien m'annoncer la nouvelle. Je suis, à l'endroit des seconds mariages, sans prévention, ni pour ni contre : chercher et suivre la volonté de Dieu ; voilà ma seule règle. Je ne dis pas quand un mari, même jeune, perd sa compagne : Il faut qu'il se remarie. Je crois, au contraire, qu'il y a lieu pour lui d'examiner bien sérieusement si Dieu n'a pas voulu, en lui ôtant sa femme, l'obliger et l'exercer à vivre seul ; auquel cas ce serait tromper l'intention de l'éducation divine que de rompre cette solitude. Mais, cette leçon n'étant pas la seule que Dieu peut avoir en vue dans la séparation de deux époux, j'admets sans peine qu'il puisse être, dans d'autres circonstances, conforme à sa volonté de rentrer dans la vie commune. Point de règle générale : liberté à l'Esprit de conduire l'un dans un chemin, l'autre dans un autre. Seulement je demanderais plus de lumières pour un second mariage que pour un premier, et j'estime heureux, autant qu'on peut l'être dans une situation si douloureuse, un frère qui, se déterminant pour de secondes noces, y peut voir non un parti de faiblesse, mais un parti de

force ; non une concession que Dieu fait à son infirmité, mais un appui que Dieu prête à son développement spirituel.

Pour vous, cher frère, j'ai la confiance que c'est dans un esprit de foi, d'obéissance, de sainteté, que vous avez résolu, en ce qui vous concerne, la grave question dont vous m'annoncez la solution, et j'implore, avec une sympathie plus qu'ordinaire, toutes les bénédictions de Dieu en Jésus-Christ sur le jour de deuil et de joie qui s'approche pour vous. Je vous y souhaite la double présence de ce Sauveur dont la personne est le terrain commun, l'espérance vivante, de ces sentiments contraires.

131. A Monsieur le pasteur Amphoux.

Paris, 5 Août 1852.

Mon cher ami et frère,

J'apprends, par mon frère Henri, que vous avez refusé votre ministère pour la bénédiction d'un mariage mixte, où la partie protestante avait promis de faire tous les enfants catholiques. J'apprends en même temps que ce refus menace de vous attirer quelques reproches de la part d'une partie de votre troupeau, et peut-être même de celle du Consistoire dont vous relevez.

Je ne suis pas surpris de ces reproches, même de la part d'hommes pieux. Il y a en effet un certain côté par lequel ce refus peut paraître préjudiciable

et même peu chrétien : préjudiciable, en froissant et en éloignant des esprits qu'on pourrait espérer de gagner par un traitement plus doux ; peu chrétien, parce que le ministre de Jésus-Christ ne doit jamais refuser, à qui que ce soit, une bénédiction, qui n'est qu'une prière adressée à Dieu par lui. Aussi y a-t-il, je me plais à le reconnaître, des pasteurs fidèles qui ont pour principe d'accorder ce que vous avez refusé.

Mais, quant à moi, après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu, j'ai été amené à une conclusion contraire. Je suis heureux de me trouver d'accord avec vous, et, si je ne craignais un air de présomption, je dirais que je vous félicite d'avoir, malgré votre jeunesse et votre peu d'expérience, démêlé du premier coup d'œil *le vrai* dans cette question délicate. Votre instinct chrétien vous a bien servi. Tenez bon, et je puis vous assurer, je crois, que vous vous confirmerez de plus en plus dans la conviction que vous avez bien fait. Je suis persuadé aussi que, d'entre les personnes qui commencent par vous blâmer, celles dont l'opinion pèse le plus dans votre esprit finiront par vous approuver. Beaucoup de pasteurs sont du même avis que vous et moi : je vous citerai en particulier, à Paris, M. Verny, que personne n'accusera d'exaltation, le jeune pasteur Paumier et d'autres ; mon frère Frédéric a toujours suivi le même principe, même étant pasteur de l'Église établie ; et, en province,

soyez sûr qu'il y en a beaucoup aussi de notre sentiment, et des meilleurs.

Ma raison déterminante est prise dans l'honneur que je dois à l'Église dont je suis, dans l'accomplissement d'une cérémonie religieuse, le serviteur et le représentant. Ce caractère *ecclésiastique* de la cérémonie ne peut être séparé d'avec son caractère *purement religieux*. Je suis prêt à prier pour les époux *dans leur salon* ou dans le mien, quelque engagement qu'ils aient pris ; mais je ne puis pas, *dans ma chaire*, et au nom de mon Église, accepter pour elle, et sanctionner de l'autorité de mon ministère la *position d'infériorité* que lui fait, à l'égard de l'Église catholique, l'engagement en question. Dire à la fois à l'Église Réformée : « Je vous demande votre bénédiction, et je promets de vous enlever tous les enfants que Dieu me donnera, » c'est se moquer d'elle ; et moi, son ministre, en me prêtant à cette insulte qui lui est faite, je manquerais au respect que je lui dois. Cette raison est si simple, non seulement au point de vue de la conscience chrétienne, mais même à celui de l'honneur et de la dignité, que la plupart des personnes à qui j'ai, en pareil cas, refusé mon ministère public et officiel (qu'il faut bien distinguer d'avec une prière particulière), ont reconnu que mes raisons valaient mieux que les leurs.

Vous me demanderez peut-être ce que je ferais si le Consistoire de Paris, me voyant refuser mon

service même *quand je suis de semaine*, me demandait raison de ce refus. Le Consistoire ne le fera jamais : il respecte trop la liberté de notre conscience pastorale. Mais enfin, s'il pouvait songer à la contraindre, ma réponse est toute prête : « Vous voulez, Messieurs, que je prononce la bénédiction de l'Église sur ce mariage. Eh bien ! je la prononcerai ; mais je le ferai dans l'esprit de l'Église et selon ma conscience pastorale. » Puis, dans le courant de mon exhortation, j'adresserais à la partie protestante une répréhension charitable, mais saintement sévère, qui ôterait aux couples à venir la pensée de me contraindre une seconde fois.

Voilà la vraie portée de mon refus et du vôtre, cher ami ; je ne dis pas : « Je ne veux pas célébrer la cérémonie ; » mais je dis : « Je ne le puis pas, sans dire librement ce que je pense de l'engagement, et ce qu'en pense l'Évangile ; » or je sais fort bien que les époux, prévenus à cet égard, aimeront mieux n'avoir pas ma bénédiction, que de l'avoir de cette manière.

J'espère, mon cher ami et frère, que vous ne laisserez pas pénétrer dans votre âme le trouble ou le regret au sujet de ce que vous avez fait ; et que vous ne songerez pas à le défaire, en soumettant votre conscience à celle d'autrui. Au surplus, comme je ne me reconnais pas plus qu'à aucun autre le droit de la dominer, je vous invite à peser devant le Seigneur ce que je viens d'écrire, et le

prie de vous diriger dans l'humble et paisible accomplissement de sa volonté.

Faites de cette lettre l'usage que vous trouverez bon. Je n'ai aucune objection à ce qu'elle soit portée à la connaissance du Consistoire, qui, j'en suis convaincu, apprécierait les motifs qui règlent ici ma conduite.

Recevez l'assurance de tous mes sentiments fraternels.

P. S. Je n'ai parlé que du *principe;* quant aux *résultats*, je crois que le refus systématique en aurait un excellent : c'est de diminuer avec le temps le nombre des mariages mixtes, ce fléau de notre Église. Toutefois, je ne refuse pas ma bénédiction à un mariage parce qu'il est *mixte;* je ne la refuse pas non plus dans le cas *du partage* des enfants, tout triste qu'est ce partage ; car, dans ces deux cas, mon Église n'est point abaissée; ce qui est pour moi le point saillant dans la question.

132. A Monsieur S.

Paris, 22 Octobre 1852.

Monsieur et honoré frère,

J'étais en voyage quand votre lettre du 30 septembre est arrivée chez moi, et les premiers jours qui ont suivi mon retour ayant été absorbés par des soins urgents, ce n'est que tout récemment que j'ai

pu achever le dépouillement de ma correspondance arriérée. De là le délai de ma réponse, que je vous prie d'excuser.

Ce que vous m'écrivez de M. N. me fait partager l'intérêt chrétien que ce jeune prêtre vous a inspiré. Sa démarche est loin d'être isolée. Il y a bien des pasteurs en France qui sont occupés aujourd'hui d'autres ecclésiastiques catholiques romains, de la même manière que vous l'êtes de M. N. Assurément, comme vous le dites, notre devoir pressant est d'encourager ce mouvement vers la vérité dans une classe d'hommes qui en est si éloignée par position, mais de l'encourager en l'éprouvant, en le dirigeant, en le sanctifiant.

Pour cela deux choses sont nécessaires : beaucoup de charité et beaucoup de prudence.

La charité veut que nous accueillions les prêtres qui viennent à nous, que nous leur fournissions les moyens de s'instruire, et que nous les aidions à trouver des ressources pour exister, puisqu'ils ne peuvent quitter leur Église, pour la plupart, qu'en faisant le sacrifice de leurs moyens de subsistance.

Mais la prudence, la fidélité même veut que nous ne les engagions au service de nos Églises et au ministère de la Parole qu'après qu'ils auront été suffisamment éprouvés ; et qu'autant qu'on leur aura reconnu l'aptitude et la vocation nécessaire.

Un prêtre qui abandonne son Église se croit ordinairement appelé à entrer dans la nôtre comme

ministre. Cette pensée est fort naturelle ; mais elle n'est pourtant pas fondée. Les études de séminaire et l'exercice du sacerdoce catholique romain préparent peut-être moins pour le ministère évangélique qu'ils n'y rendent impropre. Pour avoir voulu faire passer, de parti pris d'avance, des curés aux fonctions de pasteurs, on s'est jeté plus d'une fois dans des embarras extrêmes ; et, quand le mal a été reconnu, il était d'autant plus difficile d'y porter remède, que l'espérance qu'on leur avait donnée d'être ministres avait pu entrer pour sa part dans leur changement. On se trouvait ainsi dans cette cruelle alternative, ou de paraître leur manquer de parole, ou de laisser les Églises entre des mains peu fidèles, ou seulement peu capables.

Je n'ai trouvé, après mainte expérience, qu'un moyen d'obvier à cette grave difficulté, et je m'en suis fait une règle à peu près invariable : c'est de séparer l'un d'avec l'autre, en fait comme en principe, l'entrée dans l'*Église* protestante, d'avec l'entrée dans le *ministère* de cette Église.

Je dis à tout prêtre qui fait auprès de moi la démarche que M. l'abbé N. a faite auprès de vous : « Me voici prêt à encourager et à diriger votre admission dans notre Église, après m'être suffisamment assuré de votre foi et de votre caractère moral. Mais, pour ce qui est de vous faire arriver au ministère, je ne puis ni vous le promettre, ni m'en occuper maintenant. Comme moyen de subsis-

tance, prenez une position ou une occupation temporelle, au moins pour commencer. Puis, s'il y a lieu, nous examinerons plus tard la question du ministère, tout à loisir, quand nous nous connaîtrons mieux, et quand notre jugement ne sera plus troublé par la nécessité de vous faire une ressource matérielle. »

A ce point de vue, je ne saurais demander à une société chrétienne, soit en France, soit ailleurs, ni de promettre à M. N. de l'employer dans le ministère de la Parole, ni, par conséquent, de lui fournir les moyens de s'y préparer. Car, à la place de cette société, je ne croirais pas devoir suivre cette voie.

Mais j'encouragerais et j'aiderais de mon mieux M. N. à se créer des ressources indépendantes du ministère évangélique, plus spécialement dans l'enseignement, auquel il doit être propre, d'après tout ce que vous me dites de lui. C'est ce que va faire un prêtre d'origine belge, qui vient de me visiter : il va, en pays étranger, gagner sa vie au moins pour un temps, en donnant des leçons de français, ou d'autre chose. A défaut de cela, on pourrait penser à une administration, à un bureau, etc. La chose est difficile, sans doute; mais ce n'est que la difficulté ordinaire d'un travail à trouver, et cette marche me paraissant prescrite par la fidélité, j'y entrerais avec foi. Tout cela, bien entendu, après s'être enquis mûrement des sentiments religieux et moraux de M. N., ce qui ne doit pas vous être bien

difficile, puisqu'il est établi tout près de vous. Je l'admettrais du reste dans l'Église dès qu'il me paraîtrait suffisamment instruit et convaincu des vérités de la foi.

Quant aux sept à huit mille francs à lui avancer pour payer ses dettes, eussé-je pu entrer dans vos vues, je me serais bien gardé d'en parler. Un long entretien a dissipé, ou prévenu chez vous, cher Monsieur et frère, la défiance qu'une telle demande devait au premier abord vous inspirer. Mais comment prétendre communiquer à d'autres cette sécurité, toute personnelle? Le payement des dettes de M. N. ne peut rien avoir à faire avec son changement de religion; et il importe à la bonne opinion qu'il veut donner de lui, que l'on ne touche pas même à cette matière.

Agréez, Monsieur et honoré frère, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués en notre Seigneur.

133. A Monsieur le pasteur Castel.

Paris, 16 Décembre 1852.

Que vous dirai-je, cher frère, en réponse à votre communication fraternelle? J'aurais aimé à échanger une lettre ou deux avec vous avant que vous prissiez votre détermination; et c'était là, si ma mémoire ne me fait pas défaut, le sens de la commission que j'ai donnée à votre fils pour vous; c'en était en tout cas l'intention. Je n'aurais pas combattu vivement

votre manière de voir ; je la conçois, je vois les arguments dont elle s'appuie, et je me suis posé souvent, surtout depuis le 26 mars, la question que vous résolvez aujourd'hui pour vous. Je me serais borné avec vous à ces deux choses.

Je vous aurais expliqué ce qui m'a conduit jusqu'ici à une solution différente. Pour abandonner ma *position providentielle*, en ces jours de crise et d'obscurité, il faut que j'y voie une *obligation de conscience* bien décisive. A tort ou à raison (Dieu en est juge, et je ne m'inquiète là-dessus que de son jugement), je n'ai pu voir cette obligation ; et les froissements que ma conscience éprouve par le désordre de nos Églises n'égalent pas le scrupule que je me ferais de sacrifier les moyens que Dieu m'a mis entre les mains, de faire un bien réel, visible, croissant. La retraite ne m'est *permise* que si elle m'est *commandée ;* et elle ne me paraît pas l'être. Elle le serait, ce me semble, si je devais prendre la *responsabilité* d'une réorganisation ecclésiastique sans la foi de l'Église à la base. Mais cette responsabilité, que je prendrais par une participation volontaire à une action libre, je ne crois pas la prendre en me soumettant à des conditions d'électorat toutes données. (Que Dieu m'éclaire si je me trompe !) Je crois devoir alors, dans la foi, prendre ce qui m'est donné, comme de la main de Dieu contrôlant la volonté des hommes, en faire l'épreuve, quoiqu'en gémissant, et la pousser jusqu'au bout.

Je ne sais si vous me comprendrez : moi, je vous comprends, et ne vous blâme point. Le privilège de la position que vous choisissez est d'être plus simple, plus nette ; celui de la mienne, à mes yeux, est de n'être point choisie, et de répondre aux directions de Dieu, au risque d'être jugé des hommes, par une patience que je crois selon son cœur.

La seconde chose que je vous aurais dite, mais qui ne pourrait toucher qu'un esprit déjà ouvert aux considérations ci-dessus présentées, c'est qu'il importe que les frères marchent ensemble. L'Église libre fait du chemin dans les consciences. Des pasteurs, des laïques pieux, dont le nombre croît, sentent que nous sommes en marche vers l'affranchissement de l'Église à l'égard de l'État ; ils aspirent même à cet affranchissement, sous la réserve expresse qu'il vienne clairement de Dieu, qui, le donnant, en fixera en même temps le moment et la forme. Dans cette situation, se serrer les uns contre les autres, mûrir en commun la question, former une alliance spirituelle en attendant l'alliance ecclésiastique, et agir comme un seul homme, voilà ma préoccupation dominante. Je crains la séparation *isolée ;* je ne crains pas la séparation *en commun,* qui transportera l'Église sur le vrai terrain de l'Église ; je l'attends et je la saluerai avec joie quand elle sera donnée de Dieu. Mais celui dont la conscience est liée ne peut pas attendre, je le reconnais.

Au surplus, les situations sont différentes. La question : Que ferez-vous le lendemain de votre démission ? m'embarrasserait cruellement : il n'en est peut-être pas de même pour vous.

Adieu, bon ami, bon frère. Grâces à Dieu, nous ne nous jugeons point mutuellement, et nous ne nous aimerons ni plus ni moins, quand notre position aura cessé d'être la même.

Fort à la hâte, votre affectionné.

134. A Madame Kampmann.

Paris, 27 Février 1853.

Quel coup! chère Madame, quelle douleur, quel mystère! Les dernières nouvelles nous avaient rendu tant d'espoir que la lettre reçue hier de M. Hickel nous a paru accablante... Et pourtant, que de consolation mêlée à votre amertume par l'immense grâce d'une mort si chrétienne, si sainte! Au reste, ce n'est pas pour vous consoler que je prends la plume; c'est pour pleurer avec vous. Vous savez comme moi, mieux que moi, sans doute, à quelle source puiser la paix, la soumission, la patience, la joie, oui, la joie de Christ, qui abonde dans les afflictions de Christ. Mais savez-vous bien par quel tendre attachement, par quelle estime profonde, mon cœur se sentait uni à l'ami que le ciel semble avoir envié à la terre? Surtout depuis le privilège

de ces quelques jours passés sous votre toit fraternel, et qui compteront à jamais (hélas! doublement aujourd'hui) parmi les souvenirs les plus précieux de ma vie. Cet appel, ces entretiens, ces soins affectueux, cet accueil cordial, ces jours si heureusement remplis du service de Dieu, ce charmant repos de la journée de Bade, tout en est écrit dans le plus profond de mon cœur[1]... Oh ma chère Madame Kampmann, Dieu vous avait donné un trésor, prêté pour le temps, mais donné pour l'éternité. Il vous sera rendu; aujourd'hui son absence vous sera un exercice de foi, de confiance et d'amour, pour lequel vous rendrez grâces avec lui dans la félicité éternelle.

Que mon fidèle ami M. Hickel reçoive ici l'expression de ma triste reconnaissance pour son empressement à m'associer à votre deuil: il a rendu justice à mon cœur. Que fait mon filleul, le petit Adolphe? Que le Seigneur le bénisse! Que de questions aurais-je encore à vous faire! Je les dépose pour aujourd'hui, avec ma douleur, au pied de la croix, tout en croyant voir notre ami nous sourire du sein de la victoire.

[1] M. le professeur Kampmann, après avoir eu le premier la pensée de l'appeler l'année précédente à faire une tournée de prédications en Alsace, l'avait reçu chez lui, pendant son séjour à Strasbourg, avec la plus grande cordialité.

135. A une Catéchumène.

Paris, 9 Août 1853.

Je vous remercie pour votre bonne lettre, et je regrette qu'à la veille de m'éloigner pour plusieurs semaines, je n'y puisse répondre que par quelques lignes. Les dispositions que vous m'exprimez me réjouissent et m'encouragent pour vous. *Persévérez* et vous verrez s'évanouir peu à peu toutes les difficultés qui embarrassent encore votre chemin. Surtout persévérez dans cette habitude du recueillement matinal, dont vous vous trouvez si bien. J'approuve les lectures que vous joignez à celle du Nouveau Testament : réservez toujours la première place à la Parole de Dieu, et mesurez votre progrès spirituel à la préférence que vous accorderez à ce Livre sur tous les autres. Quand vous aurez achevé de lire les livres que vous avez aujourd'hui en main, je vous engage à prendre des biographies chrétiennes : Martyn, Mme La Fléchère, Mme Fry, etc. — En anglais, elles abondent.

Pour la sanctification du dimanche, je vous engage à lire un petit traité que j'ai publié (sans nom d'auteur) avec ce titre: *Le Dimanche.* Vous me demandez si je crois que Dieu intervienne dans les petites choses? Oui, et c'est une grande partie de sa grandeur. Il n'y a point de petite mesure, non plus que de grande, devant l'Infini. Matth. X, 29, 30.

136. A Monsieur J. J. Roser.

Paris, 12 Mars 1854.

Deux mots seulement, mon cher ami, mes moments étant réclamés presque tous auprès du lit de maladie (hélas! ou de mort?) d'une dame de nos amies, Mme M. de S. Je vais au plus pressé en deux mots, et ne compte pas dans le plus pressé la grande et grave question que vous résumez dans ce mot si court, tout long qu'il est, l'*authenticité* de l'Ancien Testament.

Je ne puis que vous encourager à persévérer dans vos entretiens spirituels avec des étudiants, que Dieu met en rapport avec vous, et auprès desquels vous vous trouvez ainsi tout naturellement appelé à rendre témoignage. Quant à la forme à donner à ces entretiens, j'approuve sans réserve votre plan : faire appel à leur cœur et à leur conscience, en un mot à l'*homme,* plutôt qu'à la science et à la critique, qui auront leur place, mais ailleurs. Pour porter dans vos entretiens cette ardeur que vous souhaitez, priez, et ainsi *soyez rempli du Saint-Esprit*. J'ajoute un conseil : tâchez de suivre, autant que possible, une méthode, de telle sorte que chaque entretien soit *un pas nouveau*. Vous comprendrez ce que je veux dire (sur ce point seulement) en lisant la *Conversion du Comte de Struenzee,* par M. de Félice. Mais, dans cette histoire, le principe de la

méthode est outré; et l'esprit de la discipline n'est pas celui que vous devez avoir. N'importe: il y a à apprendre dans cet enchaînement remarquable des discours et des sujets. A cette lecture, vous pourriez en joindre une autre qui se rapporterait mieux à votre but particulier: *Doddridge, Progrès dans la piété*, traduit de l'anglais; ou bien encore *James' Anxious Inquirer* (on l'a traduit je crois sous ce titre: Que dois-je faire pour être sauvé?). Vous trouveriez dans l'un ou dans l'autre une suite de sujets, avec une série de passages correspondants, que vous n'auriez qu'à recueillir. — Voici qu'on m'appelle. Je vous quitte en vous souhaitant la paix de Dieu. *Persévérez dans la prière.*

137. A Madame ***.

Paris, 17 Avril 1854.

Chère Madame et sœur,

Il ne faut pas jouer avec le feu. Cet état d'âme que vous me décrivez ne doit pas être accepté. Il en faut sortir par l'obéissance, dont le premier acte est la foi (Jean VI, 28, 29). Ces doutes doivent être simplement rejetés, sans ménagement, comme des suggestions du malin. L'Écriture, en nous disant si souvent: *Croyez*, nous appelle à la foi comme à l'exercice d'un devoir. Et si dans une occasion (la seule qui me vienne à l'esprit) elle soulève la ques-

tion de possibilité (Marc IX, 23), c'est par une sorte d'opposition semi-ironique, au doute exprimé (v. 22); c'est d'ailleurs en nous montrant, aussitôt après, comment on échappe à l'incrédulité (v. 24). Voyez aussi Luc XVII, 5.

Je vous exhorte sans hésitation à ne pas vous poser même la question d'abstention de la communion: c'est flatter les espérances de votre perfide adversaire. Courage, chère sœur, croyez en Dieu; obéissez à Dieu, et ce n'est pas Dieu qui sera en défaut.

Je vous envoie un livre[1] qui vous sera utile, et dont les premières pages pourront servir à vous faire comprendre mieux ma pensée.

Que Dieu vous donne une bonne communion. Il le fera, si vous croyez en lui.

138. A LA BARONNE B.

Paris, 13 Mai 1854.

Chère Madame,

Voici *qu'une épée a transpercé votre cœur*. Quelle main l'a dirigée? C'est de ce point que dépend votre consolation, pour vous-même, pour votre bon mari, pour cette chère et précieuse enfant, donnée tard à votre gré, pour être si tôt retirée! O Madame, donnez gloire à Dieu! Montrez, dans cette épreuve

[1] Les Récits Américains.

amère à laquelle votre foi est soumise, qu'elle est inébranlablement assise sur l'amour éternel du Dieu invisible. Il a voulu *voir ce qui est dans votre cœur,* et si vous avez compris ce que c'est que de *renoncer pour lui à son fils ou à sa fille* (il connaissait le cœur d'une mère!) et de charger sa croix pour le suivre. Abandonnez-vous, sans résistance, à la volonté paternelle qui déchire la vôtre! Tenez-vous attachée à la croix, dans l'esprit de votre Maître crucifié! Le jour viendra où tous les voiles seront levés, la bonté de Dieu justifiée, et votre cœur rempli de paix et de joie!

Recevez, chère Madame, pour vous et pour M. B. l'assurance de ma sympathie en notre miséricordieux Sauveur.

139. A un Jeune Homme.

Évian, 2 Août 1854.

Mon cher N.

...Ta tristesse continuelle est continuellement devant mes yeux. Plus j'ai souffert moi-même et souffrirai de cette terrible maladie d'esprit, plus je suis tendrement préoccupé du désir de t'en voir délivré.... Il y a telle tristesse qui peut dépendre tellement d'un état physique qu'elle n'en saurait être complètement séparée, et que le remède en devrait être demandé avant tout à la médecine, si elle était moins impuissante... J'aime à penser que la tienne

n'a pas un caractère aussi *adhérent ;* mais, l'eût-elle, ton âge est plein de ressources, en s'y prenant à temps pour combattre le mal : une vie bien réglée et toujours égale à elle-même, une alimentation suffisante, bien que simple et modérée, un exercice journalier et surtout en plein air ; ces habitudes, bien prises et fermement suivies, maintiendront et accroîtront chez toi les conditions physiques de la liberté d'esprit. Mais ta tristesse me paraît tenir surtout à des causes morales, par où elle est à la fois plus profonde et plus guérissable. « Il y a, disait Erskine, une place vide dans le cœur de l'homme, et que nul autre que Dieu ne peut remplir. » C'est ce vide immense que Dieu te fait sentir dès ta tendre jeunesse, pour te contraindre miséricordieusement de l'y appeler. Suppose que tu fusses tout à coup animé de l'esprit qui était en Jésus-Christ, piété, charité, renoncement à soi-même, tout le reste demeurant tel qu'il est, quelle douceur nouvelle aurait pénétré dans ton âme ! Chaque chose prendrait à tes yeux sa véritable valeur ; tu n'aurais d'autre ambition que de faire l'œuvre que Dieu t'a donné à faire, et pour laquelle les forces ne sauraient jamais te manquer, venant aussi de lui ; tu cesserais de te comparer à d'autres, pour ne te mesurer qu'à la volonté de Dieu et à ta vocation ; tu te trouverais préparé pour ta tâche par tes infirmités elles-mêmes et par les pénibles combats de ta jeunesse, mieux que tu n'aurais pu l'être par une série

non interrompue de succès[1]; et te confiant en la conduite paternelle, tu t'exercerais avec une bonne conscience (par où j'entends une conscience purifiée par le sang de Jésus-Christ) à faire la volonté de Dieu toute ta vie, en la faisant dès aujourd'hui. O mon cher ami! dans tes peines, dans tes tentations, dans tes faiblesses, dans tes humiliations, dans tes tristesses, vois la grâce de ton Dieu Sauveur qui t'appelle, et tu trouveras dans cette grâce la paix que la règle stoïque du devoir, hélas! si souvent rompue, ne te donnera jamais.

Pour tes études, je crois que trois années d'études réglées, et sous la discipline facile d'un séminaire, te vaudront mieux que des études libres, pour lesquelles tu n'es pas mûr; et à ne considérer que ton intérêt intellectuel et spirituel, je te verrais avec confiance entrer dans cette voie.

Puis tu as la vie devant toi pour travailler, si Dieu te conserve. *Apprendre à travailler*, c'est le grand apprentissage de la jeunesse. Pense à tout cela devant Dieu, et que Dieu te conduise. Avant tout, donne ton cœur au Dieu de Jésus-Christ; tu en sais assez pour faire cela sans dépasser ta conviction.

[1] Relis à l'occasion mon *Plan de Dieu*.

140. A Madame Verny.

Divonne, 26 Octobre 1854.

Donnez gloire à Dieu, chère Madame et sœur en Jésus-Christ, dans une si juste et si amère douleur ! Peu de femmes ont perdu autant que vous perdez ; mais pourquoi ? parce que peu avaient reçu autant que vous aviez reçu. La perte est pour un jour ; le don est pour l'éternité. Cher Verny ! aimable frère ! lumière du Seigneur! Est-il donc vrai que nous ne verrons plus ici-bas sa face, que nous n'entendrons plus sa voix puissante ? Ah ! parmi tant de cœurs que ce coup a brisés, mettez-moi au rang de ceux qu'il a le plus brisés ! Vous savez combien je l'aimais ; et je sais qu'il m'aimait aussi.... Mais comment parler de notre affliction en présence de la vôtre et de celle de votre A. ? O mes amies, pleurons ensemble un ami si digne de notre amour ; mais pleurons en chrétiens, comme je sais aussi que vous le faites ; pleurons avec soumission, avec douceur, avec actions de grâces. Il me semble qu'en l'enlevant au milieu de son fidèle témoignage du 19 octobre, plus encore, en l'enlevant par l'effort suprême de ce témoignage même, le Seigneur lui a accordé une faveur singulière ; sans parler de la grâce qu'il lui a faite (vous le reconnaîtrez bien malgré tout ce qu'il vous en coûte) en lui épargnant le combat de la mort, souvent si redoutable pour

l'enfant de Dieu lui-même. Quoi qu'il en soit, nous le disons, n'est-il pas vrai, avec larmes, mais du fond du cœur : *Il a tout bien fait.* Vous êtes constamment présentes à mes pensées et à mes prières, et non seulement aux miennes, mais à celles des amis qui m'entourent, et qui tous connaissaient et appréciaient, selon les degrés divers de leurs relations avec lui, votre excellent et bien-aimé mari : Gustave Good, Marc Vernet, le jeune pasteur Coulin, d'autres encore. Bientôt, bientôt nous irons le rejoindre auprès de Celui qu'il est allé trouver, et ce sera pour nous une grande joie que de quitter ce corps pour être avec le Seigneur. Pour moi, dans mon état de maladie, je reçois ce douloureux avertissement comme un coup de la cloche céleste qui m'appellera peut-être plus tôt que je ne pense, comme elle a appelé mon Verny !

En attendant qu'elle nous appelle tous, donnons gloire à Dieu ; et vous, chères amies, doublement chères dans votre deuil, donnez-lui gloire doublement : c'est ce que vous enseignera le Saint-Esprit, que j'invoque sur vos têtes dans une abondante mesure.

141. A Madame Chapman,

Pour un Album d'Autographes.

6 Novembre 1854.

Je n'aime pas, chère Madame, à donner mon nom pour un recueil d'autographes, surtout pour un

recueil destiné à devenir public. Mais comment refuser l'occasion qui m'est offerte de montrer ma profonde sympathie pour la cause en faveur de laquelle cette publication est entreprise? Cette cause poursuivie dans l'esprit que vous m'avez expliqué récemment, sans désordre ni violence, par la puissance paisible du principe chrétien, est la cause de la charité, de la justice, de la vérité, de Jésus-Christ même; et le succès en est aussi désirable et aussi assuré, que le progrès de l'Évangile dans le monde. Quant à moi, les esclaves ont leur place marquée dans cette partie de mes prières journalières où je recommande aux compassions de notre Père céleste tous les affligés et tous les opprimés de la terre. Pour ce qui est des esclaves des États-Unis en particulier, le jour où leurs chaînes tomberont sera un jour bienvenu, de moi entre tous, non seulement pour la gloire de Dieu et pour la consolation de millions de ses créatures, mais encore pour l'honneur des Églises protestantes, et pour celui du nom Américain.

Votre respectueux et dévoué serviteur.

142. A son Neveu Monsieur Jean Monod.

Paris, 30 Décembre 1854.

En nous communiquant cette lettre qui marque la position prise par Adolphe Monod en face de la *jeune École* (c'est ainsi qu'il appelait le mouvement théologique de cette époque),

M. Jean Monod nous écrit qu'il fait ses réserves sur la manière dont quelques-unes de ses idées ont été comprises par son cher et vénéré correspondant. « Il serait dommage, pense-t-il, de supprimer cette lettre à cause de certains passages où il peut trouver que son point de vue n'est pas assez exactement ou assez complètement rapporté. »

...J'ai lu et relu, et, à tout prendre, avec plaisir, tes explications au sujet de *l'inspiration* et de *l'expiation* (ou *propitiation,* si tu crois le mot plus scripturaire : tu te souviens que je t'ai donné le choix, n'en comprenant pas la différence). Au fond tu crois à une inspiration *réelle* des Écritures, et à une expiation *réelle* par le sang de Jésus-Christ : cela me suffit. Cela dit, je regrette de te voir te tourmenter pour les éclaircissements à donner là-dessus au théologien, tandis qu'avec l'homme simple tu n'éprouves point d'embarras (et il est utile de remarquer en passant que tu es d'autant plus sûr d'édifier, de nourrir et de sauver les hommes simples, que tu rends un témoignage plus franc à l'inspiration ou à l'autorité divine des Écritures, et à l'expiation de nos péchés par le sacrifice de la croix, au risque de parler comme nous autres vieux). Je réclame, quant à moi, le privilège d'être traité en homme simple, tenant beaucoup plus à ma simplicité qu'à ma science, fût-elle aussi riche qu'elle est pauvre. Mais, pour le théologien lui-même, à part le plaisir et le saint intérêt de la spéculation spirituelle, crois-tu qu'elle le conduise tellement plus loin que l'homme

simple? ou que tu arriveras jamais à découvrir ici-bas cette synthèse chrétienne « dans laquelle tu n'as pas encore réussi » à concilier les divers éléments du sacrifice du Sauveur, sans lui ôter sa valeur spéciale et absolue? Les choses dont parle l'apôtre (I Cor. II, 9, 10) ne sont-elles pas élevées de tout autant au-dessus de l'esprit du théologien qu'elles le sont au-dessus de l'esprit de l'homme simple, étant au-dessus de toute portée humaine? Quant à moi, quand je contemple Jésus-Christ s'offrant en sacrifice de propitiation pour mes péchés, cela remue le fin fond de mon être sensible, moral, intellectuel même. Mais quand je m'applique ensuite à tirer au clair le rapport de ce sacrifice à la paix et à la sanctification de mon âme, je n'y arrive pas. Je suis un très petit philosophe, je le sais trop; mais je sens en moi-même que, fussé-je un Leibnitz, je n'y arriverais pas davantage; seulement je pourrais *paraître* y arriver, ou bien, ce qui serait pire, *croire* y arriver. Ma cuisinière en saura autant que moi là-dessus, quand je serai au terme de ma carrière; et elle en saura plus que moi, si elle a plus de foi et de piété que moi; parce que cette larme que la vue de Jésus-Christ, victime divine et humaine offerte pour nous, fait monter dans les yeux de ma cuisinière comme dans les miens, renferme tout ce que l'esprit humain est capable de lui en communiquer: des siècles accumulés de méditation n'y ajouteront que ce qu'ils pourront ajouter à la mesure de notre

foi et de notre piété. Tu me parais poursuivre une chimère, par trop de confiance en l'intelligence humaine, ou, si tu veux, par son application à des objets qui la dépassent. Et le temps que tu passes à poursuivre ta synthèse chrétienne (ou la fameuse formule nouvelle de la doctrine où la jeune École aspire) me semblerait plus utilement employé à pénétrer plus profondément dans le sentiment de ce que tu connais — et que toute l'Église vivante de tous les siècles a connu, n'en déplaise au dix-neuvième. Tu dois comprendre, d'après ce que je viens de dire, combien je suis opposé à cette distinction que la jeune École fait implicitement, quand ce n'est pas explicitement, de deux enseignements, l'un *exotérique*, l'autre *ésotérique*. C'est un héritage de la philosophie païenne, peu conforme à l'esprit de Jésus-Christ, qui ne connaît entre ses auditeurs qu'une différence *spirituelle* (Marc IV, 34) : une différence intellectuelle donnant lieu à un enseignement voilé pour les petits et à un enseignement sans voile pour les sages, combien répugnerait-elle à son exclamation divine, Matth. XI, 25 ! Elle offre le double danger d'humilier les petits et d'exalter les sages à leurs propres yeux. Jésus-Christ se plaît au contraire à relever les premiers et à abaisser les seconds.

Cet *intellectualisme* qui me paraît être le côté faible de la doctrine de la jeune École, et par suite (sauf heureuse inconséquence) de sa piété, je le re-

trouve qui perce aussi dans ce que tu me dis sur l'inspiration. Recevant les Écritures comme la Parole de Dieu (laissons les petits articles de détail, restons-en au fond dogmatique et moral, ou pour mieux dire spirituel), je voudrais te voir non seulement *respectueux* devant elles, comme tu l'es, mais plus *soumis* que tu ne l'es à elles, comme au *témoignage de Dieu*. Plus je vais étudiant l'Écriture, l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres, et l'histoire de mon propre cœur, plus je me persuade qu'un témoignage de Dieu, placé en dehors de nous et au-dessus de nous, hors de toute atteinte du péché et de l'erreur propres à la race déchue, et accepté avec soumission sur la foi seule de Dieu, est la base de la foi (objet); bien que ce qui nous est donné ne devienne vrai pour nous (sujet), tout vrai qu'il est toujours en soi, qu'étant approprié à notre esprit par l'Esprit de Dieu. Encore devrais-je dire plutôt *salutaire* pour nous, que *vrai* pour nous, car au point de vue où je me place, une doctrine que je vois clairement révélée dans l'Écriture, et que j'en conclus être *de Dieu*, peut être vraie pour moi, et utile dans une certaine mesure, avant que le Saint-Esprit m'en ait donné une conviction de sentiment. Exemple : Tite III, 3. Ce tableau de mon cœur me *paraît* exagéré, faute d'appropriation spirituelle; je sais pourtant qu'il ne l'est pas, étant peint de la main de Dieu. Je crois donc, sur le témoignage de Dieu, à la corruption profonde de mon cœur, avant

de la sentir. Foi incomplète, insuffisante, manquant de personnalité, d'accord ; mais non pas nulle, ni inutile. Car cette *connaissance* que j'ai reçue du véritable état de mon cœur me porte à l'étudier avec plus d'intelligence et de fruit que je n'eusse fait autrement, comme on creuse plus activement un terrain où l'on sait *qu'il y a* un trésor caché, qu'il ne reste plus qu'à mettre au jour. Puis, cette même connaissance, d'autant plus humiliante en un sens qu'elle est moins accompagnée du sentiment qu'elle devrait produire, me pousse à demander à Dieu son Esprit, pour mettre mon cœur en harmonie avec ma lumière et sa Parole. De Tite III, 3 à mon homme intérieur, et de mon homme intérieur à Tite III, 3, il s'établit de la sorte un courant d'action réciproque. Tite III, 3, me révélant mon cœur, et mon cœur m'expliquant Tite III, 3 ; et, de cette échelle qui me conduit graduellement à cette plénitude d'harmonie avec le Saint-Esprit où j'aurais pu écrire moi-même ces paroles, le premier échelon se trouve avoir été la connaissance naissant de ma soumission au témoignage de Dieu dans l'Écriture. Ce n'est pas un roman que je fais là, c'est mon histoire. Seulement, je ne suis pas parvenu au haut de l'échelle : Tite III, 3 a encore aujourd'hui, pour mon sentiment personnel, une teinte d'exagération ; mais cette teinte s'éclaircissant d'année en année, j'en conclus qu'elle achèvera de s'effacer le jour que mon sentiment personnel se confondra avec la voix

du Saint-Esprit en moi. Ce jour, qui est aussi celui où je ne demanderai rien à Dieu qu'il ne me l'accorde (Jean XV, 7), se lèvera-t-il sous le soleil de cette vie? Je ne sais; mais le point essentiel est qu'en l'attendant, je ne cesse pas de m'en rapprocher constamment, par une foi toujours croissante.

Cette soumission me paraît manquer à ta doctrine, à ta piété même. Comment expliquer autrement que tu sois (je m'attendais à l'inverse) plus au clair sur la doctrine de l'inspiration que sur celle de l'expiation, tandis que l'Écriture est bien plus remplie de la seconde que de la première? La différence tient, je crois, à ce que tu te rends mieux compte de l'inspiration que de l'expiation. « On me demande, écris-tu, s'il me suffit qu'une vérité soit clairement enseignée dans l'Écriture pour que je la reçoive? Oui, parce que je reçois, ou du moins je désire recevoir Christ tout entier..., or la Bible n'est que cela. » Réponse étrange et cherchée bien loin. Et pourquoi ne pas répondre: « Oui, parce que ce que dit l'Écriture, c'est Dieu qui le dit? » Cette réponse ne serait que l'application de de ton propre principe sur l'inspiration. Pour l'éviter, il faut que tu redoutes jusqu'à l'apparence de la soumission à l'autorité qui est ici *pour toi* celle de Dieu. Ne serait-ce pas qu'en te soumettant à l'Écriture, tu *humilierais* nettement ta raison devant la raison divine qui parle dans le Livre, tandis qu'en

recevant *Christ*, tu te bornes à *constater l'accord* de ton être intérieur avec la vérité qui réside en Christ? Ne te soustrais-tu pas de la sorte à l'élément primitif de la foi, à son élément essentiellement humiliant pour l'homme et glorifiant pour Dieu ? D'où vient d'ailleurs ce besoin de mettre ta soumission à l'Écriture, c'est-à-dire à la Parole de Dieu, à l'abri de ta foi en Christ ? Christ est-il plus grand que Dieu ? ou la Parole de Dieu n'a-t-elle de valeur qu'autant que nous la faisons passer par Christ, que cette même Parole a annoncé longtemps avant que Christ rendît gloire à cette Parole? Abraham a-t-il cru à la promesse (Rom. IV, 20, 21), parce qu'« il voulait recevoir Christ tout entier, et que la Parole de Dieu n'est que cela ? » ou Ève devait-elle repousser le tentateur, accusant de mensonge la Parole de Dieu, par quelque raisonnement analogue ? Que de détours ! quels tours de force ! et que la définition de cette vieille femme était plus dans l'esprit de l'Écriture : « Qu'est-ce que la foi ? — Eh ! Monsieur, c'est prendre Dieu sur parole. »

J'aurais eu à te parler de la conversion ou *régénération*, qui me paraît compromise par la jeune École : mais on ne peut pas parler de tout dans une lettre.

Tu te plains du parti pris de l'ancien clergé orthodoxe contre le jeune clergé ; tu vas jusqu'à l'appeler « aussi injuste et aussi absurde » que celui de *la Revue* contre l'orthodoxie. Je ne com-

prends pas bien ce reproche, surtout ainsi formulé. A part un ou deux hommes partisans du *tout ou rien*, chez qui chacun reconnaît l'abus de l'absolu dans le fond et du tranchant dans la forme, je ne vois pas autour de moi ce parti pris dont tu parles, ni dans notre cercle de famille, ni dans nos réunions pastorales. On reconnaît en général que la réaction actuelle, qui s'est fait sentir dans tous les rangs du Réveil (je ne dis pas chez tous les *individus*), quoique avec les différences propres à la diversité des âges, renferme un élément essentiel de vérité : le *Saint-Esprit*, plus apprécié, plus glorifié. Tout revient à ce point capital. C'est un don précieux que Dieu fait à l'Église, et auquel se rattache la poursuite plus ferme de la sainteté dans la vie, de l'union entre les enfants de Dieu, de l'ordre dans l'Église, etc. : mais ce don est destiné à *s'ajouter* aux précédents, non à s'y *substituer*. C'est donc une œuvre *positive*, non une œuvre *négative* que doivent se proposer ceux qui ont faim et soif d'un christianisme (tant individuel que collectif, deux choses que l'on ne saurait séparer impunément, ni pour l'une ni pour l'autre) — qui ont faim et soif, dis-je, d'un christianisme plus spirituel que ne l'avaient conçu, je ne dis pas les premiers promoteurs du Réveil, mais ses premiers organisateurs. C'est l'erreur dans laquelle s'est jetée à corps perdu la *Revue*, qui prétend relever la cause du *Saint-Esprit*, et qui fait un travail de plus en plus *négatif :* quelle con-

tradiction ! Mais c'est aussi, dans une moindre mesure, l'erreur de ce qu'on appelle le *jeune clergé* (expression dans laquelle je n'aime ni le *jeune* ni le *clergé ;* il ne s'agit ici ni d'âge, ni de caste). Les uns, préoccupés de la question historico-critique, jusqu'à réduire le fond même de la vérité à je ne sais quel Christ indéfinissable, dont ils mettent au moins en question la naissance différente de celle des autres hommes ; les autres, manquant de nerf et de clarté évangélique ; les premiers en péril de perdre le sens de la doctrine chrétienne, les seconds celui de l'esprit chrétien ; les uns et les autres animés d'une confiance superbe en eux-mêmes, qui perce au travers de leurs aimables qualités : ce spectacle moral n'a-t-il pas bien des éléments négatifs ? C'est là votre *côté gauche,* dont j'augure mal pour l'avenir, malgré ce que j'y trouve *encore* de vie chrétienne, toute mélangée qu'elle est. Mais nous savons en faire la différence d'avec le *côté droit,* où l'élément positif domine : toi, et d'autres, que le Seigneur a abondamment honorés dans leur travail ; et j'ai plus d'une fois entendu faire autour de moi cette remarque que de ce côté se trouvent la plupart de nos jeunes gens les plus intelligents et les plus pieux. Par des hommes tels que ceux-là, je remplacerais de tout mon cœur nos orthodoxes morts ; mais par les autres, non, parce qu'ils ne peuvent pas moralement occuper un poste *dans l'Église*, ne pouvant lire même le Symbole...

Minuit va sonner, et je prêche demain matin. Heureusement je n'ai pas, selon ma coutume en pareil cas, débuté par justifier mon laconisme! Je vous serre contre mon cœur, vous et vos enfants, dans l'amour de Christ.

Tuus in nostro.

143. A un Jeune Homme.

Paris, 11 Mars 1855.

...Je serais tenté de te demander pardon de t'avoir négligé, si je ne te savais bien assuré que cette négligence, qui pèse sur mon cœur, est plus apparente que réelle... Mais sans autre préambule je viens à tes lettres, en commençant par la dernière. J'en ai été fort touché et fort heureux, ainsi que de celle du 21 janvier: persévère seulement dans cette voie de fidélité, et tu verras que tout s'arrangera avec le temps, par la bonté de Dieu (1 Pierre V, 7). Il *prend souci* pour nous; c'est pour cela que nous n'avons pas à prendre souci pour nous-mêmes; ce serait, pour le moins, double emploi. Continue à faire patiemment, régulièrement, et s'il se peut sans tristesse, ce que tu as à faire pour développer le corps, l'esprit et l'âme. Ainsi ta tâche te sera peu à peu montrée, et tu te trouveras préparé pour elle, pour avoir suivi le plan de Dieu, supérieur à tous les nôtres. Mes *plans ambitieux* et surtout mes *changements de plans* m'ont fait beaucoup de mal...

Pour les exercices spirituels du matin et du soir, un seul mot: persévère, que tu sois ou non soutenu par la piété sensible (comme l'appelle le bon Fénelon). Pour ce que tu appelles la distraction agitée de ton esprit, que te dire? attendre et lutter. Mais lutter, non pas tant directement qu'indirectement, en ayant devant toi un travail utile et attrayant. Cela te passera complètement dans la vie active: mais je voudrais t'en voir débarrassé beaucoup plus tôt.

Dis à R., en le remerciant pour sa lettre, de s'en tenir, pour les questions qui le troublent, tout à l'Écriture, comme un enfant. Alors, s'il y a quelque éclaircissement à recevoir plus tard, nous le recevrons de Dieu en son temps...

144. A Madame André Rivet.

Paris, 17 Juin 1855.

Chère Madame et amie vénérée dans le Seigneur,

Il se fait tard, et le fardeau d'une journée passée tout entière au lit commence à peser sur moi. Mais, instruit par ma sœur que vous accomplissez aujourd'hui votre quatre-vingtième année, je ne saurais terminer la journée sans joindre en deux mots mes vœux chrétiens à tous ceux dont vous avez déjà reçu l'expression. Dans cette carrière que Moïse lui-même appelle longue (Ps. XC), que de choses vous avez vues! que d'expériences acquises! que de joies goûtées! que de maux soufferts! Mais

Dieu était en tout, et sa présence a tout égalisé, en faisant tout concourir à votre bien, ainsi qu'au bien de votre famille et de beaucoup d'autres.

Il vous a donné de remplir utilement votre vie ; et ce que vous appréciez encore davantage, il vous a été donné d'en rapporter tout l'honneur à Dieu seul, dans l'esprit d'un pauvre pécheur que Dieu emploie par grâce à son service, après l'avoir par grâce sauvé d'une condamnation méritée. Cette grâce s'est révélée à vous par degrés ; et en aucun temps peut-être vous ne l'avez si clairement reconnue, sentie, crue et confessée, que vous le faites à vos quatre-vingts ans. S'il en est ainsi, vos quatre-vingts ans sont le plus haut point de votre force, de votre lumière et de votre paix ; et vous avez sujet de dire : *Quand je suis faible, alors je suis fort ;* avec le même apôtre qui vous a appris à dire aussi : *Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis.* Que ce Dieu en qui tous les trésors n'abondent que pour se répandre, couronne vos cheveux blancs de joie et de gloire en Jésus-Christ, par le Saint-Esprit ! Et après vous avoir laissée à la famille, à l'Église et à l'amour fraternel, aussi longtemps qu'il le jugera bon pour vous-même et pour la gloire de son nom, qu'il vous recueille en paix comme un fruit mûr, qui se détache sans effort sous la main fidèle du bon père de famille, pour être planté dans une terre plus féconde, et sous un ciel plus beau !

145. A Monsieur Merle d'Aubigné.

Paris, 6 Juillet 1855.

Mon cher ami,

Nous tenons pour bienheureux ceux qui ont souffert. Ailleurs l'Écriture ne craint pas de déclarer bienheureux ceux qui *souffrent.* Il y a dans l'emploi de ce *présent,* un appel paradoxal et sublime à la puissance de la foi jusque dans le paroxysme de la lutte de la chair contre l'esprit ; mais n'y a-t-il pas dans l'emploi de ce *passé* une tendre condescendance à notre infirmité, plus spécialement à l'infirmité de ceux qui ne se sentent pas capables de ces prodiges de la patience et de l'amour? Depuis que j'ai appris le grand sacrifice auquel Dieu vous a appelé, il n'y a guère de jours, s'il y en a, où j'aie manqué d'appeler sur vous les consolations d'en Haut. Il va sans dire d'ailleurs que je n'avais pas attendu pour cela la fin. Mais depuis que j'ai lu les pages de votre journal destinées à quelques amis particuliers, parmi lesquels vous avez bien voulu me comprendre, une paix profonde domine mon cœur en pensant à elle et à vous. Cette parole de l'Écriture dont elle aimait tant à faire l'application au Sauveur, je lui en fais l'application à elle. Pour elle aussi, *tout est accompli ;* et il y a une inexprimable douceur dans cette pensée, pour qui a lu la peinture de ce que vous appelez si bien sa passion. Qui osera

parler de souffrance après cela ? Mais qui n'adorerait la vertu du Saint-Esprit, qui comprime l'explosion de tant de douleurs, et qui instruit l'âme fidèle à reconnaître au travers d'elles le mystère de l'amour divin, dans celui de l'horreur du péché ? Nous ne pensons pas assez à reporter sur le Sauveur lui-même des réflexions de cette nature : ce serait la touchante marque, et tout ensemble l'exercice salutaire de notre amour pour Jésus, que de nous réjouir dans l'assurance, je ne dis pas seulement que notre Ami est glorifié, mais qu'il ne souffre plus. Oh ! qu'elles paraissent pitoyables, après ce que viens de lire, ces discussions qui tendent à définir et à restreindre le sacrifice de notre Rédempteur ! et qu'il est visible qu'aux yeux de Dieu, loin de pouvoir exagérer l'énormité du péché et la vertu toute gratuite et toute suffisante du sacrifice expiatoire, nos conceptions les plus fortes, les plus *awful*, sont encore autant au-dessous de la réalité, que l'esprit de l'homme est au-dessous de l'Esprit de Dieu !... Mon pauvre solitaire, vous prendrez pour devise la parole du Maître : *Vous me laisserez seul, mais je ne suis pas seul, parce que mon Père est avec moi.* C'est sa société, c'est sa communion ineffable que j'implore pour vous et pour vos orphelins, d'un cœur plein de sympathie en Christ crucifié.

Il faut m'arrêter. Dieu m'a ôté pour un temps la faculté d'écrire ; dicter même dépasse mes forces d'aujourd'hui. Voici la troisième semaine que je

passe dans mon lit. N'est-ce qu'une crise plus longue et plus pénible que toutes celles qui ont précédé ? ou bien est-ce une forme nouvelle de la maladie, qui aux symptômes négatifs (privation) fait succéder les symptômes positifs (souffrance) ? Je ne sais ; Dieu le sait. Je me remets, comme je vous remets, entre les mains fidèles de Celui qui est amour.

Dicté de mon lit.

146. A Monsieur ***[1].

Paris, 26 Juillet 1855.

Bien cher et honoré frère,

Recevez mes remerciements pour votre lettre du 23, et pour les sentiments affectueux que vous m'y exprimez : je vous les rends de tout mon cœur, et avec une sympathie augmentée par la communauté des souffrances, bien que je sois loin de comparer, mon pauvre ami, les miennes aux vôtres.

Je ne vous cacherai rien de la douleur profonde que me cause le mariage de votre fils. Épouser une catholique romaine, c'est ou la preuve d'une indifférence déplorable, ou bien une infidélité plus déplorable encore, surtout quand l'Église de Rome vient de jeter le masque qui couvrait son idolâtrie. Mais c'est encore là ce qu'il y a de moins coupable dans

[1] Cette lettre est imprimée sur la demande expresse du destinataire.

cette coupable transaction. Ce que j'y trouve de plus odieux, c'est l'engagement contracté, sous la foi du serment, de livrer à l'erreur les enfants que Dieu pourra faire naître de cette union.

Je crains d'ajouter, cher frère, au trouble de cœur et de conscience peut-être que j'entrevois au travers de vos explications ; mais il faut rendre hommage à la vérité en tout temps. S'il est trop tard aujourd'hui pour empêcher le mariage de se consommer, il n'est jamais trop tard pour se reconnaître et se repentir, si, comme je le crois, vous avez, dans cette occasion solennelle, mal compris votre devoir de père.

Je conçois à la rigueur, sans les partager, les sentiments qui vous ont porté à consentir au mariage en soi ; mais je ne saurais concevoir, en aucun cas, votre sanction donnée au piège que votre fils a promis de tendre à l'âme de ses enfants.

S'il avait juré qu'il ferait élever tous ses enfants dans l'air infect des marais Pontins ou de la Maremme de Toscane, auriez-vous jamais pu vous résoudre à signer cet engagement meurtrier ? Or ce n'est pas à vous que j'ai besoin de prouver que le meurtre du corps n'est pas un plus grand mal que celui de l'âme.

A votre point de vue, tel que vous me l'exposez dans votre lettre, vous auriez dû, je crois, écrire à H., après avoir épuisé tous les moyens de l'ébranler :

« Je consens, quoique avec une grande amertume

de cœur, à ce que tu me demandes, craignant de t'exposer, par un refus, à des tentations plus redoutables que celles que je chercherais à t'épargner ; mais je ne donnerai jamais les mains à l'engagement détestable que tu veux contracter contre tes enfants à venir. Si cet engagement est une condition indispensable de la cérémonie catholique, il faut se passer de cette cérémonie. Quoi qu'il en soit, je n'apposerai jamais ma signature à une promesse aussi impie que cruelle à mes yeux. » Cela dit, j'aurais tenu ferme jusqu'au bout, y compris les sommations respectueuses.

Dans cette position, la famille N. aurait peut-être obtenu de ce Siège d'infaillibilité, avec lequel il est toujours des accommodements, une dispense presque sans exemple, mais qui, si je ne me trompe, doit avoir été obtenue dans certains cas. Je crois pourtant qu'on n'y aurait pas réussi ; mais c'était leur affaire, non la vôtre, et pour vous, vous auriez sauvé votre conscience.

Excusez le laconisme de ces réflexions : il est forcé par mon état de souffrance, qui m'interdit d'écrire, et qui me permet à peine de dicter quelques lignes. Vous revêtirez en esprit mon langage des formes charitables que je lui aurais données en état de santé, et qui n'auraient pas été pour moi seulement des formes, mais des sentiments du cœur.

Je suis touché de voir que vous ayez pensé d'abord à moi pour bénir le mariage de votre fils, si

je n'eusse pas été malade; mais souffrez encore ma liberté sur ce point : je n'aurais pu entrer dans vos vues. Je suis consciencieusement obligé de refuser ma bénédiction *ecclésiastique*, non pas à tout mariage mixte, mais à un mariage contracté avec l'engagement en question. Ma raison est qu'en pareil cas, la partie protestante ne prend pas mon ministère au sérieux, et qu'elle m'invite à accepter une position d'infériorité, et presque de ridicule, pour l'Église que je représente.

Prenez en bonne part, mon bon et vieil ami, ces observations chrétiennes que je vous soumets dans le Seigneur. Ma conviction est entière; mais je n'oublie pas que je puis errer, et que Dieu est juste juge. Au reste, ai-je besoin d'ajouter que je serais tout prêt à dire à H., avec le vieux Samuël : *Pour moi, je ne cesserai pas de prier pour vous*, et à lui donner ma bénédiction individuelle, que je distingue soigneusement d'avec ma bénédiction officielle.

Recevez, cher frère, pour vous et Mme ***., l'expression de ma sympathie chrétienne et de mon attachement fraternel.

P. S. — Je ne puis voir qu'un palliatif insuffisant dans la promesse que vous avez demandée pour l'âge de la communion. Vous savez probablement que l'engagement qu'on fait contracter aux époux pour l'éducation des enfants est une pièce uniforme, imprimée ou lithographiée, et rédigée sous la forme expresse du serment. J'en possède un exemplaire.

147. A Madame André Rivet.

Paris, 19 Août 1855.

Chère Madame et fidèle amie,

...Nous sommes tous heureux des bonnes nouvelles que nous recevons de vous. C'est avec le plus grand plaisir, je vous assure, que je vous cède mon appartement à Viroflay[1], trop heureux de pouvoir à mon tour vous rendre quelque petit service! Je mets à votre disposition, une fois pour toutes, mes maisons de ville et de campagne, ma fortune et mon crédit. Il ne faut pas se moquer de mes offres fraternelles : elles sont fondées sur les promesses de l'Évangile, Marc X, 29, 30. J'espère même tenir plus encore que je ne promets; et que le temps viendra où je pourrai vous recevoir dans quelque tabernacle éternel, qui éclipsera tous les souvenirs des plus belles habitations de ce monde (Luc XVI, 9).

La semaine dernière s'est passée en grande partie pour moi dans des souffrances plus qu'ordinaires. Celle-ci s'ouvre par une matinée plus douce, après une nuit excellente. J'ai dormi une fois jusqu'à près de deux heures sans désemparer. Je veux donner gloire à Dieu, ma vieille et fidèle amie. Je vous

[1] Il venait de passer quelques semaines à Viroflay, dans l'hospitalière maison de Mme André Walther. L'état beaucoup plus grave de sa santé l'avait obligé à rentrer à Paris.

dirai donc que jusque dans les plus mauvais moments je ne crie jamais à Dieu sans en éprouver du soulagement. Souvent c'est un soulagement physique, tantôt instantané, tantôt plus tardif ; souvent aussi (et n'est-ce pas une grâce plus grande encore ?), sans que ma souffrance physique diminue en rien, il se répand dans tout mon être, âme, esprit et corps, je ne sais quel bien-être paisible et céleste, rendu plus sensible par le contraste du déchirement de la chair. Une position immobile, un silence absolu concourent à cet heureux changement. *Il est bon à l'homme d'attendre en se tenant en repos la délivrance de l'Éternel.* De ces expériences salutaires m'ont été accordées parfois jusque dans le paroxysme d'une douleur intolérable : l'aiguillon était ôté.

Je voudrais vous parler encore des commentaires que me fait notre Père céleste sur ces paroles : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par-dessus.* Si nous contemplons notre souffrance, il n'y a pas de repos pour nous ; mais si, tournant nos yeux vers le Seigneur, nous saisissons les occasions qui nous sont offertes pour le glorifier, je ne saurais dire jusqu'à quel point la douleur peut être domptée, au moins pour le moment. J'en conclus que si nous nous appliquions à servir continuellement le Seigneur dans l'affliction, nous ne savons pas non plus jusqu'où nous pourrions porter l'esprit de patience et de paix.

Mais en voilà assez pour mes forces, et puis tout ne peut pas se dire. Il reste toujours les secrets intimes entre Dieu et l'âme fidèle. Mais une âme fidèle répond à l'autre, et le témoignage de l'une réveille les sentiments intérieurs de l'autre. Là se réalise dans le fond des cœurs, où la parole humaine ne pénètre pas, une harmonie spirituelle dont l'amour fraternel se nourrit. C'est pour cela que je vous écris ces quelques lignes...

Paix vous soit en Dieu, et à toute votre maison. Ma sympathie affectueuse à Mme André, toujours souffrante, et à Mme de Neuflize.

Votre dévoué et reconnaissant.

148. A Mademoiselle Betsy Cellérier.

26 Septembre 1855.

Ma chère Betsy,

Passez cette familiarité à un vieux frère qui vous a connue dès votre bas âge, — recevez l'expression de ma tendre reconnaissance pour les paroles de paix que vous m'adressez par C., ainsi que pour le témoignage d'affection et de sympathie que votre bon père me transmet par vous. Tout cela m'a profondément touché, édifié, consolé. La prière de votre foi a déjà commencé d'être exaucée. Affligé depuis que je me connais d'un esprit de mélancolie, que mon bienveillant professeur[1] a plus d'une fois

[1] M. Cellérier.

combattu, et que la foi même n'a pu détruire, bien qu'elle l'ait dépouillé de son aiguillon, j'apprends, depuis que je suis malade, à connaître quelque peu la paix promise à l'enfant de Dieu; et ma ferme espérance est de ne pas m'en aller sans avoir puisé dans l'excès de mes douleurs la joie elle-même — cette joie parfaite que Jésus-Christ mourant demandait pour ses disciples prêts à le perdre. Je tiens pour une grâce singulière d'avoir été averti assez à l'avance pour nous préparer, les miens et moi, à la séparation qui paraît nous être réservée. Les plus jeunes même de mes enfants sont entrés dans l'esprit de paix qui anime leur mère et moi. Ce n'est pas, je vous l'avoue, que je ne tienne à la vie : j'y tiens pour ma famille, pour moi-même, peut-être; mais si je ne m'abuse point d'illusions, j'y tiens surtout pour l'Église. J'ai le cœur plein de choses à faire, à dire, à écrire, pour la servir plus fidèlement ou plus efficacement que je n'ai fait dans le passé. Il y a peut-être en cela plus d'une illusion et quelque mélange de volonté propre : Dieu seul connaît nos cœurs à fond. Quoi qu'il en soit, je dépose le désir du mien au pied de la croix, et si mon heure est venue, j'en conclurai que mon œuvre, celle que Dieu avait marquée pour moi, est terminée. Et quant à ce que je serai empêché de faire encore, je sais que devant lui l'intention sincère compte pour action. Celui que j'ai prêché se tient près de moi. Il me fait éprouver quelquefois ce qu'est cette vraie

prière dont vous parlez, celle qui saisit Dieu et s'unit à lui, cette prière vivante, création du Saint-Esprit dans l'âme, et fruit du sang versé sur la croix. Vous ne sauriez croire combien ce sang versé, ce vrai sacrifice d'expiation, devient de plus en plus à mes yeux le centre et l'âme de l'Évangile ; ni combien je sens de plus en plus le besoin de cet Esprit créateur venant au dedans de moi, pour y accomplir les choses que je ne puis pas faire. La grâce du Père céleste, nous donnant son Esprit, au nom de son Fils, donné pour nous, ô amour ! ô joie ! ô gloire éternelle !

Le jour où je vous écris, anniversaire de la mort d'un de mes enfants, l'est aussi de votre visite à Belle-Ferme, qui précéda de si peu le délogement de votre mère bien-aimée. Vous pouvez croire que tout mon cœur est avec vous dans ces souvenirs, comme il l'était il y a un an, dans la douloureuse réalité. Mais tout est bien ; tout est bien, et si notre disposition intérieure est pleinement conforme à la volonté de Dieu, elle contraindra notre présent, notre passé, notre avenir, à travailler pour notre félicité, aussi véritablement qu'il travaille pour la gloire de Dieu.

De mon lit.

149. A MM. Gaussen, Scholl et Erskine.

Paris, 1er Décembre 1855.

Il y a trois amis dont j'aime à associer les noms, pour la part considérable qu'ils ont eue tous trois, en des temps et à des titres divers, à la conversion de mon âme. Je veux leur rendre témoignage de ma reconnaissance, aujourd'hui que je m'attends à passer bientôt de ce monde au Père, et que je puise toutes mes consolations dans la foi qu'ils m'ont apprise. Ce sont Louis Gaussen, Charles Scholl et Thomas Erskine. Le premier a opéré lentement sur mon esprit par son commerce bienveillant, par sa prédication, par ses exemples et par ses pieux entretiens de Satigny. Le second m'a présenté l'Évangile dans des entretiens plus courts, sous un aspect pratique si aimable, en même temps que si sage et si vrai, qu'il lui a gagné mon cœur. Le troisième, à Genève, a déraciné mes préjugés intellectuels, en réconciliant dans mon esprit l'Évangile avec la saine philosophie; après quoi, à Naples, il a mis la dernière main à l'œuvre, en tant que cela dépendait de l'homme, en éclairant et tout ensemble en achevant d'attrister ma mélancolie par le contraste de sa paix profonde et de sa tendre charité. Je n'oublierai jamais nos promenades de Capo-di-Monte, ni l'accent dont il me disait à la vue du soleil se couchant sur le magnifique bassin de Naples: *Truly, the*

light is sweet and a pleasant thing it is for the eyes to behold the sun[1]. Ces trois amis n'ont pas été les seuls à travailler pour mon âme; comment oublierais-je ce que la fidélité de Frédéric a été pour nous tous, et ce qu'a fait pour moi l'humble et prudente Jeannette Puerari; sans parler d'autres amis dans ma famille ou au dehors, à Genève ou ailleurs? Mais les trois amis auxquels j'adresse ces lignes ont été appelés de Dieu à exercer sur moi une influence combinée dans laquelle ils se complétaient mutuellement sans le savoir. Je commence par donner toute gloire à Dieu, et puis je leur dis à eux-mêmes de quel amour je suis pénétré pour eux, et de quel cœur je demande à Dieu de les bénir de ses bénédictions les plus précieuses, dans la vie et dans la mort, en leur épargnant, s'il est possible, la fournaise par laquelle sa miséricorde me fait passer. En même temps, je me recommande à leurs prières pour qu'ils couronnent le bien qu'ils m'ont fait, en demandant pour moi la grâce de ne pas laisser échapper ma patience, et de glorifier Dieu jusqu'au bout de mon combat, en proportion de l'amertume de mes douleurs. Je prie Gaussen de faire passer cette lettre à Scholl, et Scholl à Erskine. Ce sera un lien de plus entre eux, comme entre chacun d'eux et moi, dans l'amour de Christ.

[1] *Il est vrai que la lumière est douce, et qu'il est agréable aux yeux de voir le soleil.* (Eccl. XI, 7.)

150. Monsieur Ch. Scholl a Ad. Monod.

Lausanne, 9 Décembre 1855.

Cher Adolphe, bien-aimé frère,

Je viens de recevoir de Gaussen votre si touchante et si sérieuse lettre, vos adieux. Après en avoir pris une copie qui me sera toujours bien chère, je l'ai expédiée à Thomas Erskine. Il l'aura entre les mains quand vous recevrez ces lignes.

Vous m'aviez écrit plus d'une fois ce que je viens de lire dans votre lettre. J'en avais toujours été surpris et touché ; mais je n'y avais jamais fait une très grande attention, et sans bien m'en rendre compte, je m'étais laissé aller à l'idée que vous vous trompiez un peu, ou tout au moins que vous exagériez beaucoup l'importance que nos rapports d'autrefois pouvaient avoir eue sur votre acceptation franche et sérieuse de l'Évangile. Voilà pourquoi je vous avais à peine remercié de ce que vous m'aviez dit ou écrit à cet égard. Mais maintenant que dans ce moment suprême, vous avez éprouvé le besoin de me le répéter, et d'associer mon nom à celui de ces deux hommes dont je me sens à une si grande distance, il faut bien que je croie, et qu'en croyant j'admire et j'adore dans la poussière les voies du Seigneur. Je le fais du fond du cœur, éprouvant en même temps une tendre et profonde reconnaissance envers vous du bien que vous venez

de me faire, et de l'encouragement que vous venez de me donner.

Je n'avais pas besoin de votre lettre pour me sentir pressé de prier pour vous. Il y a longtemps que je le fais chaque jour, plus d'une fois, souvent du moins. Mais il va sans dire que votre lettre m'en fera une obligation toujours plus sacrée et toujours plus douce, et que vous pouvez compter sur mes faibles mais sincères et cordiales prières.

Votre confidence en appelle une de ma part. Il y a deux mois environ, j'ai été relevé par l'infinie Bonté d'un état de santé bien pénible, et d'un état d'âme plus triste encore dans lequel j'étais tombé par ma faute. J'avais souvent pensé, depuis que la vie de Dieu est rentrée dans mon âme, que je devais sans doute en partie ce précieux, ce doux et béni relèvement aux prières de quelques amis fidèles, au cœur desquels Dieu faisait éprouver le besoin de se souvenir de moi. Aujourd'hui j'ai l'assurance que vos prières, bien-aimé frère, y sont pour beaucoup, et je me sens pressé de vous en exprimer ma reconnaissance. Il vous sera doux de le savoir, comme il m'a été bien doux d'apprendre qu'au milieu de vos souffrances personnelles et des préoccupations qu'elles amènent il restait une petite place pour moi dans votre cœur et dans vos prières.

Je vous envoie l'indication de quelques passages dont je demande à Dieu de vous faire éprouver toute la réalité et sentir toute la puissance de paix, de

consolation, de force et d'espérance. Puissent ces passages être abondamment bénis pour vous! Hébr. XI, 37-39; Éph. III, 20, 21; Rom. VIII, 37-39.

A Dieu, encore, cher, cher Adolphe, à Dieu, jusqu'au grand revoir!

CH. SCHOLL.

151. MONSIEUR L. GAUSSEN A AD. MONOD.

Genève, 12 Décembre 1855.

Bien-aimé frère,

J'ai presque tous les jours eu la pensée de t'écrire directement quelques paroles d'affection et d'encouragement, mais la crainte d'arriver indiscrètement m'a toujours retenu. Cependant le précieux billet que tu viens de nous adresser et que tu as bien voulu signer de ta propre main m'encourage. Je voudrais au moins te remercier, et te dire que j'aurais même voulu plus d'une fois t'aller rendre visite, si j'avais pensé pouvoir contribuer en quelque manière à ton soulagement. Mais je ne suis pas absent; je suis tous les jours et plusieurs fois le jour au chevet de ton lit, pour te recommander à Dieu, pour lui demander que tu sois continuellement soutenu et consolé au milieu de ton épreuve, et que Jésus soit à tout moment ta force et ta joie, comme il est déjà ta paix dans la foi. Si j'étais auprès de toi, je crois que je te parlerais surtout de l'attente

de Jésus-Christ comme d'une consolation toute proche de nous, demandant au Seigneur d'y diriger ton cœur, ainsi que Paul le demandait pour les Thessaloniciens. En arrière sa mort, en avant, son retour, voilà les deux pôles pour notre âme ; voilà d'où lui viennent ses forces ; et c'est en proportion que ces deux pôles sont en un échange plus continu, qu'elle reçoit avec plus de puissance les courants qui la relèvent et qui la fortifient... Le Seigneur Jésus est proche et à la porte. Il vient bientôt ; certainement et bientôt, bientôt et certainement. Il ne faut pas mettre des siècles entre nous et le jour de Christ : individuellement, nous en sommes chaque jour à trois soupirs. Dieu veuille te remplir dès à présent, et nous remplir tous de la consolation et de la solennité de cette pensée...

Adieu, adieu en Christ, bien-aimé frère. C'est moi qui ai à te remercier de ta constante et fidèle amitié. J'aime à penser à la promesse que tu m'as faite de prier pour nous. Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec ton Esprit ! Adieu. Ton ami. L. Gaussen.

152. Monsieur Th. Erskine a Ad. Monod.

Edinburgh, December 24th 1855.

Beloved friend and brother in Christ,

I thank God for you, and myself and all men, for that eternal purpose of grace which He hath pur-

posed in Christ, towards us, in bringing us into being, that we might be partakers of the divine nature, that we might know His will and find it to be eternal life. I thank Him that He has given us His Son to be our permanent eternal Head, through whom we have continually access to Him, and continually return to Him after all our wanderings, through whom you have strength given to you to drink the bitter cup into your hand, and to find it water of life. *I in them, and Thou in Me, that they may be made perfect in one*, is the prayer of our Head for us, the prayer of Him whom the Father heareth alway. May you, my brother, unceasingly experience the answer of this prayer. May you feel the reality of that union ever growing and strengthening by all the sufferings which He sees fit to appoint for you. God is love. Love is the divine nature.

What a sight we shall have when our eyes are fully opened! But we can only be partakers of that vision of love by an entire submission, by consenting to be receivers. And that last lesson, I believe, He is now teaching you by this suffering. You have always been a blessing to me, a good gift from God to my soul. I hope to know you and to love you for ever. Now, He teaches us love by ministering to us through each other! Farewell, brother beloved.

Ever affectionately yours

TH. ERSKINE.

Traduction :

Bien cher ami et frère en Christ,

Je bénis Dieu de ce qu'Il a daigné faire pour vous, pour moi, pour tous les hommes, et de ce dessein de grâce formé pour nous en Christ, dès l'éternité, par lequel il nous a appelés à l'existence pour nous rendre participants de la nature divine, pour nous faire connaître sa volonté et nous faire trouver en elle la vie éternelle. Je lui rends grâces de nous avoir donné son Fils, pour être à jamais notre Chef, Celui par qui nous avons toujours accès auprès du Père, et par qui nous revenons toujours à lui après tous nos égarements. C'est aussi lui qui vous donne aujourd'hui la force de boire cette coupe amère, et d'y trouver une *eau vive. Moi en eux, et Toi en moi, afin qu'ils soient rendus parfaits dans l'unité*: telle est la prière de notre Chef, de Celui que le Père exauce toujours. Puisse-t-elle, mon frère, être constamment exaucée pour vous; puissiez-vous sentir la réalité de cette union avec Christ, plus étroite et plus forte de jour en jour, par l'effet des souffrances même qu'Il juge bon de vous dispenser! Dieu est amour. L'amour est la nature même de Dieu.

Quelle vue nous aurons quand nos yeux seront tout à fait ouverts! Mais pour participer à cette révélation de l'amour divin, il faut être entièrement soumis, il faut consentir à tout recevoir. Voilà, je pense, la leçon dernière que le Seigneur vous enseigne par la souffrance. Vous avez toujours été pour moi une bénédiction, un don précieux de Dieu à mon âme. J'espère vous connaître et vous aimer éternellement. Aujourd'hui le Seigneur nous apprend l'amour en nous faisant du bien à l'un par l'autre! Adieu, frère bien-aimé.

Toujours votre affectionné

TH. ERSKINE.

153. A Madame Vinet.

Paris, 19 Décembre 1855.

Madame et amie dans le Seigneur,

Mon ami Scholl m'apprend combien Dieu éprouve la patience de votre fils bien-aimé, et la vôtre en lui. Il semblerait à notre courte sagesse et à notre sympathie aveugle que vous avez assez souffert pour qu'il vous fût permis de goûter à la fin quelque repos sur cette terre qui en offre si peu. Mais dans les plans de Dieu *une vague appelle une autre vague;* et cette parole, si multiple d'applications, en a une aussi pour les afflictions elles-mêmes : *on donnera à celui qui a.* Il n'y a qu'une explication à ce mystère : c'est que la douleur est un privilège pour qui sait l'associer à celle de son Sauveur, et d'une douleur en faire une croix. Comme votre bon fils, j'apprends aujourd'hui cette leçon ; ma vie actuelle est un long martyre, où la variété des souffrances et la succession des jours et des nuits répand à peine quelque attrait de changement, toujours sensible à notre infirmité. Qui pourrait plus que moi sympathiser avec vous et lui ? Donnons gloire à Dieu en le louant toujours, et en redoublant nos louanges quand il redouble ses coups. Spectacle admirable, digne des anges et de Dieu lui-même, à qui revient au reste la gloire de toute la beauté qu'il peut offrir !

Un de mes amis, mourant d'un cancer à la figure, et sentant sa langue déjà profondément entamée : « Profitons, dit-il, de ce qui m'en reste pour chanter encore ses cantiques. » Ce dernier mot me rappelle ceux que Dieu a donnés à l'Église par Alexandre Vinet. Ils font souvent ma consolation. Comment s'étonner que Dieu nous retire avant notre œuvre achevée, semble-t-il, quand il a retiré à quarante-sept ans celui qui fut notre maître à tous ? Ses ouvrages me gâtent tous les miens ; mais je n'en suis point jaloux. J'aime à admirer et à glorifier Dieu dans ce serviteur chargé de tant de grâces, courbant sous le poids des fruits qu'il a portés ; me souvenant d'ailleurs que nous sommes agréables selon ce que nous avons, et non selon ce que nous n'avons pas. Que j'aime, — me pardonnerez-vous l'expression de cette pensée ? — que j'aime pour lui à le sentir dans son repos, et qu'il me tarde de l'y rejoindre ! La circonstance à laquelle votre fils a fait allusion en parlant de moi à Scholl, m'est toute présente à l'esprit ; mais Scholl ne l'a pas bien compris. C'était durant un trajet commun en diligence, de chez Mme Forel (de Saint-Prex) à Lausanne. Votre mari m'écrivit à ce sujet quelques lignes qui montraient chez le fils et chez le père une reconnaissance qu'assurément je ne méritais point.

Mais je sens qu'il ne m'est pas permis d'aiguiser la pointe de ma souffrance en prolongeant cette dictée. Je vous quitte donc avec votre Auguste,

quoique sans vous quitter. Au pied de la croix où nous sommes assis ensemble, tout mon cœur est à vous et à lui, en Celui qui est notre force commune. Encore un peu de temps, bien peu, et voilà à la porte Celui qui doit venir. O joie, ô gloire, ô amour! et par-dessus tout, ô grâce !

Votre dévoué en Christ.

Mon tendre souvenir à Scholl. Ses deux lettres m'ont profondément touché. Aussi aux amis Rivier.

154. A une ancienne Catéchumène.

Paris, Février 1856.

Il faut pourtant, ma chère A., que je vous adresse directement quelques mots (ne pouvant faire plus) de félicitation et de sympathie. Les détails circonstanciés dans lesquels votre bonne mère a bien voulu entrer avec moi, ne sauraient me laisser aucun doute que le futur compagnon de votre vie terrestre ne vous apporte un cœur en possession de la seule chose nécessaire ; et puisque tout le reste paraît être d'accord avec les désirs de vos parents et avec vos propres inclinations, comment ne me réjouirais-je pas d'une union que Dieu lui-même semble avoir préparée et vouloir prendre sous sa garde ? C'est dans cette espérance que de mon lit de souffrances j'implore sur vous et sur M. B. toutesles bénédic-

tions de Dieu en Jésus-Christ. Dites de ma part à ce bon jeune homme et à sa pieuse famille de combien de prières mon cœur est plein pour vous, et par conséquent pour lui, destiné à être désormais un avec vous. Quant à vous, ma chère enfant, les développements seraient superflus. Je demande à notre Père céleste de faire de vous une servante accomplie dans la foi et dans la charité, vivant tout entière pour le service de son Dieu Sauveur, et jalouse de procurer par tous les moyens en son pouvoir le vrai bonheur et la sanctification du mari de sa jeunesse, et saintement appliquée *à lui faire tous les jours du bien, et jamais du mal.*

En présentant à vos parents mes vœux sentis et chrétiens, excusez-moi auprès de votre mère de ne pas lui répondre aussi, ma femme ayant eu la bonté de le faire pour moi. Les forces me manquent, et ce petit billet dicté a suffi pour m'épuiser. Dites à M. quelle consolation m'a donnée ce que sa mère m'écrit d'elle, et assurez bien cette chère enfant que Dieu, fidèle envers ceux qui lui sont fidèles, n'a besoin pour la combler de toutes ses grâces que de la voir persévérer dans le chemin de l'obéissance.

Recevez en famille mes sentiments affectueux et dévoués en Jésus-Christ.

155. L'abbé Martin de Noirlieu a Ad. Monod.

4 Février 1856.

La grâce et la paix de Jésus-Christ.

Monsieur et bien cher frère en Jésus notre Sauveur,

J'ai reçu ce matin avec une vive reconnaissance l'exemplaire de vos sermons que vous aviez prié Mme de Staël de me remettre ; je les lirai avec grand intérêt pendant ce carême. Votre ami, M. de Pressensé, m'a parlé de vos terribles souffrances ; j'y compatis de tout mon cœur, et demande à notre bon Maître qu'il vous envoie l'ange qui le fortifia lui-même à l'heure de sa passion. Vous pouvez dire maintenant, bien cher frère, comme l'apôtre : *Christo confixus sum cruci*. La nature y répugne souvent, mais la grâce et l'amour embrassent la croix, gage assuré du salut éternel, pour quiconque s'y tient avec Jésus. Dites donc avec le même saint Paul : *Patior, sed non confundor*.

Je prie beaucoup pour vous, et demande que la vertu de souffrir vous soit donnée. Aimez la vérité que vous connaissez ; demandez à connaître celle que vous ignorez ; que votre acte de foi soit intègre et votre amour sans mesure ; avec de pareilles dispositions d'esprit et de cœur, ayez pleine confiance en Celui qui a dit : *Ego diligentes me diligo*.

Recevez, Monsieur et bien cher frère en Jésus-Christ, l'expression de toute ma sympathie et de mon amour en Jésus crucifié.

MARTIN DE NOIRLIEU.

156. A UN PETIT NOMBRE D'AMIS.

Paris, nuit du 24 au 25 Février 1856.

Monsieur et digne ami en Christ,

Le rapport semestriel de l'Église Évangélique de Lyon vient de paraître, et vous a déjà probablement été envoyé. Je vous en expédie cependant un exemplaire par surcroît de précaution.

Permettez-moi d'appeler votre attention sur la situation indiquée par ce rapport : au point de vue spirituel, bénédiction visible et croissante ; au point de vue financier, sérieux embarras, bien que moindre que ceux dont cette petite Église a plus d'une fois souffert précédemment. On conçoit dès lors qu'elle se sente d'une part excitée, de l'autre encouragée et autorisée à espérer dans la délivrance de Dieu et des hommes.

Je n'ignore pas combien d'appels sont adressés constamment à un nombre d'amis comparativement restreint ; mais je me souviens de II Cor. VIII, 9 ; et surtout IX, 8-15 ; et je m'enhardis à demander ce que le Saint-Esprit considère comme une grâce de pouvoir et de vouloir accorder.

Il y a d'ailleurs dans ma position personnelle de quoi justifier peut-être une témérité exceptionnelle. Lyon a été le premier champ de mes travaux évangéliques et de mes quelques souffrances pour le nom du Seigneur. Cette ville a gardé dans mon cœur une place de prédilection : j'applique volontiers à Lyon et surtout à la chère Église Évangélique que Dieu m'a fait la grâce d'y fonder cette parole du poète : *Ille terrarum mihi prœter omnes angulus ridet*, et souvent j'ai caressé dans mes rêves l'espérance d'aller donner les dernières années de ma faiblesse à qui avait joui des premières années de ma vigueur. Est-il surprenant que frappé aujourd'hui d'un mal terrible, qui me conduit lentement à la gloire par le chemin de la croix, et d'une croix plus qu'ordinaire, je tourne mes regards vers Lyon et cherche une de mes consolations les plus douces à lui venir en aide *selon mon pouvoir*, et même comme ces Macédoniens, *au-delà de mon pouvoir*, je veux dire en dépassant peut-être la mesure d'une juste discrétion ? C'est l'objet de cette lettre que j'adresse à un très petit nombre d'amis à qui je crois pouvoir supposer tout ensemble *the power and inclination*. J'évite avec soin toute publicité, si bien que je ne mets personne dans la confidence de ma démarche, pas même mes plus intimes amis de Lyon. C'est cette nuit même que j'ai eu connaissance du rapport de Lyon dans une de mes insomnies, et la nuit ne s'est point terminée sans que j'aie dicté les lignes qui

précèdent à un ami qui a l'obligeance de me veiller. Le Seigneur en fera ce qu'il trouvera bon pour sa gloire.

Je n'agirais pas franchement, si je ne saisissais cette occasion de vous mettre exactement au courant de ma santé. Le Seigneur est tout-puissant, et peut encore, s'il le veut, me rendre à l'Église et à ma famille ; mais jusqu'ici toutes ses indications semblent être en sens opposé. Les forces déclinent, la fatigue de corps et d'esprit est extrême, les souffrances vont croissant en intensité et en continuité, et je crois sentir approcher le moment où une existence qui n'est guère plus qu'un martyre continuel fera place à la joie et à la gloire des cieux. A cette pensée, tout mon être tressaille ; et il ne me reste qu'à demander à mes amis de prier pour que je puisse réaliser dans sa plénitude cette glorieuse espérance : *Même dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal.* Cette espérance est ferme dans mon cœur ; mais l'expérience s'est ajoutée à la Parole de Dieu pour m'apprendre que *si l'esprit est prompt, la chair est faible.*

Recevez mon souvenir chrétien et mon adieu fraternel[1].

[1] Il reçut à cette lettre les réponses les plus empressées et les plus généreuses, qui remplirent son cœur de joie et de reconnaissance, et adoucirent les souffrances de ses derniers jours.

157. A Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes[1].

Paris, 5 Mars 1856.

Monsieur le Ministre,

En intervenant auprès de votre Excellence dans la question si grave, permettez-moi de dire si redoutable, que Dieu vous appelle à trancher d'un coup de plume, ai-je à craindre que vous m'accusiez en secret de présomption? La présomption n'a guère d'accès auprès d'un homme qui passe son huitième mois étendu sur un lit de douleurs con-

[1] M. Fortoul. — Nous avons fait allusion à cette lettre (vol. I. p. 417). Adolphe Monod était vivement préoccupé de la nomination qui se préparait pour la chaire de Montauban. «Nous avons un sujet d'inquiétude et de prière fort grave, disait-il quelques jours auparavant: le Conseil Central a été consulté par le ministre pour la nomination à faire à Montauban. La question est débattue. Considérons que le temps que le Seigneur nous donne, nous devons le consacrer à la prière, et qu'il n'y a pas de circonstance dans laquelle nous puissions prier avec plus de confiance que dans celle-ci. Acceptons d'un cœur soumis les difficultés personnelles qu'il nous envoie; mais demandons-lui de nous préserver des afflictions qui frappent son Église.»

Peu de jours avant sa mort, le 25 mars, il eut la joie d'apprendre la nomination du professeur Ernest Bonifas.

« Mon Dieu, s'écria-t-il, en recevant une dépêche du Ministre, qui l'informait en termes très obligeants de cette nomination, mon Dieu, quelle joie! et que sont mes souffrances au prix des bénédictions et des consolations qui me sont accordées!»

tinues et croissantes, et auquel son fidèle médecin déclare que son lit de souffrances est aussi son lit de mort. Au sein d'une existence que l'espérance d'une bienheureuse éternité rend seule supportable, je n'ai plus d'intérêt dans ce monde que le peu que je puis faire encore pour le service de mon Maître. Quoi qu'il en soit, ma conscience fait appel à la vôtre, pour sauver nos Églises d'un des plus grands périls auxquels elles aient été exposées depuis longtemps.

Vous avez compris que c'est de Montauban que je veux parler. Aux raisons qui touchent tout pasteur, tout membre de nos Églises attaché à leurs doctrines et à leurs institutions, se joignent pour moi des considérations de cœur et d'expérience personnelle, que nul autre ne saurait ressentir au même degré. J'ai moi-même exercé pendant onze ans (de 1836 à 1847) les fonctions de l'enseignement à Montauban. Sur ces onze ans, j'en ai passé sept dans cette même chaire d'hébreu à laquelle il s'agit de pourvoir aujourd'hui; et si vous me permettez de faire mention d'une circonstance qui remue profondément mon sentiment chrétien, cette chaire, seule entre toutes celles de la Faculté, n'a jamais été occupée que par des hommes représentant les doctrines austères et saintes de notre Réformation. Le pieux et savant Encontre, si justement choisi par l'Empereur, en 1810, pour être à la fois le fondateur et le doyen de la Faculté, ne voulut accepter

cette haute vocation qu'à la condition que son digne ami le pasteur Bonnard viendrait le seconder comme professeur d'hébreu. Il vint, et ne quitta cet enseignement qu'avec la vie, en 1838. On me fit l'honneur de m'appeler à sa place, que je cédai à mon tour au vénérable pasteur Bonifas, de Grenoble, en 1845, appelé que j'étais à occuper une chaire de création nouvelle dans la Faculté.

Il s'agit aujourd'hui de savoir, Monsieur le Ministre, si l'antique foi de nos Églises, celle des Calvin et des Luther, et qui est en même temps, j'ose le dire, pour le fond, celle des Pascal et des Fénelon, continuera de présider à l'interprétation des prophètes, dans la personne d'un jeune théologien pieux, modeste, instruit et digne de la confiance de nos Églises, ou si le temps est venu pour elle de céder le pas à des doctrines aussi téméraires dans la forme que subversives dans le fond, représentées par un jeune homme qui n'a pas craint de publier que l'apôtre Jean changea complétement de théologie à soixante ans, si bien que son Évangile et son Apocalypse exposent deux doctrines contradictoires[1]. Que devient, dans un tel système, l'inspiration des Écritures et leur divine autorité, règle unique de la foi protestante?

C'est vous, Monsieur le Ministre, que l'on voudrait faire l'instrument de cette déplorable innova-

[1] Revue de Théologie de Strasbourg. Juin 1855.

tion. J'ose me servir de ce langage, parce que les principes, ou plutôt les négations que je viens de rappeler, ne peuvent pas être, ne sont pas dans votre pensée. J'ai eu la consolation de vous l'entendre déclarer à vous-même, avec une confiance noble et dont nous n'avons eu garde d'abuser. « Quand le fond des doctrines serait en cause, avez-vous bien voulu dire à la députation du Consistoire en février 1853, nous pourrions être assurés que vous seriez *avec nous.* »

Et qu'est-ce donc qui devrait vous contraindre à blesser ainsi au vif les convictions de nos Églises? C'est que la majorité de nos Consistoires, acquise à M. Bonifas (majorité faible, je l'avoue quoique peut-être affaiblie au-delà de ce qui est vrai, mais majorité enfin), a rencontré sur son chemin une majorité contraire dans le Conseil Central. Mais qui ne voit que mettre la majorité du Conseil Central au-dessus de la majorité de nos Églises en cas de conflit, ce serait mettre le Conseil Central lui-même au-dessus des Églises? ce serait justifier tout ce que l'on a dit de plus fort sur les dangers d'un Conseil Central institué et nommé sans que les Églises fussent consultées? Ne redouteriez-vous pas, Monsieur le Ministre, d'élever ou de paraître élever le Conseil Central à une puissance qui effacerait celle de l'Église, et cela pour entraver le progrès de la foi de l'Église, quand son retour à la vie d'autrefois commence à remplir d'espérance le cœur de ses enfants? Pour-

quoi n'ajouterais-je pas que ce progrès nous le devons en partie à vous, Monsieur le Ministre, qui lui avez rendu, par l'institution du Conseil Presbytéral, le principe d'une vie propre et d'un développement fécond et graduel ?

J'aurais bien plus à dire, si j'essayais d'entrevoir les conséquences de cette grave atteinte portée à nos droits et à nos principes. Mais la vivacité de mes craintes vous paraîtrait peut-être dépasser le vrai ; et d'ailleurs ce n'est pas sur ce terrain que je souhaite de me placer avec vous. Je n'ai voulu faire appel qu'à votre équité, à votre religion, oserais-je dire à votre responsabilité devant Dieu? Oui, Monsieur le Ministre, souffrez cette liberté à un serviteur de Jésus-Christ, qui pense toucher à sa fin, — portez devant Dieu la question qui fait l'objet de ma lettre, loin du bruit des affaires et de l'entraînement des influences ; examinez, sous son regard, ce qui est le plus conforme à sa volonté et aux intérêts de son Règne : il n'en faut pas davantage pour me tranquilliser.

Ma faiblesse est si grande et mes souffrances si vives, qu'il faut renoncer à m'arrêter sur des considérations importantes, notamment sur l'injustice qu'il y aurait à placer nos familles orthodoxes dans l'impossibilité de trouver pour leurs fils *une seule Faculté* qui répondît à leurs convictions, tandis que l'hétérodoxie aurait celle de Strasbourg, et tôt ou tard, on peut le prévoir, celle de Montauban, sans

parler de celle de Genève, où l'on sait bien que l'avantage n'est pas de notre côté. Pour les explications qui me resteraient à vous donner, je vous demande la permission de me décharger sur mon suffragant, qui est en même temps mon frère. Il vous dira ce que je ne pourrais vous dire, et dans le même esprit où j'aurais voulu le dire moi-même.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, Monsieur le Ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

158. A sa Cousine Mademoiselle M. Good (de Copenhague).

Paris, 17 Mars 1856.

Ma chère Marianne,

Bien que vous n'ignoriez pas l'état où il a plu à Dieu de me réduire, ni les consolations dont il a bien voulu mêler ma coupe amère, je ne voudrais pas échanger cette pauvre terre pour un monde meilleur sans avoir pris un tendre congé de vous, et sans vous avoir rendu témoignage de la bonté et de la fidélité de Dieu à mon égard. Ce n'est pas que je ne sois bien sensible, peut-être plus qu'un autre, à la pointe de mes douleurs ; mais je n'en admire que plus que Dieu m'ait, jusqu'à présent, comme je sais qu'il le fera jusqu'à la fin, non seulement armé d'une certaine mesure de patience chrétienne, mais encore rendu capable de continuer l'exercice de mon

ministère, selon mes petites forces, au sein de mon affliction. En même temps, je trouve une douceur singulière dans la charité infatigable avec laquelle une multitude d'enfants de Dieu se souviennent de moi devant Dieu. Je ne saurais croire, toutefois, que ce bon Père prolonge longtemps encore ma pénible existence d'aujourd'hui, et sans oser lui rien prescrire sur ce point, ni même lui rien demander, je m'attends à sa miséricorde pour me recueillir bientôt de devant le mal. O grâce ! ô gloire ! ô joie éternelle ! Ma séparation d'avec les miens ne trouble point cette espérance, car ma délivrance en sera une pour eux tous. Et n'avons-nous pas assez appris à nous détacher de cette vie incertaine et travaillée, pour souhaiter de nous rencontrer tous dans le repos que Jésus-Christ nous a mérité par son sang ? C'est là que je vous donne rendez-vous, ma bonne Marianne, en demandant à Dieu pour moi-même, pour vous, pour votre bon père, sans oublier le reste de votre famille, la grâce de nous mûrir pour son royaume. *C'est par beaucoup d'afflictions qu'il y faut entrer.*

Recevez mes adieux fraternels ; recevez aussi l'expression de ma reconnaissance pour les bons offices que j'ai souvent reçus de vous. Veuille le Dieu de paix remplir votre âme de sa paix, par le Saint-Esprit, sous la croix de notre Sauveur ; vous rendre entièrement fidèle dans l'emploi des jours qu'il vous laisse, et puis vous assurer une place

d'élite parmi ceux qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau !

Votre affectionné cousin et frère.

Mon tendre et respectueux souvenir à mon bon oncle. Mon souvenir affectueux à tous mes parents de Copenhague, que je me reproche d'avoir perdus trop de vue ; en particulier à Caroline et à sa mère, et à ma bonne vieille tante Smith [1].

Dicté dans la nuit du 16 au 17 Mars.

[1] Dernière sœur survivante de Mme Monod mère, décédée l'année suivante.

APPENDICE

APPENDICE

A un Pasteur.

Montauban, 31 Janvier 1838.

L'imposition des mains ne fait pas la vocation. On peut l'avoir sans être appelé; et je pense qu'on peut aussi être appelé sans l'avoir. On ne peut pas prouver par l'Écriture (je viens de traiter ce sujet dans mon cours *de Prudence Pastorale*) que la liaison étroite qui existe entre l'imposition des mains et la vocation soit de Dieu. On ne peut pas même démontrer que l'imposition des mains ait été du vivant des apôtres appliquée d'une manière exclusive au ministère. Remarquez que saint Paul l'a reçue plus d'une fois. Vous vous trouvez à l'égard de M. N. précisément dans la même position où se trouvaient à l'égard de Timothée les disciples mentionnés II Timothée II, 2. Vous êtes *fidèle, capable* et *appelé,* et vous avez de plus depuis longtemps une vocation intérieure qui vient, je le pense, *du Seigneur*. Allez donc en paix, ne jugeant pas selon les hommes, mais selon le Seigneur. Vous auriez aimé à servir Dieu dans l'Église nationale: mettez encore ce désir aux pieds de notre bon Sauveur. L'essentiel n'est pas de servir Dieu dans telle ou telle position, mais de le servir où il nous veut; et par l'impossibilité où il vous a mis de remplir certaines conditions que l'ordre établi dans nos

Églises exige, il vous a montré un autre chemin. Qu'il vous y bénisse abondamment!

Si le Seigneur vous veut à L., il lèvera toutes les difficultés. S'il le veut autrement, nous ne le voulons pas non plus. Prions seulement pour que sa volonté s'accomplisse. Je vois toujours plus que voici la règle de la vie chrétienne: Fais à chaque instant de ta vie ce que tu crois que Dieu veut que tu fasses, sans te tourmenter du temps qui a précédé, ni te préoccuper de celui qui doit suivre.

Montauban, 23 Juillet 1843.

...Faites en paix, cher ami, l'œuvre que Dieu vous a donné à faire, sans trouble, sans regret. Vous gagnez des âmes, vous nourrissez les enfants de Dieu; bien des pasteurs seraient heureux de porter les fruits que vous portez. Plus je vais, plus j'estime l'étude de la Parole de Dieu, entre toutes les études. Qu'elle vous occupe sans cesse; et ni votre esprit ni votre âme ne manqueront de nourriture...

Il faudrait plus de temps que je n'en ai ce soir pour traiter les questions que vous me soumettez. Elles m'embarrassent dans la pratique autant que vous; et quand j'aurais fait un sermon ou écrit un traité là-dessus, je ne sais si nous en serions beaucoup plus avancés. Il faut toujours en venir à cette conclusion, que le Seigneur laisse subsister dans les questions de cette nature une semi-obscurité qui doit à la fois nous tenir dans l'humilité et la dépendance, et nous exciter à de nouveaux efforts. En poursuivant en pareille matière une sorte de certitude mathématique, nous poursuivons une chimère. Il faut qu'il reste quelque chose à faire à la communion secrète de l'âme avec Dieu; bien des questions ne se résolvent que dans le fond de l'âme fidèle, et l'âme fidèle a des pro-

fondeurs où la dogmatique ne pénétra jamais. C'est là qu'est le véritable siège de la véritable assurance du salut; et c'est là qu'entre tel Wesleyen et tel Calviniste rigide il y a plus d'harmonie dans le fond que dans les paroles.

Paris, 21 Avril 1850.

Quelque triste que soit la séparation de *** d'avec l'Église de ***, il serait plus triste encore qu'elle n'eût pas lieu. Pour ma part, je ne comprends pas qu'il ait songé à prendre une Église, doutant de la naissance miraculeuse du Seigneur. Il ne reste pas selon moi de Fils de Dieu ni d'Évangile, sans ce prodige au point de départ. Que si cette raison n'en est pas une pour notre jeune ami ou pour ses amis, en voici une qui est pour tout le monde. *Les Églises* qu'il est appelé à desservir sont tellement fondées sur cette doctrine, qu'il n'est pas conséquent, j'allais dire honnête, de les prendre en la rejetant ou même en en doutant. La difficulté n'est pas seulement dans le Symbole des apôtres, quoique cela fût bien suffisant; elle est dans nos cantiques, dans ceux de Noël en particulier, dans le fond même de la fête, dans la conscience ecclésiastique, partout enfin. Je m'étonne que la droiture qui caractérise ***, et qui le ramènera à la vérité, j'en suis convaincu, ne lui ait pas révélé cette contradiction dès l'abord.

Je vois dans vos hésitations une infirmité de caractère, autant que j'en puis juger, mais une infirmité à laquelle nul ne peut sympathiser mieux que moi et à laquelle, d'ailleurs, le Seigneur peut s'accommoder, voyant la droiture de votre cœur. J'ai éprouvé tout cela. J'ai donc pour vous, après avoir vu de près vos combats, autant de tendresse qu'avant, et encore plus de sympathie.

Paris, 9 Février 1854.

Mon bon ami, Dieu nous a appelés à travailler dans l'humilité, en nous faisant naître dans un temps de crise et de désordre. Travaillons toujours! d'autres entreront dans notre travail, qui en recueilleront des fruits plus doux. Je lis dans un journal américain, dans un article fourni par un dissident français, qui ne peut me pardonner d'être demeuré à mon poste en 1848, que je me suis jeté dans une prédication latitudinaire qui prend soin d'accommoder l'Évangile à tous les goûts, etc.; avec quelques autres calomnies pieuses et même très pieuses. Que voulez-vous! Dieu connaît nos cœurs: portons notre croix, et que les hommes, même les bons, pensent de nous ce que Dieu voudra! J'avoue cependant que je voudrais bien ne pas mourir sans avoir l'occasion de montrer clairement dans quel esprit nous consentons à patienter avec Dieu et avec les hommes, et que la fidélité est à mon sens plus sainte et plus coûteuse dans la position que Dieu et les temps nous ont faite, que dans celle où l'on voudrait nous faire sauter. Mais s'il faut même mourir sans avoir été connus, Dieu nous connaît et son jugement redressera toutes choses. Tant qu'il ne vous montre pas un autre chemin, allez en avant, semez avec larmes, et lisez le Psaume CXXVI. Cherchons pourtant à nous rendre plus utiles, en nous unissant d'esprit et d'*action*. Je propose à nos amis de prendre pour drapeau, n'ayant pas le droit d'en élever un nouveau, l'ancien drapeau de l'Église, sa Confession et sa Discipline, non en signant, mais en adhérant, quant à l'ensemble et l'esprit, et en déclarant qu'il faut des modifications, cas prévu par la Discipline, et que nous demandons au prochain Synode général. Cette proposition serait bonne quant à l'Église, quant aux adversaires, quant à l'autorité et quant au Synode, qui deviendrait indispensable.

Lettres et Fragments de Lettres a un Ami

avec lequel Adolphe Monod fut en correspondance pendant plusieurs années.

1.

Monsieur et bien cher frère en Jésus-Christ,

Permettez-moi ce nom ; c'est le seul que je puisse vous donner, après la touchante lettre que j'ai reçue de vous : touchante en soi, mais doublement touchante pour moi. Cet endroit où vous dites que mon nom s'est présenté à vous quand vous cherchiez un appui contre votre faiblesse, m'a ému jusqu'aux larmes. Et par ce qu'il m'a fait éprouver, j'ai cru comprendre quelque chose de la faveur avec laquelle Dieu nous regarde, quand nous avons foi en son amour.

N'en doutez pas, l'état de votre âme, quelque triste, quelque coupable que vous le peigniez (et j'admets votre témoignage contre vous-même, sachant, hélas ! ce que c'est que le cœur de l'homme !), cet état est pourtant rassurant, tout à fait rassurant. Vous étiez dans un profond abîme, mais Dieu vous en retirera ; il vous en retire ; il vous en a déjà retiré. Ce n'est pas le cœur naturel, c'est encore moins le grand adversaire qui vous enseigne à vous voir tel que vous vous voyez.

Vous êtes en bonne voie. Prenez courage ! Donnez gloire à Dieu, car il est miséricordieux ! *Le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché ;* de tous, sans exception. Méditez le Psaume LI. Vous serez rendu *plus blanc que la neige* par la foi en Jésus-Christ crucifié.

Que la puissance de Satan est visible dans votre histoire! J'en ai été d'autant plus frappé que votre lettre m'a trouvé préparant un troisième sermon sur la tentation de Jésus-Christ au Désert. Mais Jésus a vaincu. Prenez en main, comme lui, *l'épée du Saint-Esprit, qui est la Parole de Dieu*, et vous serez *plus que vainqueur*....

La bonne voie, n'y êtes-vous pas entré déjà? oui, le jour que vous vous êtes décidé, en dépit de l'ennemi, à m'écrire, ainsi que vous l'avez fait.

Je n'ai pas, sur le moment, d'ouvrage spécial à vous indiquer. Je vous renvoie au grand trésor du peuple de Dieu. Cette lettre n'est pas, je l'espère, la dernière que j'échangerai avec vous. D'ici là, peut-être me viendra-t-il quelque bonne idée. Recevez, en attendant, l'assurance de mon profond intérêt, et de mon amour fraternel. Heureux, bienheureux, si je puis vous soutenir dans votre combat contre votre ennemi, qui est aussi le mien, et ce qui est plus, celui de notre Maître.

2.

Lorsque je vous donnais, dans ma première lettre, le nom de « bien cher frère en Jésus-Christ », j'ignorais, il est vrai, l'empire que l'esprit de ténèbres avait acquis sur votre pauvre cœur. Mais aujourd'hui, que vous m'avez fait lire jusqu'au fond, c'est avec connaissance de cause que je vous appelle encore et avec une conviction nouvelle, mon bien cher frère en Jésus-Christ, mon frère bien-aimé, un frère avec lequel j'espère soutenir désormais jusqu'à la fin de ma vie ou de la sienne, des rapports pour lesquels la langue des hommes ne me fournit pas de termes assez intimes et assez profonds, et qui ne sont que le faible avant-goût de cette relation ineffable à laquelle ils feront place dans la bienheureuse éternité...

Oui, je le crois, je le sais, je le vois comme à l'œil, vous n'appartenez plus à l'ennemi. Vous êtes entré dans la voie du Seigneur, vous êtes passé de la mort à la vie. Si une âme ainsi disposée que l'est la vôtre (et certes je ne puis douter de votre sincérité avec moi), n'est pas sous l'influence de l'Esprit de Dieu, je ne comprends plus rien à l'Évangile. Aussi ne serais-je pas trop empressé de vous donner des conseils, si vous ne m'en demandiez si instamment. Dieu vous conduit, vous a conduit et vous conduira, mieux que je ne saurais faire. Voici cependant ce que, après avoir pesé vos lettres devant lui, je crois devoir vous dire.

Ce que vous cherchez avec inquiétude, avec impatience, à faire *est déjà fait*. Le grand pas est fait. Dieu vous *a transporté* dans un nouveau chemin. Reposez-vous sur cette grâce reçue pour recevoir celles qui vous manquent encore. Cessez de vous agiter. Ouvrez les yeux, et voyez la délivrance que Dieu vous a accordée. Il vous a pris; il vous a élu du sein de votre souillure; il vous a réconcilié avec lui par le sang de Jésus-Christ. Cette réconciliation, cette rédemption, vous ne la voyez pas bien encore, mais cela viendra. Dans la voie où vous marchez aujourd'hui tout s'éclaircira peu à peu. Ne soumettez pas le Seigneur à l'obligation de suivre dans votre développement spirituel un catéchisme, ou un traité de théologie, et de commencer nécessairement par une vue claire de la croix de Christ. Il se plaît quelquefois à renverser tout cet ordre, et à nous faire commencer par la fin, ou entrer par la fenêtre. Il en a agi de même avec moi. Le changement décisif s'est accompli en moi bien des mois avant que j'eusse cru à la rédemption. Je me souviens que, revenant de Naples, où Dieu avait touché mon cœur, et traversant le canton de Vaud, je m'entretins avec l'excellent pasteur Burnier. Il ne pouvait croire que je fusse

entré dans la foi, ne recevant pas la rédemption ; il se trompait. Je la recevais confusément ; je la possédais en germe. Vous l'avez de même ; cela se débrouillera peu à peu. Laissez faire, et au lieu de discuter avec vous-même sur la manière de saisir Christ, prenez-le tout tranquillement et vous nourrissez de lui.

Partant de ce principe, je vous conseille de faire ce que doit faire un vrai chrétien : communiez sans hésitation. Vivez beaucoup avec la Parole de Dieu. Priez sans cesse. Recherchez des rapports intimes avec un petit nombre de ces chrétiens qui ont faim et soif de la justice — mais surtout exhortez-vous et soutenez-vous mutuellement, votre excellente compagne et vous, et appliquez-vous à réaliser dans votre union le tendre et saint tableau d'Éphésiens V. Oh ! quelle ressource le Seigneur vous a ménagée en elle !...

Prenez patience avec le Seigneur et avec vous-même. Ne faites pas dépendre votre paix d'un sentiment plus ou moins vif, d'un renouvellement d'idées plus ou moins rapide. L'état d'esprit où vous êtes est trop vif pour durer. Votre horreur pour vos péchés passés, vos désirs d'une vie sainte prendront quelque chose de moins ardent, ou de moins impatient. Il faut vous y attendre et vous n'y perdrez rien ; gardez-vous de vous *battre les flancs* pour vous maintenir dans un état d'émotion sensible. Cela était nécessaire au commencement, pour vous donner une forte secousse. Mais maintenant il est bon que vous soyez plus calme. Cette seconde action de l'Esprit-Saint qui pénètre sous la surface et qui entre profondément dans le cœur, n'en est que plus salutaire, pour être plus intérieure et plus cachée, souvent même à nos propres yeux. Appliquez-vous à être bien fidèle dans votre vie, cinglez droit, devant Dieu, et abandonnez-vous à lui du soin de faire, au dedans de vous, le calme ou la tempête. Il sanctifiera pour vous

l'un et l'autre. Il y a jusque dans ces plaintes ardentes contre vous-même une secrète complaisance à laquelle il faut renoncer. Nous sommes perdus, mille fois perdus, mais Jésus nous sauve. Suivons-le en paix, *nous réjouissant avec tremblement.* Abandonnons-nous, et attendons le Seigneur...

Les occupations que vous allez retrouver en retournant à *** ne m'inquiètent pas pour vous, puisque je vous vois sur vos gardes. Il fallait un temps de liberté complète pour vous secouer de votre sommeil. Il vous faut ensuite, je suis porté à le croire, de l'occupation, mais une occupation modérée, et qui vous laisse du temps pour vous recueillir. Cette condition est essentielle. Mais en prenant quelques précautions, en réglant l'emploi de votre temps, ou en vous levant de bonne heure, vous trouverez moyen de tout concilier. Je redouterais moins pour vous la plénitude d'une vie bien occupée que l'exaltation d'une vie trop oisive. Des vacances trop longues ne valent pas mieux pour l'âme que pour l'esprit et le corps. Portez dans les affaires la pensée de Dieu et l'esprit de Jésus-Christ; voilà le point capital (I Cor. X, 31).

Je ne vois pas de raison pour que vous interrompiez le cours naturel de votre vie, ni pour que vous fassiez rien d'extraordinaire. Il n'y a pas de chemin plus sûr pour nous que le bon petit chemin de notre vocation. Ne cherchez pas à vous éloigner, ni à me venir voir. Si l'état de votre santé vous oblige une fois de venir près de moi, je n'ai pas besoin de vous dire combien je serai heureux de vous voir.

Pour ce qui regarde la part à prendre dans le mouvement religieux extérieur et dans l'évangélisation, je ne vois pas que vous deviez vous en abstenir; mais usez d'une certaine réserve. Il vous convient, cher frère, de marcher en pauvre état, et dans le sentiment qu'inspiraient à Ézé-

chias son affliction, ses péchés et sa délivrance (Ésaïe XXXVIII, 15). Méditez ce beau cantique. Mettez-vous peu en avant. Restez plutôt en deçà de votre foi, que de la dépasser. N'agissez que selon la mesure dans laquelle votre âme ira s'affermissant. Je ne serais pas fâché que vous fussiez laissé quelque temps à vous-même et à vos devoirs de position et de famille. Mais si les circonstances vous indiquent que le Seigneur a besoin de vous, allez, en vous maintenant devant lui dans l'humilité et dans la droiture.

Je vous recommande la lecture de la Vie de J. Newton, la Vie du colonel Gardiner, par Doddrige (je ne la crois pas traduite), et les Confessions de saint Augustin. Et maintenant, Monsieur et cher frère, il faut que je vous quitte. Je suis moins libre ici que vous, et c'est une œuvre étrange pour moi qu'une lettre de six pages. Excusez mon retard ; mais j'avais à prêcher, et j'ai cru devoir faire passer le public avant vous, malgré tout mon regret. Adieu, que la grâce du Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit et avec celui de votre compagne de pèlerinage.

P. S. — Je viens de reparcourir votre lettre, pour m'assurer que je n'ai rien oublié. Que parlez-vous, cher Monsieur, d'expressions de mépris que vous pourriez craindre de ma part ? Ah ! je connais trop bien la plaie de mon propre cœur. Ne doutez pas d'ailleurs que votre confiance ne vous donne plus de droits sur moi que tous vos péchés ne vous en pourraient ôter. Et puis, je le répète, je connais trop mon propre cœur, quoique je sois loin sans doute de le connaître jusqu'au fond : Dieu seul peut apprécier la valeur morale de chacun de nous ; et je désire observer envers vous et envers tous le précepte admirable de saint Paul : Phil. II, 3...

3.

Monsieur et cher frère,

Arrivé à M. avant-hier trop tard et trop fatigué pour écrire, et ayant prêché hier deux fois, voici le premier moment que j'ai pu trouver pour répondre en quelques lignes à vos deux lettres. Le courrier va partir ; excusez mon laconisme forcé, d'autant que je dois prêcher ici tous les jours.

Déposez aux pieds du Seigneur *l'exaltation* que vous faites paraître, par exemple en parlant de mes lettres, plus ou moins dans tout ce dont vous parlez. Dieu n'habite pas dans le trouble. La paix ; la douce paix de Jésus.

Rien n'est changé dans ma persuasion concernant vos projets... *Attendez les croix! Ne les cherchez pas!* Dieu sait mesurer l'épreuve à nos forces ; nous ne le savons pas. *Les croix viendront,* cher Monsieur et frère, peut-être la croix de l'opprobre viendra ; mais qu'elle vienne de Dieu, non de vous-même, ou vous serez sans force contre la tentation. *Ta force est de te tenir tranquille*... Cessez de vous tant examiner et décrire. Regardez à Christ, non à vous ; qui veut marcher droit doit regarder le but, non ses pieds. Ne vous laissez pas tant troubler par vos livres. Il n'y a qu'un Livre toujours vrai, celui de Dieu. Méditez-le jour et nuit.

Au lieu d'affliger les vôtres par telle démarche, *appliquez-vous à les rendre heureux ;* heureux dans le Seigneur.

Adieu, que la paix soit avec vous ! que votre communion soit bénie !

Votre bien affectionné en Jésus-Christ.

4.

J'ai été un peu confus, Monsieur et très cher frère, en recevant une nouvelle lettre de vous ce matin, avant d'avoir répondu á la précédente. Je compte sur votre indulgence. Je suis revenu fatigué de M. et j'ai depuis plusieurs semaines beaucoup d'affaires avec peu de forces. Je bénis Dieu du bon témoignage que vous me rendez de votre retour à ***. Dieu vous a visiblement gardé ! Vous m'écrivez que vous priez Dieu le soir de vous réveiller le matin á l'heure convenable. Cette marque de confiance filiale m'a touché ; mais je voudrais vous prémunir contre un piège que l'ennemi cache parfois dans cette simplicité des détails. Ne vous conduisez pas trop *par des signes*. Les signes sont une voie exceptionnelle ; la voie ordinaire, c'est le jugement et les moyens qu'il nous suggère...

Vous ne sentez pas encore la nécessité du sacrifice de Christ. Je crois votre cœur plus avancé sur ce point que votre intelligence, qui ne saurait manquer de s'en éclaircir peu à peu. Soyez fidèle dans ce que vous connaissez, et le Seigneur vous révélera peu á peu ce que vous ignorez encore. Votre histoire á cet égard, je vous l'ai dit, est á peu près la mienne. Au surplus, je vous conseille de lire, si vous pouvez vous la procurer, la notice du Dr Sprague sur la vie du Dr Griffins, á la tête de deux volumes de sermons que le même Dr Sprague a publiés. Cette vie est trés remarquable pour le développement de la partie intellectuelle de la foi (et surtout de celle qui vous embarrasse) dans l'esprit de Griffins.

Je vous écris plus rapidement que je ne voudrais. Mais voilá plusieurs jours que ma lettre est commencée sans que j'aie pu trouver un quart d'heure pour la continuer ;

et je tiens à l'expédier aujourd'hui, pour vous donner au moins signe de vie....

Cher Monsieur, tenez-vous en paix au pied de la croix. Il est possible que Dieu vous réserve, en effet, au lieu des croix que vous avez cru devoir vous imposer, d'autres croix auxquelles vous ne songiez pas. Eh bien ! vous les recevrez avec soumission de cœur. Il est possible aussi qu'il vous les épargne, et vous en serez d'autant plus reconnaissant que vous vous sentez plus coupable. *Toutes choses tournent au bien de ceux qui aiment Dieu*...

Cherchez votre paix en Christ, plutôt qu'en votre disposition personnelle. En Christ seul, et dans sa grâce gratuite, notre paix est constante et solide. Observez le repos du dimanche moins comme une loi que comme un privilège, et dans un esprit de liberté. Cependant, en cela et pour le reste, ne vous réglez pas trop sur moi, ni sur d'autres enfants de Dieu, mais cherchez votre règle plus haut. Je ne veux pas *être votre conscience*, mais je tiens à être votre frère et votre ami, cherchant avec vous à éclairer votre conscience et la mienne. Je vous recommande à Dieu et à la Parole de sa grâce, et me recommande moi-même à votre souvenir devant lui.

5.

Monsieur et cher frère,

Je trouve qu'il y a bien longtemps que je suis sans nouvelles de vous, et je profite d'autant plus volontiers d'un moment de loisir pour vous dire quelques mots, que je tiens à vous annoncer que j'espère vous voir cet été... Il me tarde d'apprendre que vous *persévérez*. C'est le plus grand point, et le plus difficile de beaucoup. Je suis fort occupé depuis quelques semaines de la puissance de *la*

prière, rapprochée de la faiblesse de *nos prières ;* c'est le défaut de foi qui en fait toute la différence. Il faudrait prier avec l'assurance que Dieu nous accordera ce que nous demandons, tout au moins quand il s'agit de choses que nous savons être conformes à sa volonté. J'ai été frappé de cela en lisant les prières de Moïse, celles de saint Paul et celles du Seigneur. Nous avons à peine l'idée de ce que peut la prière. Seigneur, enseigne-nous à prier !

Nous avons en ce moment la visite de M. X., qui a perdu sa femme, une femme accomplie. Les détails qu'il nous a donnés sur sa mort sont aussi édifiants que consolants. Sa paix a été admirable ; et elle a pu remettre sans trouble son mari et ses cinq enfants entre les mains du Seigneur. Comme une amie lui témoignait qu'à la pensée de son mari et de ses enfants qu'elle allait quitter, son cœur se brisait : « Mon mari et mes enfants, reprit la mourante, je les vois tout entourés de Jésus. »

Voilà, cher Monsieur et frère, ce que je demande pour vous, tout ce que je demande; que vous soyez, vous et votre excellente compagne, tout entourés de Jésus. Auprès de cela, tout le reste n'est rien. Saint Paul appelle tout le reste *de la boue et du fumier;* et Mme X. l'appelait sur son lit de mort *impureté*, et répéta ce mot trois fois avec une solennité singulière.

Votre affectionné serviteur et frère.

6.

Monsieur et bien cher frère en Jésus-Christ,

Je suis bien en arrière avec vous, et je vous sais gré de ne pas vous venger. Votre correspondance m'est bien précieuse, et tous les souvenirs du chemin par lequel Dieu

nous a conduits l'un vers l'autre me touchent profondément. Il y a là, j'en ai le sentiment intime, une bonté singulière du Seigneur pour vous et pour moi. Nous le sentirons sans doute mieux encore quand tous les voiles seront levés. Chose étrange, qu'entouré comme vous l'êtes de richesses spirituelles, vous soyez allé chercher au fond de notre pauvre Midi un pauvre serviteur de Dieu, qui est d'autant plus sensible à votre confiance qu'il a moins fait pour la mériter. Oui, décidément, tout est grâce; décidément, *il y a un seul bon, c'est Dieu.*

Plus je vais, cher Monsieur et ami, plus cette bonté de Dieu grandit à mes yeux. C'est dans la foi à cette bonté que ma dogmatique tend à se concentrer et à se simplifier. C'est là ce qui me rassure pour vous, malgré les efforts réitérés que vous faites pour m'inquiéter sur votre compte. Je ne peux pas. Je vois bien que vous faites encore des chutes fâcheuses, et je les déplore. Je vois bien que votre religion a encore de grandes lacunes, et j'en gémis. Mais je vois en vous un homme qui confesse ses péchés, qui a commencé de les délaisser, qui souhaite de parvenir à une vie toute sainte, qui se confie en la miséricorde de Dieu et qui crie à lui. Comment voulez-vous que je doute? Je ne puis pas. L'Évangile ne me le permet pas (Jean VII, 17); et outre la Parole écrite, j'entends aussi une voix intérieure qui me confirme qu'une âme ainsi disposée ne peut pas se perdre. Je tiens beaucoup à cette voix intérieure. Réveillée, développée par la Parole écrite, elle en reçoit un témoignage qu'elle lui rend à son tour. Tout ne peut pas s'écrire, même par des hommes inspirés. Et il reste dans le *fin fond* du cœur une secrète entente avec le Dieu vivant, qui appartient à ces choses ineffables, dont l'Écriture nous entretient quelquefois. C'est là que la Cananéenne trouvait à se fortifier contre le silence, contre les paroles même de Jésus. C'est là que le larron crucifié

faisait son cours d'apologétique en un regard fixé sur Jésus à l'agonie. C'est là aussi que je sens qu'un homme qui éprouve ce que vous éprouvez, est, à tout prendre, dans la bonne voie. Je parle de vous; mais j'en puis dire autant de moi-même. Ah! croyez-le bien, si je devais désespérer de vous ou d'un homme quelconque qui cherche Dieu, j'aurais bientôt désespéré de moi.

Persévérez! Repoussez le doute comme une tentation. L'Écriture, votre cœur, le condamne. Appliquez-vous à la sainteté. Quand vous aurez eu le malheur de tomber, relevez-vous, au nom du Seigneur. Fiez-vous à la prière. Fiez-vous-y sans réserve. Ici encore, écoutez votre cœur, et vous serez fidèle. Luttez plus spécialement contre les mauvais penchants qui vous sont le plus naturels et que vous avez le plus nourris. Mais luttez sans contention d'esprit; ne regardez pas l'ennemi en face; regardez ailleurs. Laissez tomber tranquillement les pensées qui vous troublent. Combattez dans l'amour et par la force de Dieu. J'espère combattre avec vous, cher frère, pour que le Seigneur vous délivre de cette double tentation à laquelle vous vous plaignez de succomber plus facilement, et d'avoir succombé récemment, dans les trois circonstances que vous avez bien voulu me raconter. Je désire que cet acte d'humiliation vous soit salutaire, et que cette confession soulage votre cœur angoissé...

7.

Je n'ai pas eu le temps de vous écrire, cher frère et ami en Jésus-Christ, ayant eu un travail extra et pressant ces dernières semaines. Et en ce moment où je prends la plume, j'entends sonner minuit, et mes yeux qui me servent moins bien que de coutume depuis quelque temps

m'invitent au repos. Mais j'ai résolu que cette semaine ne s'achèverait pas sans vous dire quelques mots d'amitié et d'encouragement. J'ai reçu vos deux lettres, et n'ai pas besoin de vous dire l'intérêt fraternel et douloureux avec lequel je vous suis dans tous vos combats. L'Esprit de Dieu et celui du diable se livrent dans votre cœur une lutte terrible... Courage! vous avez assez de témoignages, même au milieu de vos chutes, que le Seigneur ne vous a pas rejeté. *Que celui qui a mis la main à la charrue ne regarde point en arrière.* Il me tarde de vous voir *en* Christ. C'est là ce qui vous manque. Persévérez à lire les Écritures, qui sont pleines de lui, et à lui demander le Saint-Esprit qui lui rend témoignage. Vous n'êtes encore que sur le seuil, et la plus grande partie de la vérité vous manque encore. Je vous recommande le VIIe chapitre aux Romains, où saint Paul me paraît décrire *un état de transition* analogue au vôtre, par opposition à la *victoire* mentionnée dans les premiers versets du chapitre VIII. Méditez, méditez, méditez l'Épître aux Romains.

Quant au conseil spécial que vous me demandez, laissez-vous diriger par les indications du Seigneur. C'est une grande chose que de le suivre pas à pas. Pour ce qui est des manifestations de la foi, je crois toujours que, d'une part, vous ferez bien de garder une humble réserve, et de ne pas vous mettre en avant *de vous-même;* de l'autre, votre état d'âme ne doit pas vous empêcher de prendre part à des œuvres pieuses, quand vous y êtes *appelé.* C'est Dieu qui appelle par la voix des hommes. Laissez-le faire, et une fois appelé, allez, parlez, priez même sans scrupule. Adieu. Je vous quitte à regret. Que la paix soit avec vous et avec vos deux trésors terrestres!

Le changement de chaire dont vous me félicitez est en effet une chose heureuse pour moi; je l'espère du moins, tout en redoutant une charge nouvelle.

8.

Quatre lignes à la hâte, bien cher frère, pour vous remercier de votre excellente lettre et de celle qui l'avait précédée. Elles sont bien aimables pour moi, et ce qui vaut mieux, de telle nature qu'elles me montrent clairement un cœur qui cherche le Seigneur et qui vit avec lui. Le Seigneur achèvera de se révéler à vous, j'en suis sûr (Ps. CXXXVIII), et je n'éprouve que joie en pensant à vous ; une grande joie, une joie croissante. Béni soit Dieu qui vous a gardés, vous et votre enfant ! Saluez en mon nom Mme X. et croyez l'un et l'autre à mon attachement fraternel en notre Seigneur. Je ne puis écrire davantage : une heure de la nuit va bientôt sonner, et j'ai trois services à préparer pour dimanche. Je suis en tournée de collecte pour la Société Évangélique de France ; je vous la recommande. Il n'y a que l'œuvre de Lyon qui m'intéresse et me réjouit encore plus. Avez-vous lu la brochure de M. Fisch? Ce cher Lyon, comme Dieu le bénit !

Votre tendrement affectionné frère.

9.

Monsieur et cher frère,

Trève d'excuses, puisque vous n'en voulez pas. Je vous remercie fraternellement, tendrement, pour vos aimables communications. La confiance est si douce ; et qui m'en a montré plus que vous? C'est par là que vous avez d'emblée gagné mon cœur. Est-ce amour-propre, est-ce charité ? Il y a probablement de l'un et de l'autre. Mais quoi qu'il en soit, je me souviens de vous avec une sympathie particulière, et je suis tout heureux de penser que Dieu s'est servi

de moi pour vous faire quelque bien. Je vous regarde croître, et ne vois pas de raison pour y mettre la main. Vous êtes à l'école de Dieu, et vous avez l'éternité pour apprendre. Je serais bien difficile si cela ne me contentait pas. Il m'est clair comme le jour que vous êtes reçu en grâce, aimé, gardé, repris, relevé, consolé ; que voudrais-je de plus ? Un accroissement de grâces et, plus spécialement, de lumière évangélique, ou, pour parler plus exactement, un développement. Cela viendra, cela vient, cela est venu. Persévérez ! c'est le seul conseil que je crois nécessaire de vous donner, si tant est qu'il soit nécessaire quand vous vous le donnez vous-même. Une jeune fille chrétienne, pleine de foi et de grâce, racontait ce qui suit. Elle était au lit, malade, de jour. Au pied de son lit, elle vit, ou crut voir (elle n'en décide pas, seulement elle affirme qu'elle ne dormait pas), elle crut voir, dis-je, un personnage tel qu'on dépeint les anges. « Serai-je sauvée ? » lui dit-elle. L'ange répondit : « Persévère ! » Elle, avec plus de vivacité, s'écria : « Serai-je sauvée ? » et l'ange, d'une voix plus faible et en reculant : « Persévère ! » Fort émue, elle se lève sur son séant : « Mais serai-je sauvée ? » Et l'ange, en s'évanouissant de devant ses yeux : « Persévère ! » Réalité, vision ou rêve, n'importe au fond : la vérité est dans la doctrine. Dieu avait instruit sa servante sur le prix de la persévérance. Veuille-t-il nous en instruire à notre tour !...

Quand les voiles seront levés, nous reconnaîtrons combien la Providence de Dieu a été admirable, jusque dans ses dispensations les plus mystérieuses ; — que savons-nous ? peut-être surtout dans celles-là. Ne sentez-vous pas qu'alors même que votre âme est soumise aux tentations les plus fortes, il reste toujours *dans le fond du cœur* quelque chose qui rend témoignage à la vérité ? C'est pour cela que ceux qui *croient sans avoir vu* sont approuvés de Dieu. Il

faut bien qu'il y ait dans leur cœur quelque chose qui les dirige et qui les approuve. Ils ne se rendent pas sans raisons. Mais ils se rendent sur des raisons d'un ordre plus élevé, plus spirituel que les preuves fournies par les yeux ou par la petite logique terrestre.

10.

Bien cher frère,

...J'ai été ému et affligé par le tableau que vous m'avez tracé de vos quinze jours de ténèbres spirituelles, et de la lutte fatigante et infatigable que vous livrent vos convoitises d'autrefois. Je les appelle *d'autrefois*, parce qu'entre *succomber* et *lutter*, il y a une différence radicale. Vous avez fait un pas réel, décisif. Il vous en reste un second à faire pour arriver à *vaincre*. A un chrétien ordinaire, engagé dans ces cruels combats, je dirais : Dieu vous tient quelque temps suspendu au-dessus de l'abîme, pour vous faire connaître à qui, de vous ou de lui, vous devez de n'y pas tomber. Soumettez-vous ; laissez-vous briser jusqu'au bout. Persévérez dans la prière et attendez le temps de Dieu (I Pierre V, 6). A vous, mon cher et intéressant ami, je dirai cela aussi ; mais aussi autre chose, que j'ajoute avec une tendre sympathie. Vos égarements ont un caractère spécial de culpabilité, par leur gravité en soi, et par la lumière dans laquelle vous étiez en vous y abandonnant. Il entre peut-être dans les vues de Dieu que pendant une partie de votre vie terrestre vous portiez la peine temporelle et même intérieure de vos péchés passés, tout pardonnés qu'ils sont. David, après son double crime, est reçu en grâce (II Sam. XII, 13) ; mais le châtiment pour la vie présente demeure (v. 10, 12, 14). Il demeure même jusqu'à la fin de cette vie, pour que David, dont l'existence est empoisonnée de tant de chagrins depuis ce moment jus-

qu'à sa mort, puisse toujours avoir sous les yeux de quoi lui rappeler la grandeur de son crime et le prix de la grâce reçue. Il vous arrive peut-être quelque chose de semblable et vos péchés doivent vous être rappelés amèrement. Sera-ce jusqu'à votre mort? Dieu le sait. J'aime à croire que non. Dieu vous a épargné et vous épargnera encore. Mais quand votre christianisme garderait jusqu'à la mort ce caractère de fatigue et de lutte sans joie, sans victoire heureuse, il n'en serait pas moins vrai que *l'Éternel a fait passer votre péché, et que vous ne mourrez point*. Donnez gloire à sa bonté, à sa justice, à sa sagesse! Acceptez tout. Louez sa grâce dans le temps que sa main est le plus appesantie sur vous. Humiliez-vous! laissez-le faire, et attendez *en repos et en espérance* le temps de son bon plaisir; ou même, s'il veut, laissez-le vous frapper jusqu'à la fin, et dites-lui: Pourvu que je sois sauvé au jour de Christ, cela me suffit (I Cor. V, 5).

Pour ce qui est du sacrifice du Sauveur, continuez de prier, et cela vous sera révélé. Vous croyez au fond, assez pour porter envie à ceux qui croient pleinement, assez donc pour demander cette grâce à Dieu pour vous-même. Je me souviens d'un temps où, travaillé du sentiment de mes péchés, je priais ainsi : Pardonne-moi, Seigneur, mais de telle sorte que tu sois trouvé juste en pardonnant! C'est à ce besoin de conscience que répond le sacrifice, et cela seul. Le sentiment de votre indignité et du pardon de Dieu, en croissant tous deux, vous disposeront à croire le sacrifice; et la Parole de Dieu surtout, simplement reçue, ne vous laissera plus de doute. En avant! cher frère. Dieu est avec vous. C'est déjà un progrès que de reconnaître, comme vous le faites aujourd'hui, que le sacrifice est nécessaire pour que le pardon soit juste...

Recevez mes salutations bien fraternelles en notre Seigneur.

11.

Je tiens, cher Monsieur et frère, à répondre sans délai à vos deux lettres. Elles m'édifient toujours, et à tout prendre je ne puis que rendre grâces à Dieu pour vous du fond de mon cœur. Si le sentiment croissant que vous éprouvez de votre misère propre devait me faire porter sur vous un jugement sévère, j'en aurais un bien plus sévère encore à porter sur moi-même. Hélas ! entre savoir et pratiquer, quel abîme ! J'ai souvent reconnu que Dieu me tient un certain temps de suite sous un enseignement déterminé, qu'il répète avant de passer à un autre, jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans mon cœur. La leçon du moment est le renoncement à la volonté propre. Tout l'Évangile pratiqué est là. Que ce renoncement est nécessaire ! mais qu'il est difficile ! et qu'il est impossible à la force humaine ! Vouloir ce qu'on ne veut pas, et ne pas vouloir ce qu'on veut, qui peut comprendre cela ? et surtout qui peut l'accomplir en soi ? C'est à mes yeux le miracle des miracles...

C'est en effet une grande grâce que de voir votre chemin aussi clairement tracé que l'est le vôtre. Appréciez cela, et retenez-le à deux mains, je devrais dire à mains jointes. Faites attention cependant à une chose : dirigez-vous par le *sentiment* intérieur maintenu par la prière dans une communion constante avec Dieu, plutôt que par de petits *signes* extérieurs, chose dont j'ai vu de graves inconvénients. C'est avec tremblement que je touche à vos scrupules de détail, mais je désire vous voir marcher plutôt par la grâce que par la loi. « Aime Dieu, et fais ce que tu voudras. » Dieu regarde au cœur. Que le cœur soit bien réglé, et il se chargera de diriger les mains et les pieds...

En éducation je dirai seulement, ne pouvant entrer

sérieusement dans la question : *l'obéissance* absolue et immédiate. (*Mother at Home* est excellent.) Laisser l'enfant à sa place d'humilité, et n'en pas faire le centre de la maison, comme on le fait souvent, surtout pour un premier enfant. Châtier aussi peu et aussi légèrement que possible, mais tout autant qu'il est nécessaire pour obtenir l'obéissance. Enfin, élever l'enfant *pour le Seigneur*, non pour votre satisfaction personnelle. *Prends cet enfant et l'allaite pour moi*. Oh ! conscience ! conscience !

Vous faites bien de persister dans la lecture de la Bible, alors même que vous semblez n'en pas recueillir de fruit. Il est bon cependant, je crois, d'y joindre un bon livre d'édification. Quelquefois, quand je suis mal disposé, j'aime à commencer par le livre humain, mais à condition que je me hâte de passer de là au Livre par excellence. Je suis bien convaincu qu'aucun livre n'instruit et ne nourrit comme celui-là ; mais il faut avoir le courage de lutter en quelque sorte avec lui et de pénétrer jusqu'au fond. Je comprends sans peine ce qui vous est arrivé avec M. ***. Tenez-vous sur la *défensive* si vous en sentez le besoin ; mais l'essentiel est de prendre l'Évangile par le côté du cœur et de la conscience d'une part, et de l'autre, de s'appuyer tout simplement sur l'*Écriture*. Je sais que l'adversaire peut discuter et disputer sur les textes ; mais j'en appellerais alors à son homme intérieur : le sentiment du péché ; la soif de sainteté ; le besoin de pardon, etc. Peu de discussion ; tâchez de l'édifier. Communiquez-lui l'Évangile en lui faisant oublier que votre doctrine diffère de la sienne.

12.

Un mot, cher frère et ami, un signe de vie. C'est tout ce que me permet la surcharge du moment. La manière

dont Dieu vous a gardés, corps et âme, vous et votre aimable compagne, est admirable. Quel don de Dieu, cher frère, qu'une bonne femme! et que nous jouissons souvent avec ingratitude de cet inestimable trésor! *Soyez reconnaissants.* Que la femme, quand elle est ce qu'est la vôtre, et je puis dire aussi par la grâce de Dieu, ce qu'est la mienne, que la femme est grande dans son humilité! Si oublieuse d'elle-même, si aimante, et par là surtout si aimable! Que de douceurs reçues, que de peines évitées nous lui devons! Que nous sommes indignes, nous qui servons le Seigneur si infidèlement, qu'il y ait dans ce monde une créature qui nous serve (je prends ce mot dans son acception la plus noble) avec tant de fidélité! Et des enfants; quel présent du ciel! Quelle félicité dans cette vie communiquée à un autre nous-même, espèce de création accordée à la créature. Reconnaissez combien Dieu vous aime, et fiez-vous à lui pour tout le reste. Vous souhaitez de mieux connaître Jésus-Christ; et bien! vivez beaucoup avec lui. Méditez sur la parfaite sainteté de son caractère. Lisez un sermon de M. Stapfer sur ce sujet (traduit par Grand Pierre) dans le second volume de ses *Mélanges,* ouvrage admirable. Demandez beaucoup le Saint-Esprit. Si vous êtes nommé à quelque emploi public, acceptez au nom du Seigneur.

13.

Monsieur et excellent ami,

J'ai reçu vos deux lettres, dont la dernière en particulier m'a touché et m'a donné à penser. J'admets bien que notre correspondance suivie puisse avoir un terme; mais ce sera seulement quand le but que nous nous y sommes proposé aura été atteint. C'est le cœur satisfait qu'il faut

nous séparer, non dans l'agitation qui respire dans votre dernière communication. Oh! non, je ne vous laisse point aller que je ne puisse être en paix à votre égard. Je me prends parfois à désirer que vous fussiez tombé en d'autres mains, ou que vous rencontriez maintenant un ami plus propre que moi à vous diriger. Car il y a de ma faute dans ce dont vous n'accusez que vous-même. Naturellement enclin moi-même à la tristesse, à l'abattement, aussi bien qu'à l'esprit de scrupule, je ressens trop vos combats spirituels pour être bien propre à vous fortifier. Mais enfin, tant que vous n'aurez pas trouvé un secours plus efficace, je ferai de mon mieux, et Dieu nous sera en aide à l'un et à l'autre...

Il faut absolument que vous en veniez à une vue plus nette, plus simple, de la croix du Sauveur. Avez-vous lu l'*Histoire des Moraves* de M. Bost ? Ils sont pleins de cette doctrine qui est chez eux moins une doctrine qu'une vie. C'est parce qu'ils contemplent constamment la croix qu'il y a en eux tant d'amour. Ce même amour bannirait aussi de votre cœur les scrupules qui le font tant souffrir. Je respecte le principe de vos privations, et je crois que l'Église protestante, tombant d'un extrême dans un autre, a trop perdu de vue I Cor. IX, 27. Mais je ne saurais croire que vous trouviez la paix dans ce petit système de pénitences arbitraires, dont le degré, fixé par vous, fait dépendre votre tranquillité d'un plus ou moins. Il faut aller au cœur de Jésus, vous reposer en lui avec liberté, et vous laisser diriger par lui dans les épreuves et privations, les recevant *de sa main*. C'est tout ce que je puis vous dire cette fois, ayant à préparer un sermon pour dimanche. Mon sujet est Jean XXI, 15-17, matière bien riche pour bien d'autres, mais à mes yeux fort difficile. Notre Réveil manque essentiellement de simplicité, donc d'amour.

Votre affectionné serviteur et frère.

14.

Vos deux dernières lettres, Monsieur et cher frère, m'ont vivement intéressé. *Christ n'est pas divisé*, ni ne peut l'être. La vérité est en lui seul ; en lui seul aussi la sainteté. Prendre l'une, c'est prendre implicitement l'autre. Saisissez le christianisme par un point, pourvu que ce soit le *vrai* christianisme, et vous finirez par l'avoir tout entier. Il vous arrivera comme à ces malades qui s'attachaient à Christ par le pan de son manteau. Je ne puis donc que vous encourager à persévérer dans la ligne de conduite où vous êtes entré. Avant tout, puisque c'est là le chemin que Dieu semble avoir choisi pour vous, appliquez-vous à la sanctification, à la fidélité de la vie. Je voudrais toujours que cette fidélité se rapportât moins à vos sentiments personnels qu'à l'autorité de Dieu et de sa Parole. Prenez pour règle ce qui est écrit, et obéissez, quoi qu'il en coûte. Dans ce système de privations volontaires, quand elles deviennent une habitude constante au lieu d'un exercice occasionnel, je crains un germe de propre justice. Mais je n'insiste plus là-dessus, parce que je crains de vous être en piège. Suivez votre conscience, mais priez Dieu d'éclairer votre conscience par le Saint-Esprit, et ne substituez pas à la grandeur de l'esprit de fidélité la respectable petitesse de l'esprit de scrupule.

A côté de cela, toutefois, recherchez la *vérité*. J'aime bien cette étude de l'Épître aux Romains. Poursuivez ! vous en recueillerez des fruits précieux, même quand vous ne parviendrez pas à comprendre. L'utilité de l'étude est au moins autant dans le travail que dans les résultats. La vérité, ainsi prise à sa source, s'assimilera à votre esprit insensiblement, et quelque jour vous trouverez Christ dans votre intelligence, je dis Christ *Sauveur*, sans l'y avoir vu

entrer. Faites cela, et priez, priez, priez ! Tout ira bien, ou Dieu ne serait pas Dieu, ni l'Évangile la Parole de vie.

15.

Cher Monsieur et frère,

...Je suis toujours d'avis que vous ne cessiez pas votre correspondance suivie avec moi, que vous ne soyez parvenu à vous reposer dans la vérité. Si le Seigneur m'a donné une petite œuvre à faire auprès de vous, laissez-moi la satisfaction de l'achever. Je ne saurais vous abandonner à moitié chemin. Bien que vos aveux m'instruisent, tout en vous humiliant, je ne saurais en conscience vous presser d'en faire le sujet habituel de vos communications. J'y vois le danger de tenir fixés sur vous-même vos regards, que je voudrais détourner vers le Seigneur Jésus-Christ, et lui crucifié. Parlez-moi de vos misères quand vous en sentirez le besoin ; mais parlez-moi surtout de vos progrès et de vos découvertes dans la parole de Dieu et dans la grâce. Vous n'en faites pas, direz-vous ; cherchez-bien, et vous en trouverez. Non, Dieu ne s'est point éloigné de vous, et son œuvre n'est point stationnaire. Ayez plus de confiance, et marchez en avant, la main appuyée sur celle qui vous a retiré de l'abîme, et qui vous soutiendra aux siècles des siècles. Mais permettez-moi de revenir sur un sujet auquel je ne touche qu'en tremblant, craignant de blesser votre conscience. Je crains, cher frère, que chez vous la petite fidélité fasse tort à la grande. Vous vous perdez en petites directions de détail que vous recevez, ou pensez recevoir du Seigneur, et en petits troubles de conscience auxquels vous vous livrez, faute d'avoir obéi à tous ces *précepticules*, — passez-moi le néologisme... En tenant les yeux constamment fixés sur les bagatelles de la sainteté, vous en

oubliez la substance et la vie, et vous nourrissez votre âme de bonbons, au lieu de la nourrir de viande solide...

16.

Bien cher frère en Jésus-Christ,

J'éprouve quelque embarras à répondre à votre lettre. Deux choses me paraissent également certaines : que vous êtes obligé d'obéir à votre conscience, et que votre conscience est mal éclairée. Il suit de là que tout en vous rendant à ce que vous prenez pour une voix de la conscience et presque de Dieu, vous devez chercher à parvenir à cette liberté des enfants de Dieu où la volonté de Dieu s'accomplit par l'amour.

Cela ne se trouve qu'au pied de la croix. Il faut donc persévérer à vous y tenir, malgré vos découragements ; car là, là seulement, est la solution par laquelle vous pourrez à la fois garder une bonne conscience et sortir de votre esclavage.

Je ne trouve nullement mauvais que vous défendiez votre sentiment. Si je pensais que vous pourriez l'abandonner pour le mien sans être bien persuadé, je n'oserais pas vous donner un conseil. Overberg avait raison ; mais quand le cœur a été bien préparé le matin, un regard vers le Seigneur suffit pour nous approcher de lui durant la journée. Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui. Je vous recommande à Dieu avec votre aimable compagne et votre cher enfant.

Votre affectionné et dévoué.

P. S. — J'ai connu plus d'une personne tourmentée comme vous l'êtes par de petits scrupules, jusqu'à ce que la foi plus mûrie les ait affranchies. Dans tout cela, je n'oublie pas I Cor. IX, 27, trop négligé dans notre Église,

je crois. Mais ce renoncement doit être d'amour, non de scrupule ; de liberté, non d'esclavage ; unir à la croix, non en distraire.

17.

Bien cher ami,

...Oui, j'aime à penser avec vous que le Seigneur vous visite dans des pensées de miséricorde. Sans doute l'épreuve est le moyen dont il veut se servir pour achever d'ouvrir vos yeux et d'affranchir votre cœur ; c'est par la croix qu'il veut vous révéler sa croix. Eh bien ! s'il en est ainsi, que la croix révélée soit bénie ! et que la croix révélante le soit aussi, en faveur de l'autre ! Oh ! que vous avez raison de penser avec paix, avec douceur à ce petit enfant recueilli de devant le mal ! Cela est vrai en tout temps dans ce monde de péché ; mais cela semble encore plus vrai dans ces temps de séditions, de bouleversements, d'émeutes. Ce sont les passions des grands qui tourmentent les petits, en attendant peut-être que la colère des petits froisse les grands.

Adieu, Monsieur et cher ami. Assurez Mme X. de ma participation à l'amertume de son cœur ; et veuille le Seigneur vous épargner, dans la personne de votre précieuse compagne.

Votre affectionné.

18.

Mon cher ami, mon bien-aimé frère,

Je suis au Synode et absorbé par la grave question qui menace de scission nos Églises, et qui remplit nos débats depuis bientôt une semaine entière. Mais je ne puis garder le silence, après les tristes nouvelles contenues dans votre

lettre. C'était déjà trop de me taire après les bonnes nouvelles de la précédente. Mais il est plus facile de se taire avec un ami qui rit qu'avec un ami qui pleure. O mon ami! vous avez déchiré mon cœur par le tableau candide que vous me faites des combats du vôtre. Je puis dire avec saint Paul, dans la mesure de ma faible charité, que vous ne pouvez être scandalisé que je n'en sois comme brûlé. Eh bien! oui, Satan vous livre une guerre acharnée, extraordinaire, inouïe. Mais Dieu, notre Dieu Sauveur est plus puissant que lui. S'il pouvait jamais vous livrer entre les mains de notre redoutable adversaire, vous seriez perdu mille fois. Mais tenez ferme dans la foi et vous serez rendu vainqueur. Vous vaincrez par le sang de l'Agneau, et par la puissance de l'Esprit. Le sang de l'Agneau — c'est la foi simple en ce sang qui vous manque...

O mon ami! J'embrasse en esprit pour vous les genoux du Seigneur Jésus, notre Seigneur et notre Dieu. Abandonnez-vous à lui; criez à lui jour et nuit. Mettez à part pour le prier une heure, deux heures, s'il le faut, ou plutôt si vous le pouvez, chaque matin. Cherchez de bonnes œuvres qui puissent occuper votre esprit et consoler votre cœur. Je ne puis croire que le système des pénitences vous tire de là; cependant il faut tenir grand compte de votre expérience. Prenez, prenez courage. Dieu est bon; Dieu est fidèle; Dieu est amour. Dieu est Dieu, et ce Dieu est à vous. Acceptez ces lignes fugitives comme un témoignage de ma profonde et douloureuse sympathie. Continuez de m'écrire à cœur ouvert. Cette confidence unique vous est nécessaire. Je n'ai point honte de vous; je vous aime comme un frère, en Celui qui nous a sauvés, et devant qui je me tiens pour le premier des pécheurs. Récrivez-moi bientôt.

19.

Bien cher frère et ami,

Recevez mes remerciements pour vos deux dernières lettres et l'expression de ma profonde sympathie. La première de ces deux lettres en particulier m'a fait un singulier plaisir. Je n'insiste plus sur le danger des privations volontaires. L'expérience en sait plus long que moi, et elle m'a appris que ce danger n'existe pas pour vous, ou qu'il prend la place d'un autre danger plus grave. Eh bien ! que le Seigneur vous assiste ! et il vous assistera, dans la voie où vous vous êtes engagé en son nom, et sans égard à votre volonté propre. S'il est écrit Col. II, 22, 23, il est aussi écrit I Cor. IX, 27. Vous m'avez confessé des chutes, des chutes graves et humiliantes... Mais vous êtes averti ; vous ne célez pas vos transgressions. Ce sont des victoires de détail de votre terrible adversaire. Mais la campagne est pour vous, je veux dire pour le Seigneur, n'en doutez pas. Le moment auquel nous aspirons, où vous serez affranchi, pleinement affranchi, dans la connaissance vivante et sanctifiante de Jésus-Christ, et de *lui crucifié*, ce moment désiré approche à grands pas. Puisse l'année nouvelle qui va s'ouvrir être pour vous une année de grâce ! Dieu veuille, cher frère, vous sanctifier, vous et votre chère femme, l'un par l'autre, l'un pour l'autre, et l'un et l'autre pour lui ! C'est mon souhait habituel aux gens mariés. Je viens de lire la vie de Bramwell, que je ne connaissais pas ; c'est une traduction fort abrégée de la biographie anglaise. De style c'est détestable et souvent ridicule, mais le fond est admirable. Il y a là une ambition de sainteté, une puissance de prière, une grâce de renoncement, d'humilité, de charité, que je me souviens à peine d'avoir vues ailleurs. Tâchez de lire cela pour reconnaître combien le Seigneur

est fidèle, combien l'Évangile est vrai, et combien c'est une belle chose d'être chrétien tout d'une pièce, sans arrière-pensée. Pourquoi celui qui a opéré en Bramwell n'opérerait-il pas en vous et en moi ? Soyons beaucoup sur nos genoux ; c'est le grand conseil de Bramwell. Il se levait constamment à cinq heures en hiver, à quatre heures en été pour consacrer à la prière le temps qui précédait le déjeuner. On peut dire que sa vie était une prière continuelle. C'est le besoin de cette sainteté de vie qui me préoccupe, cher ami, pour moi-même et pour l'Église.

C'est pour cela, sans parler d'autres raisons, que je demeure à mon poste, sans méconnaître ce qu'il y a de plus pur et de plus satisfaisant dans la position que prennent M. de Gasparin et mon frère. Je les suivrais si je ne pouvais demeurer sans blesser ma conscience, ce qui, à à tort ou à raison, n'est pas le cas jusqu'à présent. Mais je ne puis m'empêcher de croire que dans cette extrême préoccupation de la question *ecclésiastique*, il y a un côté fâcheux. Je sens plus que jamais l'importance prédominante de ce qui est *personnel*, et ne vois de certitude, de délivrance, que là. C'est maintenant, ce me semble, le moment de se plonger dans la grâce vivante et sanctifiante de l'Esprit de Dieu. Nous ne l'avons pas fait encore ; nous ne l'avons pas essayé, peut-être ; et le moment de sortir de l'Église établie ne viendra, s'il doit venir, que pour nous y être rendus impossibles à force de sainteté. Alors nous sortirons, non par démission, mais par destitution, comme Jésus-Christ, les apôtres et les Réformateurs.

Adieu. Que la paix soit avec vous.

Votre dévoué.

20.

Cher Monsieur et ami,

J'ai reçu votre lettre, ou plutôt vos lettres, et suis aussi touché de votre confiance qu'ému de vos combats terribles et sans cesse renaissants. Persévérez à m'écrire. Je ne saurais renoncer à ces communications suivies que je ne vous sache vainqueur, *plus que vainqueur*....

Entre ces deux faits : une paix dépendant essentiellement de votre obéissance personnelle, et dès lors intermittente comme cette obéissance, — et cette obéissance rendue un jour, refusée un autre, à la volonté connue de Dieu, dans des choses graves — je vois un rapport secret mais profond, et l'un et l'autre de ces faits se rattachent à l'obscurité où vous êtes sur l'expiation de vos péchés, accomplie déjà sur la croix de Jésus. Telle foi, telle paix ; telle paix, telle obéissance. C'est toujours à recommencer avec l'obéissance, parce que c'est toujours à recommencer avec la paix ; et c'est toujours à recommencer avec la paix, parce que vous n'avez pas appris à vous appliquer le sang de la croix. Je vous dis donc ce que me disait un vieux serviteur de Dieu que je consultais sur des tristesses sans cesse renaissantes, et qui n'avait qu'une minute pour me répondre : *Méditez sur l'expiation ;* et avec l'apôtre : *Vous avez été sauvés de grâce* (vieille version) *par la foi.*

Sous la croix ! sous la croix ! sous la croix ! criez, criez à Dieu, jusqu'à ce que la croix vous soit pleinement révélée. Je me demande s'il ne serait pas bon pour vous d'avoir l'occasion de consulter un serviteur de Dieu *plein de la grâce*, qui prierait avec vous et vous renverrait *toujours à la grâce*. Avez-vous un tel homme à portée ?

Adieu. *Pax tecum*. Elle viendra, j'en suis sûr.

Votre dévoué.

21.

Cher Monsieur et ami,

J'ai depuis longtemps une lettre de vous demeurée sans réponse ; mais il est convenu que vous m'excusez, connaissant mes occupations, et aussi, connaissant mon cœur. Il est convenu également que notre correspondance doit continuer au moins jusqu'à ce que vous ayez trouvé la pleine paix dans une foi simple. Je vous vois marcher vers ce terme désiré, d'année en année. Et sans doute la lenteur par laquelle il plaît à Dieu de vous éprouver est un exercice salutaire, ce qui n'empêche pas qu'elle ne puisse être en même temps un châtiment paternel. « Ce qui importe, a dit Mme de Broglie, ce n'est pas d'être arrivé, c'est d'être en marche. » Vous êtes en marche ; votre correspondance, votre foi, votre vie, tout marche. Vos ennemis les plus redoutables s'affaiblissent. Quant à vos scrupules de conscience, je n'en dis plus rien ; vous avez sur ce point une persuasion, et ce qui est plus, une expérience, auxquelles je n'ose m'opposer. Allez en avant dans un esprit d'obéissance. Par la fidélité vous arriverez à la liberté...

Je suis imparfaitement instruit des idées de M. S., mais s'il est vrai qu'il nie l'autorité des Écritures et l'infaillibilité même de Jésus-Christ, je ne sais plus où poser le pied avec fermeté. L'œuvre du Saint-Esprit dans le cœur, pour être distinguée du mysticisme, a besoin d'une règle, et on ne la trouvera qu'en Jésus-Christ et en sa Parole. Je suis heureux de tout ce que vous me dites de votre tendre et fidèle compagne. Je me recommande à vos prières ; je me sens languissant et stérile au delà de mon humiliante coutume. Cette semaine je serais fort embarrassé de dire ce que j'ai fait, tant cela se réduit à peu de chose. Oh ! que la vie d'un homme, d'un chrétien est en général vide

et inactive ! Je voudrais discerner nettement l'œuvre à faire, et je n'y parviens pas jusqu'ici. J'ai pourtant des encouragements dans mon ministère, par la bonté de Dieu.

Avez-vous lu le dernier bulletin de l'Église Évangélique de Lyon ? C'est admirable. Ces bons amis sont bien riches en grâce, et bien pauvres en ressources. Avis au lecteur à qui Dieu aurait donné *both the power and the inclination*, comme le disait un ami américain. Notre modeste Établissement de Montauban [1] se soutient et fait du bien.

Adieu, cher Monsieur et frère ; que la paix de Dieu repose sur vous.

22.

J'ai reçu votre lettre avec un vrai plaisir, cher Monsieur et ami ; et je vois, en reprenant la précédente, à laquelle je n'ai pas encore répondu, qu'elle est déjà bien ancienne. Mais je sais que vous m'excuserez. Vos réflexions sur le socialisme m'ont paru fort justes. Je crois aussi qu'une répartition moins inégale des biens de la fortune est désirable et doit être amenée. Mais je ne vois pas jusqu'ici d'autre moyen de l'amener que la charité privée, et je ne saurais m'accorder sur ce point avec ceux qui attendent de la *législation*, réformée par l'opinion, la cessation du désordre actuel.

Cher ami, je vous sais éprouvé, tenté, combattu ; cela me suffit pour me porter à prier avec vous et pour vous ce Dieu qui a commencé en vous sa bonne œuvre, et qui l'achèvera jusqu'à la journée de Jésus-Christ. Je vous vois croître dans la connaissance de Jésus-Christ et de *lui crucifié*. J'en rends grâces à Dieu. C'est un chemin par lequel vous devez passer, non seulement parce que c'est le vrai chemin du salut, mais encore parce que c'est par

[1] Maison de santé et Asile de vieilles femmes.

là que vous arriverez à la pleine possession du Saint-Esprit. Or l'*Esprit est la liberté;* mais en attendant que cette liberté soit venue, vous ne pouvez qu'obéir à votre conscience (Rom. XIV) tout en demandant à Dieu de l'éclairer et de l'affranchir.

Soyons chrétiens, cher frère. Soyons-le de toutes pièces. Abstenons-nous de toute apparence de mal ! Entrons à voiles déployées dans cette vie chrétienne que notre privilège est d'avoir vue décrite et promise par les Écritures, et dont notre malheur est d'avoir tant entendu parler, ou tant parlé nous-mêmes sans y être franchement entrés... O sainte ambition de la conscience chrétienne ! O lâcheté et infidélité du cœur naturel !

Adieu, cher Monsieur. Que le Dieu de paix vous donne la paix en toutes manières !

23.

Cher Monsieur et frère en Jésus-Christ,

Votre lettre me trouve trop chargé pour y répondre longuement; mais quelques mots sont un besoin pour mon cœur. Oh ! que vous êtes en effet un éclatant exemple de la puissance tenace du Diable et de la fidélité invicible du Seigneur ! C'est à lui que la victoire demeurera à la fin, je n'en doute pas plus que de mon existence. Je crois voir comme à l'œil ce bon Père céleste qui ne vous laisse si souvent livré à vous-même que pour vous faire mieux apprécier votre délivrance finale, et vous la faire plus complétement rapporter à sa seule grâce. Courage mon pauvre frère dans le péché et dans la grâce. Courage ! Gardez-vous de douter ! Nul n'a plus de raisons de croire que vous. Laissez les choses qui sont derrière vous, et avancez vers celles qui sont devant vous. *Le Dieu de paix écrasera bientôt Satan sous vos pieds.* Quel beau nom :

le Dieu de paix! Le Dieu de paix, c'est Jésus-Christ. Ce nom est propre à saint Paul, chez qui il revient cinq fois. Je suis heureux de voir par votre dernière lettre que Jésus-Christ Sauveur se révèle à vous par degrés. C'est au pied de la croix que vous retrouverez ce reste *de force* et *d'amour* qui vous manque. La vue de la *souffrance nécessaire* (il *fallait* que le Christ souffrît) achèvera de toucher votre cœur, et en faisant passer votre foi de la conscience dans le cœur, elle vous prêtera une humble et onctueuse énergie que vous n'avez pu connaître encore. Allez toujours, fût-ce les yeux bandés! Dieu vous conduit. Je vois aussi avec plaisir que vous sentez la nécessité de travailler contre les chûtes de l'homme extérieur par le renouvellement de l'homme *intérieur*. Oui, c'est bien là qu'est la vraie réforme. Suivez avec obéissance la voix qui vous parle. Elle vous conduit de vérité en vérité... Adieu; mes prières s'unissent aux vôtres.

24.

Je ne saurais tarder, cher Monsieur et ami, de vous exprimer la joie que me cause votre dernière lettre, reçue hier. J'y vois poindre une conversion nouvelle dans votre conversion ancienne, par la transition de ce que j'appellerais volontiers l'*Évangile légal* à l'*Évangile évangélique.* Il y a longtemps que le Saint-Esprit a commencé de vous parler de la grâce de Dieu. Mais la mission propre du Saint-Esprit, qui est *de révéler en vous le Saint Fils de Dieu, Jésus* (Gal. I, 16), est demeurée quelque peu dans l'ombre. La vue de la rédemption vous donnera une paix nouvelle, une force nouvelle, une liberté nouvelle, trois grâces précieuses et dont vous avez si spécialement senti le besoin. Persévérez, cher Monsieur et frère. Dieu n'est pas au bout de ses dons; il y ajoutera *grâce pour grâce*

(Jean I, 16), et rien ne vous manquera. Quant à la question qui vous a tant préoccupé, je vous dirai : Avant tout, soyez fidèle selon votre lumière ; mais au bout de cette fidélité vous trouverez, dans une lumière plus abondante, une liberté et une simplicité d'action que je vous souhaite. *L'obéissance d'amour* n'est-ce pas le plus haut degré du développement spirituel ?... C'est dans les épreuves choisies et imposées de Dieu que se trouve le plus sûr moyen de croître en grâce, lorsqu'elles sont acceptées d'un cœur parfaitement soumis. Hélas ! qu'il en coûte à la chair ! La *soumission d'amour*, c'est le plus haut point du développement *passif*, comme *l'obéissance* l'est du développement *actif*. Ne vous tourmentez pas des points de vue de la théologie. Prenez votre foi dans l'Écriture, où tout est si bien équilibré. Ne vous inquiétez pas de savoir si vous êtes prédestinatien, ou mystique, ou etc. Ces noms déplacent le vrai centre : soyez de Christ et tout s'arrangera.

Je suis reconnaissant de vos joies de famille. De toutes manières Dieu est bon pour vous. Répondez à son amour par le vôtre. Soyez bon envers le prochain, envers les frères surtout, comme Dieu l'est envers vous. Donnez l'exemple (hélas ! trop peu commun), des *sacrifices auxquels Dieu prend plaisir*. (Héb. XIII, 16.) Que ce Dieu de paix vous donne la paix en toutes manières ! Votre affectionné.

J'aurais aimé vous parler encore du sujet de la libéralité chrétienne. Sur ce point beaucoup est à faire, beaucoup même à apprendre parmi nous. Ce ne sont pas seulement des offrandes plus libérales, dont nous avons besoin ; ce sont des principes nouveaux. Je l'ai dit dans mon *Ami de l'argent ;* je le dirais encore. Mais je n'ai le temps de rien ajouter aujourd'hui. Les secousses de la semaine dernière m'ont tout brisé. Recevez à la hâte l'expression de tous mes sentiments qui vous sont connus.

25.

Bon et fidèle ami en notre Seigneur,

Deux lignes du moins, ne pouvant plus, pour vous remercier de vos lettres, et vous assurer de ma tendre et fraternelle sympathie... Continuez à marcher dans la voie que Dieu vous révèle comme la meilleure ; et s'il y en a une meilleure encore, comme je le crois, il vous la montrera au bout de l'autre et en son temps. Pour tout le reste, veillez et priez ; et surtout *persévérez*. Une chose que je veux vous recommander spécialement, ce sont les *sacrifices pécuniaires*, auxquels Dieu attache des promesses toutes particulières (Hébr. XIII, 17 — et ailleurs). Ce qui m'y fait penser aujourd'hui, c'est une lettre de M. E., reçue ce matin. La libéralité de ce couple excellent est vraiment admirable. Ils sont forts riches, cela est vrai ; mais on sait trop que la libéralité ne se proportionne pas toujours à la fortune. Je suis pénétré de cette conviction que les maximes de l'Écriture à cet égard sont négligées, méconnues, inconnues, à tous les degrés de fortune (la question n'est pas dans le *pouvoir*, mais dans le *vouloir* : chacun peut d'ailleurs selon sa prospérité) ; et que nous nous privons ainsi de grandes bénédictions. Faites-en un sujet de prière.

26.

Continuez, cher Monsieur, de m'envoyer ces confessions qui soulagent votre conscience et tout ensemble lui offrent un frein salutaire. Soyez bien assuré que non seulement je ne reçois pas une ligne de vous sans la lire, quelles que soient mes occupations ; mais encore que tout ce que vous me dites de votre état spirituel est pour

moi matière de prière en même temps que d'actions de grâces. Oh! oui, d'actions de grâces. Jamais elle ne fut plus appelée. Rappelez-vous l'origine et le commencement de notre correspondance. Quel monument de la miséricorde gratuite de Dieu ! Quel exemple de sa conduite paternelle sur ses enfants ! Quelle consolation et quel encouragement accordés à mon faible ministère ! Il y a aussi une grande leçon dans la manière dont Dieu vous a dirigé depuis, et en particulier dans la lenteur avec laquelle il vous révèle *Jésus-Christ et lui crucifié*. Chaque fois que je pense à vous, cher ami, mon cœur est pénétré de gratitude, d'adoration. Mais combien je voudrais pour vous un correspondant plus libre ou plus actif ! capable de vous suivre de plus près, et de pénétrer plus avant dans vos expériences intérieures pour vous soutenir et vous encourager. Quels amis devraient être plus étroitement unis et associés que vous et moi ? J'ai bien besoin de votre support. Triste vie de Paris, qui ne laisse à l'âme que son pain strictement nécessaire (si elle le lui laisse) et lui ravit le loisir indispensable pour le moindre luxe, le moindre festin spirituel. J'aurais bien aussi mes confessions à vous faire. Prenons courage ! Tâchons d'arriver, à force de foi, à plus de liberté et d'élasticité, et à porter la vie sans en être accablé. Je me recommande pour cela à vos prières, et veux m'appliquer à vous donner dans les pauvres miennes une place plus en rapport avec toutes les grâces que Dieu m'a faites en vous. Au reste, persévérez dans la prière ! Tenez votre *standard* haut élevé ! Aspirez à être ce que vous devez être pour tous, pour votre famille avant tout, et à commencer par le Seigneur !

A vous en Christ.

OUVRAGES D'ADOLPHE MONOD

SERMONS PUBLIÉS DE 1828-1856[1]

1re Série. — Lyon. — 1828-1836.

La Misère de l'homme et la miséricorde de Dieu :
- 1. La Misère de l'homme . . . . . Rom. XI, 32.
- 2. La Miséricorde de Dieu . . . . . Rom. XI, 32.

La Sanctification par la vérité . . . . . Jean XVII, 7.
La Sanctification par le salut gratuit . . Rom. VI, 15.
Pouvez-vous mourir tranquille ? . . . . Héb. IX, 27.
La Peccadille d'Adam et les vertus des Pharisiens . . . . Luc XVIII, 11, 12.
Êtes-vous un meurtrier ? . . . . Ex. XX, 13.
Qui doit communier ? . . . . I Cor. XI, 24, 25.
La Création . . . . Gen. I, 1.
La Foi toute-puissante . . . . Matth. XV, 21-28.
La Compassion de Dieu pour le chrétien inconverti :
- 1. Combien le chrétien inconverti est misérable. . . . . Ézéch. XXXIII, 11.
- 2. Combien Dieu est favorable à la conversion du chrétien inconverti Ézéch. XXXIII, 11.

[1] La plupart ces sermons ont paru d'abord séparément, en brochures, et ont été plus tard réunis en volumes par leur auteur. Un grand nombre furent prêchés plusieurs fois. Nous avons conservé l'ordre où l'auteur les a lui-même classés dans les volumes, quoique ce classement ne soit pas rigoureusement chronologique.

2e Série. — Montauban. — 1836-1847.

Le Geôlier de Philippes . . . . Actes XVI, 22-34.
Le Bonheur de la vie chrétienne . . . . Ps. LXXXIV, 13.
Les Démoniaques . . . . Matth. VIII, 28-IX, 1.
Jésus tenté au désert :
1. Le Combat . . . . Luc IV, 1-11.
2. La Victoire . . . . Luc IV, 1-11.
3. Les Armes . . . . Luc IV, 1-11.
La Mort de Jean-Baptiste :
1. Hérode et Jean-Baptiste. . . . . Matth. XIV, 1-12.
2. Danse et martyre. . . . . Marc VI, 14-29.
Êtes-vous chrétien? . . . . II Cor. XIII, 5.
La Crédulité de l'incrédule . . . . . . II Tim. III, 16.
L'Ami de l'argent . . . . Luc XII, 15.
Dieu est amour . . . . I Jean IV, 8.

3e Série. — Paris. — 1847-1855.

Paris I.

La Parole vivante. . . . . Jean I, 4.
La Vocation de l'Église . . . . Act. II, 27-47.
La Femme :
1. La Mission de la femme . . . . Gen. II, 18.
2. La Vie de la femme. . . . . . . Gen. II, 18.
Les Fondements renversés :
1. La Position . . . . Ps. XI, 3.
2. L'Action . . . . Ps. XI, 3.
Qui a soif? . . . . Jean VII, 37.
Le Plan de Dieu . . . . Jérém. X, 23.
Donne-moi ton cœur . . . . Prov. XXIII, 26.
Marie-Magdeleine. . . . . Marc XVI, 9.

Paris II.

Le Fatalisme . . . . Jean VIII, 36.
Les Grandes âmes . . . . Jean VI, 68, 69.

Nathanaël, ou l'esprit prévenu, mais sincère . . . . Jean I, 45-51.
Saint Paul :
1. Son Œuvre . . . . I Cor. XV, 10.
2. Son Christianisme, ou ses larmes. Act. XX, 17-38.
3. Sa Conversion . . . . Act. IX, 1-22.
4. Sa Personnalité, ou sa faiblesse . II Cor. XII, 5-10.
5. Son Exemple. . . . . Phil. III, 4-17.
Jésus enfant, modèle des enfants . . . . Luc II, 40-52.
Tel enfant, tel homme. . . . . Prov. XX, 11.
Exclusisme, ou l'unité de la foi . . . . . Éph. IV, 5.
Trop tard, ou Dieu fidèle dans ses menaces. Luc XIII, 1-5.

Enfance de Jésus, ou l'éducation chrétienne. Luc III, 40-52.
Trois sermons de Noël :
1. Que seriez-vous sans Jésus-Christ? Éph. II, 12.
2. Le Nom de Jésus. . . . . Matth. I, 21.
3. L'Incarnation du Fils de Dieu . . Jean III, 1-13.
Doctrine chrétienne :
1. La Tradition. . . . . Matth. XV, 1-9.
2. Jésus-Christ baptisé, ou la Trinité. Matth. III, 16, 17.
3. La Grâce, ou l'Œuvre du Père . Éph. II, 8-10.
4. L'Œuvre du Fils, ou la propitiation I Jean I, 2.
L'Inspiration prouvée par ses œuvres . . II Tim. III, 16, 17.

Explication de l'Épître aux Éphésiens.

Écrits et discours de circonstances.

Appel aux chrétiens de France et de l'étranger, en faveur de l'Église Évangélique de Lyon (1833).
Récit des Conférences qui ont eu lieu en 1834 entre quelques catholiques romains et Adolphe Monod (1835).
Discours d'installation à la Faculté de Montauban (1836).
Discours sur le débit oratoire (1840).
Discours sur la science et la piété (1841).

Cours de morale chrétienne, autographié, à l'usage de MM. les Étudiants [*n'a jamais été imprimé*] (1837).
Lucile, ou la lecture de la Bible (1841).
Pourquoi je demeure dans l'Église Établie (1849).
Jésus-Christ ressuscitant des morts. Poésie (1855).
Le Dimanche, Traité.



Les Adieux d'Adolphe Monod à ses amis et à l'Église (1856).
La Destitution d'Adolphe Monod (1831), récit inédit rédigé par lui-même (1864).



TABLE DES MATIÈRES





